Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- [ ] Coloured covers/ Couverture de couleur
- [ ] Covers damaged/ Couverture endommagée
- [ ] Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée
- [ ] Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- [ ] Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- [ ] Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- [ ] Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur
- [ ] Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- [x] Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distortion le long de la marge intérieure
- [ ] Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- [ ] Additional comments:/ Commentaires supplémentaires:

- [ ] Coloured pages/ Pages de couleur
- [ ] Pages damaged/ Pages endommagées
- [ ] Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées
- [x] Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- [ ] Pages detached/ Pages détachées
- [x] Showthrough/ Transparence
- [ ] Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression
- [ ] Includes supplementary material/ Comprend du matériel supplémentaire
- [ ] Only edition available/ Seule édition disponible
- [ ] Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/ Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X		14X		18X		22X		26X		30X	
	12X		16X		20X	✓	24X		28X		32X

D'ÉT

COURS
D'ÉTUDES HISTORIQUES.

Paris. — Typographie de Firmin Didot Frères, rue Jacob, 56.

COURS
D'ÉTUDES HISTORIQUES

PAR

P. C. F. DAUNOU,

PAIR DE FRANCE,
SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES,
MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES,
GARDE GÉNÉRAL DES ARCHIVES NATIONALES,
ANCIEN PROFESSEUR D'HISTOIRE
AU COLLÉGE DE FRANCE, ETC. ETC. ETC.

TOME VINGTIÈME.



PARIS,
CHEZ FIRMIN DIDOT FRERES, LIBRAIRES,
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT,
RUE JACOB, 56.

1849.

COURS

D'ÉTUDES HISTORIQUES.

SUITE DE LA TROISIÈME PARTIE.

EXPOSITION DES FAITS.

RECHERCHES SUR LES SYSTÈMES PHILOSOPHIQUES APPLICABLES A L'HISTOIRE.

TABLES.

ÉTUDES HISTORIQUES.

RECHERCHES

SUR LES

SYSTÈMES PHILOSOPHIQUES

APPLICABLES A L'HISTOIRE.

PREMIÈRE LEÇON.

INNOVATIONS LITTÉRAIRES; ANCIENNES ET NOUVELLES MÉTHODES EN HISTOIRE.

Messieurs, les deux historiens dont je me propose d'étudier avec vous les ouvrages, Thucydide et Xénophon (1), sont du nombre de ceux que le nom de classiques recommandait autrefois et décrédite aujourd'hui. Ils sont comptés parmi les modèles d'après lesquels l'art historique s'est établi : leurs exemples ont suggéré ces règles générales dont il paraît qu'on a résolu de secouer le joug, d'abord

(1) On voit que les leçons de M. Daunou sur *Thucydide* et sur *Xénophon* ont suivi celles qui sont relatives aux *Recherches sur les systèmes philosophiques applicables à l'histoire*, mais nous n'avons pas cru devoir suivre cet ordre pour ne pas interrompre la série des historiens grecs.

parce qu'elles sont des règles, ensuite parce qu'elles sont anciennes, et qu'ayant fait leur temps, elles n'ont plus aucun droit ni même aucun moyen de prolonger leur empire. Thucydide, témoin des événements qu'il raconte, se prescrit une fidélité scrupuleuse, une sévère exactitude, et, sauf les harangues qu'il se permet d'embellir et d'inventer peut-être, il ne jette aucun prestige dans le cours de ses récits. Il ne sait pas non plus les attacher tous d'avance à un seul grand système; il les laisse au contraire se combiner entre eux comme ils peuvent, en se succédant selon l'ordre des temps : il n'a nulle idée, nul sentiment des nécessités qui les dominent et les enchaînent. Xénophon, son continuateur, montre presque autant de timidité : il est vrai qu'il a composé un roman sous le titre de *Cyropédie;* mais, lorsqu'il n'est que l'historien de la Grèce, ou quand il rend compte de l'expédition de Cyrus le Jeune et de la retraite des dix mille guerriers qui avaient pris part à l'entreprise de ce prince, il s'interdit presque toujours les fictions, les écarts, les mouvements hardis, les conceptions vastes; il se figure qu'une composition méthodique, des narrations animées et un style élégant devront lui suffire. Tous deux, en un mot, appartiennent à cette vieille école qui, dit-on, comprimait les mouvements du génie et circonscrivait en d'étroites limites la carrière des beaux-arts.

Il faut avouer pourtant que l'histoire, telle qu'ils l'écrivent, ne laisse pas d'avoir certains charmes, qui ont dû séduire et qui pourraient sinon justifier, expliquer du moins l'admiration qu'elle a excitée. Cette histoire-là n'est point un simple registre des faits : c'est un tableau où ils se développent, se raniment et rede-

viennent sensibles. Elle conserve à tous les détails l'intérêt qu'ils ont eu lorsqu'ils étaient des spectacles; ouvent même elle leur rend tout à fait ce caractère, t rouvre si bien les scènes qu'elle retrace, que nous royons les contempler encore. Elle prend pour ainsi lire les événements dans le vif, et ne leur laisse presue rien perdre de leurs mouvements ni de leur éclat. Nous assistons à un vaste drame, plein d'entreprises, l'incidents, de nœuds, d'épisodes, dont la variété nous nchante, dont la rapidité nous entraîne, et qui semblent aussi, par leur multitude et par leur accord, garantir la fidélité de la narration tout entière. Voilà, Messieurs, les avantages dont se prévaut l'histoire classique. Mais reproduit-elle comme il convient les traditions naïves, les souvenirs immédiats, ou, pour mployer l'expression devenue technique, les couleurs ocales de chaque fait, c'est-à-dire apparemment ces particularités domestiques et familières dont se compose, ce qu'on nous assure, l'image la plus vive et la plus aturelle de la société? Ou bien offre-t-elle ce savant issu de spéculations abstraites, de théories absolues, l'aperçus élevés, de vues transcendantes, dans lequel n fait consister la plus haute perfection de ce genre l'études? Enfin ressemble-t-elle, ou par ses formes et es détails, aux chroniques du moyen âge; ou, par ses énéralités, aux tableaux systématiques tracés en des emps plus modernes? Non, Messieurs, je n'oserais ous donner l'espoir de retrouver dans Xénophon et ans Thucydide ces deux nouvelles espèces de progrès: s n'étaient pas, à beaucoup près, si avancés.

Ils ne sont, puisqu'il faut le dire, que des écrivains loquents et des historiens positifs. Peut-être n'auraient-

ils pas du tout compris un métaphysicien qui serait venu leur parler de l'histoire idéale ou typique, puisée d'avance dans la nature et les nécessités des choses humaines. Les vérités essentielles, antérieures aux réalités, ne se dévoilent point à leurs yeux; et je doute fort que, même en cette histoire si humblement réelle, où leurs idées se concentrent, ils sachent démêler, comme on nous enseigne à le faire, ce qui est anatomie, ce qui est physiologie, et ce qui doit être poésie. Toute leur étude se réduit à vérifier les faits, et tout leur art à les peindre. Leurs livres n'embrassent que soixante-neuf années de l'histoire des cités grecques, depuis l'ouverture de la guerre du Péloponèse, l'an 431 avant notre ère, jusqu'à la bataille de Mantinée en 362; court espace, mais pourtant si plein d'hommes célèbres et d'événements mémorables, qu'il n'est peut-être aucune partie d'annales qui ait conservé plus d'éclat, ni qui fournisse aux sciences morales et politiques plus d'expériences instructives. Un autre genre d'intérêt consiste en ce que les narrations de ces deux auteurs ont le caractère de témoignages : ils écrivent ce qui s'est passé de leurs temps, ce qu'ils ont vu, quelquefois ce qu'ils ont fait; et, de tous les ouvrages historiques qui subsistent en matière profane, les leurs sont les plus anciens qui aient été composés en présence des révolutions et des catastrophes qui nous y sont racontées. Pour nous, ce sont les premiers modèles de ces relations originales ou immédiates qu'on doit regarder comme le fonds le plus précieux de la science des faits. Nous ne remontons pas plus haut que Thucydide et Xénophon, quand nous voulons nous instruire d'exemples dans l'art d'acquérir et de transmettre la connaissance d'é-

énements accomplis durant notre vie et autour de nous.

Il est, Messieurs, une classe plus nombreuse et plus uspecte de livres historiques : ce sont ceux qui ne 'écrivent que longtemps après les époques dont ils re-racent le souvenir. Ce second genre de compositions sans doute des règles qui lui sont propres, mais qui e rattachent à celles qu'on a imposées au premier : les nes et les autres dérivent d'un même ordre d'observa-ions et d'analyses. Elles sont des applications diverses les deux lois fondamentales de l'histoire : ne rien dire le faux, ne rien taire, s'il se peut, de ce qui est vrai. l s'agit toujours d'apprécier des témoignages, des rap-orts, des traditions ; d'écarter les mensonges, quelque rillants qu'ils puissent être ; de se préserver des illu-ions, et de rechercher la vérité, parce qu'il n'y a u'elle qui soit profitable, et qu'elle aussi qui soit elle. Plus constamment fidèles à ces maximes qu'Hé-odote n'avait pu l'être, Thucydide et Xénophon lui-même, ailleurs que dans la *Cyropédie*, ont imprimé à outes les branches de la littérature historique les di-ections qui ont longtemps passé pour les plus sûres. ls ont donc été révérés comme des maîtres, étudiés omme des modèles. Je ne veux pas dire assurément que les hommages qu'ils ont reçus durant vingt siècles oient, dans le nôtre, des recommandations bien puissan-es ; mais la renommée et l'influence de ces deux écrivains ont des faits réels comme ceux qu'ils racontent eux-mêmes, des faits qu'il serait impossible de méconnaître alors même qu'on aurait résolu de n'en rien conclure.

Les méthodes qu'ils ont suivies avec tant de succès, établies avec tant d'autorité, diffèrent essentiellement de celles qui s'accréditent parmi nous depuis peu d'an-

nées, et que la conviction, les lumières, les talents de ceux qui les propagent, rendent à tous égards dignes du plus sérieux examen. C'est le soin qui va nous occuper. Nos regards se sont portés déjà sur ces nouvelles théories; nous aurons à les considérer sous quelques autres aspects, d'après les exposés plus étendus et les essais de plus en plus remarquables qui en ont été présentés au public, depuis l'époque où j'ai eu l'honneur de vous en entretenir.

En rentrant, Messieurs, dans ces questions importantes, je crois exercer un droit autant que remplir un devoir. S'il est vrai que l'instruction élémentaire n'admette point de controverses, si l'uniformité des doctrines y est désirable ou même nécessaire, c'est une raison de réclamer pour les degrés supérieurs de l'enseignement une liberté plus étendue, qui ne reconnaisse d'autre limite que l'inaltérable respect dû aux dogmes religieux et aux maximes sociales, qui se confondent avec les lois de l'État. Désormais, au sein de nos grandes écoles, les discussions ne peuvent plus dégénérer en disputes, ni les dissentiments en discordes, ainsi qu'il arrivait en ce moyen âge, que néanmoins on semble quelquefois admirer et regretter. Qui voudrait, au temps où nous vivons, renouveler ces querelles scolastiques, si misérables par leurs objets, si fastidieuses par leurs formes, si odieuses surtout par leurs résultats, puisqu'elles aboutissaient à des anathèmes, à des proscriptions, à des guerres civiles? Aujourd'hui la réprobation solennelle d'une doctrine purement scientifique, ancienne ou récente, ne servirait qu'à la recommander, quelque erronée qu'elle pût être, qu'à lui attirer plus de crédit, qu'à imposer silence à ses plus francs adver-

ires. L'interd serait la déclarer inviolable; il deviendrait honteux a combattre du moment où elle manuerait des moyens de se propager et de se défendre.

Les discussions libres et paisibles, animées et non ostiles, honorent le système politique qui les autorise ; , loin d'alarmer le pouvoir légitime, elles contribueaient plutôt à l'affermir; car un de leurs effets est de empérer l'influence de l'enseignement public, de le ontenir dans ses limites naturelles, d'empêcher qu'il 'usurpe un ascendant qu'une direction trop uniforme t trop concentrée rendrait quelquefois redoutable. Il 'est jamais bon d'introduire la division où elle n'est as; et l'empire qu'on acquiert par cet artifice n'est as plus solide que bienfaisant; mais la diversité que a nature même des choses de ce monde entretient dans es opinions des hommes voués à l'étude est à mes eux une des conditions nécessaires au régime social, l'équilibre des forces qui agissent sur les esprits. Cependant, Messieurs, quelque profitable que soit aux gouvernements eux-mêmes la liberté qu'ils laissent aux développements des doctrines scientifiques et littéraires, c'est surtout dans l'intérêt de l'instruction que nous devons désirer de la conserver intacte. Il vaudrait encore mieux pour une science de n'être point du tout enseignée dans les écoles supérieures, que de s'y voir asservie à des usages et à des méthodes qui comprimeraient ses mouvements, et ne lui laisseraient pas la pleine faculté de faire tous ses progrès. C'est par un libre examen de toutes les théories que l'intelligence humaine s'éclaire : elle a besoin d'user largement du droit de douter, de discuter, de contredire, pour empêcher le triomphe des erreurs, et pour assurer celui de la vé-

rité. La plus saine doctrine est précisément celle à laquelle il importe le plus de ne prévaloir qu'après avoir subi cette épreuve ; sa victoire n'est décidée que lorsque toutes les objections qu'elle peut essuyer ont été faites. Il faut que ceux qui sont le moins disposés à l'admettre contribuent, en la combattant, à vérifier ses succès et à les rendre irrévocables. En un tel genre de débats, quand, des deux parts, la conscience y préside, quand la conviction les anime et quand l'urbanité les tempère, on a raison de dire que les adversaires ne sont pas du tout des ennemis.

Ce qui perpétue les dissensions aveugles, ce qui retarde la véritable instruction des peuples, c'est le dogmatisme, vieux ou jeune, qui, toujours impérieux et décisif parce qu'il n'a jamais su s'éclairer, toujours pressé d'arrêter en quelque sorte les comptes de l'esprit humain, de sceller et parapher les idées publiques et d'en finir avec celles qu'il réprouve, exige pour les systèmes qu'il impose la croyance qui n'est due qu'aux révélations divines, veut qu'on accepte et qu'on révère ses sentences, tantôt comme des traditions consacrées, tantôt comme des inspirations et des intuitions immédiates, ne nous prescrit d'ordinaire ce profond respect que pour des prestiges ou des mensonges, et compromet encore plus les intérêts de la vérité, quand par hasard c'est pour elle qu'il réclame de si serviles hommages. Un corps de doctrines, en philosophie, en histoire, suppose que ces sciences ont fait tous les progrès possibles, leur interdit ceux qui restent à faire, trace un cercle autour des notions acquises ou convenues, y renferme inévitablement beaucoup d'erreurs, en exclut beaucoup de connaissances réelles,

prépare au moins une fort mauvaise réception aux érités qui doivent apparaître. A quelque époque, anque ou moderne, qu'on ait tenté de circonscrire ainsi enseignement, on a sanctionné des absurdités maintent dévoilées à tous les yeux, et repoussé des lumières ui depuis ont commencé d'éclairer le monde. De soi esprit humain tend à la vérité : s'il n'y arrive qu'après es écarts et à travers les illusions, jamais il ne manue de reprendre le droit chemin, pour peu que l'aurité ne s'applique point ou ne réussisse pas à le lui rmer. Il y est rappelé par l'activité même qui a servi l'égarer. Sa marche n'est ni rapide ni directe; mais, pas incertains et chancelants, il avance toujours, et on mesure avec surprise, après quelques siècles, espace qu'il a parcouru, quand il n'a pas été arrêté ar la violence ou dérouté par la fraude.

J'ai peut-être, Messieurs, trop insisté sur des maxies qui ne sont presque plus contestées et que semlent s'accorder à professer des écrivains divisés sur 'autres questions, philosophiques et littéraires. La lupart recommandent l'esprit d'examen, et reconnaisnt l'utilité, la nécessité des discussions. Cependant, au ilieu de leurs diverses doctrines, nous allons en discerner quelques-unes qui tendent à l'unité d'enseignement, et, par des conséquences plus éloignées, à cette tolérance absolue que l'on paraît désavouer de toutes arts. Tantôt on déclare que la raison est universelle, on individuelle, qu'elle tient à l'essence des choses, on aux mouvements de la pensée; et l'on en conclut ue l'exercice n'en est pas libre comme celui de la vonté. Tantôt on proclame la toute-puissance, la souveraineté de cette raison universelle, soit en lui con-

servant le nom même de raison, soit en lui donnant ceux de bon sens et de sens commun, et en appliquant ces derniers termes aux opinions établies ou par les croyances vulgaires, ou du moins par l'autorité des savants qui ont le plus étudié chaque matière, et qu'à ce titre on qualifie *les hommes de la chose*. Ailleurs on soutient que la société consiste dans l'union des intelligences ; qu'elle n'a de réalité qu'autant qu'elle est intellectuelle, et que par conséquent elle ne doit atteindre sa perfection que par la communauté des mêmes persuasions, par l'empire général des mêmes idées. Au fond, il n'y a dans toutes ces propositions qu'un seul système, mais présenté sous des aspects divers, exprimé par différentes formules. Cette variété d'expressions sert à le reproduire plus souvent, à le rattacher à un plus grand nombre de sujets, à le déguiser au besoin, et à le rendre ainsi plus dangereux, s'il est faux en lui-même, s'il n'est fondé que sur des paroles équivoques, que sur des aperçus fantastiques. C'est ce qu'il nous importe d'examiner avec toute l'attention dont nous sommes capables ; car il s'agit de savoir si nous subirons le joug d'une intolérance d'autant plus redoutable qu'elle se dirait philosophique.

Les vérités sont sans doute inhérentes aux choses mêmes dont elles déclarent l'existence ou dont elles expriment les qualités, les accidents, les rapports. Sous ce point de vue, les vérités subsistent indépendamment de la pensée qui les perçoit. Nous les reconnaissons, nous ne les faisons point. Mais ces vérités essentielles ou naturelles, sont par cela même très-distinctes de notre raison, qui les recherche avec plus ou moins de succès, et qui n'est en soi que l'ensemble

nos facultés intellectuelles. Transporter son nom
ux objets qu'elle atteint ou qu'elle poursuit n'est
u'une extension ou qu'un abus du langage. En fait,
lle n'a jamais été et ne peut jamais être qu'indivi-
uelle. Les abstractions qui la généralisent, soit en
dentifiant avec les connaissances qu'elle acquiert,
it en la considérant à la fois dans toutes les créatu-
s humaines qui en sont plus ou moins douées, n'em-
êchent point assurément qu'elle n'appartienne en pro-
re à chacun de nous. Les facultés qui la composent
'ont d'existence positive que dans les personnes; et
raison universelle ne serait qu'un vain prestige ou
u'une pure tyrannie, si on la concevait comme une
uissance destinée à régir les mouvements et à restrein-
re l'activité des intelligences particulières.

Les acceptions fort peu justes et très-impropres
u'on se plaît à donner aux expressions de sens com-
un et de bon sens, afin de les appliquer à des opi-
ions dominantes, à des croyances généralement ré-
andues, n'aboutiraient aussi qu'à substituer l'autorité
la raison, qu'à interdire l'examen et à commander la
ocilité, qu'à proscrire ce doute méthodique de Des-
rtes, qui est le vrai commencement de toute science
de toute sagesse. Qui ne sait combien d'erreurs gros-
ères ont obtenu l'assentiment et le respect des peuples,
ur combien de pays et de siècles elles ont étendu leur
mpire? Aussi n'est-ce plus au jugement de la multi-
ide qu'on veut maintenant s'en rapporter. La puissance
ttribuée jadis aux adages et aux acclamations populaires
ra déférée, nous dit-on, au sentiment commun des
ges, aux verdicts des experts, aux décisions des sa-
ants qui auront fait une étude spéciale de chaque

matière. Mais ces savants, ces philosophes, seront-ils des oracles plus sûrs? L'expérience ne nous permet guère de l'espérer. L'histoire littéraire nous retrace presque à chaque page les illusions qu'ils se sont faites et qu'ils ont accréditées de concert. Ils ne se sont jamais mieux accordés qu'à répandre et à fortifier les préjugés dont on les avait tous imbus dès leur jeune âge, et que de longues traditions semblaient rendre inviolables. A peine est-il une seule branche d'instruction dont les progrès n'aient été retardés par les docteurs qui s'étaient spécialement dévoués à la cultiver; et l'on peut dire en général que ce sont précisément *les hommes de la chose* qui, par l'association de leurs efforts, résistent le plus efficacement aux réformes salutaires. Non, Messieurs, le droit sens n'est le produit ni des routines vulgaires, ni des décisions magistrales : il réside dans l'exactitude des méthodes, et non dans l'empire des doctrines; il suppose avant tout la pleine liberté des facultés intellectuelles.

Loin de croire que l'asservissement de toutes les intelligences à un système commun de pensées et de sentiments puisse constituer ou perfectionner l'état social, je suis persuadé, au contraire, que le problème à résoudre par l'organisation politique d'un peuple est d'obtenir, malgré l'extrême et nécessaire diversité des idées et des volontés individuelles, malgré le conflit de tant d'opinions et de penchants, l'obéissance aux mêmes lois, la soumission aux mêmes pouvoirs, le concours au maintien des mêmes institutions et à la défense des mêmes intérêts publics. Si l'unanimité d'opinions, si l'accord et en quelque sorte la consonnance de tous les esprits peuvent fonder quelque société, ce n'est certainement pas

celle qui convient aux humains tels qu'ils naissent et qu'ils vivent aujourd'hui sur la terre. L'association à laquelle leur nature les destine est celle qui tend au développement de leurs facultés, non celle qui les retiendrait enveloppés de liens communs et inflexibles. Ce régime les ramènerait à l'état de pure agrégation; et par conséquent il dissoudrait entre eux la société proprement dite, la seule qu'ils demandent et qu'ils comprennent, celle qui suppose et garantit la liberté personnelle de chacun de ses membres. Heureusement cette union mystique des intelligences, qu'on nous présente comme le plus haut terme de la civilisation, et qui nous en ferait redescendre tous les degrés, n'est qu'une chimère, dont l'impossibilité est attestée par l'histoire entière de l'esprit humain. D'innombrables sectes sont nées au milieu des associations qui avaient le plus de tendance à l'unité des doctrines, le plus de titres à l'universalité; et, pour ne parler que des institutions civiles et des études profanes, on a vu, dans les siècles mêmes où la vérité embellie par le talent, proclamée par le génie, brillait de son plus vif éclat, les dissentiments jaillir du sein des lumières, les discussions à peine fermées se rouvrir, et les disputes, dès qu'on s'avisait de les interdire, recommencer à troubler le monde. Si, par la rigueur des méthodes et par la précision du langage, les sciences mathématiques et quelques-unes des sciences physiques peuvent aspirer à porter la conviction dans tous les esprits où elles pénètrent, qui oserait, en considérant l'état actuel des connaissances historiques, des théories politiques, métaphysiques et littéraires, leur promettre un pareil triomphe? Qu'il leur soit possible de se perfectionner assez pour le mériter un jour, je

suis fort disposé à l'espérer ; mais les pas incertains, aventureux ou rétrogrades que nous leur voyons faire, annoncent trop qu'elles resteront longtemps encore livrées aux controverses des mortels. L'époque où de véritables progrès les en affranchiraient enfin est si loin de nous, qu'il y aurait une extrême témérité à vouloir la déterminer, et qu'il n'y a même aucun profit à la prévoir : c'est au moins une spéculation vague et oiseuse. En attendant, à Dieu ne plaise qu'il s'établisse, en de telles matières, des persuasions universelles : car on ne les obtiendrait que par des artifices et des violences, qui, au lieu d'achever, comme on le prétend, la société, ne serviraient qu'à la dénaturer, en la replongeant dans les ténèbres et dans l'esclavage.

Vous voyez, Messieurs, que je ne restreins pas l'indépendance de la pensée, et que, bien loin de méconnaître le droit d'examiner les anciennes doctrines et les nouvelles, je le réclame dans toute son étendue pour ou contre les unes et les autres. Ni la vétusté ni la nouveauté ne sont, à mes yeux, des titres de réprobation, non plus que de préférence. C'est le fond même des choses qu'il s'agit d'envisager sans prévention, et d'apprécier, s'il se peut, avec une impartiale équité.

En étudiant l'histoire, nous rencontrons dans le cours des âges certaines époques remarquables par un plus libre mouvement des esprits, par une inquiète activité, par le besoin ou l'impatience de s'élancer au delà des sentiers battus, de s'aventurer en des routes ignorées ou abandonnées. C'est, à ce qu'on assure, la disposition, le caractère qui doit distinguer le dix-neuvième siècle. En conséquence, on renonce aux anciennes carrières, et l'on s'efforce de les fermer en les dé-

rant stériles en elles-mêmes ou épuisées par ceux qui ont parcourues dans tous les sens. Le moment est nu, dit-on, de se soustraire à ce vieux et caduque npire des traditions et des règles, de l'habitude et l'autorité. Ce régime littéraire a fait son temps; il plus rien à faire, si tant est qu'on lui doive queles produits tolérables. N'a-t-il pas bien assez perpétué méthodes artificielles qui dépravaient les talents, ptivaient le génie, et n'entretenaient que la médioité? Car, après tout, qu'y a-t-il de vrai, de beau, xcellent, dans ces compositions si vantées et si régures, sinon peut-être quelques traits originaux que la ture et le génie auront pu y jeter encore, à l'insu un art tyrannique ou en dépit de ses théories pédanques? On verra bientôt ce que deviendront ces remmées imposantes des Xénophon, des Thucydide, de leurs imitateurs, quand l'intelligence humaine e fois émancipée, aura recouvré assez de liberté pour apprécier sans superstition.

Cette liberté, Messieurs, qui sourit toujours aux esits studieux et actifs, c'est surtout à la suite des grands ouvements politiques qu'ils sentent vivement le besoin n faire usage. Ils se demandent s'il n'y a pas aussi e révolution à opérer dans la république des lettres, se persuadent volontiers qu'en effet il importe de ntinuer, d'achever par des innovations littéraires celles i viennent de s'introduire dans l'administration et ns les lois. Pourquoi resteraient-ils stationnaires après nt d'agitations et de déplacements autour d'eux. Des ts surannés conviennent-ils à un peuple rajeuni, surut aux générations qui grandissent sous un système litique jeune comme elles? Et ne faut-il pas, pour un

nouvel ordre d'institutions civiles, une philosophie re nouvelée et une autre littérature? Que faire de celle qui, établies sous un régime qui n'est plus, ont subi so influence, reçu ses directions, et qui ont toujours crain de franchir les limites dans lesquelles il les resserrait Ne suffit-il pas qu'elles aient pu exister avec lui pou qu'elles ne doivent pas lui survivre?

Cependant, Messieurs, si nous voulons envisage sous toutes leurs faces des questions si graves, il e juste d'entendre aussi les réclamations que cette litt rature et cette philosophie du temps passé pourraie opposer aux arrêts qu'on vient de prononcer cont elles. Toutes deux retraceraient les services qu'ell croient avoir rendus à la société durant les trois der niers siècles; elles prétendraient même avoir prépar les améliorations politiques dont on se prévaut pou les réformer à leur tour. S'il était vrai qu'elles eusse propagé et d'avance rendu dominantes les opinions e les mœurs avec lesquelles il a fallu que les institutio publiques se missent enfin plus en accord, n'auraien elles pas quelque droit de répondre à ceux qui les m nacent, qu'ils détruiraient en elles les causes les plus e ficaces et les plus pures des progrès dont ils semble se féliciter; que ces agressions injustes et ces entrepris imprudentes n'imitent qu'à contre-sens la révolutio politique dont ils s'autorisent, n'en sont que des copi puériles, que des parodies déplorables, où se retrouve seulement les illusions, les écarts, les désordres q ont accompagné et compromis cette révolution ell même? N'est-il pas permis de penser qu'il y a de re et de salutaire, dans les mouvements qui viennent d' giter le monde pendant quarante années, que les r

ltats des travaux les plus classiques légués par les es précédents? Mais cette discussion toucherait peut-re de trop près aux grands intérêts du nôtre, s'il la llait approfondir : hâtons-nous de généraliser ces ob-rvations, de les étendre au cours entier des siècles.

L'histoire du monde physique et les annales des euples nous apprennent à reconnaître également, dans nature et dans la société, l'action constante de deux is générales que les mots de continuité et de mobilité euvent exprimer ou désigner. D'une part, ce qui a ongtemps duré tend à se conserver, et y emploie toutes s forces qui lui restent; ses vieilles racines sont pro-ondes; et, tant qu'elles demeurent vives, on ne les ar-ache pas sans efforts. De l'autre part, un mouvement ensible ou secret agite et anime tout ce qui respire, ransforme les substances, déplace les individus, mo-ifie les habitudes, diversifie les rapports. Ces deux uissances, qui semblent moins opposées entre elles et resque ennemies, concourent avec une harmonie par-aite au maintien de l'ordre universel. Un monde, tel ue nous le concevons, en quelque sens qu'on prenne e mot, ne subsiste qu'à condition de se renouveler ans cesse : il finirait d'exister ou du moins de vivre, i tous les éléments qui le composent pouvaient être ondamnés à une immuable stabilité; mais il n'est pas noins évident que des commotions brusques, des se-cousses violentes, qui ne seraient amorties par aucune ésistance, tempérées par aucune force conservatrice, ne produiraient que le désordre, ne ramèneraient que e chaos. Par la combinaison de ces deux lois, les phé-nomènes de la nature physique, tels que la sagesse su-prême les a déterminés, offrent le spectacle d'un im-

mense et perpétuel enchaînement, où tout ce qui a commencé s'achève, où tout ce qui s'est achevé recommence; où rien ne survient, où tout procède; où rien ne périt, où tout se transforme; où les vicissitudes ne sont que des successions régulières, les révolutions que des renouvellements prévus, les catastrophes mêmes que de plus vastes renaissances. Mais, quand nous considérons les faits du monde social, quand ils frappent immédiatement nos regards, ou quand l'histoire nous les retrace, il s'en faut que nous y retrouvions un cours aussi bien réglé, une aussi heureuse concordance : c'est là que l'intervention des volontés humaines multiplie sans mesure les aberrations proprement dites et les véritables calamités; soit qu'on s'opiniâtre à maintenir des institutions surannées, devenues inconciliables avec les lumières acquises, soit que l'ambition des conquérants, ou le zèle aveugle des novateurs, ou les manœuvres des factions impriment aux peuples des mouvements excessifs ou tumultueux, mal conçus ou mal concertés. Il faut, pour le plein succès de ces grands changements, beaucoup de conditions dont la réunion est fort rare: d'abord qu'ils soient raisonnables en eux-mêmes; ensuite que l'état des idées et des mœurs les rende possibles ou même indispensables; enfin qu'ils s'exécutent sans iniquités et sans extravagances, en respectant tous les droits personnels, et en ménageant, le plus qu'il se peut, les intérêts et les habitudes. Voilà pourquoi, au milieu de tant d'agitations, d'entreprises, de révolutions enfin, durant tout le cours des trois mille ans que l'histoire nous fait remonter, nous en discernons si peu qui aient réellement tourné au profit de la société. La plupart n'ont été que de lamentables dé-

stres; et, s'il est vrai pourtant, comme on ne peut douter, que le régime social se soit fort amélioré epuis les affreux temps du moyen age, si nos droits nt mieux garantis, nos connaissances plus étendues, os mœurs moins barbares, nos cités plus florissantes, oserai dire que, en général, ces progrès sont plutôt dus ux libres et paisibles mouvements des esprits qu'à des nnovations subites et à d'orageux bouleversements.

S'il en est ainsi, Messieurs, qu'espérer d'une réforme ttéraire soudainement proclamée, sans essais, sans preuves, sans autre annonce que son éclat et ses meaces? Dans certaines sciences, une découverte inattendue suffit quelquefois pour renverser en un instant e vieux systèmes, dont elle dévoile la fausseté. Mais, ans la philosophie générale, mais dans les beaux-arts, t spécialement dans ceux qui sont compris sous le nom e littérature, les théories tiennent à des observations orales trop délicates et trop compliquées pour que s vérités puissent apparaître inopinément et les erreurs dissiper au premier signal. C'est surtout en de telles arrières que rien de bon ne s'improvise, et que les rogrès ne sont réels et solides que lorsqu'ils ont été rt lents. On a droit de vous demander, avant tout, si s doctrines et les méthodes que vous prétendez abolir nt en effet aussi vicieuses que vous l'affirmez; sur uelles maximes précises, sur quels faits positifs sont ndés les reproches que vous leur faites. Vous auriez nsuite à nous exposer avec clarté vos propres enseinements, à nous montrer dans la nature et dans la ciété les sources d'où ils dérivent, et à bien détermir le but où ils tendent. Car, si vous aviez seulement ésolu de faire autrement qu'on ne faisait avant vous,

de vous écarter des routes communes, d'en chercher ou d'en ouvrir d'inconnues, vos succès ne seraient pas longtemps soutenus par la nouveauté réelle ou apparente de vos idées ou de votre langage. Je dis ou apparente, parce que bien souvent ces innovations, quel qu'en soit l'éclat, ne consistent qu'en des changements assez légers de formes et d'expressions : c'est une réapparition tant soit peu déguisée de ce qui a été déjà mis en scène, même à plusieurs reprises, et autant de fois replongé dans l'oubli. Il n'est pas très-facile de créer un nouveau système de philosophie : on a vu la plupart de ceux qui l'ont tenté retomber, après leurs premiers pas, dans quelqu'une des anciennes écoles; ou, s'ils essayaient de concilier, de combiner diverses doctrines, leur prétendu éclectisme n'aboutir qu'à la complication et à l'exagération d'une seule. Il en arrive à peu près de même en matière purement littéraire, où c'est surtout une très-vieille nouveauté que le mépris des règles et des modèles. Je n'en connais pas qui se soit plus fréquemment reproduite; et il est superflu de remonter à des époques lointaines, quand nous voyons qu'elle a eu pour promoteurs, à la fin du dix-septième siècle un Charles Perrault, après le milieu du dix-huitième quelques écrivains plus recommandables, avec lesquels plusieurs d'entre nous ont vécu. On a souvent dit que ce besoin d'outrager ou de rabaisser les grands maîtres de l'art d'écrire ne décélait que l'impuissance de les imiter; et nous sommes forcés de convenir que ce reproche, qui sans doute serait aujourd'hui fort injuste, a été jadis presque toujours mérité.

Toutes les fois pourtant que de pareilles doctrines littéraires ou philosophiques ont été rajeunies avec quel-

ie habileté, elles ont repris une vogue éphémère, qui mblait à leurs adeptes un triomphe irrévocable. Entre s causes qui contribuent à les remettre en crédit, la lus puissante est l'enthousiasme qu'elles peuvent exci-r, et dont elles sentent si bien le besoin, qu'elles ne anquent jamais de le recommander comme une mé-hode, de le préconiser comme un progrès. La philo-ophie mystique a déclaré depuis longtemps, et l'on ré-ète aujourd'hui avec elle, que l'enthousiasme est meil-eur que la science; maxime fondamentale, qui em-rasse toutes les autres, les réduit à leur expression la lus simple, et doit fermer tous les débats. Il ne s'agira lus de faire un pénible usage des facultés que nous vons d'observer, de réfléchir et d'analyser ; il sera bien lus court et, à ce qu'on nous dit, plus sûr de s'en apporter aux inspirations intimes, aux premières intui-ions, aux pressentiments et aux émotions qui devan-ent tout examen. L'inspiration, qui soudainement saisit 'absolu et s'élève à l'unité, nous est désignée comme le remier moment de la pensée : on nous dit que la ré-lexion n'est que le second ; c'est elle qui différencie, di-ise et dispute. Mais nous qui n'étudions que l'histoire, ous pour qui ces moments et ces mouvements de l'esprit umain ne sont que des faits à vérifier et à observer, si 'enthousiasme nous paraît avoir été quelquefois utile, 'est quand il a consisté dans une adhésion vive, ardente t même passionnée, aux vérités que la raison avait stu-lieusement recherchées et mûrement reconnues. Hors les procédés rigoureux de cette raison elle-même, nous l'apercevons nulle part, en matière profane, que les ransports, les caprices, les mensonges d'une imagination déréglée. Oui, quand je demande à l'histoire quels ont été

les effets de cet enthousiasme spontané qui précède les méthodes exactes et qui les exclut, elle l'accuse de la plupart des erreurs et des malheurs du monde. C'est par lui que les prestiges passent pour des réalités, les déviations pour des découvertes, et les pas rétrogrades pour des marches triomphales. En toute étude où la foi n'est pas commandée, notre esprit ne s'éclaire que par la science; et, loin que l'enthousiasme, quand elle ne l'a pas créé, soit meilleur qu'elle, il est cent fois pire que l'ignorance.

La médisante histoire vous en dirait bien davantage. Elle vous parlerait fort au long des manœuvres ignobles et frauduleuses qu'on a jadis employées pour inspirer cet aveugle enthousiasme, pour l'exalter, pour le mettre en scène, et souvent aussi pour le feindre. Elle vous dévoilerait tous les secrets du prosélytisme, tous les artifices par lesquels, en des temps qui sont loin de nous, tant de sectes déplorables ont réussi à s'établir et à s'étendre; comment elles triomphaient avant de combattre, se vantaient d'avoir, par leur seul aspect, désarmé, ruiné définitivement les vieux partis, s'efforçaient de paraître puissantes afin de le devenir, et prenaient si bien les attitudes de la domination qu'on devait supposer qu'elles l'avaient déjà conquise; vous verriez, à différentes époques déjà bien anciennes, les promoteurs des théories alors nouvelles se prodiguer mutuellement les plus solennels hommages, dédaigner superbement leurs adversaires, ou ne leur répondre que par des outrages, des menaces et des anathèmes; leur appliquer des noms injurieux; leur imputer des opinions expressément désavouées; s'ériger en dispensateurs suprêmes des renommées; condamner à l'oubli

à de plus graves expiations quiconque osait rester
rentrer dans les carrières qu'ils avaient prétendu
rmer. Je ne dois pas insister sur ces pratiques et quel-
ues autres qui ne sont plus du tout en usage dans un
ècle aussi éclairé que le nôtre; mais les âges pré-
édents en ont offert le scandale, et il nous importe
ncore de les connaître, afin de savoir comment les
ntérêts, les craintes, les espérances, achèvent les per-
uasions, et comment on parvient à produire un en-
housiasme factice, d'autant plus éclatant qu'il a moins
e profondeur et de réalité.

C'est donc, Messieurs, sans enthousiasme qu'il vous
onviendra de juger le système qu'on a tenté depuis
uelques années d'imposer à toutes les branches de la
ittérature et par conséquent à l'histoire. Il a pris ou
ccepté la qualification de romantique, mot nouveau
ui-même et qu'il n'est pas aisé de définir. De la lan-
gue anglaise, où il ne signifiait que romanesque, il a
passé dans la nôtre après le milieu du dernier siècle,
t y a été d'abord appliqué à des localités et à des
ites qui semblaient inspirer des rêveries vagues et
mélancoliques. En cherchant son étymologie, on remon-
terait au nom de cette ancienne Rome, dont la langue
transportée et déformée au delà des Alpes est devenue
a langue romane. Les ouvrages écrits en ce nouvel
idiome ont été appelés romans; et cette dénomination
est particulièrement restée à ceux qui contenaient des
récits fabuleux d'aventures merveilleuses. Depuis, on a
fait l'adjectif romanesque pour indiquer ce genre spé-
cial de compositions; et, lorsque bien plus tard il a fallu
donner un nom à un système plus général de littéra-
ture, on a choisi celui de romantique, qui était en effet

préférable à tout autre par cela même qu'il ne signifiait rien du tout. Ce sera, si l'on veut, la littérature mélancolique du nord, ou bien l'expression des fortes croyances du moyen âge, ou la représentation des mœurs chevaleresques et du régime féodal, ou la poésie des troubadours et des trouvères, ou celle de Shakspeare; en un mot, tout ce qui ne ressemblera point aux compositions classiques.

Ce nom de classique, il le faut avouer, n'est pas non plus très-précis, et ne serait qu'un assez faible titre de recommandation, s'il ne se rattachait qu'à l'usage d'expliquer dans les classes ou écoles certains livres considérés comme des modèles; car le choix de ces livres n'est pas toujours très-judicieux. Mais, ainsi que j'ai déjà eu occasion de l'exposer dans cette chaire, l'expression d'écrivains classiques, employée chez les anciens, ne tenait en aucune manière aux pratiques de l'enseignement; elle désignait les meilleurs écrivains, ceux qui formaient une classe éminente, ceux qui ne restaient pas confondus dans la foule des auteurs vulgaires ou prolétaires : *Classicus assiduusque aliquis scriptor, non proletarius... Classici, primæ tantum classis homines*. Ce titre a distingué les productions littéraires qui, ayant obtenu le premier rang en un siècle éclairé, l'ont conservé ou repris à chaque nouvel âge de lumières. C'est l'étude de ces chefs-d'œuvre qui a fait reconnaître les méthodes à suivre pour obtenir de pareils succès; et la théorie appelée classique s'est ainsi composée d'un petit nombre de préceptes ou de conseils, révélés par le génie lui-même dans ses créations les plus heureuses. Ces règles ne sont ni des dogmes imposés d'autorité pour être crus sans examen, ni

es liens qui entravent les mouvements de la pensée, i des barrières opposées à l'essor des talents : loin de étrécir la carrière, elles en font découvrir l'immensité, n même temps qu'elles en signalent les écueils. La ttérature classique est sans bornes. Vous en pouvez ıger, Messieurs, par la variété infinie de ses produits n chaque âge et en chaque genre : elle embrasse tout e qu'il y a de vrai et de beau dans les idées et les entiments de l'homme. Sans doute elle est un système, ıais comme la nature en est un. L'expérience seule ourra nous apprendre si le romantisme a la même tendue, la même richesse, une aussi véritable fécondité. usque-là il sera permis d'en douter, et de craindre que haute idée qu'il a conçue de ses moyens et de sa estinée ne soit qu'une illusion fatale. Il a pu, découagé par les chefs-d'œuvre et désespérant de mieux faire, e figurer qu'il lui suffirait de faire autrement, et qu'au eu d'imiter attentivement la nature, il aurait moins e peine à la surpasser par des monstruosités. En vain, ar ses arrêts de chaque jour, il juge et condamne un après l'autre presque tous nos écrivains français u dix-septième siècle, et surtout du dix-huitième, u'il nomme l'âge d'or de la médiocrité. Qu'il nous soit ermis de ne point souscrire à ces décisions souveraies; il serait dur de nous forcer à déclarer subalternes eux que nous sommes si loin d'égaler.

Je ne dois considérer le romantisme que dans ses pports avec l'histoire, et par conséquent je n'ai point vous entretenir, Messieurs, de la décadence si rapide ont il paraît menacer la versification et tous les genes de poésie. Il est néanmoins un de ces genres qui e met si souvent en contact avec les études qui nous

occupent, que nous pouvons bien jeter sur lui un ou deux regards, sans trop sortir du cercle où nous devons nous renfermer. De tous temps, les poëtes dramatiques ont puisé des sujets dans les annales des peuples, et, par l'heureux usage qu'ils ont fait de la science historique, ils en ont rendu l'utilité plus sensible. Mais y trouver immédiatement tous les détails et le plan tout entier d'une tragédie, les plus habiles d'entre eux ne l'ont pas espéré. Ils ont senti le besoin et largement usé du droit de retrancher, d'ajouter, de modifier et d'intervertir; ils pensaient apparemment qu'il ne saurait y avoir de poésie sans fiction, d'art sans convenance, de spectacle dramatique sans illusion. Se persuader qu'il suffise de traduire les récits en scène et ne vouloir d'autre fable que le rapprochement des faits qui peuvent le plus frapper les regards, c'est une idée qu'on n'a couçue nulle part sinon au premier et au dernier âge de chaque théâtre. Elle ne contribuerait aujourd'hui à aucun progrès réel ni de l'art dramatique ni de la science historique, et ne servirait qu'à dégrader, qu'à ramener à l'enfance celui peut-être de tous les genres où la littérature française a le plus excellé, le mieux surpassé toutes ses rivales soit antiques, soit surtout modernes.

Il y aurait plus de profit à tirer des romans historiques ou des histoires romanesques qui se sont fort multipliées de nos jours, mais dont il existait depuis vingt trois siècles un exemple classique dans la Cyropédie de Xénophon; mémorable ouvrage, dont l'analyse critique remplira, quand il en sera temps, quelques-unes de nos séances. Dans les compositions de cette espèce, on ne veut emprunter à l'histoire qu'un petit nombre

noms, d'époques, de faits célèbres, de résultats gé- raux : la fiction construit et achève l'édifice; et l'on étend qu'elle a plus de moyens de bien représenter mœurs, par cela même qu'elle n'est point assujettie raconter exactement les actions. Ce qui est certain, est que les livres de ce genre se composent fort vite, qu'on les lit une première fois très-avidement. L'in- ruction qu'ils répandent est-elle aussi pure que facile donner et à recevoir? Je n'oserais le décider. Mais suis bien éloigné d'en contester, en général, le mé- te et l'utilité. Seulement je crois qu'il convient de les ractériser par le nom, depuis longtemps intelligible, romanesque, plutôt que par l'inexplicable qualifica- on de romantique.

Nous aurons, Messieurs, dans le cours de cette an- ée, plusieurs occasions de recourir à un ouvrage qui 'est point un tissu de fictions, mais où une simple ypothèse fournit le cadre d'un tableau de l'ancienne rèce, le plus savant et le plus fidèle qui me soit connu. et excellent ouvrage, publié il y a quarante et un ans, tira l'attention publique au milieu des intérêts na- onaux et des débats animés qui la semblaient absor- er alors tout entière. Depuis, il a été traduit dans outes les langues, et a joui constamment de la plus ésirable des renommées, de celle qui signale une pro- onde estime. Étranger d'ailleurs à tout esprit de secte, ne porte l'empreinte que de l'érudition laborieuse, es méthodes exactes, du goût exquis, et de l'ingé- ieuse élégance, qui caractérisent les meilleures pro- uctions des trente années durant lesquelles il a été omposé. Par quelle fatalité le voyons-nous dédaigné son tour depuis quelques mois, et relégué dans la

menue littérature du dix-huitième siècle? C'est, dit-on, parce qu'il manque de couleurs locales; mais il est perpétuellement extrait de textes originaux; mais il reproduit à chaque ligne les idées et, autant qu'il se peut dans notre langue, jusqu'aux expressions de l'antiquité. Pour moi, Messieurs, je ne vois pas que le *Voyage du jeune Anacharsis* ait d'autre défaut essentiel que d'être éminemment classique; et cette raison ne m'empêchera point de vous le citer quelquefois, quand il s'agira de certains détails et de certains résultats que je ne trouverai aussi bien exprimés en aucun autre de nos livres.

Maintenant, si vous me demandez quelle serait l'influence du romantisme sur les compositions historiques proprement dites, je vous répondrai, avec une pleine conviction, qu'il en flétrirait les formes, qu'il en altérerait les éléments, et qu'il éteindrait la lumière qu'elles doivent jeter sur les sciences morales et politiques.

Thucydide et Xénophon chez les Grecs, Tite-Live et Tacite chez les Romains, avaient fait prendre à l'histoire un rang honorable parmi les principaux genres littéraires : le romantisme du moyen âge l'en a fait descendre, en la transformant en chroniques arides et en légendes puériles; et voilà maintenant que, pour la maintenir dans ce déplorable état, ou pour l'y ramener, on soutient qu'elle ne peut jamais manquer de plaire, de quelque manière qu'elle soit écrite. C'est une maxime de Pline le Jeune : quand elle serait de Cicéron, à qui on l'attribue fort mal à propos, je ne la trouverais pas plus vraie. Je sais bien qu'il faut lire les chroniques les plus informes, quand il n'existe pas d'autres relations originales, quand elles sont en quelque sorte des témoins nécessaires. C'est un devoir; mais, certes, ce n'est

un plaisir. Grégoire de Tours et Frédégaire, les *nales de Saint-Bertin et de Metz* sont utiles et non ectables; et je ne vois qu'un grand dommage à déco- er ainsi le tableau des destinées humaines. Il n'est nt d'intérêt qu'une diction barbare ou négligée n'af- blisse; et, pour peindre les révolutions des empires, égarements et les malheurs des peuples, ce n'est trop de toutes les richesses d'un style énergique, ide, animé, tel que celui des deux historiens dont us étudieron ses ouvrages. Qu'importent, nous dit-on, incorrections, la monotonie, la sécheresse, l'insi- fiance? L'histoire romantique est ainsi faite. Je le sais n, et je ne lui conteste pas l'avantage d'abréger con- érablement le travail des écrivains : elle n'est péni- que pour les lecteurs. Mais n'est-ce donc pas com- mettre ou ralentir au moins les progrès d'une in- uction nécessaire, que de la priver des attraits qui t jadis contribué à la propager?

Un second moyen de simplifier beaucoup la tâche compositions historiques est de renoncer à tout men sévère des récits, de les prendre tels qu'ils se contrent chez les chroniqueurs, de les transcrire ou les traduire dans leur naïveté primitive. Vous dites e cette pratique trop commode expose à reproduire erreurs ou des mensonges : d'accord, vous répon- a-t-on, mais voilà toujours les faits comme on les a contés, voilà les traditions, les croyances, l'esprit, et ême le langage du bon vieux temps; voilà les couleurs ales. Cependant, Messieurs, les annales de tous les cles, et particulièrement celles du moyen âge ont uvent besoin d'être éclaircies; il s'y rencontre des ar- les sur lesquels il existe des témoignages et des ju-

gements très-divers. Si, au milieu de ces relations plus ou moins discordantes, l'historien moderne ne vous en offre qu'une seule, celle qui lui paraît la plus romantique, il ne traite plus l'histoire comme une science, il s'épargne le soin d'en rassembler tous les éléments, et, quand il réussirait à vous plaire, ce dont je n'oserais lui répondre, il ne vous instruirait pas.

Peut-être même aura-t-il pour troisième et dernière maxime que l'histoire ne doit rien enseigner, qu'il est de sa nature de n'aboutir à aucun résultat. Quintilien dit, en effet, qu'elle s'écrit pour raconter et non pour prouver; et il est certain que l'historien remplirait fort mal ses devoirs, si son travail tendait, comme celui de l'orateur, à défendre une cause, ou, comme ceux des philosophes, à établir certaines doctrines. On attend de lui des dépositions, des témoignages, dont il n'a dû ni préparer, ni pour ainsi dire prévoir les conséquences. S'il vous annonce, s'il vous expose d'avance le système politique ou moral que ses récits devront amener ou favoriser, vous aurez droit de craindre qu'il ne les arrange tout exprès pour une telle fin, et ce prospectus pourra vous les rendre fort suspects. Mais de ce qu'il ne faut pas qu'ils aient un but prédéterminé, s'ensuit-il qu'ils doivent rester étrangers, inutiles à toute étude philosophique, et que leur perfection consiste à n'être d'aucun usage? Ce n'est encore qu'au moyen âge et à des époques très-récentes qu'en rédigeant des livres d'histoire, on a évité avec tant de soin de les rendre bons à quelque chose. Tous les siècles éclairés ont cherché dans la science des faits des exemples et des leçons; et après tout, je ne sais pas pourquoi l'on prendrait la peine d'écrire des annales, de les lire, de les

ıdier, si elles ne devaient pas contribuer à nous ren-
e plus expérimentés et plus sages.

Je viens d'indiquer, Messieurs, les trois directions
usses que le romantisme imprime à l'histoire, les trois
ands caractères qu'il lui ôte; et vous le verriez exer-
r une influence toute pareille sur les autres branches
la littérature, si nous pouvions nous engager ici
ns les détails d'un tel examen. Au surplus l'épreuve
a été faite, surtout lorsqu'à la fin du second siècle
l'ère vulgaire et durant les suivants, des doctrines
rfaitement semblables à celles qui se renouvellent
ıjourd'hui ont amené par degrés la décadence de la
oésie, de l'éloquence, aussi bien que de l'art histori-
ıe, et fini par étendre sur le monde la longue et dé-
ıstreuse nuit du moyen âge. Ne soyons pas surpris
ı'elles aient détruit, dans tous les lieux où elles ont
égné, les derniers restes de l'antique liberté : une lit-
érature vague et une philosophie vaporeuse ne portent
ans leur sein que le désordre et l'oppression; elles n'of-
ent de chances qu'à l'anarchie et au pouvoir absolu.
n renonce à toutes les garanties sociales, du moment
ı'on dédaigne l'exactitude dans les recherches et le
on goût dans les arts. N'avons-nous pas vu, de nos
urs même, à quels excès épouvantables l'exaltation
es sentiments, l'empire des idées absolues, le discré-
it des saines études et l'ignoble barbarie du langage
euvent entraîner un peuple naturellement loyal et gé-
éreux, déjà même assez cultivé pour aspirer à deve-
ir libre? N'avons-nous pas vu ensuite un autre en-
housiasme fonder et affermir pendant treize années
ne tyrannie militaire, ennemie déclarée de l'histoire
assique, telle que Tacite l'avait faite, et à la fois de

cette philosophie expérimentale qui, relevée par Bacon chez nos voisins, s'était agrandie parmi nous? Admirez l'instinct qui révélait si bien à cette tyrannie encore novice ce qu'elle avait à redouter de ces deux genres d'études, ce qu'elle avait à espérer des doctrines et des traditions du moyen âge. Quand elle a eu un sentiment si juste de ses propres intérêts, connaissez donc aussi les vôtres. Oui, Messieurs, c'est par un goût pur et par des méthodes sévères, c'est par la plus sage direction de tous les talents qu'un peuple obtient et conserve des institutions raisonnables: lorsque, après les avoir possédées, il vient à les perdre, il faut encore plus s'en prendre à ceux qui l'égarent qu'à ceux qui l'asservissent.

Je suis donc persuadé que le plus important service que nous puissions rendre aux générations qui vont nous succéder est de résister, autant qu'il est en nous, aux mouvements irréfléchis qui entraîneraient en des routes si fausses et si périlleuses nos plus jeunes concitoyens. O vous, leur dirais-je, qui n'avez fait encore que les premiers pas dans la vie sociale, et devant qui vont s'ouvrir les carrières honorables des lettres, des armées, des professions civiles et des fonctions publiques, croirez-vous que, pour acquérir à votre patrie de nouveaux titres de gloire, il faille commencer par flétrir ceux qu'elle possède? Se peut-il qu'une littérature et une philosophie auxquelles sont dus tous les progrès de notre civilisation soient devenues tout à coup des obstacles à ceux qu'elle doit faire encore? Demandez à l'histoire comment vos aïeux, dans le cours des trois derniers siècles, ont retrouvé ou étendu la plupart des connaissances utiles; obtenu, par des idées plus saines et par des mœurs moins barbares, des lois plus justes, et, jetant

e toutes parts les semences de la liberté, soumis peu
peu à l'influence des beaux-arts et des sciences l'in-
ustrie privée, l'administration publique, et même en-
n le système général des institutions. C'étaient des
ommes instruits à l'école classique de l'antiquité qui,
u seizième siècle, entreprenaient de désarmer le des-
otisme à peine affaibli du moyen âge. Ils ont, au sein
es infortunes personnelles et des désastres communs,
enouvelé, pour vous, les lettres, et par conséquent la
ivilisation véritable. Que d'actions de grâces vous devez
ce siècle orageux, qui n'a presque joui lui-même d'au-
un des biens qu'il vous a légués! Les chefs-d'œuvre de
âge suivant ont perfectionné, pour vous encore, cette
ivilisation si péniblement acquise dont ils étaient les
remiers et brillants fruits; monuments immortels, où
'est reproduit avec un nouvel éclat le génie de la lit-
érature antique, pour exprimer dans votre langue et
aire ainsi passer dans vos mœurs tous les sentiments
quitables, humains et généreux. Vous entendez sou-
ent accuser le dix-huitième siècle : il vous a pourtant
onservé et transmis ce dépôt; et il n'a pu vous l'ap-
orter sans l'enrichir. En même temps qu'il ouvrait des
arrières plus vastes aux sciences mathématiques et
hysiques, il rattachait les sciences morales et politi-
ues d'une part à l'histoire, de l'autre à la théorie des
dées et des facultés de l'entendement humain. Il a
nultiplié les applications de tous les genres de connais-
ances, resserré les liens établis entre eux par la nature,
t dirigé leur marche commune vers les intérêts les
lus élevés de la société. D'horribles orages l'ont ter-
miné; nous en avons subi les atteintes; vous en recueil-
ez les fruits. Laissez-nous emporter l'espoir que vous

ne mériterez pas qu'on vous les ravisse. Ne fermez pas les sources les plus pures des bienfaits dont vous jouissez; et que de vains systèmes, qui ne sont pas même nouveaux, puisqu'ils ont été plusieurs fois nuisibles, ne viennent pas compromettre des institutions jeunes encore, qui n'ont été obtenues qu'après trois cents ans d'études méthodiques et de travaux raisonnables.

Mais le romantisme se rattache à la philosophie mystique ou éclectique, et ne forme avec elle qu'un seul et même système. L'influence spéciale de cette philosophie sur les études historiques sera l'objet des observations que je vous soumettrai, Messieurs, dans nos prochaines séances.



DEUXIÈME LEÇON.

YSTÈMES PHILOSOPHIQUES APPLIQUÉS A L'HISTOIRE.

Messieurs, le nom de *Philosophie*, qui de soi-même e signifie qu'amour de la sagesse, a été appliqué aux onnaissances physiques et morales que la raison puise ans la nature. Au fond, toute connaissance proprenent dite est philosophique; et l'on ne doit refuser ce aractère qu'aux préjugés, aux erreurs, aux traditions ulgaires, aux notions reçues sans examen, adoptées le confiance et non acquises par l'emploi des facultés le l'esprit humain. L'histoire est philosophie, quand lle consiste en une série méthodique de faits bien vérifiés et présentés comme des leçons expérimentales. Voilà pourquoi l'on a tant cherché à établir des raports entre la science des faits et les divers systèmes philosophiques.

Quel est de tous ces systèmes celui qui s'adapte le mieux à l'étude des annales humaines? Est-ce le plus ranscendant ou le plus timide? Le plus romantique ou le plus positif? C'est une question qui sans doute pour nous une très-haute importance, puisque nous enons ici étudier l'histoire, mais qui ne se peut résoudre que par un exposé précis, exact, et déjà lui-même historique, des doctrines que les philosophes ont professées, et des effets, heureux ou funestes, qu'elles ont produits. Cet examen devant embrasser un très-grand nombre de faits proprement dits, je pourrais l'entreprendre avec vous, Messieurs, sans sortir du cercle des

études auxquelles cette chaire est consacrée; mais, suivi dans tous ses développements, il nous occuperait durant une année entière ou même fort au delà. Je vais, pour le moment, le resserrer en des limites plus étroites, sans me borner toutefois à des observations générales, mais en y joignant les détails positifs les plus propres à éclairer la question que je viens de poser : Quelle est la philosophie qui doit fournir des méthodes à l'histoire?

Quand nous remontons aux époques antiques, nous voyons les personnages qu'on appelait philosophes rechercher avant tout quel est *le principe* des choses; et nous ne savons pas trop bien ce qu'ils entendaient par ce mot de principe, l'un des plus vagues en effet qui existe dans nos langues. S'agissait-il de la cause première et universelle, ou d'un élément primordial, base commune de toutes les substances? Quoi qu'il en soit, le premier rang dans la nature a été attribué à l'eau, à l'air, au feu, à la lumière, à l'infini, à l'unité, aux nombres. Il paraît même que, de fort bonne heure, certains esprits s'étaient formé je ne sais quelles notions d'identité absolue, de substance unique et de panthéisme; mais la plupart des cosmogonies, riches au contraire d'éléments, de ressorts et de détails, s'alliaient à des théologies poétiques : en personnifiant la nature et tout ce qu'on croyait reconnaître de ses principes et de ses lois, on peuplait le ciel et la terre de dieux, de génies, de démons, de puissances surnaturelles. La philosophie n'était plus là qu'un genre de poésie, ou que l'art de combiner et de mettre à l'œuvre des agents physiques et des sentiments moraux.

Ce qui est à conclure de ces premiers faits, c'est

ue l'homme, soit par sa nature, soit par l'effet des nstitutions sociales, est plus disposé à imaginer qu'à bserver, et à croire qu'à penser. D'une part les fictions, t de l'autre les analyses; la timidité et la patience des econdes; la présomption, l'audace, et souvent le riomphe des premières : tels seront peut-être les résultats es plus généraux de toute l'histoire de la philosophie. u fond, Messieurs, l'imagination est en soi une faculté i noble et si puissante, qu'il n'y a rien d'étonnant dans 'orgueil qu'elle peut nous inspirer, ni dans l'empire u'elle prend sur nos habitudes. Bien dirigée, elle est e génie, c'est-à-dire le plus haut degré de la raison umaine. De là vient que l'éclat de ses succès se communique à tous ses élans, et semble même couvrir ses écarts. Sous prétexte de franchir soudainement de grands espaces, elle s'éloigne des routes, dédaigne les méthodes, et prétend s'élever quand elle se perd. On l'applaudit également de laisser derrière elle ou les traditions ou les réalités; et ses plus vains prestiges sont admirés, pourvu qu'ils brillent. C'est une ouvrière de merveilles que la politique prend volontiers à gages, quand il s'agit de substituer la croyance à la science, l'enthousiasme à l'étude. Cependant, après qu'on eut ainsi, dans l'enfance des peuples, associé ou même réduit à des mythologies vulgaires presque toute espèce de philosophie publique, ceux qui propageaient ces illusions commencèrent à ne plus les partager, et à se faire, pour leur propre compte et à l'usage de leurs disciples les plus intimes, des doctrines secrètes. Quoiqu'il soit difficile de s'éclairer beaucoup soi-même en restant imposteur, et de jouir pleinement du droit de penser quand on le ravit aux autres, les efforts de

certains mages pour s'élever au-dessus de leurs dupes les engageaient nécessairement dans quelques recherches : ils devaient reconnaître, au moins confusément, qu'avant d'expliquer la nature, il convenait de l'étudier, c'est-à-dire de chercher des rapports entre elle et notre intelligence.

Cette duplicité de doctrines est une des causes qui jettent aujourd'hui dans l'histoire de l'ancienne philosophie des Asiatiques et des Grecs tant d'incertitudes et de difficultés. Nous ne connaissons pas assez bien l'un et l'autre enseignement, pour être sûrs que l'intérieur ou ésotérique vaille beaucoup mieux que l'exotérique ou extérieur. Nous voyons seulement que les croyances les plus saines ou les plus élevées, celles du moins qui passaient pour telles, ne se transmettaient qu'à un petit nombre d'initiés : il demeurait convenu que pour instruire ou civiliser la multitude il fallait la tromper. Les professions de docteurs, de mages, de philosophes, étaient héréditaires; et les intérêts spéciaux de ces castes déterminaient la nature et les objets de l'instruction. La liberté de mieux observer et de mieux penser n'appartenait à personne, pas même à ces privilégiés. Les institutions interdisaient et réprimaient les progrès : les notions une fois reçues restaient immobiles. De là nous viennent surtout les mauvaises divisions et classifications qui se sont maintenues dans le système des connaissances humaines. En un mot, la philosophie n'était que traditionnelle; et, lorsqu'il s'élevait quelque dispute, c'était bien moins sur le fond d'une doctrine que sur son authenticité. On agitait la question de savoir si le fondateur, l'instituteur, le maître enfin avait dit cela, si de tout temps l'école avait professé une telle croyance.

Ce régime n'empêchait pas qu'il ne se formât des sectes, dont les démêlés compliquent de plus en plus cette histoire. Il s'en faut que nous possédions encore, après beaucoup de recherches, tous les renseignements nécessaires pour bien discerner, surtout en ce qui concerne l'Asie, les dogmes, les personnages, les lieux et les époques. Si j'entreprenais de parcourir ces détails je vous engagerais en de longues discussions, qui n'aboutiraient qu'à d'incertains et bien modiques résultats. Le seul nom de Zoroastre pourrait nous arrêter fort longtemps. N'est-ce pas un nom purement imaginaire? ou bien au contraire n'y a-t-il pas eu plusieurs Zoroastres? N'en a-t-il existé qu'un seul? et celui-là, en quel pays, en quel temps a-t-il vécu? Qu'a-t-il enseigné ou institué? Ceux qui le donnent pour maître aux Chaldéens supposent que, vers l'an 2000 avant notre ère, il présidait aux premiers progrès de ce peuple en astronomie et en astrologie, en métaphysique ou en magie. L'opinion plus plausible qui prévaut aujourd'hui fait de lui le fondateur de la philosophie ou de la théologie des Perses. Ce Zoroastre ou Zerdust, le seul dont l'existence soit constatée par d'anciens témoignages, ne paraît qu'au sixième siècle avant J. C., et meurt au commencement du cinquième. On lui attribue le *Zend-Avesta*. Les Perses apprirent de lui, s'ils ne le savaient déjà, que de Mithras, c'est-à-dire du feu, émanaient Ormuzd ou Oromaze, principe du bien, et Ahrimane, principe du mal. Zerdust établit ou développa chez eux des doctrines et des pratiques, dont les germes pouvaient exister avant lui, soit au sein même de la Perse, soit en d'autres contrées.

C'était peu après ces mêmes temps que, dans l'Inde,

un des personnages désignés par le nom de Bouddha modifiait les traditions que les Brahmanes tenaient d'un Bouddha plus célèbre et plus ancien d'environ six siècles; pour ne rien dire de Brahma, auquel ils attribuaient une antiquité bien plus haute et l'établissement de leurs dogmes philosophiques ou religieux. Une morale mystique et une physique très-obscure semblent avoir formé le premier fond de cet enseignement, qui a subi, à travers les âges, beaucoup de réformes et de commentaires.

Les annales de la philosophie égyptienne s'ouvrent ordinairement par le nom d'Hermès, ou de Thoth, ou de Mercure Teutatès, qui, dit-on, vers l'an 2000 ou vers l'an 1500 avant l'ère vulgaire, apporta ou répandit en cette contrée quelque connaissance des astres et de leur prétendue influence, institua un sacerdoce, et cacha sous des emblèmes ou caractères hiéroglyphiques une métaphysique déjà bien assez mystérieuse par elle-même, selon laquelle Dieu, la matière et la nature de la matière, ou bien quelque autre triade, renfermait les principes de toutes choses. La métempsycose figurait parmi les dogmes égyptiens. Thoth ou Hermès a passé pour avoir inventé la grammaire, l'éloquence, l'arithmétique, la musique, les dés et les lois, l'astrologie et la médecine, l'alchimie et la théologie païenne, et pour avoir composé plusieurs livres. On a publié sous son nom deux dialogues métaphysiques intitulés le *Pimandre* et l'*Asclépius*, deux livres d'horoscopes, un traité de médecine astrologique, cent aphorismes d'astrologie, les *Cyranides* ou cent quatre-vingt-deux chapitres sur les vertus médicales des trois règnes de la nature, sept chapitres sur le grand œuvre, et une

gtaine de lignes qui ont été appelées la *Table d'é-raude.* Une version latine de l'*Asclépius* fait partie œuvres d'Apulée, quoiqu'il ne soit pas très-sûr 'elle ait été faite par cet écrivain. Le *Pimandre* ou *emandre,* c'est-à-dire le pasteur, nous est parvenu en ec : c'est un dialogue sur la sagesse et la puissance Dieu. On retrouve et le même titre et le même su- dans l'ouvrage d'un chrétien qui vivait au premier cle de notre ère et qui s'appelait Hermas, nom bien isin de celui d'Hermès. Tant de conformités ont nné lieu de regarder cet Hermas comme l'auteur du *imandre* et même de l'*Asclépius,* où il s'agit aussi de ieu et de ses œuvres. Mais il est plus probable que s deux dialogues n'ont été composés qu'au commence-ent du quatrième siècle, vers le temps de Constantin : sont néanmoins ce qu'il y a de plus ancien parmi prétendus écrits d'Hermès trismégiste. Le surplus appartient qu'au moyen âge, et ne saurait contribuer aucune façon à nous faire connaître la philosophie e l'ancienne Égypte.

Orus ou Horus Apollo, Horapollon, Horapolle, se-ait l'auteur de deux livres *sur les hiéroglyphes,* s'il llait s'en tenir au titre de l'ouvrage. Mais quel est et Horapolle? Est-ce Horus, l'Apollon des Égyptiens ui le faisaient presque contemporain d'Hermès ? N'est-e qu'un grammairien alexandrin du quatrième siècle e notre ère? Ce n'est vraisemblablement ni l'un ni autre. En effet, nous n'avons de ce livre qu'une ver-ion grecque, faite d'après un prétendu texte égyptien ar un nommé Philippe, qui, selon certains critiques, 'est pas antérieur au quinzième siècle. Ce Philippe ourrait fort bien être le véritable auteur des fragments

qu'il dit avoir extraits ou traduits. Du reste, la lectu n'en est pas inutile à ceux qui étudient la théolog symbolique de l'antiquité. Il en a été publié une tr duction française par Réquier, en 1779; et, dans c derniers temps, on a cherché à tirer quelque parti d l'ouvrage.

C'est en d'autres sources, plus pures ou plus féco des, c'est dans les livres classiques grecs et latins, da la littérature ecclésiastique des cinq premiers siècles d notre ère, dans les productions de l'école alexandrin dans ce qui subsiste des doctrines professées par les secte gnostiques, que nous retrouverions quelques élémen ou linéaments de l'antique philosophie des Égyptien Chez eux, comme en Perse et en d'autres contrées asia tiques, une science mystérieuse s'était propagée, q traitait des émanations divines; du Logos, monde de idées, archétype de l'univers; du Cosmos, système gé néral des choses visibles; de la Sophia, mère de la créa tion; des anges, démons ou génies, gouverneurs des pla nètes; du bon et du mauvais principe; du Nous (Νοῦς ou de l'âme pure alliée à l'âme irrationnelle; de l'empri sonnement des esprits dans la matière; de leurs passa ges successifs de corps en corps, ou de régions en ré gions; de leurs efforts pour se rejoindre à l'Intelli gence suprême, pour rentrer dans la sphère de se irradiations, et parvenir à l'intuition immédiate; en fin des moyens théurgiques ou magiques par lesquel on supposait que ces communications pouvaient s'ob tenir. Je laisse cette théorie dans sa généralité; car, s nous tentions de rechercher comment elle s'est dévelop pée et modifiée en Égypte, il nous faudrait pénétrer dan la plupart des détails de la mythologie de cette contré

Malgré le caractère mystique que vous venez, Mes-rs, d'apercevoir dans les doctrines asiatiques, le éisme ou le culte du soleil était fort répandu dans e partie du monde : il se remarquait surtout en bie. Une telle religion tenait de trop près à l'astro-ie et à certaines branches des sciences naturelles r ne pas disposer à quelques essais de ces études. s'élevait de là, et beaucoup trop rapidement, à des ions de physique générale, qui se transformaient tôt en cosmogonie, en théogonie, et en une sorte métaphysique. La cosmogonie des Phéniciens sem- offrir la première esquisse du système des atomes. les représentait agités par l'esprit ou le souffle s l'air ténébreux, et formant par leurs combinaisons tes les parties de l'univers. Les doctrines des Éthio-ns paraissaient tendre aussi à l'athéisme; celles des usques au contraire passaient, ainsi que celles des ux Sabins, pour très-religieuses. La métaphysique Celtes se composait de polythéisme, de fatalisme, métempsycose et de magie.

Nous n'en avons d'ailleurs qu'une connaissance impar-te; car les druides ne révélaient leurs dogmes et leurs es qu'à ceux qu'ils recevaient dans leur ordre; et Fré- a jeté des doutes sur la correspondance qu'on avait blie entre les divinités celtiques et les romaines. oi qu'il en soit, on suppose que le Pluton des Cel-, par eux nommé Tuiston, était le mauvais principe, que Taranis ou leur Jupiter était le bon. Hercule Mars se retrouvent pareillement dans leur mytho-gie : il y est question d'Ymérus et de l'espace, qui ont écédé la formation du monde. Cependant Strabon ur attribue des opinions semblables à celles des stoï-

ciens sur l'éternité de l'univers, et sur les révolutio
qu'il doit essuyer par l'eau et par le feu, catastroph
destinées à changer les formes sans détruire la sub
tance des corps, qui est, dans ce système, éternelle
inaltérable comme celle des âmes. Les Scythes, ch
lesquels on a quelquefois cherché l'origine des Celte
tenaient de Xamolxis, d'Abaris, d'Anacharsis, de Tou
ris, une morale sévère et des sciences occultes, le go
de la magie et de la divination. Le fond ou du moi
quelques traits de ces doctrines des Scythes et des C
tes se retrouvent chez les Germains et chez les Scand
naves. Plusieurs dieux et déesses des Grecs reparaissen
sous d'autres noms, au nord de l'Europe, où l'on
cru reconnaître aussi des traces de la philosophie o
phique. Mais, d'un autre côté, l'on raconte qu'au pr
mier siècle avant l'ère vulgaire, un Scythe nommé Od
ou Sigge Odin, qui avait pris le parti de Mithrida
contre les Romains, vaincu et poursuivi par eux, s'e
fuit dans la Scandinavie, y porta sa mythologie, fon
Odensée, et devint le législateur, le prophète de cet
contrée. Il a été souvent confondu avec un dieu Od
bien plus antique. Là, comme en Perse, dans l'Ind
en Égypte, un même nom a servi à désigner un pe
sonnage divin dont on reculait l'histoire dans la pl
profonde nuit des temps et le prophète ou envoy
instituteur du culte de cette divinité. Depuis le re
Sigge Odin, sont survenus les scaldes ou poëtes sep
tentrionaux, qui, s'emparant de toutes ces traditions o
phiques ou scythiques, y ont ajouté de plus trist
rêveries, des fictions plus sombres, que la littératu
romantique compte aujourd'hui au nombre de ses é
ments.

nous pouvions, Messieurs, entrer plus avant dans
men de ces divers systèmes philosophiques, si nous
ndions aux doctrines de tous les peuples de l'Asie
ntale, vous verriez l'esprit humain errer en tous
dans un même cercle d'observations et d'abstrac-
s, de recherches et de croyances, de méditations
e fictions. Les mêmes idées, les mêmes traditions,
mêmes sectes se reproduiraient de toutes parts,
les différences de formes, les changements de no-
clatures, et les variantes innombrables que la di-
ité des climats, des langues et des mœurs, doit
ner. Il suit de là, Messieurs, que la philosophie des
cs, qui nous est exposée en un plus grand nombre
monuments, et sur laquelle vont se fixer un peu
s longtemps nos regards, pourra, sous plusieurs
ports, nous tenir lieu d'un tableau général des doc-
es de l'antiquité.

La philosophie grecque, en son premier âge, se
uisait à un petit nombre de notions de physique
le pensées morales, répandues dans les poëmes, dans
lois, dans les entretiens des sages. Linus et Orphée,
t nous n'avons plus les vers, Hésiode, Homère et
utres poëtes antérieurs au septième siècle avant J. C.,
c eux les législateurs Zaleucus, Charondas, Lycur-
e et Solon, ouvrent chez les Grecs la liste des phi-
ophes. Solon est l'un des sept sages; et, entre les six
res, Chilon, Bias, Pittacus, Cléobule, Périandre
Thalès, ce dernier est le seul auquel on attribue une
ctrine systématique. Ne possédant plus ni ses écrits
ceux de ses premiers disciples, comment pourrions-
us, à une distance de plus de vingt-quatre siècles,
mêler assez bien les opinions qu'il professait, ou qu'il

cachait; car il avait sans doute, comme tant d'autre un enseignement secret, destiné à jeter dans quelqu esprits des lumières stériles, et un enseignement p blic, plus circonspect ou plus mensonger, qui nourri sait les erreurs vulgaires. On dit toutefois qu'il s assez de géométrie pour mesurer les pyramides égy tiennes, et assez d'astronomie pour prédire une éclip Selon lui, le monde était peuplé de génies et gouver par la nécessité. L'eau lui semblait susceptible d'u infinité de formes, et à ce titre le principe de tou choses, l'âme de l'univers.

Une lettre adressée à Thalès par Phérécyde et ra portée par Diogène de Laerte est une pièce suppos Mais Phérécyde, l'un des plus anciens écrivains prose, avait laissé des livres dont il ne subsiste que bien faibles débris. Son principal ouvrage, compo vers le commencement du sixième siècle avant not ère, était, selon toute apparence, une théogonie une cosmogonie. Il y enseignait l'immortalité de l'âm et l'automatisme des bêtes. Élève du sage Pittacus, eut Pythagore pour disciple. L'état actuel de la criti que ne permet plus de s'arrêter aux vers dorés ni au autres écrits attribués jadis à Pythagore. Ce philosoph eut aussi deux doctrines; et nous n'avons ni sur l'u ni sur l'autre assez de documents instructifs. Ses in titutions demi-monastiques sont très-fameuses; s opinions sont fort peu connues. Il n'est pas certa qu'il ait cru à la métempsycose. A-t-il à la fois avanc les sciences mathématiques et attribué aux nombre des propriétés mystérieuses? Cela est possible, qu que peine que nous ayons aujourd'hui à concilier c progrès et ce travers. Avait-il sur la disposition et le

vements des corps célestes les idées que nous en s depuis Copernic? On le dit; et cependant on te qu'établissant l'Être suprême et toutes ses perons au-dessus de la lune, il faisait du seul espace unaire le théâtre de tous les désordres; hypothèse ne s'accorderait guère avec une cosmologie raiable.

uoi qu'il en soit, Thalès et Pythagore passent pour fondateurs de deux grandes écoles, Thalès de l'Ioe, Pythagore de celle qui est appelée Italique, e qu'elle s'est d'abord répandue en Sicile et dans lie méridionale. La plupart de ceux qui ont écrit toire de la philosophie grecque ont prétendu que es les autres sectes dérivaient de ces deux-là. Ils partagé l'école ionique en dix à douze branches; yrénaïque, la mégarique, l'éliaque, les trois acaies, ancienne, moyenne et nouvelle, les péripatéens, les cyniques, les stoïciens; et ils ont attaché cole italique les sectes de Xénophane, d'Héraclite, de nocrite, de Pyrrhon et d'Épicure : cette classifica a paru commode. Mais, lorsqu'on examine attenment les faits qu'elle veut résumer, on s'aperçoit lle ne représente en aucune manière les rapports ont entre elles les diverses philosophies, ce qu'elles de commun, les nuances qui les distinguent. Il se plus exact de ne donner à Thalès et à Pythagore tres disciples que les propagateurs les plus imméts et les plus fidèles de leurs doctrines, ceux qui, modifiant les systèmes de ces deux philosophes, ne ont point essentiellement altérés. De cette manière, alès n'aura de successeurs un peu connus qu'Anaxindre, Anaximène, Anaxagoras, Diogène d'Apollo-

nie, Archélaüs. Leurs écrits sont perdus; et ce q nous est rapporté de leurs travaux, c'est qu'ils o fait des cadrans solaires, des cartes géographiques, des cosmogonies fondées sur l'éternité de la matière. l liste des pythagoriciens comprend plus de quatre cen noms, dans la Bibliothèque grecque de Fabricius; ma ce bibliographe y fait entrer et des prédécesseurs Pythagore, comme Abaris et Numa Pompilius, et d hommes dont la célébrité ne tient aucunement à leu opinions philosophiques, par exemple Pindare, E chyle, Épaminondas, Milon de Crotone, et enf nombre de personnages obscurs dont les noms ne ra pellent aucun souvenir positif. Si vous écartez, Me sieurs, ces trois classes de pythagoriciens, restero Hippodamus, Euryphamus, Métopus, Criton, C nias, Archytas, Philolaüs et quelques autres dont on des fragments plus ou moins authentiques; mais su tout Ocellus de Lucanie et Timée de Locres, conn par les livres qui portent leurs noms.

L'opuscule d'Ocellus sur la nature de l'univers paraît pas complet; et, quoi qu'en aient dit Juste-Lip et Brucker, on peut craindre, avec d'autres savants, qu ne soit supposé. Au surplus, l'auteur, quel qu'il puis être, pense que le monde a toujours existé, qu'il existe toujours, que sa figure est sphérique, que les natur des choses sont éternelles, que le feu et la terre sont l éléments extrêmes; l'eau et l'air, les éléments moyen Le livre attribué à Timée de Locres a pour sujet l'âm du monde; âme composée de nombres et de propo tions, d'accords et d'harmonies, et qui n'est pourtan elle-même ni une harmonie, ni un nombre; âme ma thématique qui tient le milieu entre l'intelligible et

ible. Ce livre est-il en effet de Timée? On peut cevoir sur ce point les mêmes doutes qu'à l'égard l'opuscule d'Ocellus. Mais ces deux traités sont à , comme anciens, et comme tenant à l'histoire des trines; il sont été traduits en latin par Nogarola, en nçais par d'Argens et par Batteux. Comme Pytha- e et Timée de Locres, Archytas amalgamait la nce des nombres avec la métaphysique et la morale. ourrait passer pour l'inventeur des dix catégories ologiques, s'il était véritablement l'auteur d'un ité de la Nature qui a été imprimé sous son nom. a d'ailleurs de lui les restes d'un livre de mathéma- ues, et plusieurs fragments sur le bonheur et sur la esse. Un disciple d'Archytas, Philolaüs de Crotone, it écrit plusieurs volumes qui traitaient de l'âme, bres, de la géométrie et de la musique. Jambli- te un fragment, et Stobée plusieurs. Si ces ex- its sont fidèles, Philolaüs a enseigné que la nature iverselle se compose d'êtres finis et d'êtres infinis; e le nombre est un lien dont la puissance maintient ernellement la durée des choses; que le feu, domicile de piter, autel de la nature, existe au centre du monde; 'il n'arrive rien qui ne soit le résultat de la nécessité de l'harmonie; que des révolutions alternativement érées par le feu du ciel et par l'eau de la lune décom- sent et transforment périodiquement l'univers. Tels nt, Messieurs, les dogmes pythagoriques dont nous ons une connaissance positive. On peut, je l'avoue, étendre le système, mais par des conjectures, par es rapprochements hasardés, et en forçant d'entrer ans cette école des sectes qui en sont, à mon avis, très- istinctes.

La première que nous présente, après celles de Thalès et de Pythagore, l'ordre des temps, qui est, je crois, le meilleur à suivre en pareilles matières, parce qu'il éclaire tout et ne préjuge rien, est la secte de Xénophane, qui a été nommée Éléatique. Ce nom lui vient de ce que Parménide et Zénon, qui en sont devenus les chefs, étaient d'Élée, ville fondée en Italie par les Éléens; et l'on conçoit comment cette circonstance a servi à la rattacher à l'école Italique. Ce qui nous importe est de discerner, s'il se peut, les principaux dogmes que les premiers éléatiques professaient. Rien ne se fait de rien : il n'y a ni naissance, ni altération, ni mort. Le mouvement est impossible, et le monde immuable. Les sens, qui nous offrent des apparences de changements et de vicissitudes, nous induisent en erreur; ils ne pénètrent pas dans la réalité des choses. Telle était, au sixième siècle avant notre ère, la doctrine de Xénophane et de Parménide, autant que nous en pouvons juger, soit par de minces débris de leurs écrits, soit plutôt par le compte qu'en rendent Aristote, Diogène de Laërte et d'autres anciens auteurs. Héraclite d'Éphèse, qui parut en ce même sixième siècle et qui vivait encore au commencement du cinquième, est communément classé dans l'école d'Élée. Il a suivi les leçons de Xénophane, et conseillé lui-même d'écouter la raison plutôt que les sens : en tout le reste, il semblait préférer la philosophie de Pythagore. C'est à sa mélancolie, plus qu'à sa doctrine, qu'il doit sa célébrité. Il refusait les magistratures, et jouait, dit-on, aux osselets, aimant mieux s'amuser avec des enfants que gouverner des hommes corrompus. Héraclite avait laissé un traité divisé en trois livres: le premier

r la nature, le second sur la république, le troisième r les choses divines. Cet ouvrage était probablement crit en prose, quoiqu'on en ait quelquefois parlé omme d'un poëme. Au cinquième siècle, Mélissus, disiple de Parménide, embrassa pleinement les opinions léatiques, et les développa dans un livre de l'Être t de la Nature, dont Eusèbe et Simplicius nous ont ransmis des fragments. Bien qu'occupé des intérêts ublics de Samos sa patrie, il eut des disciples, dont le lus fameux est Zénon d'Élée, auteur de plusieurs écrits perdus, et inventeur, à ce qu'on dit, de la dialectique. Ce Zénon, qu'il ne faut pas confondre avec le fondateur du stoïcisme, dédaignait l'étude des choses visibles, et contemplait immédiatement les essences. Il se vantait de démontrer l'impossibilité du mouvement, et prétendait ramener toutes les idées humaines à je ne sais quel archétype que l'école éléatique appelait l'infini, l'absolu ou l'unité. Ces opinions, et particulièrement celle qui refuse tout mouvement aux choses de ce monde, sont expressément attribuées à Zénon d'Élée par Aristote et par Platon lui-même; et c'est bien en vain qu'on allègue, pour l'en disculper, quelques lignes inintelligibles de Proclus, qui lui est postérieur de neuf à dix siècles. Un schisme éclata au sein de l'école d'Élée. Les uns, guidés par les maîtres que je viens de nommer, renoncèrent à toute physique et à tout examen des faits, n'estimèrent que les abstractions et les spéculations générales; les autres voulaient étudier la nature, recueillir les résultats des observations et des expériences. Mais, à vrai dire, cette seconde branche est une autre école, qu'il ne convient pas du tout de rattacher à la précédente, puisqu'elle s'en est séparée.

La distinction de deux éléatismes, l'un métaphysique, l'autre physique, est l'un des plus sensibles abus de classifications. Le vrai et le seul éléatisme est celui qui a nié le mouvement des corps, et fini même par douter de leur existence. C'est le nihilisme, ou du moins l'idéalisme, à prendre ce mot dans son véritable sens.

Ainsi nous regarderons comme une quatrième école distincte et même ennemie de celle d'Élée, celle que fonda Leucippe, qui avait pourtant reçu les leçons de Zénon. C'est à Leucippe que remonte, chez les Grecs, la philosophie atomistique, dont l'un des premiers sectateurs fut Démocrite d'Abdère, ce rieur fameux qu'on a coutume d'opposer au pleureur Héraclite. Démocrite avait composé plus de six cents ouvrages; du moins on en cite les intitulés; mais il n'en subsiste vraisemblablement pas autre chose; car son traité de physique et son fragment sur les antipathies et les sympathies n'ont pas plus d'authenticité que ses lettres. Nous n'avons rien de Protagoras ni de Diagoras, philosophes de cette école, rien non plus d'Épicure, sinon des lignes dispersées dans les livres de divers auteurs, des morceaux conservés par Diogène de Laërte, et des fragments qu'on a commencé de publier à Naples en 1814; faibles restes de trois cents volumes ou traités. Épicure, dont je ne fais ici qu'un disciple de Leucippe, est ordinairement représenté comme le chef de la secte dont il s'agit, et qui, de cette manière, ne remonterait qu'à la fin du quatrième siècle avant l'ère vulgaire. Mais tous les documents autorisent à penser qu'il n'a fait que reproduire, modifier, étendre des doctrines professées dans le siècle précédent. Il enseignait et développait la physique et la métaphysique de Leucippe; il y

ptait un système de morale dont plusieurs traits se rouvent dans les poésies d'Anacréon, et dans les eurs de beaucoup d'Athéniens du temps de Périclès. tte morale n'est d'ailleurs consignée ou suffisamment pliquée dans aucun livre antique. Ceux qui l'ont atiquée en Grèce et à Rome jusqu'au temps du poëte crèce ne l'ont point écrite : ils ne formaient point e école philosophique; on les distinguait dans la so- été par leurs habitudes plutôt que par leurs doctri- s. Il résulte des recherches de Batteux, que la orale d'Épicure, également défigurée par des abus et r des calomnies, était en elle-même plus pure et ême plus sévère qu'on ne pense.

En nous reportant à l'époque de Leucippe, nous re- arquerons parmi ses contemporains un philosophe eaucoup plus illustre que lui. C'est Socrate, fondateur une école que nous compterons pour la cinquième. ocrate n'a peut-être rien écrit, quoiqu'on dise qu'il avait is en vers les fables d'Ésope et qu'il aidait Euripide composer des tragédies. Aucun ouvrage, aujourd'hui bsistant, ne lui est attribué, sinon des lettres dont la pposition n'est pas douteuse. C'est par les livres de s disciples Eschine et Cébès, par les dialogues de Pla- n, mais surtout par les récits de Xénophon, que nous nnaissons tant soit peu Socrate. Comme nous aurons faire dans la suite une étude particulière de cette artie des ouvrages de Xénophon, je me bornerai en moment à un fort petit nombre d'observations géné- les sur le philosophe que nous y trouverons dépeint. ocrate n'a imaginé ni adopté aucun système de cos- nogonie, d'ontologie, de physique universelle : selon i, c'était s'éclairer que de parvenir à ne pas se croire

instruit sur de telles matières. Il méprisait la vai science des sophistes, encore plus que les supers tions des peuples, cultivant d'ailleurs et chérissant to tes les connaissances qu'il jugeait à la fois accessibl et profitables. Ses dogmes étaient l'unité de Dieu, providence, la vie future, et des maximes de mor puisées dans les rapports de l'homme avec ses sembl bles et avec l'Être suprême. Est-il vrai qu'il ait mêl ce théisme des prestiges ou des mensonges; qu'il eu des prétentions aux priviléges d'un inspiré? Qu ques-uns de ses historiens le racontent. Croyons plu qu'il avait trop d'esprit pour se faire à lui-même de reilles illusions, et trop de probité pour répand d'autres erreurs que celles dont sa raison ne trio phait pas. Il n'y a dans son histoire qu'un seul prod qu'il faille admettre: c'est l'horrible arrêt qui l'a co damné à mourir. Cette iniquité est trop attestée po qu'il soit permis de la révoquer en doute; et d'aille nous en rencontrons tant d'autres exemples à trav les âges, que nous ne pouvons pas même la regard comme un prodige.

Trois dialogues, l'un sur la vertu, l'autre sur richesses, et le troisième sur la mort, quelquefois tribués à Platon, souvent imprimés avec ses œuvre sont précédés, en d'autres éditions, du nom d'Eschi Ce n'est point Eschine l'orateur, mais un Eschine su nommé le Socratique, et qui fut en effet l'un des p miers disciples de Socrate. Plusieurs savants pens que ces dialogues sont moins anciens : toutefois la d trine de Socrate y est assez purement présentée. O professe l'immortalité de l'âme; on y recommande mépris des richesses; on y préfère à tous les trés

...agesse et la vertu, bienfaits ineffables que l'homme ...peut recevoir que de Dieu seul. Des idées du même ...re, mais alliées aux dogmes de la préexistence des ...es, de l'influence et de l'assistance des génies, com... ...ent le Tableau de Cébès, philosophe thébain. Quoi... ...on ait aussi conçu des doutes sur l'authenticité de ...livre, beaucoup d'éditions, de traductions, de com... ...ntaires, en ont répandu et perpétué l'usage. Phédon, ...re élève de Socrate, établit dans l'Élide une école ... fut transférée à Érétrie par Ménédème. De là une ...tendue secte éliaque ou érétriaque, qui n'est au ...d qu'une colonie de l'école socratique. Elle ensei... ...ait, nous dit-on, que la vertu est le seul bien; que ...agesse consiste dans la modération des désirs; et, ce ...i est moins incontestable, qu'il n'y a point de pro... ...sitions négatives. Le seul service qu'ait rendu cette ...te éliaque est d'avoir combattu quelques-uns des ...phismes de celle qui est appelée tantôt éristique, ...t-à-dire disputeuse, tantôt mégarique, parce qu'elle ...u pour fondateur le Mégarien Euclide, personnage ...s-différent du géomètre de ce nom. Le Mégarien ...ait assisté aux leçons, ou, pour employer un terme ...s juste, aux entretiens de Socrate, et en avait as... ...rément bien peu profité; car il ne débitait lui-même ...e des puérilités, qu'il croyait fort subtiles, et qui ne ...ritent pas, Messieurs, de vous être rapportées.

Deux autres disciples de Socrate, Aristippe et An... ...thène, passent aussi pour des chefs d'écoles particu... ...res. La Cyrénaïque, à la tête de laquelle on place ...istippe, s'occupait spécialement de morale, et recom... ...andait les voluptés compatibles avec la santé de l'âme ...du corps. Condillac nous fait remarquer dans Aris-

tippe le premier philosophe qui ait parlé des sens avec justesse, reconnaissant qu'ils ne nous trompent que par les jugements qu'il nous plaît de joindre à nos sensations; et que, destinés seulement à nous montrer les rapports des choses avec nous, ils ne sauraient nous découvrir ce qu'elles sont en elles-mêmes. Ces idées n'étaient pas indignes d'attention; mais, dans la suite, la doctrine de Socrate se conserva si peu chez les Cyrénaïques, qu'on en vit quelques-uns, comme Évhémère et Théodore, professer ouvertement l'athéisme. Pour Antisthène, il est le fondateur des cyniques. Ce mot vient, dit-on, du Cynosarge ou temple du Chien, lieu où Antisthène enseignait : ses disciples ont depuis mieux mérité, par leur impudence et par leurs aboiements satiriques, le nom qui les désigne et les flétrit. Le plus fameux des cyniques est Diogène de Sinope : on distingue, après lui, Cratès et sa femme Hipparchia. Ils condamnaient les arts comme dangereux, les études comme inutiles; réduisaient la philosophie à la morale, et la morale au mépris des bienséances et des commodités de la vie. Suivant eux, il n'y avait de cité bien ordonnée que l'univers.

Je crois, Messieurs, pouvoir ne tenir aucun compte de ces quatre sectes de Phédon, d'Euclide le Mégarien, d'Aristippe et d'Antisthène. La première rentre dans celle de Socrate; les opinions des trois autres sont peu constantes, surtout fort peu développées. Il ne nous reste aucun écrit authentique sorti de leur sein. Ainsi, à la suite des cinq écoles de Thalès, de Pythagore, de Xénophane, de Leucippe et de Socrate, la sixième et la septième vont être celles de Platon et d'Aristote. Je ne dois pas m'arrêter à Hippocrate; il n'est chef d'é-

cole qu'en médecine. Cependant, il avait bien aussi sa philosophie, et la science qu'il créait ou agrandissait devait servir peut-être à guérir les esprits autant ou plus que les corps. Il savait ou supposait que les sens faisaient parvenir à l'entendement les matériaux de toutes les connaissances, et qu'en tout genre les meilleures règles pratiques étaient celles qui se déduisaient, non de raisonnements spéculatifs, mais d'expériences méthodiquement recueillies et comparées. Plusieurs personnes pensent encore qu'il n'en fallait pas davantage pour ouvrir la véritable carrière des sciences et des arts; qu'aujourd'hui même nous n'aurions pas, pour nous y guider, de maximes plus sûres, si, parvenus un instant à cette sagesse, nous n'en étions pas déjà fort déchus. Mais, dès le temps d'Hippocrate, l'habitude des arguments *a priori* était prise; et il n'y avait pas d'apparence qu'on y voulût renoncer de sitôt. On s'efforçait de réduire tout l'art de la pensée aux artifices des raisonnements. De faits, d'observations, d'expériences, il n'en était presque plus question dans la philosophie générale; on s'exerçait à combiner des notions données, par exemple, à mettre en avant deux jugements supposés vrais, pour en conclure un troisième. Cet art se nommait logique, ou moins improprement dialectique : il pouvait préserver des erreurs non encore établies, ou dont les germes n'étaient pas encore semés; mais il affermissait l'empire de celles qui ne formaient entre elles qu'un seul et même corps.

On voit que Socrate a reconnu, comme Hippocrate son contemporain, la nécessité de reconstruire à neuf l'édifice entier des sciences; qu'il rejetait les hypothèses; qu'il en appelait à un sens intime ou à la conscience, à

l'expérience, à l'analyse. On ajoute qu'il circonscrivait les études dans la sphère des objets que les facultés et les méthodes intellectuelles peuvent atteindre. Si Socrate avait de pareilles vues, et s'il expliquait nettement ce qu'il entendait par sens intime ou conscience, il faut convenir que Platon n'a guère profité des leçons d'un si grand maître. A la vérité, Platon comprit que le premier pas à faire dans les études philosophiques était d'analyser la pensée; mais il crut y parvenir en commençant par rechercher l'état passé, présent et futur, de la substance intelligente; par déterminer son origine, son essence, ses rapports avec Dieu, avec le logos, avec l'univers. Une analyse de l'entendement ne précède point son système général de philosophie; elle y est incluse, et n'est, en quelque sorte, que l'un des chants d'un grand poëme. Nous y apprenons à distinguer dans notre esprit deux facultés, celle de sentir et celle de penser; à sous-diviser la seconde en intellect et raison; à rapporter aux sens les images, à l'intellect les notions, à la raison les idées, c'est-à-dire les formes ou types d'après lesquels Dieu a ordonné le monde, et qu'il a imprimés dans nos âmes pour y devenir les principes de nos connaissances. Mais ce n'est là, comme je viens de le dire, qu'une partie d'un plus vaste système.

Point de science de ce qui passe. La matière, mue et transformable de toute éternité, n'est l'objet d'aucune connaissance proprement dite; les choses sensibles ne sont pas des êtres : il n'y a de réalité ou du moins de vérité que dans les essences immuables, c'est-à-dire dans les idées, éléments du monde intelligible, exemplaires ou archétypes du monde sensible. Ces idées composent l'entendement divin; elles existent en Dieu, cause uni-

que et première, souverainement bonne, substance infinie et incorporelle, quoique ignée. Entre Dieu et la matière, entre les essences et les choses muables, se place un être mitoyen, instrument par lequel Dieu produit ou plutôt arrange l'univers visible. Cet instrument, cet être moyen est l'âme du monde, laquelle renferme toutes les âmes destinées à s'emprisonner temporairement dans les corps des animaux; âmes éternelles, qui, avant leur séjour dans les corps, voyaient les essences, et qui, durant ce séjour même, peuvent s'épurer, s'élever assez pour les entrevoir encore, c'est-à-dire pour rapprendre ce qu'elles ont su; car toute science humaine est réminiscence. Une âme qui a résisté aux mouvements désordonnés de la matière, qui n'a obéi qu'aux impressions de Dieu, retourne purifiée à l'âme du monde, et y contemple à son gré les essences, ce qui est la félicité suprême. Toutefois il n'y a que la partie raisonnable de notre âme qui soit digne de cette destinée: les deux autres, l'irascible et la concupiscible, sont mortelles.

Telle est, Messieurs, la doctrine de Platon, autant qu'on en peut juger par des livres où la forme du dialogue le dispense fort souvent d'être méthodique, et d'indiquer, entre les opinions qu'il prête à ses interlocuteurs, celles qu'il adopte lui-même. Cette doctrine, que le profane Condillac ose appeler un délire, avait, ainsi que nous l'avons vu au commencement de cette séance, apparu et germé dès longtemps en diverses contrées de l'Asie; elle avait séduit des imaginations orientales, bien avant d'exercer celle de Platon. Mais depuis qu'il l'a parée des grâces de son style, qu'il a répandu sur elle les charmes de son éloquence et pour

ainsi dire de sa poésie, elle a eu sur les études philosophiques et même théologiques de tous les siècles une insurmontable influence. On la retrouve chez les écrivains ecclésiastiques les plus orthodoxes et les plus respectables, en même temps que chez quelques-uns de leurs adversaires, surtout chez les gnostiques; elle se reproduit et se développe ou s'exagère dans l'école d'Alexandrie: elle reparaît dans les controverses du moyen âge, et se perpétue dans celles de nos temps modernes. Nous en rencontrons, sous différentes formes, ou les germes, ou les détails, ou les résultats, dans les livres de saint Augustin, de saint Thomas d'Aquin, de Descartes, de Malebranche, de Leibnitz et de Kant. Elle est partout où les natures universelles, l'ordre essentiel, les idées innées, l'étendue intelligible, ou les sentiments intimes appelés faits de conscience, tiennent la place des faits purement sensibles; partout où une synthèse immédiatement savante devance la timide analyse, la circonscrit, la domine, dispense enfin ou défend même d'observer avec trop de scrupule les effets de notre organisation naturelle et de nos habitudes sociales. Indépendamment du talent de Platon, plusieurs caractères de sa philosophie ont concouru à la rendre extrêmement communicable : Condillac dirait contagieuse. Du premier abord, elle vous présente des idées générales, sans que vous ayez à prendre la peine de les composer de notions particulières. Point de faits matériels à recueillir; point de vérifications, ni d'expériences, ni de tâtonnements; point de langue à faire, ni même à étudier. Il ne s'agit que de choisir à volonté, dans le langage ordinaire, un certain nombre de termes abstraits, d'une signification

vague, et d'en former des combinaisons ingénieuses. La nature de ces termes, l'étendue indéfinie qu'ils embrassent, et le mystère qui les enveloppe, suffisent pour donner aux doctrines qu'ils expriment l'empreinte de la science la plus transcendante. Cette manière de philosopher peut sembler une sorte de jeu, qui n'exige que du talent : les joueurs habiles y éprouvent les premiers l'illusion qu'ils font aux autres; et leurs créations, quand ce ne seraient que des prestiges, resplendissent à leurs propres yeux comme des lumières.

La philosophie platonicienne veut de la verve et de l'enthousiasme : elle est poétique, romanesque, et, pour bien mieux dire, romantique. Les idées abstraites qu'elle combine sont entre ses mains comme les personnages d'un poëme : d'avance, s'il le faut, elle vous en dit les noms et elle en détermine le nombre ; elle vous annonce qu'il y en a trois, quatre, cinq, sept, ni plus ni moins; elle vous en donne le programme ou la liste, à peu près comme il se pratique à la tête des ouvrages dramatiques. Vous la voyez distribuer les rôles à ses acteurs, leur imprimer des mouvements, les placer dans les situations les plus propres à développer les qualités et les formes dont elle les a doués. De même que Junon, Vénus, Armide, Zaïre et Clarisse sont devenues pour nous des personnes dont les images ou les souvenirs se conservent dans nos esprits comme si nous les avions connues, ainsi reçoivent une existence positive et presque sensible les principes, les causes, les agents qu'une métaphysique poétique sait employer à former le monde, et à composer le système général de nos pensées. Telle est, Messieurs, notre nature, ou bien telles sont nos habitudes intellectuelles, qu'il y a deux

manières très-distinctes de nous communiquer des opinions. L'une est de nous aider à nous les donner à nous-mêmes par l'examen et la décomposition des objets; l'autre est d'offrir à notre imagination un tissu brillant de notions déjà toutes faites. Le premier de ces moyens est d'une lenteur extrême, il fatigue le maître et les disciples; l'autre les transporte d'un plein vol dans les hauteurs de la science, et réussit trop bien à les enchanter, pour qu'ils ne soient pas persuadés qu'il les éclaire.

La philosophie prend à tel point chez Platon les caractères d'inspiration, la forme de révélation, qu'il a été surnommé Divin. Il nous reste de lui trente-six ouvrages, que l'on a distribués en neuf tétralogies ou quaternes. La première de ces sections comprend l'*Eutyphron*, l'*Apologie de Socrate*, le *Criton* et le *Phédon* : c'est l'une des plus riches. Eutyphron est un faux dévot, qui croit se rendre agréable aux dieux en accusant son père; mais Socrate, qui vient d'être accusé lui-même par Mélitus, en informe Eutyphron, qu'il tâche de ramener, par des questions un peu captieuses, à de plus saines idées de morale. L'Apologie de Socrate est d'une très-haute éloquence, ainsi que plusieurs morceaux du Criton, surtout celui où Socrate, pour repousser le conseil qu'on lui donne de s'évader, suppose que les lois de sa patrie lui apparaissent, et, le rappelant au devoir qu'on veut qu'il méprise, le retiennent innocent et libre dans les fers. Le livre intitulé *Phédon* nous représente Socrate s'entretenant avec ses amis de l'immortalité de l'âme, avant de boire la ciguë : on admire le caractère pathétique et sublime des premières pages. Il y a dans les autres

es raisonnements auxquels Fénelon n'applaudit pas.

La deuxième tétralogie est composée du *Cratyle*, u *Théétète*, du *Sophiste*, du *Politique*. Le Cratyle a our objet l'exactitude des noms, leurs origines, leurs lations avec les choses. Il contient beaucoup d'éty-ologies, qui, en général, ne sont pas heureuses : peut-re Platon n'a-t-il voulu que s'en moquer. Son Théé-te est un jeune homme qui, interrogé par Socrate sur origine de nos connaissances, les rapporte assez di-ectement à nos sensations. Mais Socrate, à force de uestions, parvient à le dérouter; et l'on n'arrive avec ux à aucun résultat d'une grande importance. Le li-re du *Sophiste* ou de l'Être, celui du *Politique* ou du oyaume, ne sont guère plus instructifs; le dernier tou-efois enseigne qu'un roi doit être le père et le pasteur es peuples.

Le *Parménide*, le *Philèbe*, le *Banquet* et le *Phèdre* orment un troisième quaterne, très-digne d'attention. 'est du monde intellectuel, de l'essence intelligible es choses, qu'il s'agit dans le Parménide. On est pour-ant fort tenté, en lisant ce livre, de partager l'opi-ion de Brucker, qui n'y voyait que d'obscures et so-histiques futilités. Batteux ne contredit ce jugement u'en soutenant que Platon, loin d'enseigner ici sa pro-re philosophie ou celle de Socrate, n'a voulu que ontrer à nu les vains systèmes de l'école d'Élée, et les xposer au mépris des hommes judicieux. C'est à peu rès l'opinion de Tiedemann, qui a donné une savante nalyse du Parménide, et accusé les alexandrins, surtout Proclus, de l'avoir fort mal compris. Le Philèbe nous offre une longue discussion sur la volupté et sur la agesse : on examine si elles sont conciliables, et si le

bonheur de l'homme ne consiste pas à les réunir ; mais ce point ne demeure pas très-positivement convenu entre les interlocuteurs. Dans le Banquet, chaque convive prononce un discours sur l'amour : l'un en célèbre les effets, l'autre en distingue les espèces; celui-ci en recherche la nature, celui-là en admire la puissance. Presque tous prennent le mot *amour* dans un sens très-étendu, qui embrasse l'amitié. Le Phèdre traite de la beauté, du beau essentiel, de l'art de le distinguer des prestiges qui en usurpent le nom et les apparences. Ce dialogue est parsemé de détails quelquefois peu sévères; et Plutarque y remarquait certaines descriptions au moins superflues.

Je ne m'arrêterai, Messieurs, qu'à un seul des quatre articles de la section suivante : savoir, au premier *Alcibiade*. Que ce livre soit réellement de Platon, je le crois fort, quoiqu'on en ait douté; mais qu'il contienne le germe de toute sa métaphysique, je partagerais plutôt l'opinion de ceux qui n'attribuent qu'un caractère dramatique à ce dialogue : il tend à convaincre Alcibiade de son ignorance, et de la nécessité d'entreprendre des études sérieuses, s'il veut prendre une part honorable aux délibérations publiques des Athéniens. Qu'il attende, avant d'entrer dans la carrière politique, qu'il sache au moins ce que c'est que la justice, et qu'il ait acquis des notions précises de la statistique et des intérêts de son pays. Nous retrouverons, Messieurs, dans les œuvres de Xénophon un entretien du même genre entre le jeune Glaucon et Socrate; morceau plus généralement connu, depuis que M. Andrieux en a fait une élégante et ingénieuse traduction en vers. Quant au livre de Platon, il est parsemé de traits historiques

c'est vers la fin seulement que Socrate a occasion de tracer la fameuse maxime « Connais-toi toi-même, » et énoncer quelques idées sur la nature de l'homme. edemann fait même observer que l'expression de ces ées manque d'exactitude, et qu'on s'est fort abusé rsqu'on a cru voir dans quelques métaphores de Soate la théorie d'une intuition extatique de Dieu et la vérité. C'est le comble de l'absurdité, dit bien crûent Tiedemann, que de supposer qu'il puisse y avoir e raison sans raisonnement, et un intellect sans foncns intellectuelles. Telle est pourtant l'hypothèse que roclus a prétendu extraire du premier Alcibiade; et ilà sur quel fondement les néo-platoniciens ont, de ur chef, donné un second titre à ce livre : savoir, *De nature de l'homme*, Περὶ φύσεως ἀνθρώπου.

Les quatre articles de la cinquième division s'appelnt *Théagès*, *Charmide*, *Lachès* et *Lysis*. Théagès est résenté par son père Démodocus à Socrate, qui, avant admettre ce nouveau disciple, discute les fausses idées ue l'on prend de la sagesse dans le commerce des ommes. Charmide est l'un des interlocuteurs d'un diague qui a lieu quelques jours après la prise de Potidée ar Philippe, et dans lequel on recherche la nature de tempérance. Lachès est un Athénien qui prend part une discussion scolastique sur la définition de la ravoure, sur la question de savoir si c'est une science. ysis cause avec Socrate sur l'amitié; mais Socrate a ésavoué particulièrement ce que Platon lui fait dire ans cet entretien.

La sixième tétralogie consiste dans l'*Euthydème*, le *rotagoras*, le *Gorgias* et le *Ménon*. Euthydème, on frère aîné et Socrate s'engagent en de vagues dis-

sertations, où il s'agit du bien, de la science et de l'incertitude des connaissances humaines. Quoique Protagoras soit le personnage ridicule du dialogue qui porte son nom, il n'y est point, à vrai dire, plus fécond que Socrate en sophismes et en arguties d'école. Gorgias et Polus disputent avec Socrate encore sur l'art oratoire. Ce livre, assez étendu, renferme d'utiles observations contre l'éloquence sophistique et sur les abus de l'éloquence populaire. La vertu est-elle une science? La vertu peut-elle s'enseigner? Telles sont les questions que Ménon et toujours Socrate ont le loisir de discuter; nous lisons dans ce dialogue que toute science humaine est un ressouvenir d'une vie antérieure, et, ce qui peut sembler mieux prouvé, que le doute est une grande partie de la sagesse.

On a pour septième quaterne les deux *Hippias*, *Ion* et *Ménéxène* ou l'*Épitaphe*. Ce dernier article est une oraison funèbre des Athéniens morts pour la patrie en divers combats. Ion est le titre d'une déclamation contre les rapsodes, qui allaient récitant des vers d'Homère, d'Hésiode et des autres poëtes. Dans le second et le plus court des deux Hippias, Socrate préfère le caractère d'Achille à celui d'Ulysse. Il soutient, dans le premier, que le beau est ce qui est utile et puissant, et ne consiste point, comme le prétend Hippias, à parler avec élégance et avec force dans les assemblées publiques: cet Hippias a voulu enseigner l'éloquence et la politique dans Lacédémone, et n'y a pas fait fortune.

Les dix livres de la *République* ne comptent que pour un seul article de la huitième tétralogie. La République de Platon est à peu près, ainsi que son monde et son âme, divisée en trois ordres, qui sont les magistrats,

s guerriers et les ouvriers. Il veut pour magistrats s philosophes qui soient religieux et musiciens, et qui tachent à l'éducation des enfants la plus haute im-ortance. Selon lui, la société la mieux ordonnée est lle d'où les poëtes sont bannis, et où les femmes sont mmunes. Le second article est le *Timée*, celui des vres de Platon où son système général de la nature es choses, de l'univers intelligible et de l'univers sen-ble, est le plus développé. Dans le *Critias*, qui n'est as complet, il est parlé de l'Atlantide, île immense epuis longtemps submergée. Est-ce une fiction? Est-ce Afrique méridionale? Est-ce l'Amérique? Grand sujet e controverse entre les savants. Le dialogue où Cli-ophon reproche à Socrate de ne pas définir la vertu, érite d'autant moins d'attention que l'authenticité n'en st pas du tout constante.

La neuvième et dernière section comprend *Minos*, e traité *des Lois* en douze livres, un treizième livre in-itulé *Épinomis* et qui semble supposé, en quatrième lieu des lettres qui ne sont pas moins apocryphes. Ce qu'on a sous le titre de Minos n'est peut-être qu'un fragment : on y trouve une apologie de ce législateur de la Crète, et une dispute sur la définition de la loi. Le traité des Lois est trop peu méthodique pour qu'il y ait moyen d'en extraire un système. Parmi les détails qu'on y rencontre, les plus recommandables seraient ceux qui concernent l'éducation, et les rapports que les institutions politi-ques doivent avoir avec les localités.

En vous offrant un aperçu des ouvrages de Platon, j'ai préféré la distribution en tétralogies comme la plus ancienne. On a dans les derniers siècles établi d'autres divisions plus arbitraires, sans être plus méthodiques.

Les épigrammes attribuées à Platon, et son testament conservé par Diogène de Laërte, restent en dehors des tétralogies. Quant aux livres intitulés *Alcyon*, *Acéphale* ou *Sisyphe*, *Démodocus*, *du Juste*, *de la Vertu*, les *Définitions* et quelques autres, on convient qu'il n'en est pas l'auteur. Il avait composé des dithyrambes, des drames, des poëmes, qu'il a lui-même livrés aux flammes. Je ne vous entretiendrai pas en ce moment des travaux de ses interprètes, scoliastes, commentateurs et traducteurs : la liste en serait interminable et fastidieuse. Parmi les noms qui la rempliraient, les plus dignes de mémoire se présenteront plus à propos dans le cours de nos prochaines séances, à mesure qu'ils seront amenés par l'ordre chronologique des faits dont se compose l'histoire de la philosophie.



TROISIÈME LEÇON.

ÉCIS DE L'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE APRÈS PLATON JUSQU'A L'AN 500 DE L'ÈRE VULGAIRE.

Messieurs, j'ai essayé de vous offrir, dans notre ernière séance, un précis de l'histoire des anciens stèmes philosophiques, surtout de ceux qui ont pé-étré ou qui sont nés au sein des cités grecques. Nous avons jusqu'ici distingué six écoles : l'Ionique, fondée ar Thalès; l'Italique, établie par Pythagore; l'Éléatique, ont les chefs ont été successivement Xénophane, Par-énide et Zénon d'Élée; puis celles de Leucippe, de ocrate et de Platon. La fondation et les progrès de es six écoles correspondent au sixième, au cinquième à la première moitié du quatrième siècle avant no-e ère. On a donné des noms à quelques autres sec-es qui se sont élevées durant ces mêmes temps; mais ous les avons rattachées à celles qui viennent d'être ésignées : il nous a paru qu'elles n'en étaient que des épendances. J'ai exposé le système général de la phi-osophie de Platon, et indiqué même les sujets particu-iers de chacun de ses livres. J'ajouterai, pour mieux éterminer les rapports de son école avec celles qui ont précédée ou suivie, qu'il était né dans l'île d'Égine, an 430 avant l'ère vulgaire, environ quarante ans après a naissance de Socrate, et quarante-six avant celle d'A-istote. On dit que son père, Ariston, descendait de Cadmus ou de Codrus, et sa mère Périctyone, d'un

frère de Solon; que d'abord il avait porté, selon l'usage, le nom de son aïeul Aristoclès; mais qu'un de ses maîtres, Socrate peut-être, le nomma Platon à cause de la largeur de ses idées ou de ses épaules. Ces traditions sont fort suspectes; car, ainsi que l'observe Brucker, le nom de Platon était déjà commun chez les Grecs avant 430. Le philosophe qui l'a porté et immortalisé était entré durant sa jeunesse en quelques autres carrières : il avait tenté de se faire athlète, peintre, musicien, poëte; il devint un très-habile écrivain. Des voyages étendirent ses connaissances : il parcourut la Grèce, l'Égypte, l'Italie méridionale, et fut trois fois attiré en Sicile par le fol espoir d'y inspirer des sentiments équitables à des tyrans de profession. Il irrita Denys l'Ancien, qui le fit vendre, et déplut à Denys le Jeune, auquel il échappa plus heureusement. C'est dans Athènes qu'il a eu des disciples. Il y avait ouvert une école avant la mort de Socrate; car on assure que celui-ci s'écriait quelquefois : « Que de sottises « ce jeune homme débite sous mon nom ! » En effet, Platon, dans ses leçons comme dans ses livres, ne se lassait point de citer Socrate, tout en professant des doctrines empruntées bien plutôt de Pythagore, de Xénophane et de Parménide. Socrate avait indiqué l'expérience comme la source des lumières; Platon prouvait par des principes, et vous avez vu, Messieurs, par quels principes.

Il donnait ses leçons hors des murs d'Athènes, dans un jardin qui avait appartenu au nommé Académus ou Écadémus. C'est de ce personnage que vient le nom d'*Académie*, si fameux dans l'histoire de la philosophie ancienne comme dans celle de nos littératures moder-

s. La doctrine de Platon fut assez purement conser- par son neveu Speusippe, par Xénocrate, par Po- non, et ensuite par Grantor, lesquels composent, ec leurs disciples, l'école platonique proprement dite, lle qu'on a qualifiée l'ancienne Académie. Arcésilas, ef de la moyenne, au troisième siècle avant J. C., ne ofessa guère qu'une seule des opinions de la pre- ière, celle qui déclarait les sens incapables d'aperce- ir les essences, et par conséquent de nous transmettre cune connaissance véritable; c'était un commen- ment de scepticisme. Le fondateur de la troisième adémie, Carnéade, alla plus loin : il soutint que les rités n'existaient qu'en elles-mêmes; qu'il ne nous ppartenait pas de les connaître; qu'il n'y avait pour ous que des apparences ou de simples hypothèses, ui pouvaient cependant nous guider, tant bien que al, dans le cours de la vie; il admettait le fatalisme, ne reconnaissait point de morale ou de loi naturelle. mourut vers l'an 129 avant notre ère; et après lui n discerne encore une quatrième académie fondée par hilon de Larisse, et une cinquième qui eut pour chef ntiochus d'Ascalon, contemporain de Cicéron. Ce sont utant de progrès ou de variations du scepticisme d'Ar- ésilas. Ces quatre sectes n'ont réellement de commun vec celle de Platon que le nom d'Académie; et, si je iens de descendre jusqu'à Antiochus, c'est seulement our ne pas omettre les dépendances qu'on a coutume l'attribuer, assez mal à propos, à l'école platonique. Nous ne tiendrons compte en ce moment que de cette école même, restreinte à la première académie. La doc- rine qui la caractérise est de reconnaître un monde in- ellectuel, archétype du monde visible; d'appliquer im-

médiatement la pensée humaine à la contemplation du premier, d'admettre des communications directes entre l'esprit de l'homme et la source divine de toute science, des révélations intimes et personnelles, tout autres que celles que la foi consacre; en un mot, des connaissances essentielles et primitives, soit innées, soit formées dans les régions supérieures de notre intelligence, et acquises, comme on le dit aujourd'hui, dans le pays des intuitions.

Je ne crois pas que le nom d'*idéalisme* soit celui qui convienne à cette philosophie, quoiqu'on le lui ait depuis quelque temps appliqué. Il avait été jusqu'ici plus ordinairement réservé aux sectes qui, comme l'éléatique, nient l'existence du mouvement ou même des corps, ou qui du moins enseignent qu'elle ne peut jamais être assez attestée par les apparences sensibles. L'école que nous appellerons platonique admet comme réel le monde visible et matériel, et déclare seulement que c'est dans le monde intelligible que les vérités essentielles apparaissent à nos esprits.

Aristote, fondateur d'une septième école grecque, était né à Stagire, en 384 : il avait trente-cinq ans en 349, époque probable de la mort de Platon; et dès lors, sans doute, il s'était distingué dans la carrière des études philosophiques. Vous savez que ses disciples ont reçu le nom de Péripatéticiens, parce qu'ils discouraient en se promenant dans le Lycée. Aristote est l'homme de l'antiquité qui a recueilli le plus d'observations, tenté le plus d'analyses, cultivé le plus de sciences. Ses regards pénétrants, dirigés à la fois sur la nature et sur les arts, sur l'univers et sur la société, sur les objets physiques et sur les relations morales, ont recherché,

ursuivi presque tous les détails des connaissances maines; et, s'ils n'en ont point embrassé la sphère mense, ils l'ont du moins parcourue. Plus instruit 'aucun de ses contemporains, il avait plus de génie core que de savoir; et l'on ne peut dire à quelles haurs il eût élevé rapidement la plupart des sciences, l eût échappé davantage à cette manie d'abstractions médiates et de généralités qui avait partout si fort lenti les progrès. Ses prédécesseurs avaient cru que ute philosophie devait commencer par un système r la génération du monde; qu'avant de reconnaître s rapports des choses avec nous, avant d'étudier leur at présent, leurs propriétés, leurs effets, il fallait savoir si elles ont toujours été, scruter les causes de leur istence ou de leurs formes, tracer l'histoire de leurs éveloppements ou de leurs altérations, deviner les éléents primitifs qui les constituent. Ces problèmes seaient fort épineux encore, après qu'on aurait examiné out ce qui les précède; mais les aborder les premiers les résoudre suffisait pour rendre insolubles des uestions plus immédiates et plus réellement importantes. Aristote, quoiqu'il inclinât fort à croire que outes nos connaissances dérivaient de nos sensations, e hâta, comme un autre, d'établir des principes; et a raison assez forte pour rejeter les nombres de Pythaore, l'unité absolue de Xénophane, les atomes de eucippe et les essences de Platon, resta condamnée à 'autres hypothèses générales.

Les principes, s'est-il dit, sont ce par quoi les choes existent. Puisqu'il y a des choses, il faut qu'il y ait les principes; et, puisque les choses s'engendrent et érissent, il faut qu'il y ait des principes contraires.

Or quel en sera le nombre? Deux seraient opposés, et leurs effets détruits les uns par les autres. Il y en a donc trois : la matière, la forme et la privation. La matière, qui n'est rien par elle-même, est un sujet habile à devenir corps dès qu'elle est revêtue de qualités. Les corps ont du mouvement : il existe donc un moteur immobile. Tout ce qui n'est pas ce moteur se meut ou en ligne droite ou en ligne courbe : en ligne droite dans l'espace sublunaire, où les choses sont tantôt pesantes, tantôt légères, selon qu'elles s'approchent du centre ou qu'elles s'en éloignent; en ligne courbe dans les cieux, où rien n'est léger ni pesant, parce que chaque chose demeure toujours à la même distance du centre. La terre est l'élément pesant; le feu est l'élément léger; l'eau et l'air sont les éléments moyens. Mais il est au delà de l'espace sublunaire une cinquième essence, une quintessence inaltérable. Les cieux sont incorruptibles, et seuls dignes de l'attention du moteur suprême. Ce qu'il y a de plus noble parmi les choses sublunaires, c'est notre âme, principe de tout ce qui se produit en nous, assemblage des trois facultés, de végéter, de sentir et de raisonner. Les deux premières de ces facultés meurent; la troisième se compose de l'entendement passif qui meurt aussi, et de l'entendement actif qui est immortel, qui pourrait bien même être une émanation, non de l'Être suprême, non de l'âme du monde, mais d'une intelligence éternelle, animant toute l'espèce humaine.

On peut soupçonner Aristote d'avoir enseigné cette doctrine; on ne pourrait pas l'en convaincre, car il s'en faut qu'elle soit clairement exposée dans ses ouvrages, qui ne nous sont parvenus que défigurés. Il est

rai que nous y retrouvons encore de très-bons trai-s de littérature, de politique et d'histoire naturelle; ais une métaphysique obscure décolore et flétrit tout reste, y compris même, s'il faut l'avouer, les livres e logique ou d'idéologie, qui recèlent pourtant beau-oup de notions utiles et d'analyses profondes. Aris-ote avait donné fort peu de publicité aux écrits où s résultats de ses méditations et de ses recherches aient consignés : il les laissa en mourant à Théo-hraste, qui les légua, trente-six ans plus tard, à Nélée e Scepsis. On dit que Ptolémée Philadelphe en acheta lusieurs, qui furent brûlés depuis avec la bibliothèque 'Alexandrie; que les autres furent enfouis par les hé-itiers de Nélée dans un souterrain, d'où ils sortirent, ent trente ans après, mutilés et vermoulus. Bientôt, ous prétexte de les restaurer, les copistes et les sophis-es achevèrent à l'envi de les rendre méconnaissables. L'ordre des livres fut bouleversé : les textes, cent fois restitués, déplacés, commentés, discutés, demeurèrent obscurcis également par ceux qui les révéraient comme les oracles, et par ceux qui les réprouvaient comme les blasphèmes. Quelques-uns de ces prétendus textes ont été refaits d'après des versions arabes ou latines. Enfin il a été de toutes ces manières si bien procédé, qu'il nous faut aujourd'hui, pour aborder Aristote, percer un triple nuage d'interprètes grecs, arabes et latins, qui l'enveloppe dans nos bibliothèques. Vous voyez, Messieurs, que ses livres ont eu, à travers les siècles, encore plus de malheur que de célébrité. Ceux qui nous restent sont nombreux et volumineux : nous en avons perdu davantage. En voyant les uns, et en lisant la liste des autres, on admire la féconde activité

d'un philosophe qui n'a vécu que soixante-trois ans (de 384 à 322), et qui en a perdu huit à faire l'éducation d'Alexandre. Aristote semble distribuer ses propres livres en deux classes, les exotériques et les acroamatiques; distinction qui a fort tourmenté ses commentateurs et ses historiens. Plusieurs disent qu'il avait, comme la plupart des philosophes plus anciens que lui, y compris Platon, deux doctrines, et que le nom d'acroamatique désigne la secrète. D'autres réservent ce nom aux livres qui traitent des propriétés internes, de la nature intime des choses, et appliquent la dénomination d'exotérique aux ouvrages qui ne concernent que les apparences extérieures. Ce n'est point là le sens, ou du moins l'usage ordinaire de ce mot : vous l'avez vu employé pour indiquer la publicité d'un enseignement; et l'on a d'ailleurs peine à concevoir l'opposition à établir entre exotérique ou externe, et acroamatique, c'est-à-dire écouté ou entendu. Une division plus claire et plus utile consisterait à placer d'un côté les livres où l'on reconnaît davantage l'esprit d'observation et d'analyse, de l'autre ceux qui, plus imprégnés de la doctrine métaphysique et du système de physique générale dont je vous ai d'abord offert le précis, ne renferment guère, à parler avec franchise, que d'obscures et stériles spéculations.

On peut mettre à la tête des premiers la *Rhétorique* et la *Poétique*. Ce sont les deux plus anciens traités que nous ayons sur l'art d'écrire; et vingt siècles écoulés depuis n'en ont produit qu'un assez petit nombre de meilleurs. La Poétique cependant ne traite que de l'épopée et de la tragédie : c'est vraisemblablement le premier livre d'un ouvrage dont les deux tiers sont per-

s. On conjecture que le second livre avait pour objet incipal la comédie, et qu'il s'agissait dans le troime des fins morales de la poésie. La Rhétorique est ssi divisée en trois livres, l'un sur les divers genres éloquence, l'autre sur les mœurs et les passions considérées dans leurs rapports avec l'art oratoire, le rnier sur l'élocution et sur les parties du discours. uoique la dialectique remplace trop souvent l'analyse ns cet ouvrage, la plupart des rhéteurs modernes y t puisé ce qu'il enseigne de moins inutile et de plus lérable. Une autre rhétorique, celle qui est adressée Alexandre, a été insérée dans la collection des œuvres Aristote; mais elle est peu digne de lui appartenir, , selon toute apparence, elle n'est point de lui.

Les huit livres de sa *Politique,* dans lesquels on ourrait désirer plus de méthode, se recommandent sez par la profondeur et souvent par l'extrême jussse des idées. Aristote distingue trois gouvernements, monarchie, l'aristocratie, la république, qui deviennt, en dégénérant, tyrannie, oligarchie et démagoe. Il recherche les éléments, les caractères, les effets ces diverses constitutions; il assigne à chacune le incipe qui lui est propre, c'est-à-dire, le genre de ntiments et d'habitudes qu'elle a besoin d'inspirer our se maintenir; au despotisme, la crainte; à la monrchie, l'honneur; à l'oligarchie, le goût et le soin des chesses; à l'aristocratie, la vertu; à la république, l'aour éclairé de la liberté personnelle; à la démagogie, licence commune, qui ramène la terreur et la tyrane. L'ouvrage contient d'ailleurs le plan d'une organition mixte, où l'aristocratie et la démocratie sont cominées, et où la distinction des trois pouvoirs, légis-

latif, exécutif et judiciaire, semble indiquée. Le philosophe fait surtout sentir la nécessité d'adapter à la loi constitutionnelle toutes les autres lois de chaque État, et spécialement celles qui concernent l'éducation des enfants. Quand il remonte aux origines politiques, il voit la société naître des affections domestiques; la royauté, de la puissance paternelle; la tyrannie, du pouvoir des maîtres sur les esclaves; la république, d'une sorte de confédération des chefs de famille. Cette théorie peut bien n'être pas toujours exempte d'erreurs; mais elle suppose une longue étude du sujet. Aristote avait décrit les gouvernements de cent cinquante-huit cités : nous n'avons plus ce travail, où se trouvaient recueillies les connaissances historiques et positives qui ont servi à composer et à vivifier les huit livres de sa Politique.

Il semble assez naturel de rapprocher de ces huit livres ceux que le même philosophe nous a laissés sur l'économie domestique et sur la morale; savoir, deux livres d'*Économie*, un opuscule consacré au dénombrement des vertus et des vices, deux livres intitulés *Grandes morales*, sept livres de *Morale* adressés à Eudémus, et dix autres à Nicomaque. Mais ces vingt-deux livres offrent beaucoup de répétitions, peu de détails instructifs, et encore moins d'analyses lumineuses. L'idée générale qu'on y voit le plus dominer est que toute vertu consiste dans la modération, et tient le milieu entre deux vices opposés, le vice par excès, et le vice par défaut. Cette idée toutefois n'est appliquée par Aristote qu'aux vertus qu'il qualifie morales, comme le courage, la tempérance et la justice, et non à celles qu'il nomme intellectuelles, et qu'il dit être au nombre de cinq,

ence, l'intelligence, la sagesse, l'art et la prudence; umération qui, je crois, ne supporterait pas un examen très-rigoureux. Le plus important de ces ouvrages morale est celui que l'auteur adresse à Nicomaque, n fils : c'est aussi le plus authentique; quoiqu'il ait é quelquefois attribué à Nicomaque lui-même. M. Thut en a donné une excellente traduction, ainsi que des it livres de la Politique, et il a joint à ces deux ouvrages s discours préliminaires qui enseignent à les bien lire.

Cinq traités dignes du génie d'Aristote, malgré leurs nperfections et leur obscurité, se réunissent sous le re commun de *Logique* ou *Organon*. Les *Catégories*, bjet du premier, sont très-fameuses : c'est une tentave honorable que le succès n'a point couronnée. Il agissait de rapporter à un petit nombre de termes énéraux toutes les idées dont l'entendement humain compose. Aristote divise les notions en dix classes : ubstance, quantité, qualité, relation, lieu, temps, siuation, possession, action et passion, comprenant ainsi outes les substances dans une seule catégorie, et distribuant les modes et les rapports dans les neuf autres. Voilà encore un dénombrement tout à fait arbitraire, ui ne résulte d'aucune série d'observations, et dont ien ne garantit l'exactitude. Le second traité, celui de *Interprétation*, est un essai de grammaire universelle, ui n'est pas non plus très-heureux; la théorie générale lu langage y est à peine effleurée. Ce n'est qu'un tableau des différentes espèces de propositions, avec un mas de notions techniques, dont plusieurs ont passé dans nos logiques vulgaires. Suivent les *Analytiques* en quatre livres, dont les deux premiers expliquent la nature du syllogisme, ses espèces, ses formes, ses règles ;

et les deux autres traitent assez peu méthodiquement de la méthode, de l'art de définir, diviser, démontrer et réfuter. Ce troisième ouvrage ne paraît pas non plus atteindre le but de la véritable logique. En effet, convertir tous les procédés de l'esprit en syllogismes, n'indiquer d'autre genre d'analyse que la recherche d'un terme moyen entre deux termes donnés, réduire l'art de penser à quelques recettes pour éviter les conclusions gauches, attribuer à des principes ou propositions universelles une fécondité inépuisable, supposer que de la combinaison de ces principes avec certaines définitions il puisse naître des connaissances réellement nouvelles, n'était-ce pas donner le change à l'intelligence humaine, tromper son activité, substituer à la science un verbiage puéril, et aux méthodes productives une routine au moins infructueuse? Il n'est que trop vrai que ces écrits d'Aristote ont contribué à créer la scolastique du moyen âge. On a puisé chez lui les deux prétendus principes de l'identité et de la contradiction, c'est-à-dire ce qui est est, et la même chose ne peut pas être et n'être point; deux niaiseries qui n'en sont, en réalité, qu'une seule sous un double aspect, et que néanmoins plusieurs sectes ont vantées ou préconisent encore comme les finesses suprêmes de la science. Huit livres de *Topiques* forment un quatrième traité : c'est une longue exposition de ces lieux communs dans lesquels les scolastiques, les rhéteurs, les orateurs même, ont si longtemps cherché des idées, des détails et des preuves. La cinquième et dernière partie consiste en deux livres sur les *Sophismes*. En étudiant avec l'attention qu'elles méritent toutes ces sections de l'*Organon*, il me semble qu'on reconnaît que Platon a égaré

ıme Aristote, son contradicteur. Il est bien plus facile
génie de repousser des opinions fausses que de s'af-
nchir des habitudes vicieuses. On délaisse de vaines
pothèses, et l'on n'en brise pas le moule; on con-
ue d'employer les instruments qui ont servi à les
mer. D'ordinaire, celui qui veut détruire des erreurs
poste dans le champ même où elles sont écloses, et
i n'a pas perdu sa fécondité. Aristote avait conçu,
aucoup mieux que Platon, qu'il y avait une philo-
phie première, et qu'elle devait consister dans la
ience et l'art de la pensée. Il a même saisi le plan
néral de cette étude : il a su qu'elle devait embrasser
formation, l'expression et la déduction des idées; car
est à ces trois objets que correspondent ses *Catégo-
es*, son *Interprétation* et ses *Analytiques*; mais, pressé
arriver à des résultats scientifiques et pratiques,
n'a point pris la peine de rechercher rigoureusement
quelles sont nos facultés intellectuelles, ni même de
uels éléments nos idées se composent. Il n'a donné de
ès-grands soins qu'à la théorie du syllogisme, qui, loin
être applicable, comme il paraît l'avoir cru, à tous
s sujets sur lesquels pouvait s'exercer l'intelligence
umaine, ne tendait, en plusieurs genres de recherches,
u'à l'exclusion de toute analyse proprement dite. Ce-
endant, Messieurs, cette théorie, telle qu'il l'a conçue,
elle qu'il l'a faite, est elle-même une analyse si profonde
t si sévère, qu'il sera toujours utile de la proposer
omme un modèle excellent, quand on s'abstiendra de
enseigner comme une méthode universelle. Vous re-
marquerez d'ailleurs que les bons ouvrages d'Aristote,
a Rhétorique, sa Poétique, sa Politique, son Histoire
les animaux, sont des tissus d'observations et d'expé-

riences, bien plus que de syllogismes; et vous en conclurez qu'il a eu pour se diriger lui-même, des moyens plus sûrs, plus efficaces, plus étendus, que ceux auxquels se réduisait sa Logique. Enfin il n'admettait pas d'idées innées, ni d'archétypes essentiels, ni d'intuitions immédiates; il ouvrait une école qui devait un jour ramener aux sensations toutes les connaissances et tous les moyens de connaître. Les seize livres de son *Organon* ont été traduits dans notre langue par l'abbé de Canaye; et, quoique cette version ne soit pas très-bonne, j'ignore s'il serait facile et convenable de la refaire; mais si l'on s'appliquait à recueillir et à disposer dans un meilleur ordre les détails les plus intelligibles et les résultats les plus précis de ses seize livres, ce travail offrirait le tableau des plus anciens essais de la science qui, de nos jours, a été nommée idéologie, et des premiers progrès des deux arts qui en dérivent immédiatement, la grammaire et la logique.

Nous venons de distinguer, dans la collection des œuvres d'Aristote, quatre classes de traités : littérature, politique, morale et philosophie générale, ou, comme on dit quelquefois, rationnelle. La cinquième réunit quarante-trois livres qui ont pour objet les sciences naturelles. L'ouvrage le plus important de cette division est l'*Histoire des animaux*, vaste recueil de faits, qui, malgré ses inexactitudes, a obtenu les hommages de Buffon et de Cuvier. Camus, qui l'a traduit en français, a omis le dixième et dernier livre, qui n'est pas authentique. Ce grand ouvrage est beaucoup plus lu que les deux traités qui le suivent, l'un en quatre livres *sur les parties des animaux*, l'autre en cinq, *sur leur génération*. On ne s'arrête plus à deux livres *sur les*

intes, production tout à fait indigne d'Aristote, et qui aura été prêtée par quelque Arabe du moyen âge. ais on retrouve souvent ce philosophe et son esprit servateur dans les quatre livres de *Météorologie*, ême dans les trois opuscules qui concernent les vents, couleurs et les sons. Le titre de *Petits traités sur la ture* s'applique à onze livres où il s'agit du mouvent des animaux, de leur marche, de leur respiraon, de leur esprit, de leur vie, de leur mort, des sentions, de la mémoire, du sommeil, de l'insomnie et s songes; recueil auquel nous pourrions ajouter mme douzième article, six chapitres *sur la physiomie*. Deux autres mélanges sont intitulés, l'un *Récits lmirables*, et l'autre *Problèmes*, chacun en un seul vre; le premier contenant des faits relatifs aux aniaux, aux pierres, aux métaux, aux fontaines, aux cs, etc.; le second, des recherches sur les maladies, vin, les odeurs, la voix, le travail, la sagesse, la muque, les astres et d'autres objets fort variés. On peut rminer cette classe d'écrits par le livre des *Questions écaniques*, où Aristote, s'il en est réellement l'aueur, a esquissé la théorie des leviers, des machines et e quelques arts. Je n'ai pas cru cette énumération nutile, puisqu'elle montre qu'il n'avait négligé aucun enre d'études. Voilà bien le génie qui embrasse toute a nature, *naturam amplectitur omnem*.

La sixième et dernière classe de ses livres, de toutes moins utile, ne présente que d'obscurs développenents de son système concernant les principes des choes, les cieux, les éléments et les âmes. Telle est la matière de ses huit livres de *Physique*, de ses quatorze livres de *Métaphysique* ou d'*Ontologie*, de son traité *De*

l'univers adressé à Alexandre, de ses quatre livres sur *Le ciel*, de ses deux livres *De la génération et de la corruption*, de ses trois livres *De l'âme*, de celui où il combat Gorgias et Xénophane, contre lesquels est aussi dirigé le *Traité des insécables*.

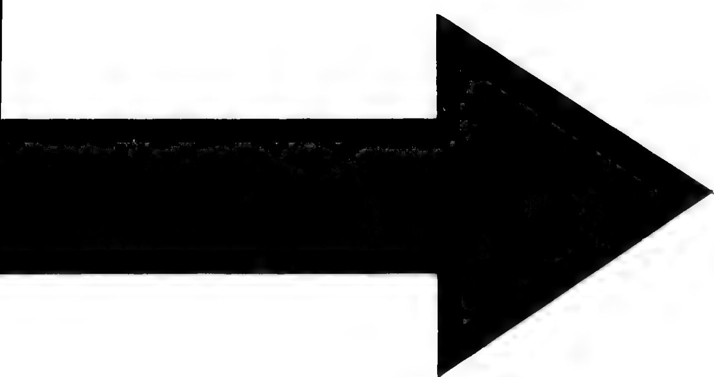
Je n'ai fait entrer dans ces six classes des œuvres d'Aristote ni les fragments qu'on imprime à leur suite, ni ses lettres, ni son testament, ni une cinquantaine de distiques ou épitaphes de héros troyens et grecs, ni un poëme adressé à l'eunuque Hermias, ni quatorze livres sur la philosophie mystérieuse des Égyptiens, ni enfin huit ou dix opuscules dans lesquels il s'agit du Nil, de l'intelligence, de la bonne fortune, etc. Parmi ces productions, presque toutes d'une faible importance, il en est dont la supposition est manifeste; l'authenticité des autres est très-douteuse. Je suis d'ailleurs bien loin de vous garantir celle de tous les livres que j'ai distribués en six divisions. Au contraire, je vous ai désigné plusieurs de ces productions comme fort suspectes, et les soupçons peuvent en atteindre un plus grand nombre. Les plus authentiques sont aussi les meilleurs, la Rhétorique en trois livres, la Poétique, la Politique, la Morale à Nicomaque, qui a été pourtant attribuée quelquefois à Nicomaque même, l'Organon et les neuf premiers livres de l'Histoire des animaux. J'ai indiqué à peine trois ou quatre versions : s'il fallait nommer tous les interprètes d'Aristote, arabes, grecs, latins, et en langues modernes, ce serait une fort longue nomenclature.

Fabricius a commencé et Harles a complété une liste de trois cents péripatéticiens antiques, qui avaient acquis en leurs temps plus ou moins de célébrité; il n'y en a guère que deux qui en conservent aujourd'hui

uelques restes, Théophraste et Héraclide de Pont.

Théophraste, né en 371 à Érèse, dans l'île de Les-os, s'appelait originairement Tyrtame. Les grâces de on esprit et de son élocution le firent nommer Eu-hraste ou beau parleur, puis Théophraste, c'est-à-dire arleur divin. On raconte néanmoins que, dans une rue 'Athènes, son langage le fit reconnaître pour étranger ar une vieille marchande; aventure … le mortifia eaucoup, dit Cicéron, quoiqu'elle … on Quin-ilien, d'autre cause que la perfect… et l'ex-essive pureté de son atticisme. Ce… e a été évoquée en doute. Nous savons mieux …, isciple et uccesseur immédiat d'Aristote au Lycée, Théophraste ttirait à ses leçons un grand nombre d'auditeurs; on it même deux mille. Il mourut en 286, à quatre-vingt-inq ans, en se plaignant de la brièveté de la vie hu-maine. D'utiles et immenses travaux avaient rempli la arrière qu'il trouvait si courte. On ne possède aujour-l'hui qu'une très-faible portion des livres qu'il avait omposés, et dont le catalogue nous a été transmis par Diogène de Laerte. L'authenticité de ses *Caractères mo-raux* n'est pas universellement reconnue. Des savants trop sévères les ont déclarés peu dignes d'un si grand phi-losophe; d'autres n'y voient que des fragments plus ou moins altérés d'un ouvrage très-étendu. On a dit aussi que Théophraste avait quatre-vingt-dix-neuf ans lors-qu'il fit ce livre, ce qui n'est point admissible, puis-qu'il est assez bien établi qu'il n'en a vécu que quatre-vingt-cinq. Ces Caractères au surplus sont connus de tout le monde depuis que la Bruyère en a placé une traduction française à la tête de l'ouvrage célèbre où il a imité et surpassé ce modèle. Des productions qui


[redacted]



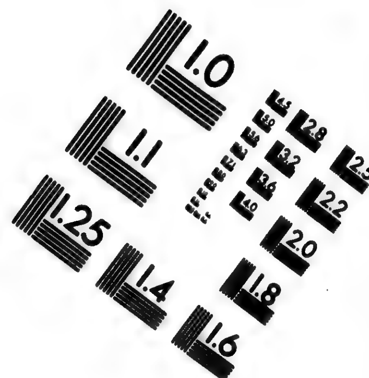
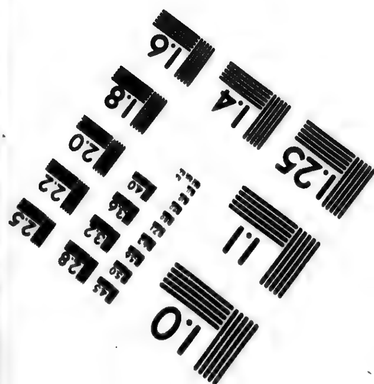
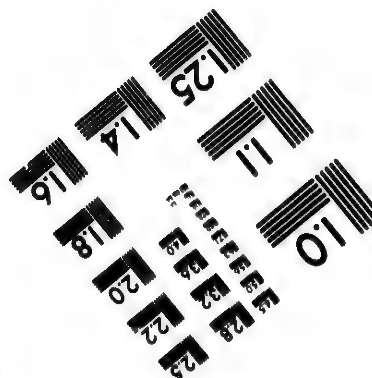


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







nous restent de Théophraste, la plus digne d'attention est son *Histoire des plantes*, en neuf livres avec le commencement du dixième. C'est le plus ancien traité de botanique que nous ayons, puisque nous regardons comme apocryphe celui qui se rencontre parmi les œuvres d'Aristote. Théophraste a étudié plus de cinq cents plantes, presque toutes peu communes; et, ce qui est plus rare qu'aucune plante, les descriptions qu'il en donne sont telles qu'on les doit attendre d'un observateur attentif et d'un habile écrivain. Six autres livres du même auteur, intitulés *Des causes des plantes*, sont moins estimés : ils contiennent des généralités qui ne peuvent plus être d'aucun usage; c'était hasarder trop tôt un traité de physique végétale. Les autres écrits qu'on a de lui sont un *Traité des pierres*, un *Traité des sens*, le premier livre d'une *Métaphysique*, deux livres sur le *Feu*, des opuscules sur les *Vents*, les *Pluies*, les *Odeurs*, la *Sueur*, les *Lassitudes*, les *Poissons* qui vivent hors de l'eau; enfin des fragments dont le plus considérable concerne le *Vertige*.

Héraclide de Pont, contemporain de Théophraste, avait aussi traité plusieurs sujets philosophiques. Mais, de tous ses travaux, il ne subsiste que des notices sur les gouvernements et les lois des républiques de la Grèce. C'est d'un Héraclide moins ancien que nous viennent des *Allégories homériques*. Les notices rédigées par celui de Pont se trouvent dans le *Trésor des antiquités grecques* de Gronovius; elles ont été plusieurs autres fois publiées, et je vous les fais remarquer, Messieurs, parce qu'elles pourraient être extraites du recueil de cent cinquante-huit constitutions politiques composé par Aristote; c'est l'opinion de Clavier et de M. Coraï. Cet

éraclide a, comme Théophraste, honoré l'école du Ly-e, qui cherchait dans les faits positifs, saisis par l'ob-rvation, découverts et vérifiés par l'expérience, les emiers germes des idées les plus élevées ou les plus straites, école à laquelle nous devons, selon Cu-er, tout ce que nous savons de réel touchant la nature ysique et morale.

Vers la fin du quatrième siècle avant notre ère, sont ées les sectes des stoïciens et des pyrrhoniens, que ous compterons pour la huitième et la neuvième des coles grecques de philosophie, à la suite de celles qu'a-ient fondées Thalès, Pythagore, Xénophane, Leu-ppe, Socrate, Platon et Aristote. Le nom des stoïciens érive du mot grec στοά, qui signifie portique, lieu où nseignait dans Athènes Zénon de Cittium, leur chef. e Zénon naquit en 362; il est ainsi postérieur d'en-iron un siècle et demi à celui d'Élée. Après avoir re-ueilli les dogmes de plusieurs sectes, il réussit à répan-re une doctrine nouvelle. Le chaos, disait-il, a précédé monde qui n'est que le chaos débrouillé. Le monde t formé de deux principes, tous deux éternels, mais un passif et imparfait, c'est la matière; l'autre actif et ncorruptible, c'est l'âme ou l'éther, le feu qui réside u plus haut des cieux. Il existe dans l'univers un in-exible enchaînement de causes et d'effets qui s'appelle estin. La matière et l'âme lui obéissent; on voudrait n vain lui résister. La sagesse humaine consiste à se oumettre volontairement à cet empire nécessaire. L'homme vertueux ne se considère jamais isolément, mais dans le tout immense dont il fait partie : il est in-variablement heureux, parce qu'il n'y a point d'événe-ment qui ne tende à la perfection du tout. La douleur

n'atteint pas le sage. Cette doctrine, Messieurs, ne nous est connue que par des auteurs qui l'ont professée ou combattue bien après Zénon de Cittium; car les livres que ce philosophe et ses disciples immédiats avaient écrits sont perdus. Vous venez de voir que la cosmogonie des stoïciens ne valait guère mieux qu'une autre; mais ils ont eu l'art de concilier avec le fatalisme une morale pure et sublime qui a souvent agrandi les âmes, ennobli les victimes du malheur, et donné à la vertu une stature héroïque. Les noms de Caton et de Brutus suffiraient à la gloire du stoïcisme; mais il peut se glorifier encore d'avoir, sous les Antonins, suspendu le cours des calamités et des crimes. Il convient de remarquer aussi que son fondateur, Zénon, avait enseigné qu'il n'existait rien dans l'entendement qui n'eût passé par les sens; qu'ainsi toute connaissance devait commencer par l'observation d'un fait, toute certitude naître de l'accord parfait des sensations, les signes de la vérité résider dans nos facultés intellectuelles ou résulter de nos plus exactes méthodes. Voilà donc encore les bases de la science posées dans le Portique, comme dans le Lycée; et, lorsqu'on voit les anciennes sectes, toutes peut-être, pté celles de Xénophane et de Platon, faire leurs premiers pas dans un si droit chemin, on ne s'explique leurs égarements ou leurs déviations que par l'ascendant des spéculations imaginaires, que par le crédit des principes généraux et des procédés syllogistiques. Ce qui a manqué dans l'antiquité et chez les modernes avant Locke, c'est une décomposition universelle de l'entendement humain, tant de ses facultés que de ses idées; et ce travail est venu si tard contrarier les habitudes de vingt-cinq siècles qu'il n'a

mais pu triompher d'elles que fort incomplétement.
On peut distinguer deux scepticismes : l'un n'est que doute méthodique ou raisonnable de Descartes, ap-iqué à toutes les questions qui ne sont pas résolues ec une parfaite évidence; l'autre, plus aveugle que crédulité même, s'obstine à contester les vérités les us palpables; c'est pur délire, quand ce n'est pas ensonge. Ce scepticisme absurde était né au sein de école éléatique, où l'on niait le mouvement et l'exis-ence des corps; il s'est reproduit dans toutes les sectes ui ont professé l'idéalisme proprement dit. C'est néan-oins Pyrrhon qu'on a coutume de signaler comme le hef de la secte qui a porté le doute aux derniers excès. yrrhon n'a rien écrit : sa vie et sa doctrine ne nous ont connus que par les exposés qu'en font Sextus Em-iricus et Diogène de Laerte. On lui attribue la maxime ui déclare qu'à toute raison de croire il est possible 'en opposer une contraire d'une égale force. Du reste, oin de secouer le joug de toute morale, comme il en a té accusé, il respectait l'autorité des lois et des usages e la société; il admettait même comme un fait la écessité de se confier au témoignage des sens. Il avouait olontiers que la vérité existait; mais il prétendait qu'elle 'était point encore trouvée, et il invitait à la chercher. Nous ne connaissons point assez bien son scepticisme pour discerner avec précision en quoi il différait ou se approchait de celui de la moyenne et des trois dernières cadémies. Je crois qu'il nous est permis de confondre es quatre sectes et la sienne en une même école scep-ique. Je n'en distinguerais que l'éléatisme ou l'idéalisme, qui tient à une tout autre métaphysique. A ne considérer que l'ordre des temps, Pyrrhon paraît avoir précédé de

quelques années Arcésilas, chef de l'académie moyenne; et je dois dire que leurs deux sectes demeurent séparées dans les anciens documents relatifs à l'histoire de la philosophie. Pyrrhon nous est représenté comme ayant attaqué toutes les doctrines jusqu'alors en vogue; croyant les avoir renversées l'une sur l'autre, il n'osait y rien substituer; il pensait que le moment n'en était pas encore venu; et, n'accordant aux sens et à la raison qu'une confiance provisoire, il plaçait le bonheur dans une tranquille indifférence entre tous les systèmes. Les progrès de l'esprit humain, fruits du doute, ont amené des idées plus saines sur l'usage du doute lui-même. Il est le préparatif de toutes les études, et le résultat de plusieurs; mais il conduit quelquefois à des lumières vives et pénétrantes, auxquelles il ne doit pas résister; car il deviendrait, par cette opiniâtreté, une des plus graves et des plus grossières erreurs.

Telles sont, à mes yeux, les neuf grandes écoles à distinguer dans la philosophie grecque, en observant que la plupart ont vu naître dans leur sein des écoles secondaires et le plus souvent schismatiques. Je persiste à croire que cette classification est plus historique, plus chronologique, plus véritable que celle qui n'admet que deux écoles principales, l'ionique et l'italique. Sans doute, il est fort permis d'apercevoir certaines affinités entre les doctrines de Pythagore, de Xénophane et de Platon, comme entre celles de Leucippe et d'Aristote; de remarquer aussi les points de contact que peuvent avoir avec les unes et les autres les écoles de Socrate, de Zénon de Cittium et de Pyrrhon; de réduire enfin toutes ces sectes au platonisme et à l'aristotélisme, en ne tenant pas compte de ce qu'a pu enseigner Tha-

, à qui nous ne saurions assigner aucun système assez sitif et assez constant. Peut-être que, au fond, l'esprit main n'a réellement à choisir qu'entre deux routes : une part, intuitions, abstractions et synthèse; de l'au-, observations, expériences et analyses; à moins que, ppé des écarts et des dissensions de ces deux philophies, il ne vienne à se figurer que toute vérité est accessible, toute science illusoire, toute recherche inictueuse. Mais comme on est fort loin de pouvoir reeillir sur les écoles grecques assez de faits pour bien isir la méthode et le système de chacune d'elles, je ense qu'il est plus sûr d'en compter neuf, ainsi que ous venons de le faire. Maintenant nous avons à renaître comment elles se sont maintenues ou modiées, reproduites ou métamorphosées, dans les derniers ècles avant l'ère vulgaire, durant les premiers siècles cette ère, au moyen âge, et dans les temps modernes.

Sous les Ptolémées, rois d'Égypte, Alexandrie devint métropole de la littérature et des sciences; et les preiers travaux de cette célèbre école jetèrent un éclat nmortel. Jamais, à mon avis, elle n'a mérité plus 'hommages, plus de reconnaissance; jamais elle n'a ieux contribué aux progrès de l'esprit humain, qu'aux emps d'Ératosthène, d'Aristarque de Samos, d'Hipparue, d'Aristarque le grammairien, et de plusieurs aues écrivains laborieux, lorsque, à la fois, elle agrandisait les sciences mathématiques, ramenait la philosohie à ses résultats les plus positifs et les plus profitales, recueillait tous les souvenirs, tous les monuments e l'histoire, perpétuait autant qu'il était en elle les lus saines traditions littéraires, et ne s'occupait presue pas de métaphysique. La nature et la direction de

ses travaux nous autorisent à penser qu'elle préfér les méthodes expérimentales de l'aristotélisme aux co templations platoniques. Elle avait tiré le meilleur fru possible de tant de recherches et de controverses s l'origine des choses et des idées, si elle en conclu qu'il fallait désormais étudier la littérature, l'histoir la morale, les sciences naturelles et les mathématique car ce sont les progrès communs et l'enchaînement d ces connaissances réelles qui constituent la véritab philosophie.

A Rome, quand la carrière des lettres venait à pei de s'ouvrir au sein de cette cité déjà puissante, Cato le Censeur fit bannir les philosophes : il inspira cont eux des préventions si durables et si violentes, que, tro cents ans après lui, ils furent expulsés encore par Ve pasien et par Domitien. Cependant Cicéron, loin d partager cette aveugle aversion, avait, au contrair consacré fort souvent ses loisirs et ses talents à des étu des philosophiques. C'est l'objet d'une importante part de ses ouvrages : il a discuté les questions de méta physique religieuse et de physique générale qui pou vaient alors passer pour les plus difficiles et les plu graves. Seulement il évitait de professer expressémen aucun système, soit que cette circonspection lui parût convenir aux temps orageux où il vivait, soit que, en e fet, entre tant de sectes, il eût conservé une impartialit absolue, une parfaite indépendance. On ne parvient en le lisant, à le fixer dans aucune école, pas mêm dans celle des sceptiques; on voit du moins qu'il les toutes fréquentées et qu'il n'ignore rien de ce qu'elle enseignent; on peut le considérer comme leur plus an cien et leur plus habile historien. Il est successivemen

s ses dialogues, l'interprète de chacune d'elles; il ore, il anime le tableau de leurs controverses, et n'y ute qu'une admirable urbanité. Ce talent d'exposer d'approfondir toutes les opinions sans rien conclure, ne faire parler des interlocuteurs que pour les écou- lui-même sans les juger, n'est point du tout chez l'art d'un sophiste ni d'un sceptique de profession; , lorsqu'il s'agit des vérités morales qui tiennent étroi- nent à la nature de l'homme et à l'organisation de la iété, il ne sème pas le doute, il répand de vives lumières. utefois, à n'envisager ses livres de philosophie que sous r aspect le plus général, on y trouverait bien quel- e teinte de l'indifférence académique; et, s'il fallait solument le rapprocher d'une secte, on l'éloignerait oins de celle-là que de toute autre. C'est même l'idée 'on serait tenté de prendre de la plupart des Ro- ins qui ont cultivé ou abordé ce genre d'études. Le epticisme faisait à cette époque des progrès sensibles, oins encore en acquérant beaucoup de sectateurs, 'en se développant lui-même et en s'exaltant jusqu'au us pur pyrrhonisme; égarement qui n'est ni le moins re ni le moins funeste de ceux qu'amènent de longs violents troubles civils.

La secte sceptique se propagea dans l'empire romain squ'au second siècle de notre ère, époque où un écri- in grec, Sextus Empiricus, ne négligea aucun des oins qui devaient la perpétuer et lui donner plus de nsistance. Il nous a laissé trois ouvrages dignes d'une tention sérieuse. L'un consiste en trois livres d'*Hy- otyposes* ou d'*Institutions pyrrhoniennes*. Suivant extus, le scepticisme tend à la plus heureuse tran- uillité de l'esprit, contrebalance toute preuve par une

preuve du même poids, et se fonde sur l'observation de toutes les circonstances tant de la pensée humaine que de la vie sociale : variétés dans les organes et dans les tempéraments, conflit et diversités des témoignages de nos sens; attachement de chacun à ses opinions personnelles; différences des positions, des aspects, des points de vue; influence des coutumes et des lois, puissance de l'habitude, empire des croyances populaires. Au second livre, l'auteur nous entretient de la faiblesse de notre raison, de l'incertitude de nos connaissances, de la confusion de nos idées, de l'ambiguïté des signes qui les expriment; il en conclut que nous n'avons aucun moyen de discerner la vérité, de la séparer des erreurs. Au troisième, il parcourt les principaux objets sur lesquels nous nous prétendons instruits, les causes, les effets, le mouvement, le changement, le lieu, le temps, le nombre, le bien et le mal; il relève tout ce qu'il y a d'obscur ou de fantastique en ces différentes notions, et n'en trouve aucune à laquelle on puisse accorder quelque valeur. Son deuxième ouvrage est intitulé *Contre les mathématiciens ;* mais ce mot est pris ici dans un sens très-vaste que nous ne lui donnons plus : il s'applique à tous ceux qui enseignaient quelque chose, à toutes les écoles dogmatiques. C'est à toutes les sciences, sans exception, que Sextus fait le procès. Il s'adresse d'abord aux grammairiens, raisonne avec eux orthographe, étymologie, critique, histoire, et accumule sur tous ces points les objections et les nuages. Les abus, les sophismes, les prestiges de la rhétorique subissent dans le second livre un rigoureux examen. Le troisième est dirigé contre les géomètres, dont la science, est-il dit, n'a point de fondement réel.

rithmétique, l'astronomie et la musique comparais-
t dans les trois livres suivants : on reproche à la
mière les vertus chimériques qu'elle prête aux nom-
s; à la seconde, ses hypothèses hasardées et ses pro-
éties mensongères; à la troisième, le caractère vague
sa théorie et l'immoralité de ses effets. La réfuta-
n des principes et des conclusions de la logique rem-
t le septième livre et le huitième : il y est question
erreurs de nos sens, de notre ignorance profonde
la nature de l'âme et du corps, de l'imperfection
langage, de la vanité des arguments, et de l'absence
solue d'un signe auquel on puisse reconnaître le vrai.
métaphysique et la physique sont traitées avec la
me sévérité dans les livres IX et X. Sextus y tour-
nte impitoyablement toutes les idées générales que
us croyons posséder; et le plus coupable excès de
n audace est d'ajourner la croyance d'un Être suprême
squ'au moment où l'on aura concilié les perfections
'on lui attribue. Le onzième et dernier livre con-
rne la morale, qui, selon Sextus, ne peut pas s'en-
igner; il la révère comme établissement social, et
utient qu'elle n'existe pas comme science. Tels sont,
essieurs, les motifs et les développements de ce scep-
isme universel. On avait mal observé; Sextus en con-
ut que le témoignage des sens est toujours trompeur.
s abstractions chimériques avaient usurpé le nom de
voir; il se prévaut de cet abus pour rejeter toute idée
nérale. Les écoles retentissaient de sophismes; en
nséquence, il proscrit toute logique, et nous refuse la
culté de rechercher la vérité. On ne saurait assuré-
ent recommander la doctrine exposée dans ces deux
vrages; mais la lecture en est indispensable à qui-

conque veut étudier profondément l'histoire de l'a cienne philosophie.

A côté de la secte des sceptiques, celles des épi riens, des platoniciens, des péripatéticiens, des sto ciens, ont traversé les siècles compris entre les cam pagnes de Jules-César et le détrônement d'Augustu Je ne m'arrête point au cynisme, qui, à proprement p ler, n'était point une école, et consistait plus en hab tudes qu'en opinions. Un Musonius de Babylone, D monax de Chypre, l'insensé Pérégrinus et quelq autres l'ont successivement affiché sous Néron, so Adrien, sous les Antonins.

Les doctrines de Leucippe et d'Épicure, proclamé chantées par Lucrèce, n'ont pu manquer d'acquérir d partisans au sein de Rome et d'y modifier diverseme les mœurs publiques. Cette philosophie s'est introdu à la cour d'Auguste, et il paraît que plusieurs poët l'avaient embrassée. Virgile lui-même a été compté nombre des épicuriens. Horace ne se défend pas l'avoir été. Il subsiste d'assez fortes traces du systè atomistique dans l'Histoire naturelle de Pline; et si, siècle suivant, Lucien avait pu s'attacher à une écol c'eût été à celle-là. D'abord sculpteur, puis avocat, pu rhéteur, puis greffier ou préfet en Égypte, Lucien Samosate a fini par être le meilleur écrivain et peu être l'homme le plus éclairé de son temps. Chez lu une philosophie ingénieuse se compose d'un heure mélange d'épicuréisme et de malice, de science et scepticisme. Il eut ce qu'il faut de raison et d'esp pour avoir le droit d'être satirique, et on le vit dirig à la fois ce talent contre les travers des philosophes contre les superstitions vulgaires. Il a peu ajouté a

ées de ses contemporains, mais il en a beaucoup re-
anché, ce qui était encore une avance. On place aussi
ns la secte épicurienne Diogène de Laerte, qui, au
oisième siècle de notre ère, a rédigé en dix livres des
otices biographiques sur quatre-vingt-deux philosophes
l'antiquité. Son recueil est, pour ce genre d'instruc-
on, la source la plus féconde : il est fâcheux qu'elle ne
it pas plus pure, et qu'il faille, pour étudier l'histoire
s premiers progrès de l'esprit humain, recourir à un
mpilateur sans méthode, sans critique, sans goût et
ns esprit. Aux traits les plus remarquables et quelque-
is peu avérés de la vie de ces philosophes, Diogène
joint des exposés trop vagues de leurs dogmes et des
ttres dont il les suppose auteurs, mais de l'authenticité
squelles il n'est pas un garant bien sûr. Il s'est plu
ssi à insérer dans ces dix livres beaucoup de vers
ont l'élégance ne surpasse point celle de sa prose. Il
ait sujet à versifier; il y a quelques épigrammes de
i dans l'Anthologie de Planude.

Durant les siècles dont nous parlons en ce moment,
s épicuriens ont eu pour adversaires les stoïciens, qui
taient alors un bien plus vif éclat. Renouvelé par
thénodore sous Auguste, enseigné sous Néron et sous
s successeurs par Cornutus, que Perse, stoïcien lui-
ême, a célébré, et par Chærémon, dont Martial a peint
s mœurs austères, le stoïcisme a surtout brillé dans
s écrits de Sénèque, d'Épictète et de Marc-Aurèle.
Iontaigne préfère à Cicéron, tout sceptique qu'est Ci-
éron, le stoïcien Sénèque, comme *plus ondoyant
t disert*, moins embarrassé *de préfaces, de défini-
ions, de partitions et autres longueries d'apprêts*.
énèque, en effet, s'il a moins de grandeur et d'élo-

quence, peut sembler plus rapide et plus énergique; c'est un esprit mobile, pénétrant, inépuisable. Toutes ses expressions, tous les éléments de son langage recèlent des pensées ingénieuses, souvent profondes, quelquefois sublimes. L'art d'écrire n'est jamais chez lui que le mouvement même et l'activité de ses idées. A l'exception d'un petit nombre d'exagérations ou de subtilités stoïciennes, il n'avance rien que de raisonnable, quoiqu'il ne dise jamais rien de commun. Sa logique n'est que son extrême sagacité : il pense juste, parce qu'il pense beaucoup. S'il y a peu de chaleur dans ses écrits, ils sont encore plus exempts de sécheresse et de langueur. S'il n'amuse pas, il occupe et il exerce. Je crois qu'on l'a beaucoup déprécié dans les écoles. Épictète veut dire *acheté, serviteur;* on ignore le nom propre du philosophe qui est désigné par ce surnom, et qui appartint, comme esclave, à Épaphrodite. Sous ce maître barbare, il apprit trop à souffrir et à s'abstenir, habitudes dont il faisait les deux principaux articles de sa morale; il croyait à l'immortalité de l'âme. Des savants modernes ont essayé de reconnaître en lui un chrétien; il n'était qu'un stoïcien très-estimable. Chassé de Rome sous Domitien, il y revint après la mort de cet empereur, et y fut plus que jamais considéré. Ange Politien et d'autres écrivains plus modernes ont raconté fort au long les actions d'Épictète, qui en effet lui font plus d'honneur que ses écrits un peu arides. Le bonheur si rare de se conduire sagement vaut encore mieux que le talent de penser avec profondeur ou d'écrire avec élégance. Ce que nous avons d'Épictète se réduit à des discours conservés ou arrangés par Arrien, à des fragments cités par Stobée, et au fameux *Enchi-*

ridion ou *Manuel* qu'une multitude de scolies, de paraphrases, de commentaires et de versions en toutes langues ont fait universellement connaître. Les stoïciens célèbres du second siècle de l'ère vulgaire sont cet Arrien que je viens de nommer et qui est en même temps le plus sage des historiens d'Alexandre, et l'empereur Marc-Aurèle Antonin. Ce prince, en professant dans ses livres une morale très-élevée et très-sévère, n'eut rien à redouter des comparaisons à faire entre ses écrits et ses actions privées ou publiques. Ce n'est d'ailleurs ni un style très-élégant ni une philosophie bien lumineuse qu'il faut chercher dans les réflexions qu'il s'est adressées à lui-même : on en prendrait une idée trop avantageuse, si l'on s'en tenait à l'analyse éloquente que Thomas en a composée. Le texte de ces réflexions a été revu, éclairci par plusieurs éditeurs et particulièrement par M. Coray; André Dacier, Joly, et M. Ripault l'ont traduit en français. Marc-Aurèle avait laissé aussi des dialogues qui n'existent plus; les lettres qui portent son nom ne sont pas assez authentiques. On a disputé sur la question de savoir si Artémidore d'Éphèse était épicurien ou stoïcien; mais en vérité, Messieurs, un homme qui écrit cinq livres sur l'interprétation des songes, n'appartient à aucune classe de philosophes. Son traité ne peut nous être utile que par des détails historiques relatifs à d'anciennes pratiques superstitieuses.

Il me reste à vous exposer ce que sont devenues, pendant ces mêmes siècles, les deux écoles de Platon et d'Aristote. Je vais commencer par la seconde, parce que cette partie de son histoire ne comprend qu'un fort petit nombre de détails, au lieu que le platonisme a

pris dans cet âge de tels développements ou subi de telles métamorphoses, qu'il me faudra, pour vous en offrir un aperçu, plus de moments que vous ne pouvez m'en accorder aujourd'hui.

En vain Cicéron avait admiré le génie d'Aristote; en vain Sosigène avait apporté d'Alexandrie à Rome la philosophie péripatéticienne, lorsqu'il vint aider Jules César à réformer le calendrier : par une fatalité difficile à expliquer, cette grande école s'est moins soutenue qu'aucune autre sous les empereurs jusqu'à Augustule; on pourrait même dire qu'elle ne s'est pas rouverte alors en Occident. L'épicuréisme, qui a bien quelque affinité avec elle, puisqu'il se fonde aussi sur des expériences immédiates, s'est beaucoup mieux propagé, apparemment parce qu'il présentait une cosmogonie plus sensible ou plus poétique, et que sa morale, bien ou mal entendue, touchait de plus près aux pratiques de la vie sociale. Nicolas de Damas, qui vivait sous Auguste, est cité comme péripatéticien par Plutarque et par Athénée; mais il ne nous est plus connu que par des fragments de ses livres d'histoire. J'écarte d'autres noms, auxquels ne se rattacherait aucun fait important et qui d'ailleurs pourraient être revendiqués par des écoles très-distinctes de celles d'Aristote. Car les sectes tendaient alors à se confondre; le syncrétisme les mélangeait, et, pour distinguer celle à laquelle appartenait chaque philosophe de ces temps-là, il faudrait nous engager en de longues et minutieuses discussions qui encore n'aboutiraient le plus souvent à aucun résultat. Alexandre d'Aphrodisie, ville de Carie, fut au second siècle de notre ère ou plus probablement au troisième le restaurateur du Lycée. De ses commentaires d'Aris-

ote, on a conservé ceux qui concernent le premier livre des Analytiques, les Topiques, la Métaphysique, traités des Sophismes, des Sens et des Météores. Trois des ouvrages d'Alexandre ne portent point le titre de commentaires, quoique le fonds en soit puisé dans la doctrine du philosophe de Stagire; ils ont pour sujets l'âme, la mixtion des corps, la fatalité et la liberté. On lit bien encore le nom d'Alexandre d'Aphrodisie à la tête de deux livres de *Questions médicales*, et d'un livre *Sur les fièvres;* mais ces productions appartiendraient plutôt au médecin Alexandre de Tralles. Celui d'Aphrodisie n'est pas non plus le véritable auteur des scolies grecques sur la Rhétorique d'Aristote qui lui ont été attribuées. Au surplus, il n'avait pas ce qu'il eût fallu de talents pour relever à cette époque le péripapéticisme. Ses paraphrases sont peu instructives. En reproduisant les idées d'Aristote, elles les affaiblissent, les obscurcissent et les modifient quelquefois. Alexandre, par exemple, rétablit le dogme de la Providence; ce qui n'a pourtant pas empêché de l'accuser d'athéisme.

Il a existé plusieurs Anatoles : il a plu à Fabricius d'attribuer à celui qui vivait au troisième siècle, un *Traité des sympathies et des antipathies* qui semble sorti de l'école péripatéticienne; un plus recommandable sectateur de la philosophie d'Aristote fut Thémistius, qui, né en Paphlagonie, se fit estimer par la noblesse de son caractère dans l'exercice de plusieurs fonctions publiques, particulièrement dans celle de préfet de Constantinople. Né de parents obscurs, il devint, comme administrateur et comme écrivain, l'un des hommes les plus distingués du quatrième siècle. On a de lui trente-trois oraisons, dont dix-neuf sont à la vérité des pané-

gyriques, adressés aux empereurs, mais qui, plus remplis de leçons que de compliments, relevaient, autant qu'il se pouvait, ce genre d'éloquence. Thémistius a paraphrasé plusieurs ouvrages d'Aristote, qui depuis longtemps n'avait pas eu un si honorable interprète. Le Traité des météores a été commenté par un Olympiodore, qu'il ne faut pas confondre avec un ou deux platoniciens du même nom : celui-ci était d'Alexandrie et appartenait à la secte péripatéticienne; mais il n'a probablement terminé sa carrière qu'au sixième siècle : en vous le nommant ici je dépasse un peu la limite de l'année 476 ou 500. J'en userai de même à l'égard de Boèce, de Philopon et de Simplicius, afin de ne pas trop morceler cette partie de l'histoire de l'aristotélisme.

Boèce cultiva toutes les branches de la philosophie. Depuis Sénèque et Pline l'Ancien, il n'y avait guère eu de Romains si instruits et si laborieux. Né vers 470, au sein d'une famille illustre, il fut consul en 510, exilé en 524 près de Pavie, et massacré en 526 : il avait été accusé de conspiration et dénoncé au roi goth Théodoric. A toute époque, c'est dans les rangs des philosophes que la tyrannie choisit le plus volontiers ses victimes. Boèce doit à son bannissement son plus beau titre littéraire; car, à cette occasion, il composa en latin ses cinq livres *De la consolation philosophique*. Là il s'entretient avec la Philosophie, qui répond du mieux qu'elle peut à ses craintes et à ses doutes. L'ouvrage, quoique sérieux, est agréable; et des vers, assez bien tournés, y sont entremêlés à une prose qui n'est pas sans élégance. Mazzuchelli indique plus de cent éditions de ces cinq livres, avec ou sans notes; ils ont été traduits dans toutes les langues : la plus ancienne version française est

le Jean de Meung, l'un des auteurs du *Roman de la Rose*. Les autres écrits de Boèce n'ont pas autant de célébrité ni de mérite. Ce sont des commentaires sur des livres d'Aristote, de Cicéron et de Porphyre; des traités du syllogisme, de la division, de la définition, et des différences topiques, des éléments de musique, d'arithmétique, de géométrie, extraits des mathématiciens grecs, enfin des écrits sur les dogmes fondamentaux du christianisme. Boèce est l'un des premiers qui ait appliqué à la théologie la philosophie péripatéticienne, dont il avait fait une étude spéciale, ainsi qu'on le voit assez par ses recherches sur Aristote et par les explications qu'il donne des ouvrages de ce philosophe intitulés *Catégories*, *Interprétation*, *Analytiques*, *Topiques*, *Sujets sophistiques*. Quelques-unes de ses productions ne se retrouvent plus, par exemple une Concorde de l'aristotélisme et du platonisme.

Simplicius, commentateur grec d'Aristote et d'Épictète, était né en Cilicie peu après l'an 500. Forcé de quitter Athènes, où Justinien ne lui permettait plus d'enseigner, il se réfugia en Perse, auprès de Chosroës ou Khosrou, et en revint en vertu d'un traité qui lui garantissait, ainsi qu'à ses compagnons d'exil, la pleine liberté de leurs opinions religieuses et philosophiques; ils ne rouvrirent pourtant pas d'écoles. Les relations de Simplicius avec quelques éclectiques l'ont fait ranger dans leur secte; il mêlait en effet au système d'Aristote certaines idées empruntées aux platoniciens et surtout aux stoïciens. On rencontre même dans ses écrits des teintes de christianisme, ainsi que Fabricius et Brucker l'ont observé; il a été appelé le ciment de tous les anciens philosophes. Mais c'est un édifice essen-

tiellement aristotélique qu'il compose des divers matériaux qu'il rassemble. Il a contribué à répandre en Orient les doctrines et les méthodes que le débordement du néo-platonisme en avait bannies; ses livres se recommandent aussi par le très-grand nombre d'extraits et de fragments qu'ils contiennent : beaucoup d'écrivains dont nous n'avons plus les ouvrages y sont cités. D'un autre côté, nous voyons que Simplicius se laissait entraîner à des discussions plus vives que précises, et dans lesquelles il n'avait quelquefois l'avantage ni pour le fond ni pour les formes. Il argumente surtout avec aigreur contre Philopon, qui était pourtant presque aussi péripatéticien que lui, et qui commentait pareillement Aristote.

Dans notre prochaine séance, Messieurs, nous rechercherons les traces du platonisme durant les cinq ou six premiers siècles de l'ère chrétienne.



QUATRIÈME LEÇON.

ÉCIS DE L'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE. — PLA-TONISME ET MYSTICISME DANS LES PREMIERS SIÈ-CLES DE L'ÈRE VULGAIRE.

Messieurs, dans notre dernière séance, nous avons duit jusqu'à la fin du cinquième siècle de l'ère vul-re et même un peu au delà l'histoire de toutes les sectes losophiques de l'antiquité, à l'exception pourtant des toniciens, à l'égard desquels nous n'avons pas dé-sé l'époque où Antiochus d'Ascalon, contemporain Cicéron, fondait la cinquième académie. En repre-t aujourd'hui les annales du platonisme, nous ne le inguerons pas de la philosophie pythagoricienne, -seulement parce que celle-ci n'est point assez con- pour qu'il soit facile de discerner les dogmes qui sont restés propres, mais surtout parce que, depuis verture de l'ère vulgaire, elle s'est de plus en plus ée aux doctrines de Platon et de ses nouveaux dis-es. Je parlerai en premier lieu et en fort peu de s des philosophes ou sophistes qui, en professant doctrines, ne les ont pas très-essentiellement modi-s; ensuite j'arrêterai plus longtemps vos regards sur x qui, en les amalgamant avec d'autres systèmes, réellement ouvert une école nouvelle, qui occupe place distincte dans l'histoire de l'esprit humain. C'était, selon toute apparence, un pythagoricien exalté que cet Apollonius de Tyane dont la longue

vie semble correspondre à peu près aux cent premières années de l'ère chrétienne. Il n'y a pas trop moyen de rechercher quel était le système philosophique de ce personnage : on lui attribue beaucoup de miracles et peu d'écrits. Cependant les lettres fort laconiques qui portent son nom offrent quelques teintes d'éléatisme, et autorisent à présumer que ses opinions, s'il en avait de bien arrêtées, étaient puisées dans l'école de Xénophane, autant que dans celles de Platon et de Pythagore.

Nous aurions peine aussi à fixer dans une secte bien déterminée un écrivain beaucoup plus fécond et plus célèbre, Plutarque, né, ce semble, vers le milieu du même siècle, et dont la carrière s'est prolongée dans le suivant. La philosophie et principalement la morale lui ont fourni les sujets d'une partie de ses ouvrages; mais il serait plutôt à consulter comme historien des systèmes qu'à étudier comme le défenseur ou l'interprète d'une doctrine. Il n'est le chef d'aucune école ni un disciple très-distingué d'aucun maître. On remarque dans ses écrits des traces de stoïcisme ; et néanmoins il a écrit contre les stoïciens comme aussi contre les épicuriens. Il rend çà et là quelques hommages à Aristote; mais il lui reproche d'avoir combattu le système platonique des idées, et il parle avec plus de complaisance des chefs de l'école contemplative. Je n'ai point à vous parler des travaux biographiques de Plutarque : ils sont ses principaux titres de gloire.

Un de ses contemporains, Favorinus d'Arles, qui probablement n'est mort que sous les Antonins, est aussi, malgré quelque penchant au pyrrhonisme, à placer parmi les pythagoréo-platoniciens, si nous en jugeons par les rapports des auteurs qui sont venus après lui

ar il ne subsiste rien de ses propres livres. Il nous est urtout connu par les mentions qu'Aulu-Gelle a faites e ses opinions et de ses entretiens. Cet Aulu-Gelle, dont s *Nuits attiques* fournissent de précieux documents à histoire de la philosophie, ne peut guère se ranger luiême sous aucune secte, quoiqu'il ait été disciple du latonicien Taurus de Béryte.

Apulée, qui a écrit en latin, ainsi qu'Aulu-Gelle et ers les mêmes temps, est fameux comme romancier, et on célèbre comme philosophe. Toutefois il nous a laissé n recueil historiquement utile sous le titre de *Florides*, rois livres sur la doctrine de Platon, un discours sur e dieu de Socrate, une version du livre d'Aristote ou le quelque autre sur l'univers, de plus une *Apologie* ou *Discours sur la magie*. Ces écrits suffisent pour qu'on puisse, sans témérité, le déclarer platonicien, sans parler ni de ceux qui sont moins authentiques, ni de ceux qui n'ont pas traversé les âges.

Vous remarquerez, Messieurs, que la prédilection éclatante que Marc-Aurèle avait vouée au stoïcisme n'empêchait personne d'adopter et de professer ouvertement de tout autres systèmes. Deux auteurs grecs, Alcinoüs et Albin, publièrent sous son règne des introductions à la philosophie de Platon. Un troisième, Maxime de Tyr, acheva, sous Commode, un ouvrage plus étendu ou plutôt des opuscules plus nombreux, quarante et une dissertations qui roulent sur des sujets de métaphysique et de morale. Le style en est doux et la diction assez claire; les pensées ont souvent de la noblesse, mais elles prennent tantôt des teintes superstitieuses, tantôt des formes sophistiques. L'un de ces quarante et un discours traite de la divination.

L'auteur examine en d'autres quelle est la nature de la science; quelles sont les fins de la philosophie; si la vertu est un art; quelle est l'origine du mal, et s'il peut exister un bien plus grand qu'un autre bien. Sur cette dernière question, Maxime de Tyr soutient successivement le pour et le contre, et il en use de même à l'égard de la préférence à donner soit aux agriculteurs sur les militaires, soit à la vie active sur la vie contemplative. On lit avec plus d'intérêt ou de curiosité les discours relatifs au pardon des injures, au fruit à tirer des adversités, au génie de Socrate et à ses idées sur l'amour. On a, depuis 1802, une très-bonne traduction française de toutes ces dissertations par M. Combes-Dounous.

Entre les pythagoriciens du troisième siècle on distingue les deux Philostrate, l'oncle et le neveu, mais surtout le premier, qui nous a laissé entre autres écrits des notices sur cinquante-neuf philosophes, et neuf livres où il expose la doctrine et raconte les actions miraculeuses de cet Apollonius de Tyane dont je vous parlais il y a peu d'instants. C'est un exemple fameux de la crédulité que l'esprit de secte inspire, ou des impostures qu'il commande. Des sentences quelquefois comparables à celles des vers dorés attribués à Pythagore se retrouvent dans un manuel de Sextus ou Sextius, qu'on a confondu mal à propos avec son contemporain le pape Sixte II, mort en 258.

Le quatrième siècle fournit à la même école ou à celle de Platon, Dexippe, Sallustius, Némésius, Chalcidius; et un auteur latin, Macrobe. Dexippe a pris la défense de la philosophie platonique dans un ouvrage divisé en trois livres et intitulé *Questions sur les*

tégories. Secundus Sallustius Promotus, capitaine ulois, préfet des Gaules, est probablement l'auteur n *Traité des dieux et du monde* selon la théolo- païenne. Némésius, au contraire, professe le chris- nisme; et son traité *de la Nature de l'homme* est fort thodoxe, sauf pourtant quelques lignes imbues de rreur d'Origène sur la préexistence des âmes. Il y question des éléments, du destin, de la Providence du libre arbitre, du volontaire et de l'involontaire, de me et de ses facultés. C'est l'un des livres où le pla- nisme est concilié avec les dogmes évangéliques. glose du Timée de Platon par Chalcidius se pproche aussi à tel point de ces mêmes dogmes, 'on a cru y reconnaître l'ouvrage d'un chrétien, ce i est pourtant resté fort douteux. Macrobe a raisonné r les propriétés mystérieuses des nombres, sur l'har- nie des sphères célestes, sur les différentes espèces songes. Mais ces idées pythagoriques ne sont pas ce 'il y a de plus utile dans ses livres. Vous savez qu'on de lui, sous le titre de *Saturnales*, un curieux recueil littérature, d'antiquités et de philosophie.

Tels ont été, Messieurs, dans le cours des premiers cles après J. C., les pythagoriciens et les platoniciens plus dociles, ceux qui ont le moins ajouté et le oins ôté aux enseignements de leurs maîtres; d'au- s ont espéré de les épurer, de les enrichir, et n'ont int hésité à les altérer plus ou moins par l'alliage plusieurs opinions empruntées à diverses écoles. tte classe de philosophes, qui s'est fort multipliée, connue sous les noms d'éclectiques ou syncrétistes, néo-platoniciens, et aussi d'alexandrins, parce 'elle s'est introduite dans l'école d'Alexandrie, où les

études avaient pris auparavant une bien différente, à mon avis, beaucoup plus heureuse direction. C'ét un nouveau platonisme, qui cherchait ses premi fondements dans l'ancien, mais pour bâtir de piè rapportées, de matériaux recueillis de toutes parts, édifice plus élevé, plus vaste et, s'il se pouvait, pl solide. Ἐκλέγω signifie *choisir*, *recueillir*. L'éclectis devait être une philosophie choisie ou choisissante, pliquée à extraire de chaque doctrine les articles l plus purs et les plus vrais. Ceux qui ont prétend qu'il n'atteignait pas ce but ont changé son nom syncrétisme, c'est-à-dire mixtion, rapprocheme amalgame des opinions.

C'est une résolution qui paraît en soi fort raisonn ble que celle de ne s'inscrire d'avance dans aucu secte, de ne jurer sur la parole d'aucun maître, d'é dier toutes les opinions des philosophes, de faire en elles un choix éclairé, de les assortir autant qu'il peut, et de s'en former un système dont on ait acq la conviction intime et en quelque sorte la proprié Ce plan n'était pas nouveau. Galien et Cicéron se blaient l'avoir conçu. Avant eux, Aristote l'avait ré lement suivi; car il n'a professé un système qu'ap avoir pris une connaissance positive et profonde toutes les doctrines antérieures aux siennes. On pe à certains égards, attribuer des procédés semblabl sinon à Platon, du moins à Socrate, et auparavant Pythagore et à Thalès, qui, avant d'ouvrir des écol s'étaient, à ce qu'il semble, instruits à celles de l' gypte et de l'Asie.

Mais je remarquerai d'abord, Messieurs, que le no d'éclectisme, bien entendu, caractériserait une méth

ne désignerait point une secte : il y aurait, en résul-
t, autant d'éclectismes particuliers, qu'il y a de ma-
ières diverses de choisir et de combiner les éléments
un grand nombre de doctrines. Un vrai éclectique
'est point un sectaire; il en est précisément l'opposé :
fait profession d'indépendance. Par cela même que
s néo-platoniciens ou alexandrins formaient une
cole, ils n'étaient point éclectiques; et l'on doit en
ire autant de toutes les sectes qui ont usurpé ensuite
u qui usurperaient encore le même nom.

Je vous prie d'observer, en second lieu, que partout
ù il y a plusieurs systèmes proprement dits et vérita-
lement distincts, il est impossible d'en former un
ouveau qui soit raisonnable, avec des principes em-
runtés aux uns et aux autres. Il se rencontrera bien
ertains détails qui pourront se détacher de la doctrine
ui les contient et s'adapter à celle où ils manquent,
ais, prises dans leurs généralités, et en tant qu'elles
rétendent nous dévoiler l'origine des choses et des
lées, ces doctrines s'excluent réciproquement : si
une est vraie, l'autre est fausse; leurs principes réunis
confondus ne formeraient qu'un monstrueux assem-
lage, qu'un obscur chaos. Aussi verrons-nous bientôt
ue la philosophie des alexandrins n'était au fond que
elle de l'école pythagorique ou platonique, et que, s'ils
mêlaient des théories, des traditions, des croyances
ui semblaient puisées ailleurs, c'était en les transfor-
ant, par des interprétations forcées, en développe-
ents ou appendices d'un platonisme fondamental. Il
'y avait donc là qu'un misérable syncrétisme, destiné
concilier, en apparence, avec la doctrine de Platon,
antôt la théologie égyptienne, tantôt les dogmes chré-

tiens, d'une part l'idéalisme de Xénophane, de Parménide et de Zénon d'Élée; de l'autre la dialectique d'Aristote et, au besoin, la morale des stoïciens, même quelques hypothèses de Leucippe et d'Épicure. On entreprenait de persuader à ces écoles si discordantes qu'elles n'avaient toutes qu'un même système diversement exprimé, à peu près comme on tente quelquefois de faire accroire à des puissances rivales ou à des plaideurs irréconciliables qu'il leur suffit pour vivre en paix de mieux s'entendre. On rédigeait entre les sectes des espèces de traités où des termes équivoques et des clauses captieuses voilaient les inimitiés et recélaient les germes des guerres prochaines. Le savoir obscur ou fantastique des syncrétistes se couvrait d'un langage mystérieux; une ontologie pointilleuse leur tenait lieu de logique; et les superstitions, de morale. Ils étaient ou feignaient d'être enthousiastes; et j'aurai à vous rapporter des miracles opérés par quelques-uns d'entre eux.

Auparavant tâchons de nous former, s'il est possible, une idée plus précise des différentes doctrines que les alexandrins voulaient concilier. On nous assure que de l'école socratique étaient sorties les cinq grandes sectes grecques que désignent les noms de platoniciens, péripatéticiens, stoïciens, épicuriens et sceptiques. On a même ajouté qu'il devait en éclore ainsi précisément cinq, ni plus ni moins, parce qu'il fallait ou s'élever avec Platon jusqu'à l'unité intime et suprême qui, à peine accessible à l'intelligence, embrasse et vivifie à la fois le monde spirituel et le monde matériel; ou avec Aristote, réunir en un seul corps de science le système intellectuel et le système de la nature ex-

terne, sans les dépasser ni l'un ni l'autre; ou, avec les philosophes du Portique, se renfermer dans sa conscience personnelle, en méprisant toute autre existence; ou, comme Leucippe, n'accorder de réalité ou d'importance qu'aux objets physiques; ou enfin, comme Pyrrhon, n'apercevoir nulle part que des apparences et des illusions. L'épicuréisme s'exila, dit-on, en Italie, et y acheva la corruption des maîtres et des esclaves. Le scepticisme s'éteignit après Sextus Empiricus, vers le milieu du second siècle de notre ère. Il ne restait donc, à la fin de ce siècle, qu'à mettre d'accord les trois philosophies de Platon, d'Aristote, et de Zénon de Cittium. Voilà donc, poursuit-on, quelle fut l'entreprise des néo-platoniciens; voilà leur œuvre. On nous les peint reproduisant l'école socratique, mais rappelée à son unité primitive, mais enrichie des plus hautes théories de Platon, et rassemblant aussi par le plus heureux choix tout ce qu'il y avait de grand et de pur dans les doctrines orphiques, pythagoriques, égyptiennes et orientales. Tel s'établit l'éclectisme, au centre des trois parties de l'ancien monde, dans cette ville d'Alexandrie qui était devenue la métropole des lettres et des sciences. Cependant, Messieurs, croirez-vous qu'il soit aussi facile qu'on vient de le supposer d'établir une classification des sectes, qui, en s'accordant avec leur chronologie, représente fidèlement leurs affinités, leurs oppositions, ce qu'elles ont de commun, les traits caractéristiques qui les distinguent? Quelle idée positive pourrez-vous jamais concevoir de la doctrine générale et primitive de cette école socratique, de laquelle seraient sortis également le dogmatisme et le scepticisme, la métaphysique de Platon et le matéria-

lisme d'Épicure? Si, comme l'a dit Montaigne, le revers de la vérité a cent mille faces et un champ indéfini, y a-t-il moyen de limiter d'avance, de fixer *à priori* le nombre des faux systèmes qui doivent éclore? Est-il bien sûr qu'il n'y ait que cinq manières de résoudre la question « Qu'est-ce qui existe? » et d'ailleurs ce problème était-il le seul par lequel pût s'ouvrir le cours des recherches et des controverses philosophiques? Je vois que, depuis qu'on a établi ces cinq écoles comme nécessaires et seules possibles, on nous en a présenté aux mêmes titres, d'abord seulement deux ou trois, et ensuite quatre, toujours ni plus ni moins. D'ailleurs, Messieurs, vous aurez bientôt occasion de reconnaître que le néo-platonisme a beaucoup puisé dans la secte éléatique, qui n'a pas été nommée parmi celles qu'on vient d'énumérer. J'en conclus qu'il faut, ainsi que nous avons tâché de le faire jusqu'ici et que nous continuerons de le pratiquer, prendre les sectes telles que les documents historiques nous les offrent dans l'ordre chronologique qu'ils leur donnent, avec toutes les variétés et les anomalies que le cours des temps et le choc des opinions amènent.

Toutes les fois que l'établissement d'une de ces sectes n'a pas été provoqué par quelque événement public, ou par une découverte éclatante, ou par les recherches profondes d'un homme de génie, tel qu'Aristote, Bacon, Descartes, Locke ou Newton, les fondateurs n'ont guère conçu d'autre dessein que d'ouvrir une école nouvelle, d'enseigner autrement qu'on ne l'avait fait avant eux; et le moyen le plus ordinaire qu'ils ont employé pour y parvenir a été de rajeunir et de combiner de vieilles doctrines, de coudre des lambeaux

divers, usés ou brillants encore, et de s'en composer une parure qui pût paraître neuve. Voilà tout le secret des premiers chefs de la philosophie alexandrine. Ils s'autorisaient néanmoins d'une observation qui n'était pas sans quelque valeur : « Il n'y a point eu, disaient-« ils, de philosophie si extravagante qui n'ait dit quel-« ques vérités, et il n'y en a pas eu non plus d'assez sage « pour se préserver de toute erreur. Il faut donc choisir, « prendre de toutes mains, se défier des meilleurs maîtres, « accepter ce qu'un mauvais peut par hasard offrir de « bon. » J'ai déjà dit, Messieurs, comment doivent s'entendre et s'appliquer ces maximes : il convient en effet de rectifier et de compléter, quand il y a lieu, les détails d'un premier système par ceux d'un second. Mais prendre ce qu'il y a d'essentiel, de caractéristique dans l'un et dans l'autre pour n'en faire qu'un seul, c'est n'attacher aucune idée à ce mot de système, ou ne pas comprendre celle qu'il exprime. Si ce sont véritablement deux corps distincts de doctrines philosophiques, chacun d'eux a son existence propre et en quelque sorte sa personnalité. Ce sont deux individus et souvent deux ennemis que vous voulez forcer à vivre, à respirer et à se mouvoir ensemble; vous n'en ferez jamais qu'un monstre.

Pour se présenter sous un plus séduisant aspect, le soi-disant éclectisme s'est quelquefois attribué le caractère d'une vertu morale; il s'est donné pour le produit ou le modèle de la modération la plus pure et la plus sage. Sa mission, disait-il, était de concilier les esprits, de rapprocher les sectes, de rétablir la paix entre les écoles, de mettre un terme à leurs hostilités scandaleuses. Par le fait, il a renouvelé toutes les discordes et

rallumé toutes les guerres, qui sont même devenues, sous son influence, plus violentes et plus mortelles. Je ne tarderai pas à vous en faire le récit; mais ce qui nous importe en ce moment est de ne pas nous laisser abuser par ce nom à jamais vénérable de modération, et de ne rendre à cette vertu éminente, la régulatrice de toutes les autres, que des hommages dignes d'elle. Ce sont les actions et non les opinions qu'elle doit régir. C'est elle qui, au sein des dissensions soit politiques soit littéraires, interdit les persécutions et les outrages; il ne lui suffit pas de prescrire la justice, de recommander la clémence, de conseiller l'urbanité : elle inspire aux défenseurs les plus sincères des causes les plus opposées des sentiments mutuels de bienveillance et d'estime. Elle empêche que les opinions ne deviennent des passions; les doctrines, des inimitiés ou des tyrannies. Mais sera-ce elle qui limitera ou accordera les théories elles-mêmes, qui déterminera le point où elles doivent se rencontrer et se confondre? C'est un droit qui ne lui appartient pas, un pouvoir qu'il ne lui convient pas d'usurper.

Dans notre dernière séance, Aristote a placé la vertu, non la vérité, au juste milieu entre deux vices opposés, l'un par excès, l'autre par défaut; l'économie, par exemple, entre l'avarice et la prodigalité. Mais, lorsqu'il s'agit d'opinions, de connaissances, de procédés purement intellectuels, les deux points extrêmes sont la vérité et l'erreur : il n'y a sur toute la ligne qui les sépare que des vérités, affaiblies, incomplètes ou dégradées, et des erreurs qui se grossissent par degrés jusqu'à leur entier développement. Le juste milieu d'une telle ligne serait le point où la vérité finit et où

l'erreur commence. Quelle sagesse y aurait-il à s'y fixer? A parler sans figure, la vérité en philosophie consiste dans une représentation exacte des réalités physiques et morales par nos idées et par notre langage. Il s'agit de parvenir à ce but en suivant les méthodes les plus directes et les plus sûres. Il n'y a point là de tempérament à garder, point de ménagements commandés ni même permis, et la modération n'y a que faire; elle doit avoir bien assez d'exercice dans la conduite de notre vie privée et publique, pour qu'on ne lui attribue point sur les opérations intimes de notre intelligence un empire que la nature même des choses lui refuse. Les opinions sont vraies ou fausses, et l'expression si usitée d'opinions modérées est au moins impropre : elle n'a de sens raisonnables que lorsqu'il s'agit de résolutions pratiques, d'actes qui touchent à l'état, aux habitudes, aux intérêts des personnes; et, en ce cas, où en effet les opinions modérées sont toujours les meilleures, cela vient de ce qu'en pareille matière elles sont les seules vraies.

Voilà pourquoi l'éclectisme, appliqué, non encore une fois à certaines observations particulières des divers philosophes, mais à leurs systèmes généraux, n'a jamais enfanté que des monstruosités ou des fantômes, que des pactes illusoires entre les vérités et les erreurs, entre des doctrines inconciliables, et s'est résolu en un syncrétisme informe, plus déplorable qu'aucun de ces systèmes qu'il prétendait corriger et achever l'un par l'autre. Les temps modernes peuvent vous offrir, Messieurs, un exemple sensible de ces amalgames, dans l'hypothèse astronomique de Tycho-Brahé. Longtemps les apparences et habitudes avaient entraîné à établir la

terre au centre de l'univers : enfin Copernic était venu, qui avait dissipé cette illusion et trouvé néanmoins des contradicteurs. Tycho survint; et, pour concilier les deux partis, il régla que la lune et le soleil recommenceraient à tourner autour de la terre, mais que le soleil serait désormais le centre des mouvements de Mercure, de Vénus, de Mars, de Jupiter et de Saturne. Vous savez que cette théorie éclectique n'a pas fait fortune; et cependant elle était proclamée par un très-habile observateur, auquel l'on ferait injure, si on le comparait aux néo-platoniciens alexandrins. Leur entreprise avait été non-seulement de combiner le platonisme et l'aristotélisme, mais encore d'y joindre un mélange d'éléatisme et de stoïcisme, sans parler de ce qu'ils pourraient tirer de Pythagore, emprunter d'Épicure, et puiser à d'autres sources. Un enseignement si confus ne pouvait manquer d'arrêter le progrès de toutes les études philosophiques; et ce n'était pas encore là sa plus pernicieuse influence : il tendait à énerver les âmes, à dégrader les caractères. Il habituait aux accommodements et aux complaisances : il mettait en honneur ces transactions, ces compromis, ces moyens termes qui, en fait de philosophie et de littérature, ne sont jamais que des actes de faiblesse et bien souvent que des mensonges. Il convient sans doute de proposer ses opinions avec modestie et de les soutenir avec modération; mais il faut les énoncer avec franchise, et y adhérer avec une fermeté inflexible, tant qu'on les retrouve dans sa conscience. Toute énergie et toute loyauté se perdent par ces prétendues fusions de doctrines : quand le commerce des esprits n'est plus qu'un échange de monnaies fausses ou rognées, la société entière se

falsifie et se déprime. L'éclectisme a servi de ressort aux gouvernements tyranniques : il serait un dissolvant des constitutions représentatives. Mais je laisse ces considérations préliminaires, et j'arrive aux détails de l'histoire du néo-platonisme.

Il eut pour premier chef Potamon d'Alexandrie, que Suidas fait vivre sous le règne d'Auguste, mais que Brucker, Buhle et M. Matter placent avec plus de raison à la fin du deuxième siècle de l'ère chrétienne et au commencement du troisième. Diogène de Laërte dit qu'il essaya de composer, d'éléments choisis dans toutes les anciennes philosophies, une philosophie nouvelle. Nous n'en pouvons pas juger en parfaite connaissance de cause, puisqu'il ne reste aucun écrit de Potamon : son commentaire sur le Timée de Platon, et l'ouvrage qu'il avait intitulé *Science élémentaire,* sont depuis longtemps perdus. Sa doctrine a été, d'après Diogène, réduite par Brucker à trois articles généraux. Le premier, qui appartient, dit-on, à la philosophie rationnelle, déclare qu'il y a deux examens de la vérité ; l'un principal, ou de l'esprit qui juge ; l'autre instrumental, et consistant dans une image intime et claire, paroles qui déjà ne sont pas très-clai elles-mêmes. Le deuxième dogme domine la philosophie naturelle : il porte que les commencements de toutes choses sont la matière, la cause efficiente, la composition et le lieu. Brucker donne aux deux premières de ces quatre choses les noms de principes, l'un passif, et l'autre actif ; et aux deux dernières, le nom d'affections, c'est-à-dire les qualités d'une part, et le lieu de l'autre : car, ajoutait Potamon, nous avons à demander sur tous les objets naturels, de quoi et par qui ils sont faits, de quelle

manière et en quels lieux ils existent. C'est à la morale que tient le troisième article, où il est dit que la fin à laquelle tout se rapporte est la vie, que la vertu perfectionne et achève, non pourtant sans les biens naturels et extérieurs du corps. En conséquence, Diderot expose la doctrine de Potamon en ces termes : « Il sou« tenait, en métaphysique, que nous avons dans nos « facultés un moyen sûr de connaître la vérité, et que « l'évidence est le caractère distinct des choses vraies; « en physique, qu'il y a deux principes de la production « générale des êtres, l'un passif ou la matière, l'autre « actif ou seule cause efficiente qui la combine. Il dis« tinguait dans les corps naturels le lieu et les qualités. « Il réduisait toute la morale à rendre la vie de « l'homme la plus vertueuse qu'il était possible ; ce qui, « selon lui, excluait l'abus, mais non l'usage des biens « et des plaisirs. » Voilà, Messieurs, des généralités qui n'avancent pas beaucoup la science; et l'on peut douter, même en les supposant vraies, qu'elles soient des préliminaires très-utiles d'une étude positive de la nature et de la morale. Il a toujours été facile de mettre ainsi en avant des distinctions de trois, quatre ou cinq choses fondamentales : ce n'est jamais là qu'une combinaison arbitraire d'expressions vagues; et, toutes les fois qu'une philosophie débute de cette manière, on doit prévoir qu'elle sera ou stérile, ce qui n'est que le moindre mal, ou mensongère, ce qui est beaucoup plus commun. Cependant celle de Potamon ne parut pas assez inintelligible : elle n'obtint qu'un succès médiocre; et le pur syncrétisme ou illuminisme, professé par Ammonius Saccas, se propagea bien davantage.

Ce surnom de Saccas vient, dit-on, de ce qu'Ammo-

ıs, né au sein d'une famille pauvre d'Alexandrie, ıit été porte-sac dans son jeune âge. Nous n'avons lui aucun livre; car celui qu'on lui a quelqu‹ ›s attibué est d'un évêque Ammonius. Le Saccas n'a problement rien écrit : il ne dévoilait pas à tout le monde secrets de sa doctrine; elle tendait, ce semble, à ncilier tous les anciens systèmes philosophiques, à xception seulement de celui de Leucippe et d'Épicure, oiqu'il empruntât quelques dogmes au christianisme, ns lequel on croit que ses parents l'avaient élevé. Il it par rejeter toute révélation positive et authentie, pour y substituer les inspirations intimes et pernnelles. Au lieu de la théologie puisée à des sources crées, c'était déjà la théosophie, sorte de science oclte, qui se reproduira plus d'une fois dans le cours des ècles, et dont Ammonius Saccas pourrait passer pour fondateur. Entre ses nombreux disciples nous ne nous rêterons qu'à Plotin, qui est devenu un maître.

Un des travers de Plotin était de ne vouloir dire ni n âge ni le lieu de sa naissance. On sait pourtant, ır Eunape, qu'il était né en Égypte, à Lycopolis; proıblement dans celle des deux villes de ce nom qui aprtenait à la Thébaïde. Il vit le jour en l'année 205 l'ère vulgaire. La notice qui le concerne dans Euıpe est fort courte : les récits plus étendus et plus ıerveilleux de Porphyre ont acquis tant de crédit, que ayle lui-même les a recueillis sans y joindre l'exaen critique dont ils ont besoin; Brucker regrette ue Bayle ait négligé ce travail. Depuis le temps où lotin acheva ses études de grammaire jusqu'à l'âge e vingt-huit ans, où l'envie lui prit d'aller écouter les hilosophes alexandrins, nous ignorons ce qu'il a pu

faire; mais nous apprenons que les leçons de ces phi
sophes lui déplurent, parce qu'ils y mêlaient des noti
grammaticales, historiques et littéraires. C'était bi
ce qu'il y avait de plus solide et de plus réel dans le
enseignement; mais il fallait à Plotin de la métaph
que toute pure : il ne prit goût qu'à la doctrine d'A
monius Saccas. Les autres docteurs l'avaient enn
et attristé; il n'eut pas plutôt commencé d'enten
celui-là, qu'il s'écria « Voilà ce que je cherchais. » Il f
dit-on, pendant onze ans le disciple assidu de ce sy
crétiste; et comme Ammonius lui avait toujours vante
sagesse des mages et des brahmes, il résolut d'aller
Orient puiser la philosophie à sa source. Il était surto
impatient d'être initié dans l'art d'opérer des miracle
on en faisait et on en croyait beaucoup alors, au se
de la plupart des sectes païennes. Après avoir, en 24
servi quelque temps dans l'armée de Gordien, qui en
treprenait une guerre contre les Perses, il regagna An
tioche, sans rien rapporter des trésors de la scien
orientale, et vint professer la philosophie à Rom
Longtemps il s'abstint de divulguer la partie ésotériq
de la doctrine d'Ammonius; ce ne fut qu'après que d'au
tres initiés en eurent trahi le secret qu'il se crut di
pensé de le garder lui-même. A quarante-neuf ans
il composa vingt premiers livres, qu'il ne commun
quait pas à tout venant. L'année suivante, il eu
pour disciple Porphyre, dont les questions et les objec
tions l'obligèrent à écrire vingt-quatre livres de plus
ils étaient achevés avant la fin de l'an 261. Depuis, i
en fit neuf autres, qui complétèrent le nombre de cin
quante-quatre. Des sénateurs venaient l'entendre, e
quelques-uns abandonnaient les fonctions publique

r vivre comme lui en philosophes. L'enthousiasme
il inspirait gagna plusieurs dames. L'une, appelée
mina, voulut absolument qu'il logeât chez elle,
de jouir, elle et sa fille, de ses délicieux entretiens.
passait pour si vertueux, que les mourants lui con-
ent leurs biens et leurs familles : surveillant d'un
nd nombre de tutelles et arbitre de cent procès, il
it le bonheur de ne pas se faire d'ennemis. A la fin
rtant, un philosophe d'Alexandrie, nommé Olym-
s, employa pour le perdre la calomnie et, par
croît, la magie; mais Plotin savait faire retomber
maléfices sur Olympius. Plotin était un magicien si
bile, qu'un jour il annonça, sans craindre d'être dé-
nti par les faits, qu'au moment où il parlait, le corps
son ennemi se plissait comme une bourse, et que
membres se froissaient l'un contre l'autre. Après
a, Messieurs, vous ne serez pas surpris de l'infailli-
ité avec laquelle il prédisait les destinées de ses élè-
et découvrait les coupables qui échappaient aux
herches ordinaires. S'il dédaignait l'astrologie, ce
tait pas qu'il ne l'eût profondément étudiée; mais sa
taphysique sublime lui fournissait des moyens de
ination plus immédiats et plus sûrs. Il jouissait d'un
crédit, même à la cour, qu'en dépit des jaloux, il
int de l'empereur Galien et de l'impératrice Salo-
e un territoire dans la Campanie, pour y bâtir une
le qui devait s'appeler Platonopolis et recevoir une
onie de philosophes gouvernée selon les lois de Pla-
n. Ce projet n'eut pas d'exécution, soit parce que des
nistres de l'empereur y mirent des obstacles, soit
rce que les colons, transportés dans ce territoire, y
rirent pour avoir trop scrupuleusement suivi le ré-

gime de vie que leur avait prescrit Plotin. Lui-mê
il éprouva durant la dernière année de sa vie diver
incommodités, un violent mal degorge, qui l'empêc
de disserter, un extrême affaiblissement de la vue,
douleurs cuisantes aux pieds et aux mains, des coliq
auxquelles il refusait de remédier par des moyens v
gaires, indignes de sa gravité philosophique. Amélius
de ses disciples, lui proposait d'assister à un sacri
aux dieux : « C'est aux dieux, répondit-il, de ve
« moi, non pas à moi d'aller à eux ; » propos où n
trouverions, Messieurs, plus d'orgueil et même d'imp
que de métaphysique. Plotin ne permit pas non p
que l'on fît son portrait, que ses élèves désiraient
conserver; un d'eux le traça de mémoire. Pour lu
se disait humilié d'avoir un corps, et ne consent
point à regarder cette enveloppe grossière comme
partie de sa personne. Lorsqu'il mourut d'une esquin
cie, dans sa soixante-cinquième année, en 270, « Je fa
« dit-il, mon dernier effort pour ramener ce qu'il y a
« divin en moi à ce qu'il y a de divin dans l'univer
On eut, après sa mort, les plus heureuses nouvelles
l'état de son âme. L'oracle d'Apollon, consulté p
Amélius, daigna répondre, en cinquante vers, q
Plotin s'était présenté à Minos, Æacus et Rhadamant
moins pour être jugé que pour ne pas manquer à u
visite d'usage et de bienséance, et qu'il jouissait de
félicité due à ses lumières et à ses vertus. Vous co
prenez, Messieurs, que je ne vous donne pas ces dé
tails pour avérés; mais que Porphyre les ait rapporté
et que l'école dite éclectique les ait accueillis, ce sont d
faits constants qui doivent entrer dans l'histoire des idé
et des habitudes de cette école. Il paraît que Plotin n

ait ses ouvrages avec une négligence extrême. nme il était fort myope, il écrivait en caractères me-, qu'il ne prenait pas la peine de rendre lisibles ; il chevait pas les mots; il ignorait ou dédaignait l'ortho-phe. Revoir ses écrits, en rétablir l'ordre, était un soin compatible avec les mouvements de son imagination : en chargea Porphyre, qu'on a soupçonné d'avoir vent substitué ses propres pensées à celles de son ître. Il existait une seconde copie de ces livres, e par Eutocius, autre disciple du philosophe de Ly-polis. Tels qu'ils nous sont parvenus, ils sont au nom-e de cinquante-quatre, et distribués en six ennéa-ou neuvaines, qu'on pourrait être d'abord tenté de tinguer par les titres de morale, physique générale, éologie naturelle, psychologie, idéologie, ontolo-e; mais, au fond, il y règne trop peu d'ordre pour 'il soit facile d'en assujettir les matières à une classi-ation systématique; et le nom de métaphysique est seul qui leur convienne pleinement. « Ces livres, dit M. Buhle, sont précisément ceux où les spéculations extravagantes des alexandrins se peignent de la ma-nière la plus évidente; la philosophie de Plotin est obscure et inintelligible. Pour prendre quelque inté-rêt à son ouvrage, pour apprécier la manière dont il extravague, il faut se mettre à la place d'un homme qui s'abandonne sans réserve aux égarements d'une imagination échauffée et presque en délire. » Vous noterez, Messieurs, que c'est un écrivain alle-mand qui s'exprime en ces termes. Toutefois il ajoute que, si l'on n'exige pas des idées claires et précises, aux-quelles correspondent des objets réels, on admirera dans Plotin un esprit très-profond, et, dans son sys-

« tème, un chef-d'œuvre de philosophie transcendan-
« tale. » J'avouerai qu'à travers tant d'extravagances j'ai peine à démêler ce génie transcendant pour lequel on réclame notre admiration. Plotin est persuadé que l'état d'extase ou de ravissement est la première condition de la philosophie, et il appelle cela la simplification de l'âme. Il exige la concentration de toutes les facultés dans la contemplation, et il promet à l'âme qui saura être ainsi attirée par un objet unique le bonheur de se reconnaître elle-même pour l'unité absolue. Il déclare que l'existence ne peut cesser d'être; et que, par cela même qu'elle est absolue, elle est éternelle. De cet argument et de quelques autres il conclut l'éternité du monde, et arrive, ainsi que Bayle le lui reproche, au panthéisme ou spinosisme. Il est pourtant si loin de se montrer athée, qu'on a cru retrouver, dans quelques-uns de ses textes, le dogme des trois personnes divines. Ailleurs son mysticisme aboutit à la théurgie, à l'astrologie même, dont il méprisait ordinairement les applications pratiques. Pour expliquer l'univers, il admet trois réalités distinctes : la matière, la forme, et le corps qui se compose de la forme et de la matière. Ce sont, à ses yeux ou dans son langage, trois substances; et, par substances, il entend ce qui n'existe pas dans un sujet, mais ce qui existe absolument de soi-même et sans attributs; aussi ne veut-il pas que la forme soit un attribut de la matière. Tout en admettant un premier principe, une divinité suprême, il place dans le monde intelligent plusieurs dieux, tout à fait spirituels, inétendus, impénétrables; au-dessous d'eux, des déités d'un second ordre, qui ne sont pas aussi complétement spirituelles, et qui occupent l'espace compris entre le

onde intellectuel et le monde sublunaire; ensuite des
mons, bons ou mauvais, par lesquels s'établit la com-
unication entre le monde intellectuel et le monde
ysique. Plotin avait lui-même son démon propre
familier, dont il s'est, durant toute sa vie, fort occupé.
yant donné au monde intellectuel une âme intel-
ctuelle, au ciel une âme encore, qu'il nommait la Vé-
s céleste, il créa, pour servir d'âme au monde phy-
que, une Vénus terrestre. La plupart de ses autres
veries ne trouveraient pas d'expressions dans notre
ngue; et, à mon avis, toute philosophie qui demeure
effable, inexprimable en langage humain, clair et
écis, et particulièrement en français, n'est que téné-
euse et fantastique. Si, à l'exemple de Longin, qui avait
é aussi disciple d'Ammonius Saccas, Plotin eût en-
emêlé d'études littéraires ses méditations philosophi-
ues, il se serait préservé de beaucoup d'écarts; mais
n'a su donner à son imagination ardente et sombre
autre aliment qu'une métaphysique improductive.
omme il ne songe ni à se rendre compte de la valeur
es termes qu'il emploie, ni à s'assurer de la réalité des
bjets et des idées qu'ils expriment, il suppose entre ces
ots des rapports à peu près pareils à ceux que les ro-
anciers établissent entre des personnages imaginaires.
ne pose nettement, dans aucun de ses livres, les ques-
ons dont la solution l'occupe et le tourmente à son insu;
ar exemple, celle de savoir si toutes nos connaissances
acquièrent par l'intelligence pure, ou si elles sont tou-
s les fruits de l'expérience, ou si, enfin, elles doivent
re divisées en deux classes, selon qu'elles dérivent
e l'une ou de l'autre de ces sources. Plotin, cependant,
eu de la vogue en son siècle, de l'influence dans les

âges suivants sur certaines écoles de philosophie ; a été loué par des écrivains très-estimables, tels q saint Augustin, Macrobe, Marsile Ficin, Juste-Lip Gérard Jean Vossius et de plus modernes. Par son o curité profonde, il a longtemps échappé aux comm taires; car, ainsi que l'a remarqué Bayle, c'est à t qu'on a donné le nom de commentaires aux sommai ou analyses qui accompagnent la version latine de M sile Ficin. Cette version, qui n'est pas très-facile à co prendre, a été publiée en 1492, quatre-vingt-huit avant le texte grec.

Porphyre avait d'abord porté le nom de Malchus, q signifiait *roi* dans la langue syriaque. C'est par ce observation qu'Eunape commence une notice succin de la vie de ce philosophe; il dit ensuite que Long l'ayant pour élève, changea ce nom en Porphyre, éq valent de *purpuratus*, revêtu de la pourpre. Porph a traduit lui-même son nom de Malk ou Malchus p Βασιλεύς. Il était né en 233, à Tyr selon Eunape, Lo gin et Jamblique; saint Jérôme cependant le décl Batanéote, c'est-à-dire apparemment natif de Batané bourg de Syrie, peuplé d'une colonie tyrienne. On l donne pour maîtres Longin et Plotin, le grammair Apollonius et Origène; pour disciples, Jamblique des personnages moins renommés; ces détails au re ne sont pas très-bien éclaircis. Il vint à Rome ve l'an 253, à l'âge de vingt ans, retourna en Asie en Égypte, revint à Rome en 263, y suivit les leço de Plotin, et tomba, d'un enthousiasme exalté, da une mélancolie profonde; effet naturel de la philos phie transcendante, à ce que dit Brucker. Si nous croyons Eunape, Porphyre avait renoncé à ses amis

ris en haine son propre corps : il ne pouvait plus to-
rer le langage humain, ni supporter la vie mortelle.
résolut de quitter Rome, et se rendit à Lilybée en
icile. Là, solitaire, inaccessible, et se refusant toute
ourriture comme tout commerce avec les hommes,
ne vivait plus que pour soupirer et s'éteindre. Plotin,
ui s'intéressait toujours à lui, suivit ses traces ou le
t chercher, et, survenant, dit Eunape, au moment
nême où Porphyre allait défaillir, il lui adressa d'élo-
uentes paroles qui retinrent son âme prête à s'échap-
er, et le déterminèrent à ranimer son corps exténué.
Cette relation s'accorde assez peu avec celle que Por-
hyre lui-même a laissée; car on y lit qu'il ne quitta
Rome que par le conseil de Plotin, et dans l'espoir de
rouver, près de Lilybée, un fort aimable homme qui
'appelait Probus. Quoi qu'il en soit, Plotin, par ses dis-
ours ou par ses lettres, ou de quelque autre manière,
éconcilia Porphyre avec la vie. De retour à Rome, le
isciple reprend ses études philosophiques, se remet à
ecueillir ou à rédiger les livres de son maître, à ex-
liquer la doctrine plotinienne à ceux qui la trouvaient
bscure. Eunape l'appelle un mercure intermédiaire
ntre Plotin et les mortels. Cependant, comme si rien ne
evait rester ici sans embarras, Porphyre nous dit que,
'étant attaché à Probus en Sicile, et ayant perdu la fan-
aisie de mourir, il fut privé du bonheur de vivre au-
rès de Plotin jusqu'à la mort de ce philosophe. Soit
n Sicile, soit à Rome, il n'était pas tellement guéri de
on délire qu'il ne continuât de se livrer aux rêveries
e la magie platonique ou pythagorique : il se félicitait
'être initié à une si belle science, qui, par le moyen
es génies, procurait aux humains tout ce qu'ils pou-

vaient désirer d'utile et d'agréable. Il bénissait la théurgie, qui lui avait gagné l'amitié de ces dieux intermédiaires, et il trouvait dans leur commerce d'inexprimables délices au milieu des chagrins et des orages de la vie. Déjà il avait entendu un oracle, et chassé un mauvais démon; il finit par voir Dieu en personne. C'est lui qui l'affirme: « Dieu m'apparut, dit-il; j'ai été « assez heureux pour m'approcher une fois en ma vie de « l'Être divin et pour m'unir à lui, et j'avais soixante- « huit ans quand cela m'arriva. » Porphyre s'était marié dans un âge assez avancé, à une veuve nommée Marcella, qui avait cinq enfants, et à laquelle il a dédié un livre. Pour lui, il n'a pas laissé d'autre postérité que ses livres et son école. Bien qu'Eunape écrive qu'il atteignit l'extrême vieillesse, on a lieu de penser qu'il termina sa carrière en 303, 304 ou 305, âgé de soixante-dix ans ou tout au plus de soixante-douze. On a souvent agité la question de savoir s'il avait été chrétien. Les livres composés par lui contre le christianisme sont depuis longtemps perdus; et quarante autres de ses ouvrages ont eu le même sort. Les plus regrettables sont, à ce qu'il semble, ceux qui avaient pour sujets l'histoire de la philosophie, l'histoire de la philologie ou littérature, les récits de Thucydide, les catégories d'Aristote, l'accord des doctrines d'Aristote et de Platon. Quatre autres de ses productions n'ont point encore été publiées, mais se conservent manuscrites: ce sont un Manuel grammatical, des Scolies sur Homère, des Observations sur Platon, et un Traité des Vertus. Cet écrivain ne nous est immédiatement connu que par quinze ouvrages qu'on a mis au jour sous son nom, et qui n'ont jamais été réunis en un seul corps.

.es trois premiers que je vous indiquerai sont une *Vie de* *ythagore*, une *Vie de Plotin* et le traité de l'*Absti-* *ence de la chair des animaux*, traité qui se recom- nande par des idées philosophiques clairement expri- nées, et par une riche érudition, par une connaissance rofonde des mœurs, des croyances et des institutions eligieuses de l'antiquité. Le livre intitulé *Isagoge* ne résente qu'une explication peu lumineuse des cinq nots, *genre, espèce, différence, propre* et *accident;* la colastique du moyen âge en a fait usage. C'est à une hilosophie plus obscure encore qu'appartient l'*Intro-* *luction aux choses intelligibles*, extraite, comme il n'y araît que trop, des leçons de Plotin. Une épître à Ané- on a pour objet la théurgie, et elle prouve, selon I. de Gérando, que jusqu'alors les nouveaux platoni- iens ne rapportaient point l'origine de leurs doctrines ux traditions mythologiques de l'Égypte, et qu'ils n'a- aient point encore renoncé à tout usage de leur raison lans l'examen des questions métaphysiques. Porphyre, n effet, déclare dans cette lettre qu'il ne sait trop si outes les opérations théurgiques ne seraient pas les pro- luits arbitraires de l'enthousiasme religieux et d'une magination active. On voit, par d'autres écrits, qu'il s'é- ait occupé de physique générale, de musique et d'as- ronomie; mais il faut croire, pour son honneur, qu'il 'est pas le véritable auteur d'un livre qui traite des ffets physiques et moraux des astres, de l'influence de eurs aspects, des pouvoirs attachés aux signes masculins t féminins. Dans ses trente-deux Questions homériques, l jette quelque jour sur des textes du poëte grec t sur divers points d'antiquité. Onze vers du treizième ivre de l'Odyssée, qui décrivent l'*Antre des nymphes*,

ont fourni à Porphyre le sujet d'une dissertation curieuse. Il y a là, suivant lui, une allégorie qui recèle un profond mystère. Cet antre est le monde dont la matière est ténébreuse, et dont la beauté résulte de l'ordre que Dieu y a établi. Les Néréides, auxquelles l'antre est consacré, sont les âmes qui doivent habiter des corps; et ces corps sont représentés par les urnes et les cruches de pierre, où des essaims d'abeilles viennent déposer leur miel. Le travail des abeilles correspond aux opérations des âmes dans les corps. Les métiers de marbre où les nymphes tissent des robes de pourpre figurent les os sur lesquels s'étendent les veines. Les fontaines qui arrosent la grotte tiennent la place des mers, des rivières et des étangs, qui baignent le globe terrestre. Les deux pôles enfin sont retracés par les deux portes de l'antre, dont l'une, tournée au nord, est ouverte aux humains, et l'autre, au midi, réservée aux immortels : par l'une, les âmes descendent en bas; par l'autre, elles retournent aux cieux. Madame Dacier admire cette interprétation et la déclare fort vraisemblable. Pope, au contraire, est persuadé qu'Homère n'a jamais songé à ces merveilles métaphysiques. Sans adopter les idées de Porphyre, on peut les trouver ingénieuses; il les expose avec précision, et y rattache un grand nombre de faits et de détails instructifs. Vous voyez, Messieurs, qu'il avait à la fois cultivé la philosophie et les belles-lettres; deux genres d'études qui gagnent toujours à s'entr'aider, et dont les véritables progrès ne sont bien garantis que par leur association. Que Porphyre ait été un littérateur très-instruit, qu'il ait profité de ses immenses lectures, on a droit de le conclure, non pas seulement de la multitude des livres

qu'il cite et dont Fabricius a donné une liste composée d'environ trois cents articles, mais surtout de l'extrême facilité avec laquelle il traite et approfondit, quand il le veut, toutes les matières : histoire civile, histoire naturelle, logique et grammaire, poésie et musique, sciences morales, et, puisqu'il faut l'avouer, jusqu'aux sciences occultes. Il sait écrire avec élégance; et la précision de son style est quelquefois énergique. Brucker n'hésite point à dire qu'il eût été l'une des lumières de son siècle, et même l'un des premiers écrivains de l'antiquité, s'il n'eût puisé à l'école de Plotin un sombre et stérile enthousiasme. Ses livres de philosophie offrent un mélange assez confus des doctrines d'Orphée, de Pythagore, de Platon et d'Aristote. Fréret le place avec raison au nombre des orphiques les plus zélés, de ceux qui condamnaient les sacrifices sanglants, et conservaient néanmoins le culte des dieux subalternes. Il croyait que tous les dieux étaient susceptibles de passions, ou sensibles du moins aux invocations et aux sacrifices des mortels; et, en ce point, il s'écartait du système de son maître Plotin, qui n'attribuait de passions qu'aux démons. Porphyre donne à ceux-ci des corps ignés ou aériens, et les met en contact avec les hommes. C'est ainsi que, du haut de son éclectisme, il retombe dans presque toutes les superstitions païennes. Il enseigne toutefois que l'âme est la vie par essence, que la vie incorporelle est immortelle; qu'une substance incorporelle est partout où il lui plaît d'être; que, néanmoins, l'âme, l'intelligence et Dieu, ont chacun leur manière particulière d'être partout. Il compare le phénomène de la sensation à l'harmonie produite par les cordes d'un instrument; et l'on voit qu'il n'est pas très

éloigné de croire que les objets conçus par notre intelligence existent hors d'elle. Il avait même fait un livre pour prouver cette proposition; mais il finit par céder sur ce point à Plotin, et par faire rentrer toutes choses dans la pensée. Porphyre est donc à classer, comme philosophe, dans l'école des néo-platoniciens syncrétistes, quoiqu'il se fasse distinguer dans leurs rangs tant par l'étude plus spéciale qu'il a faite des livres d'Aristote, que par l'étendue de ses connaissances littéraires. On pourrait ajouter qu'il ne professait pas une très-haute admiration pour le divin Platon : il a été accusé de l'avoir calomnié, et d'avoir aussi mal parlé de Socrate, apparemment dans son Histoire de la philosophie, l'un de ses ouvrages perdus. Il ne serait pas fort aisé de tirer de ceux qui subsistent un corps bien constant de doctrine philosophique : aussi Brucker s'est-il abstenu d'en rédiger le précis; et l'on doit être d'autant moins tenté d'entreprendre un tel travail, qu'Eunape nous apprend que Porphyre, dans les dernières années de sa vie, a rectifié ou modifié plusieurs de ses opinions.

Le plus connu de ses disciples est Jamblique, qui, né à Chalcis en Cœlésyrie, écouta aussi les leçons d'Anatole, étudia profondément les dogmes de Pythagore et de Platon, cultiva les mathématiques et presque toutes les sciences, acquit enfin tant de célébrité, qu'il passa pour avoir fait des miracles. Il avait des extases; quand il s'entretenait avec les dieux, son corps s'élevait dans les airs, et ses vêtements resplendissaient d'une vive lumière; il prophétisait l'avenir, évoquait les génies du fond des eaux, et tenait les démons à ses ordres. On a de lui une *Exhortation à l'étude de la philosophie*, une *Vie de Pythagore*, une *Introduction à l'arithméti-*

ue de Nicomaque, avec des considérations sur le destin, et un *Traité sur les mystères des Égyptiens*. Ce dernier ouvrage, dont l'authenticité a été contestée, est un assez précieux monument de la théurgie ou liturgie païenne. Le système qui se montre le mieux dans les livres de Jamblique est celui des émanations. Tous les êtres émanent de Dieu et retournent à lui après plusieurs degrés de purification. Le sage s'élève dès cette vie à l'intuition de la divinité suprême, non pourtant sans le secours d'esprits ou dieux inférieurs, médiateurs entre la souveraine sagesse et l'intelligence humaine. On se met en communication avec ces génies, en se dégageant des choses terrestres, par la plus sainte pureté des mœurs. Les corps sont les prisons des âmes déchues : elles doivent y travailler à se dépouiller de leurs vices sous peine d'être, après chaque mort corporelle, attachées à des corps de plus en plus vils, jusqu'à ce qu'elles prennent enfin le parti de s'épurer. Cette métempsycose, et l'idée d'une triade formée de l'être infini, de l'intelligence, νοῦς, et de l'âme, semblaient des dogmes de l'Hermès égyptien, ouvertement ou mystérieusement professés dans le cours des siècles par des législateurs et des philosophes, tels qu'Orphée, Zoroastre, Pythagore et Platon. Jamblique, contemporain de l'empereur Constantin, mourut vers 333, après s'être consumé en efforts impuissants pour soutenir les derniers débris du paganisme décrépit. Une entreprise générale des éclectiques était d'arrêter le progrès de la religion chrétienne : en même temps qu'ils déclamaient contre elle, ils s'étudiaient à lui dérober des traits de sa morale et quelques-uns de ses dogmes, s'efforçant d'ailleurs de séduire les peuples par des ap-

pareils liturgiques, par le langage de l'inspiration et par d'artificieux prestiges.

Je n'aurai, Messieurs, rien de particulier à vous dire des opinions philosophiques de plusieurs des disciples ou successeurs de Jamblique : Sopater, Édésius, Eustathe, Maxime d'Éphèse, Priscus, Chrysanthe, Proérésius. Quelques-uns ont souffert honorablement des persécutions injustes; plusieurs n'ont été que des charlatans, que des thaumaturges, qu'il eût fallu prendre en pitié. Ils n'étaient plus qu'un parti occupé d'intérêts plutôt que d'études; leur métaphysique semble être demeurée stationnaire jusqu'à la fin du quatrième siècle; ou, si leurs erreurs prenaient encore quelques développements, c'était au sein de la secte religieuse des gnostiques, dont je ne vous entretiendrai que dans notre prochaine séance. L'éclectique le plus célèbre de cet âge est l'empereur Julien, qui mourut en 363 à trente-deux ans. Ses huit harangues, ses soixante-neuf lettres, sa Satire des Césars et son *Misopogon* tiennent assez peu à la philosophie spéculative : on y rencontre des pensées sophistiques et des traits originaux, des plaisanteries froides et des saillies spirituelles. Sa doctrine métaphysique serait sans doute mieux connue, si ses livres contre le christianisme s'étaient conservés : la réfutation que saint Cyrille a faite de cet ouvrage ne saurait nous en donner une idée complète. Nous n'avons point à examiner ici la conduite et l'administration d'un prince dont il a été dit depuis quatorze siècles et demi beaucoup de mal et quelque bien : je ne le considère que dans ses relations avec les néo-platoniciens, dont il se montra un des plus dociles ou des plus aveugles disciples : non-seulement il accepta leur théologie

ïenne, mais il prit goût ou attacha de l'importance
ıx observances superstitieuses qu'ils mêlaient à leurs
ogmes, initiations, évocations, mystères, cérémonies
cultes, magie théurgique. Ses apologistes ont pu le
isculper d'inhumanité, d'injustice, et même d'intolé-
nce : en faire un philosophe éclairé, c'est trop con-
edire ses écrits et son histoire. S'il a été de bonne
i, ce qu'il vaut mieux supposer, il fallait qu'il fût en-
ousiaste et superstitieux.

Des notices sur les éclectiques depuis Plotin jusqu'à
lien ont été rédigées par Eunape, que je vous ai
usieurs fois cité, et qui a placé à la suite de Julien
de Proérésius quinze autres personnages, philoso-
ies, médecins, sophistes, rhéteurs ou orateurs, tous
sez peu remarquables dans les annales du néo-pla-
nisme. Nous ne tiendrons compte que d'Eunape lui-
ême, qui, vers la fin du quatrième siècle, écrivait ce
cueil et une histoire de son temps que l'on a per-
ie. A l'âge de seize ans, il avait quitté Sardes, sa pa-
ie, pour venir écouter dans Athènes les leçons de Proé-
sius. Les notices qu'il entreprit par le conseil de Chry-
nthe n'ont pas le mérite de l'impartialité ; elles sont
un sectaire passionné, d'un païen déterminé : toujours
mplissent-elles une lacune dans l'histoire littéraire.
meilleure et la plus savante édition du texte d'Eu-
pe est celle que M. Boissonade a donnée en 1822.

Successeur d'Eunape, Hiéroclès enseignait dans
exandrie au commencement du cinquième siècle ; on
ntait fort son éloquence, sa science, et même aussi
fermeté de son caractère. Il en fit preuve à Byzance,
supportant, dit-on, avec un courage stoïque, un
aitement indigne que lui firent subir les gouverneurs

de cette ville, sur le compte desquels il s'était exprimé avec quelque liberté. En philosophie, il se proposait, comme tous ceux de sa secte, de démontrer que Platon et Aristote étaient parfaitement d'accord sur tous les articles importants. Il s'est aussi imposé un long travail pour concilier la Providence et le destin, le libre arbitre et la toute-puissance divine gouvernant tout l'univers : c'était le sujet d'un ouvrage en sept livres dont il ne subsiste que des extraits recueillis par Photius. Stobée nous a conservé de même des fragments de deux autres productions d'Hiéroclès, ses *Économiques* à l'imitation de Xénophon et ses *Maximes des philosophes*. Son *Commentaire des vers dorés de Pythagore* est presque aussi fameux que ces vers le sont eux-mêmes et n'est guère plus authentique. On a fait néanmoins de très-pompeux éloges du fond et du style de cette glose; et Hiéroclès a passé pour un des oracles de l'école éclectique. Il avait non moins habilement commenté le Gorgias de Platon et disserté sur la justice; mais ces derniers trésors de sa philosophie ne nous ont pas été transmis.

Sous Hiéroclès, le platonisme syncrétique repassa d'Alexandrie dans Athènes, où cette école eut ensuite pour chef, pendant le reste du cinquième siècle, Plutarque, fils de Nestorius, Syrianus, un Égyptien nommé Herméas, et son frère Grégorius. On a de Syrianus des observations sur la Métaphysique d'Aristote; elles sont destinées à servir d'introduction aux mystères de la philosophie alexandrine : le point capital était toujours d'établir la concorde entre Orphée, Pythagore, l'Académie et le Lycée. Syrianus avait traité à fond cette matière, dans un livre dont Suidas fait men-

on, et dont nous n'avons pas d'autre connaissance.

A la suite de Plutarque, fils de Nestorius, de Syrianus des deux Herméas, c'est Proclus qui se présente. Il tirera notre attention, Messieurs, dans la prochaine éance, où j'achèverai de tracer l'histoire des syncrétis-s, avant d'arriver à la philosophie du moyen âge.

CINQUIÈME LEÇON.

PRÉCIS DE L'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE. — PROCLUS. — PHILOSOPHIE DU MOYEN AGE.

Messieurs, nous avons divisé les platoniciens des cinq premiers siècles de l'ère vulgaire en deux ordres : d'une part, ceux qui ont peu modifié les doctrines de Platon et de Pythagore ; de l'autre, ceux qui ont essayé de les présenter sous de nouvelles formes. La première classe a été la moins importante : nous y avons rencontré Apollonius de Tyane, Plutarque, Favorinus d'Arles, Apulée, Alcinoüs, Albin, Maxime de Tyr, Philostrate, Dexippe, Sallustius, Némésius, Chalcidius, et un auteur latin, Macrobe. Plus ou moins connus par des titres littéraires, ils n'ont laissé aucune empreinte bien profonde de leurs pas dans la carrière philosophique. La deuxième classe se compose d'hommes peut-être moins recommandables, mais plus fameux par leur concours à l'établissement ou à la propagation de certaines doctrines. Ceux-là ont formé une secte, une école : celle qu'on a nommée néo-platonicienne, alexandrine, éclectique ou syncrétique. Ils annonçaient d'abord un choix, puis un accord entre les opinions professées en divers lieux dans les âges précédents : ils ont opéré une sorte d'amalgame dont nous n'avons pu prendre connaissance qu'en recueillant plusieurs articles de leur enseignement, autant du moins que son caractère mystérieux a pu nous le permettre. Après

ous avoir offert des réflexions générales sur ces pro-
ets de choisir et de concilier les doctrines, sur l'in-
luence et les résultats de ces tentatives, j'ai mis sous
os yeux un tableau des leçons et des dogmes de Pota-
non, d'Ammonius Saccas, de Plotin, de Porphyre,
le Jamblique, et de plusieurs de leurs successeurs ou
le leurs disciples, entre lesquels vous avez remarqué
'empereur Julien, le biographe Eunape et le disert
Hiéroclès. Nous sommes arrivés ainsi au cinquième siè-
le; et c'est là que nous rencontrons Proclus, le plus
ou de tous les éclectiques, selon Diderot, le plus
rand maître de leur école, selon d'autres juges.

Proclus naquit le 8 février de l'an 412 : on le con-
lut de divers renseignements, et surtout de son thème
atal que son historien Marinus a rapporté et que Fa-
ricius explique. Il mourut le 17 avril 485; il y avait
u, en l'année précédente, une éclipse de soleil, mar-
uée en effet dans les tables astronomiques au 13 jan-
ier 484. Selon ce même Marinus, Proclus a vécu
oixante-quinze ans; calcul qui, au premier coup d'œil,
emblerait inexact; mais il s'agit d'années lunaires, usi-
ées alors chez les Grecs, et un peu plus courtes que les
nnées juliennes. On a commis sur l'époque de sa nais-
ance deux erreurs plus graves. Les uns l'ont fait vi-
re au second siècle, trompés par le nom de Plutarque,
'un de ses maîtres, qu'ils ont confondu avec Plutarque
'historien. Les autres, au contraire, ont retardé sa
aissance jusqu'à l'an 443, et sa mort jusqu'en 518 ou
19; en supposant, sur la foi de Zonaras, qu'il a brûlé
a flotte de Vitalien avec des miroirs ardents, à la
nanière d'Archimède; sur la foi de Théophane et de
Cédrénus, qu'il a prédit en 518 la mort de l'empereur

Anastase. Ou ces faits sont chimériques, ou il faudrait les rapporter à quelque autre Proclus; car celui-ci avait déjà eu dans son école deux successeurs, Marinus et Isidore, quand Anastase régnait. Proclus est souvent surnommé Lycien, et considéré comme natif de Xanthe; mais, si nous en croyons Marinus, il naquit à Byzance, où ses parents étaient venus de Syrie fixer leur séjour, et où il reçut la première éducation. Sa mère s'appelait Marcella et son père Patricius, à moins que ce nom ne désigne une dignité. De Constantinople ou de Xanthe, il fut envoyé, fort jeune encore, à Alexandrie, où il suivit les leçons du grammairien Orion et du rhéteur Léonas, professeurs alors renommés. Il fréquenta aussi les écoles que les Romains avaient dans cette ville, et y apprit la jurisprudence; étude que lui avait recommandée son père, qui elle avait, dit-on, valu beaucoup de considération et de crédit. Léonas distingua le jeune Proclus; il l'admettait dans sa société la plus intime, il le traitait comme son fils : obligé d'aller à Byzance, il le prit pour son compagnon de voyage; et l'élève eut la satisfaction de revoir sa propre patrie, sans cesser de profiter des leçons et des soins de son maître. De retour dans Alexandrie, Proclus y étudia la philosophie sous Olympiodore, dont il croyait comprendre la doctrine inintelligible à tous les autres auditeurs : il retenait et récitait une leçon entière, dont pas un seul mot n'avait pu se fixer dans la mémoire de ses condisciples. Héron, le second de ce nom, lui enseigna une plus véritable science, une philosophie plus réelle, les mathématiques. Cependant, depuis des troubles arrivés en 415 et dont je reparlerai, l'école d'Alexandrie perdait son éclat. Sy-

anus avait quitté cette ville, et s'était retiré dans Athè-es, l'antique patrie des arts et des sciences, et y allait ccéder, pour l'enseignement du platonisme, à Plu-rque, fils de Nestorius. Proclus, à peine âgé de vingt ns, s'y rendit, déjà précédé d'une réputation honora-le : on l'accueillit avec un faveur extrême. Plutarque i expliqua le Phædon de Platon et quelques livres Aristote, et le recommanda en mourant à Syrianus, ui lui révéla la science des mystères. L'initié avait à eine vingt-huit ans, lorsqu'il écrivit un commentaire r le Timée. Depuis, Asclépigénie, fille de Plutarque, i apprit les arts magiques des Chaldéens; et il ne rda point à se faire initier aux mystères d'Éleusis. Il occupait aussi d'études politiques, et passait pour abile dans cette matière : il donnait des consultations x magistrats et aux cités. Syrianus, avant de mourir, désigna pour son successeur; l'école qu'il lui léguait ait devenue fort lucrative, à ce que nous apprend amascius dans Photius. Outre cinq leçons par jour, roclus tenait des soirées littéraires, en sorte qu'il lui estait fort peu de temps à consacrer à la composition e ses livres : il en écrivit néanmoins un grand nom-re, où il associait ses propres doctrines à celles d'Or-hée, de Pythagore, de Platon, d'Aristote, de Plotin, e Porphyre et de Jamblique. On distingue, entre ses ombreux élèves, Hiérius, fils de Plutarque, Asclépio-ote, Zénodote, Hégias, et Marinus, qui a écrit sa vie qui lui a succédé dans sa chaire de philosophie. C'é-it sans doute en la prenant, après Syrianus, vers an 450, que Proclus avait reçu le surnom de Διάδο-ος, qui veut dire successeur. Il ne paraît pas l'avoir ccupée durant les trente-cinq années suivantes; car son

historien parle de persécutions qui l'obligèrent de sortir d'Athènes : il fit un voyage en Asie, et en profita pour étudier les rites de ces contrées. Après un an de séjour en Lydie, il revint en Grèce, et recommença d'instruire les Athéniens. Il mourut dans leur ville, à l'âge de soixante-quinze ans, comme je l'ai dit. Il avait été souvent malade, particulièrement de la goutte, et ne s'était jamais marié. Tels sont les faits les plus vraisemblables de sa vie : des contes y ont été entremêlés par Marinus, dont l'opuscule est moins une notice biographique qu'une sorte de panégyrique, calqué sur le système des vertus qu'un platonicien doit pratiquer et que l'école d'Alexandrie ne bornait point à celles qui sont connues sous le titre de cardinales : elle en distinguait de physiques, de morales, de théurgiques et de théorétiques ou contemplatives. Il suit de là que la succession chronologique des faits n'est pas toujours bien établie dans cette notice; et c'est par conjecture seulement qu'à l'exemple de Brucker, j'ai placé entre la mort de Syrianus et celle de Proclus, le voyage de celui-ci en Asie, et son séjour en Lydie. Du reste les fables racontées par Marinus sont à recueillir, comme servant à expliquer et à caractériser les doctrines de ces philosophes. Vous saurez donc, Messieurs, que Proclus, attaqué dans sa jeunesse d'une maladie jugée incurable, en fut guéri par Apollon, qui lui apparut et lui toucha la tête; qu'avant de repartir de Byzance avec Léonas, il eut des entretiens nocturnes avec Minerve, qui lui conseillait d'aller à Athènes; qu'il retourna pourtant à Alexandrie, mais que peu de temps après, il se souvint de l'avis de la déesse, et déserta les leçons d'Olympiodore, pour se transporter auprès de Plutar-

que et de Syrianus; qu'au moment où il entrait dans Athènes, le portier de la ville lui dit : « J'allais fermer les portes, si vous n'étiez venu ; » paroles qui présageaient évidemment qu'il rétablirait l'éclat de l'école socratique. Il se prépara par des jeûnes aux apparitions d'Hécate et de plusieurs autres divinités; il jeûnait surtout le dernier jour de chaque mois, et célébrait les nouvelles lunes. Il avait une petite sphère au moyen de laquelle il attirait la pluie, tempérait la chaleur, empêchait les tremblements de terre et opérait des guérisons miraculeuses, pour lesquelles il employait aussi des hymnes et des prières. Un jour, ayant mal au pied, il y mit un emplâtre qu'un oiseau vint enlever : il comprit que c'était un heureux présage; mais il osa demander un oracle plus rassurant; et, pendant son sommeil, un dieu vint lui baiser les genoux et lui rendre la santé. Une autre fois, sans qu'il fût malade, il eut une vision encore plus solennelle : Dieu lui tendit sa main droite, et le proclama, d'une voix haute et sonore, l'honneur de la ville d'Athènes. Un personnage important, nommé Rufin, survenant au milieu d'une leçon de Proclus, aperçut une auréole autour de sa tête, et se prosterna religieusement devant lui. Ce Rufin lui offrit des trésors, qu'il refusa; et Marinus admire ce désintéressement plus qu'il ne convient peut-être; car Proclus était né de parents riches, Nestorius lui avait fait un legs considérable, et son école lui rapportait beaucoup d'argent. Brucker a relevé plusieurs autres contradictions dans cette légende : Proclus méprise la douleur; et, dès qu'il ressent l'indisposition la plus légère, il a recours à des remèdes de bonne femme, à des enchantements et à des formules. Il est exempt de toutes les

faiblesses humaines; et cependant il est colérique, emporté, insatiable de louanges, et il n'a pas toujours des mœurs austères. Il n'aime que la vérité, et il mêle au culte de la mère des dieux, à celui des autres divinités, les superstitions les plus grossières. Mais enfin son visage resplendit des rayons célestes; il est sobre, et il renoncerait à l'usage des viandes, si Plutarque ne lui avait conseillé d'en user pour fortifier son tempérament et pour vivre avec plus de sainteté : telle est, en un mot, la vénération que ses vertus inspirent, que, lorsqu'on l'enterre dans le tombeau de son maître Syrianus, toute la ville d'Athènes assiste à ses funérailles, et le proclame le plus heureux des mortels. Cette notice de Marinus a pour titre Περὶ εὐδαιμονίας, « De la félicité : » elle est destinée à montrer que le platonisme perfectionné est le souverain bien. Elle fournit la clef des doctrines professées par Proclus, par ses maîtres, par ses disciples, et imaginées surtout pour être mises en opposition au christianisme, dont ils étaient ennemis déclarés. Proclus est un hiérophante plutôt qu'un philosophe : il aspire à être le pontife de toutes les religions de l'univers, il chante tous les dieux, excepté celui des chrétiens. Il puise le plus qu'il peut dans les livres d'Hermès, d'Orphée, de Zoroastre, productions évidemment supposées qu'il prend pour authentiques. Il s'efforce d'y rattacher les institutions de Pythagore, les dogmes de Platon, et mêmequelques-unes des observations d'Aristote, et d'en composer un système, qui néanmoins demeure si confus, qu'on n'a point encore réussi à en présenter un exposé complet, clair et méthodique. Ce qu'on y voit d'abord de plus positif, c'est, comme l'a remarqué Fréret, la résolution de faire descendre des orphiques, et

ion des Égyptiens, les doctrines de Pythagore, de Timée de Locres et de Platon. Il répète, après les orphiques, que le sceptre de l'univers fut d'abord entre les mains de Phanès, c'est-à-dire de Bacchus; qu'il passa dans celles de la Nuit, puis d'Uranus, puis de Saturne, ensuite de Jupiter, qui regne depuis qu'il a, dit-on, détrôné son père, mais qui sera forcé de céder la place à Bacchus, premier et dernier souverain du monde. Cette mythologie est du moins fort claire : il s'en faut que la métaphysique de Proclus le soit autant. La philosophie alexandrine faisant tout dériver d'un principe unique, Proclus enseigne que la pluralité ne saurait précéder l'unité; que l'une et l'autre n'ont pu commencer d'exister en même temps; que l'unité est essentielle, et produit d'abord la dualité, puis toutes les pluralités, le fini sous toutes ses formes, et pour comble l'infini. De là proviennent toutes choses par voie de mélange; de là principalement diverses triades, tant réelles que rationnelles : l'être, la vie et l'intelligence; ou la vie, l'intelligence et l'âme; ou l'infini, le fini et la vie; ou bien l'essence, l'identité et la variété; ou bien encore la limite, l'illimitation et le mélange; car on rencontre çà et là ces différentes expressions dans les livres de Proclus, soit qu'elles répondent aux mêmes conceptions, soit qu'elles aient chacune un sens particulier. A ses yeux, les idées sont des essences pures et immortelles, qui subsistent en elles-mêmes et non en d'autres choses : leur mixtion est le grand hyménée des êtres; mais la substance universelle, genre de toutes les substances, est l'être absolu, le point culminant de tous les êtres réels. Bien avant Proclus, on avait recommandé à l'homme de se connaître lui-même; c'est le commen-

cement de toute étude : en s'emparant de cette maxime, Proclus dit que la parfaite connaissance de nous-mêmes consiste à juger des facultés par l'essence, et des actes par les facultés. Il distingue cinq ordres de fonctions dans l'âme : les sensations; puis le sentiment que l'âme acquiert d'elle-même comme unie au corps et comme distincte de lui; ensuite les lumières supérieures par lesquelles elle corrige les notions imparfaites; en quatrième lieu, le retour de l'âme sur elle-même pour considérer sa propre essence, et y découvrir l'image du monde; enfin ses rapports avec les autres âmes quelconques. Les connaissances se divisent aussi en cinq ordres, selon qu'elles concernent ou les choses matérielles, ou les caractères communs aux objets sensibles, ou l'unité, autrement dite l'absolu, conduisant à la recherche des causes par déduction de conséquences, ou la contemplation immédiate des êtres et des essences, ou, en dernier lieu, les choses supérieures à l'entendement. Cette cinquième science est la plus élevée; aussi prend-elle le nom d'exaltation ou de μανία, dernier progrès qui a manqué, dit-on, à plusieurs philosophes, par exemple à Aristote; mais Platon y tendait; Ammonius Saccas, Plotin et surtout Proclus y sont parvenus. Cet aperçu général de la doctrine de ce dernier maître me dispensera, Messieurs, d'entrer dans un examen particulier de chacun de ses livres. L'énumération seule en serait fort longue, particulièrement s'il la fallait étendre aux livres perdus, qui sont au nombre de plus de vingt : il s'y rencontrait des traités de la mère des dieux, de la théologie d'Orphée, et des oracles, des commentaires sur les deux poëmes d'Homère, sur le Phédon, le Phèdre et les Lois de Platon, sur les En-

éades de Plotin, et des livres contre le christianisme : a glose de Proclus sur les Harmoniques de Ptolémée e subsiste que manuscrite. Entre ceux de ses ouvra-es dont on a publié ou le texte grec, ou seulement es versions latines, ou de simples extraits, quelques-ns appartiennent aux belles-lettres, la plupart à la hilosophie. Dans la première classe se présentent des ymnes au Soleil, aux Muses, à Vénus, des fragments 'une *Chrestomathie grammaticale et poétique*, com-renant une notice de la vie d'Homère, des restes de scho-ies sur Hésiode, une dissertation sur la poésie, un opus-ule moins authentique sur le style épistolaire. Ses livres e philosophie ont excité beaucoup plus de curiosité, même ceux qui ne sont connus que par des traductions en atin, comme un *Traité de la Providence, du destin et e la liberté*, des *Réponses à dix objections* ou ques-ions sur le même sujet, et un livre que le traducteur atin Guillaume de Morbeka, dominicain belge du reizième siècle, a intitulé *De subsistentia malorum*. Proclus, après avoir distingué la Providence de la des-inée, distingue aussi la sensibilité organique et passive e l'intelligence qui s'élève par degrés jusqu'à l'enthou-iasme; et il ne veut pas non plus que l'on confonde, avec es notions imparfaites acquises par les sensations, ni a science qui procède par analyse ou par synthèse, i surtout les extases ou illuminations intellectuelles ar lesquelles l'esprit aperçoit immédiatement la vérité. Intermédiaire entre Dieu qui ne choisit pas, parce qu'il st infiniment bon, et la matière qui ne peut choisir, arce qu'elle est inerte, l'homme jouit d'une liberté éelle, qui n'est d'ailleurs pas définie ici avec une ex-rême clarté. Quant à la Providence et au destin, ce

sont deux causes générales; mais la Providence est déclarée antérieure au *fatum*, qui est sa parole et qui ne régit que les causes sensibles, tandis que l'empire de la Providence s'étend sur le monde intellectuel. L'une des dix questions est de savoir pourquoi, si la Providence connaît et gouverne toutes choses, les anges, les démons, les héros, contribuent à l'administration de l'univers. La réponse paraît être que Dieu régit le monde entier, dont certaines parties sont soumises aux soins des divinités subalternes. Nous n'avons plus le texte grec; mais il fallait qu'il fût bien obscur, pour avoir pu donner lieu à une version conçue en ces termes: *Duplicibus autem unitatibus entibus sive etiam bonitatibus quas bonum, illud produxit ens, causa utrarumque et altero modo unum.* Je n'oserais trop vous dire non plus quels sont les résultats de la dissertation de Proclus sur les biens et les maux de ce monde. La doctrine qu'on y peut découvrir ou soupçonner est que le mal physique, ou du moins ce que nous appelons ainsi, est un produit naturel de l'ordre général, et par conséquent un bien; que le mal n'existe ni chez les dieux, ni chez les anges, ni chez les démons, ni chez les héros; qu'il ne consiste, à l'égard des âmes, que dans la faiblesse qui les fait descendre vers les choses matérielles; que les biens dérivent d'une cause unique, nécessaire, éternelle; qu'ils sont réels, qu'ils ont une hypostase; au lieu que les maux naissent de causes indéterminées, et ne sont que des privations. Une *Institution théologique* par le même métaphysicien n'est pas beaucoup plus intelligible, quoique le texte s'en soit conservé : elle contient les preuves de deux cent onze propositions, dont quelques-unes ont paru se rapprocher

des dogmes d'Arius : ce n'est pas la seule occasion où l'on remarque des affinités entre l'arianisme et le néo-platonisme. Cet ouvrage de Proclus est distinct de sa *Théologie platonique*, en six livres, qui toutefois offrent à peu près les mêmes idées ; on y reconnaît les traces des controverses religieuses qui venaient d'agiter l'Orient au troisième et au quatrième siècle, et à la plupart desquelles Platon n'avait nullement songé. C'est dans le troisième de ces livres que se trouve un passage sur l'âme des bêtes, que Bayle a discuté, et qui accorde aux brutes, non pas une âme raisonnable, mais une âme sensitive, capable de mémoire et d'imagination. Mais Proclus se félicitait surtout d'avoir expliqué le Timée de Platon : il chérissait ce commentaire comme son meilleur ouvrage, quoique ce fût, à ce qu'il semble, son premier essai. Le temps en a détruit la plus grande part; il en subsiste pourtant cinq livres qui passent pour fort savants; beaucoup d'auteurs y sont cités. Vous savez, Messieurs, que le Timée est, de tous les livres de Platon, celui où cet ancien philosophe a le plus développé son système sur la nature des choses, sur l'univers sensible et l'univers intelligible. L'explication de Proclus s'arrête au tiers de ce livre, et y ajoute plus de difficultés qu'elle n'en éclaircit; on ne peut y recueillir d'instructif que des citations. Les éditeurs ont mis à la suite de ce commentaire ce qui reste des scholies de Proclus sur le traité de la République. Son travail sur le Premier Alcibiade n'était connu que par des extraits, et par une version latine très-incomplète de Marsile Ficin. Le texte grec en a été publié depuis peu d'années, d'après des manuscrits de la bibliothèque du Roi, avec des variantes recueillies à Milan et à Venise. En

vous parlant de ce dialogue même de Platon, j'ai tâché de vous montrer à quel point le but et le sujet en ont été méconnus par Proclus et par d'autres néo-platoniciens. Un commentaire sur le Parménide était aussi demeuré inédit; et il n'y a pas longtemps non plus qu'on en a imprimé les sept livres. Le premier me paraît celui dont il serait possible de tirer le plus de fruit. C'est une sorte d'introduction où certains détails historiques se mêlent, un peu confusément, à des observations générales. On y puiserait quelques renseignements sur l'école d'Élée, sur les caractères qui la peuvent distinguer de celle de Pythagore, d'où elle semble sortie; sur les opinions que professaient Parménide et Zénon, même sur toutes les différentes branches de la philosophie grecque. Proclus y reconnaît trois écoles : l'italique, occupée des choses divines, intellectuelles et surnaturelles; l'ionique, livrée à l'étude de la nature : c'est l'école expérimentale; et l'attique, tenant le milieu entre l'une et l'autre, pour rectifier la seconde et développer la première. Remarquons aussi la distinction de trois dialectiques : l'une exerce l'esprit par des définitions, des divisions, des démonstrations; la deuxième l'établit dans la paisible contemplation du vrai; la troisième l'élève au-dessus de lui-même, en le guérissant de toute indocilité, en l'habituant aux fortes croyances. Mais ce livre est principalement destiné à exposer le dogme éléatique de l'unité : tout est un, et l'un est la cause de toutes choses : tout est substance ou se substantifie; tout est âme ou s'anime; Dieu est en tout, et tout est en Dieu. L'un est immuable, éternel, incorruptible : il n'y a de variable que l'autre. Tel est, Messieurs, dans l'école d'Élée, le fondement de toute science.

C'est, en théologie, une sorte de panthéisme, qui n'est point, à ce qu'on nous assure, celui de Spinosa : c'est, en idéologie, l'absolutisme, mais déduit, dit-on, d'observations psychologiques, par des méthodes exactes, semblables à celle d'Aristote, que Proclus veut bien déclarer ici la plus recommandable de toutes. Les six autres livres forment une longue paraphrase, où chaque texte du Parménide ramène perpétuellement les dogmes de la métaphysique, sinon obscure, du moins transcendante, dont nous venons de prendre une idée. Ce que j'y vois de plus utile, c'est que le commentateur met ou replace sous nos yeux un assez grand nombre de vers orphiques, d'oracles chaldaïques, de passages d'Hésiode, d'Homère, de Pythagore, de Parménide, de Zénon d'Élée, d'Empédocle, d'Héraclide de Pont, d'Héraclite, d'Aristote, de Théophraste, d'Eupolis, de Callimaque et autres. Le septième livre est suivi d'un supplément aride et défectueux, qui a été attribué à Damascius, l'un des derniers syncrétistes, mort au sixième siècle, mais qui pourrait avoir été rédigé encore plus tard. A tous ces commentaires métaphysiques, qui nous viennent de Proclus et de ses successeurs, il faut joindre celui qu'il a fait sur le Cratyle de Platon, et dont M. Boissonade a donné, il y a dix ans, une très-bonne édition; le Cratyle du moins tient à la science grammaticale. Les autres écrits de Proclus concernent les sciences mathématiques et physiques, et ne sauraient offrir aujourd'hui aucune notion profitable. Ce sont deux livres sur le mouvement, principalement extraits de la Physique d'Aristote; des scholies sur le premier livre des Éléments d'Euclide, un *Traité de la sphère*, qui n'est qu'une copie de plusieurs chapitres de Gémi-

nus, des positions astronomiques, un opuscule sur les éclipses, une paraphrase du Tétrabible astrologique attribué à Ptolémée. Delambre dit que les scholies sur Euclide sont d'une prolixité fatigante, mais qu'on y apprend quelques détails curieux de l'histoire des mathématiques; par exemple, qu'Euclide est chez les Grecs le quatorzième qui ait rédigé des éléments de géométrie. Voilà donc, Messieurs, quelles sont les diverses productions de Proclus : à ne considérer que l'étendue de ses connaissances et la variété de ses travaux, il occupe un rang distingué dans l'histoire littéraire du cinquième siècle. Peut-être, à une époque plus heureuse, eût-il recueilli et répandu de vives lumières : il eût donné de meilleures directions à ses vastes études, à l'activité de son imagination, à la puissance de sa pensée. Toujours a-t-il, tel qu'il était, excité parmi ses contemporains un enthousiasme qui a gagné quelques-unes des générations suivantes, et qui depuis trente-six ans paraît se renouveler en Allemagne, en Écosse, et même en France. Proclus a été proclamé le plus digne successeur de Platon, le prince de la philosophie éclectique, ou même plus généralement de la philosophie grecque : on l'a représenté rapprochant et éclairant l'une par l'autre toutes les connaissances humaines, grammaire, littérature, morale, métaphysique, géométrie, astronomie; réfléchissant avec éclat et sans confusion toutes les lumières qu'avait jetées dans les divers âges le génie des plus habiles maîtres, depuis Orphée jusqu'à Jamblique; embrassant dans son vaste esprit toutes les doctrines théologiques, dans son cœur pur tous les sentiments religieux; et devenant ainsi, comme l'a dit son historien Marinus, le pontife du

enre humain, l'hiérophante de l'univers, τοῦ ὅλου κόσμου ἱεροφάντην. Sans lui prodiguer à beaucoup près autant l'éloges, MM. de Gérando, Buhle, Tennemann, Tiedemann, ont tâché d'exposer ses idées plus clairement u'il ne l'avait fait lui-même, et les ont jugées dignes l'attention. Mais auparavant Brucker n'avait guère vu lans ses livres qu'un tissu ou qu'un amas de visions et l'impostures. Burigny, qui a écrit une notice sur sa vie, trouvait son style obscur, sa manière d'enseigner rès-confuse, l'ensemble de ses écrits un chaos de matières mal digérées, sa science fausse, et son système absurbe. Diderot, je vous l'ai déjà dit, le déclarait le plus fou des éclectiques. Mais ni la sévérité de ses censeurs, ni le désordre de ses propres livres, ne font autant de tort à sa mémoire que l'histoire de sa vie, telle que l'a composée Marinus, son élève et son successeur : elle ne laisse en doute que la question de savoir si les syncrétistes, depuis Ammonius Saccas jusqu'à Proclus, ont été des fourbes ou seulement des illuminés.

Après ce Marinus, dont on a aussi un commentaire sur les Théorèmes d'Euclide, les chefs ou les suppôts les plus connus de l'école éclectique sont Ammonius fils d'Herméas, Isidore de Gaza et Damascius. Il subsiste des scholies d'Ammonius sur les Catégories de Porphyre, sur celles d'Aristote et sur le traité de l'Interprétation. Damascius a vécu assez avant dans le sixième siècle, et son nom peut terminer la liste des syncrétistes. Il avait rédigé des mémoires historiques sur quelques-uns d'entre eux : à l'exception des extraits que Photius nous en a conservés, et de quelques fragments du *Traité des principes des choses*, tous les écrits de Damascius ont disparu, à moins qu'on ne lui attribue le supplé-

ment au commentaire de Proclus sur le Parménide de Platon. L'éclectisme avait compté, parmi ses adeptes, un grand nombre de femmes, dont la plus célèbre est Hypatia, fille du mathématicien Théon, et si savante elle-même, qu'elle occupa et honora une chaire de géométrie dans Alexandrie. Une populace fanatique la massacra et la pleura. Je ne retracerai point les circonstances de cet attentat, mais j'en rappellerai la date, l'année 415, parce qu'elle suffit pour dissiper deux erreurs qui se sont introduites et longtemps perpétuées dans les histoires de la philosophie. On a dit d'une part qu'Hypatia était épouse d'Isidore de Gaza ; de l'autre, que sa mort tragique avait éteint la philosophie alexandrine. Isidore était moins âgé que Proclus, qui n'avait que trois ans quand Hypatia périt. L'éclectisme s'est soutenu durant plus d'un siècle après cet événement, et, quoique transféré à Athènes, il paraît avoir été professé encore à plus d'une reprise au sein d'Alexandrie.

En général, cette secte a vécu en guerre avec le christianisme; cependant certains articles de la doctrine qu'elle professait pouvaient se concilier avec les dogmes de l'Évangile, et avaient été même adoptés par des écrivains ecclésiastiques d'une orthodoxie non suspecte. Mais le néo-platonisme était bien plus mis à contribution par les théologiens hétérodoxes, surtout par ceux qu'on appelait gnostiques, et qui se sous-divisaient en plusieurs familles. Un caractère commun à toutes ces sectes consiste dans les lumières transcendantes qu'elles prétendent avoir acquises sans employer les procédés de l'intelligence humaine, comme aussi sans le secours d'une révélation extérieure et positive. C'est la théosophie, la sagesse divine, la science que l'esprit

umain puise immédiatement au sein de Dieu. Le gnoscisme substitue ou du moins associe aux dogmes auentiquement révélés ceux qu'il découvre lui-même dans s profondeurs de son intelligence. Il veut, de son proe essor, atteindre des hauteurs qui ne sont, de son veu, ni accessibles à la simple raison, ni dévoilées à foi ; il revendique pour ses spéculations mystérieuses caractère et l'autorité de l'inspiration ; il se déclare abli à la source la plus sublime de toutes les connaisnces. Cette théosophie, Messieurs, se retrouve, sous s formes quelconques, en Asie et en Europe, presue à toutes les époques un peu connues de l'histoire l'esprit humain. Des livres orientaux, anciens et moernes, en recèlent les germes ou en exposent les déils. On a lieu de croire qu'elle avait pénétré dans l'éole pythagorique ; on la reconnaît dans certaines docines de Platon ; mais elle est enfin le principal élément u néo-platonisme alexandrin.

La simple philosophie, par le seul raisonnement, est-à-dire par des séries méthodiques d'observations, e déductions et d'analyses, s'est élevée quelquefois squ'aux dogmes de l'existence et de l'unité de Dieu, e l'immatérialité des âmes humaines, des récompenses des peines qui leur sont réservées dans une vie future. lais elle a trouvé bien plus épineuses les questions retives à la nature même de Dieu, aux substances émaées de lui, et particulièrement aux divers ordres d'esrits supérieurs ou inférieurs à celui de l'homme ; à origine ou à l'état primitif du monde et de chacune e ses parties ; aux principes du bien et du mal ; à l'enaînement des causes et des effets ; aux types univerels des idées ; aux réalités et aux apparences ; aux

transformations ou renouvellements, et aux destinées finales de toutes choses. Les uns ont pensé que de telles questions étaient insolubles, ou bien qu'elles ne pouvaient être résolues que par une révélation positive, et qu'il n'était ni possible ni utile d'ajouter un seul mot aux réponses obtenues par cette voie surnaturelle; les autres se sont promis de découvrir dans les régions supérieures de l'intelligence humaine un système de connaissances, un corps de doctrine qui embrasserait toutes ces matières : c'est l'idée générale que nous devons prendre du gnosticisme, et voilà comment toutes les sectes qui lui appartiennent se rattachent au mysticisme éclectique.

Il importe même d'observer que les plus anciens syncrétistes sont des gnostiques. Sous Marc-Aurèle, près d'un demi-siècle avant Potamon, qui passe pour le fondateur du néo-platonisme, Bardesane établissait deux principes, le père inconnu, Dieu souverainement parfait, et la matière éternelle, masse inerte, informe et ténébreuse, mère ou siége de Satan et source de tous les maux. Le Dieu suprême, en répandant hors de lui-même ses perfections et sa vie, se déployait en plusieurs éons qui procédaient par couples. Ces syzygies étaient au nombre de sept, qui, en y ajoutant le père inconnu et sa pensée, formait une ogdoade, qualifiée plérome. Outre les sept esprits planétaires, Bardesane admettait douze génies zodiacaux et trente-six autres intelligences astrales. Il distinguait l'homme intérieur et l'extérieur ou hylique, et présentait sous des formes nouvelles, avec de nouveaux développements, plusieurs idées empruntées à Platon.

C'est surtout au sein même de l'Égypte, à Alexan-

rie, que le gnosticisme présente, dès le second siècle
notre ère, un mélange de doctrines zoroastriques,
ythagoriques et platoniques, de croyances judaïques
chrétiennes, et de la théologie primitive des bords
u Nil. Ce syncrétisme, déjà si compliqué et si mystique,
ait peu de prise sur celles des sectes philosophiques
ui procédaient ou prétendaient procéder par voie d'ob-
rvation et de raisonnement; mais il devait convenir
toutes celles dont la métaphysique se composait plus
olontiers d'intuitions immédiates, d'inspirations exta-
ques, de faits de conscience, et de traditions secrètes.
'est donc avec les pythagoriciens et avec les néo-pla-
niciens que les gnostiques ont eu, jusqu'au sixième
ècle, des communications intimes et sensibles; avec
s premiers, par la doctrine mystérieuse des nombres,
ar des pratiques ascétiques et théurgiques; avec les
conds, par une philosophie transcendentale: Pytha-
re et Platon semblaient revenus en Égypte, où, sui-
nt d'anciennes traditions, ils avaient puisé leurs sys-
mes. Il est vrai que Plotin a écrit un livre contre les
nostiques; il combat leur dualisme, mais en établis-
nt les trois principes ἀγαθόν, νοῦς et ψυχή. Ce qu'il dit
la παρουσία, intuition de Dieu, de l'ἅπλωσις, simpli-
cation de notre être, et de l'ἕνωσις, union avec l'intel-
gence suprême, dépasse le mysticisme de la gnose.
our Jamblique, c'est un vrai théosophe. L'école à la-
uelle il appartient donne au premier principe les noms
absolu, de bien suprême, d'unité parfaite; au second
incipe, les noms de νοῦς et de λόγος. Elle construit un
érome des idées; elle hypostasie toutes celles qui tien-
ent à la science des choses immatérielles. Jamblique
dopte le nom même de γνῶσις; il l'applique à la con-

naissance innée, selon lui, que nous avons de Dieu, et qui se communique par des traditions mystérieuses. Il admet, il cultive l'art théurgique, que les platoniciens héritent enfin des Chaldéens. Proclus, au milieu de ses étranges arguments contre les chrétiens, recommande les fortes croyances comme les plus sûrs moyens de saisir la vérité. Dans son système, si ses écrits offrent réellement un système, tout émane d'une monade primitive, tous les êtres intelligents forment une chaîne unique, et Proclus se fait lui-même le dernier terme de cette série d'émanations sublimes. Il prétend commander à la nature, évite de se confondre avec elle, retire par degrés son âme de l'enveloppe corporelle, et s'attache, en vrai gnostique, à concentrer dans sa pensée les rayons de la Divinité. Les néo-platoniciens ne pardonnaient point au gnosticisme d'admettre des croyances chrétiennes : à son tour, le gnosticisme s'offensait des mythes grecs que les philosophes s'obstinaient à conserver; mais, de part et d'autre, on puisait dans les mêmes sources égyptiennes et orientales; et ces écoles, plutôt émules qu'opposées, tendaient à se réunir. Voilà pourquoi, Messieurs, bien que les doctrines gnostiques paraissent tenir beaucoup plus à la théologie qu'à la philosophie, je n'ai pu me dispenser de les rapprocher de l'éclectisme alexandrin : elles sont réellement ses sœurs. Il a contribué avec elles à semer la discorde au sein des Églises, à imprimer une marche rétrograde à l'esprit humain, à interrompre et retarder tous les progrès, à mettre en crédit la théurgie, la magie, l'astrologie, les sciences et les arts occultes, compléments naturels et immanquables du mysticisme.

Brucker a extrait des livres de l'école néo-platoni-

ienne, et des divers documents qui la concernent, trois ent quatorze propositions, qu'il a distribuées sous les itres de dialectique, métaphysique, psychologie, cosologie, théologie et morale. C'est le corps entier de a doctrine syncrétique rédigé par articles. Si je pouais mettre sous vos yeux cette série de sentences, ce erait l'histoire la plus réelle de la secte qui se disait clectique, et vous pourriez juger très-immédiatement e sa méthode et de son langage. Mais la multitude, l'incohérence et l'obscurité de ces oracles m'obligeront ne vous en présenter qu'un fort petit nombre, qui, e crois, vous suffira, surtout après les détails dans esquels je suis entré déjà, en vous entretenant des crits de Plotin, de Porphyre, de Proclus et de Jamblique.

Il y a cinq genres analogues les uns aux autres, tant ans le monde intelligible que dans le monde corporel. — Les cinq genres du monde sensible, qu'on pourrait éduire à trois, sont : la substance, l'accident qui est dans a substance, l'accident dans lequel la substance est ellenême, le mouvement, et la relation. — Dans le monde ntelligible, l'ordre naturel est de descendre du prenier principe à l'entendement, et de l'entendement à l'âme : voilà les trois termes, ni plus ni moins. Il ne eut pas y en avoir moins, puisqu'il y a diversité enre eux. Il ne peut pas y en avoir plus; car la raison émontre que l'énumération est complète. On ne conoit aucune moyenne entre l'entendement et l'âme : la raion, procédant de l'entendement dans l'âme, rend l'âme ntellectuelle. — Du principe souverainement parfait manent d'abord les êtres les plus parfaits après lui, et le premier de ces êtres est l'entendement, le νοῦς. — Le principe souverain réalise tout ce qui est émané

de lui : en rappelant les émanations dans son sein, il les empêche de dégénérer en matière. — L'entendement, première émanation, n'a pu être stérile : qu'a-t-il engendré? l'âme, seconde émanation, moins parfaite que la première, mais plus parfaite que celles qui l'ont suivie; l'âme, hypostase de l'entendement, auquel elle est inhérente, par lequel elle est éclairée et fécondée. — Il y a deux ordres de dieux dans le ciel incorporel, les uns intelligibles, et les autres intelligents : les premiers sont les idées mêmes, les seconds sont des entendements béatifiés par la contemplation des idées. — L'âme du monde et l'âme de l'homme ont la même nature; ce sont comme deux sœurs. Cependant les âmes des hommes ne sont point à l'âme du monde ce que les parties sont au tout; car il faut bien que l'âme du monde soit tout entière partout; elle ne doit pas être divisée. Les essences vraies ne résident que dans le monde intelligible. C'est aussi le séjour des âmes; c'est de là qu'elles passent dans notre monde sensible. — Les âmes ont leurs révolutions, comme les astres ont leur apogée et leur périgée. Elles descendent du monde intelligible dans le monde matériel, remontent de celui-ci dans l'intelligible; et voilà pourquoi on lit au ciel leurs destinées. — L'univers est parfait; il a tout ce qu'il peut avoir; il se suffit à lui-même. Il est rempli de dieux, de démons, d'âmes, d'animaux et de plantes. Les âmes justes, répandues dans la vaste étendue des cieux, donnent le mouvement et la vie aux corps célestes. — L'âme, séparée du corps, conserve, dans ses révolutions à travers les cieux, la nature dominante, soit végétative, soit sensitive, soit rationnelle, qu'elle a eue dans le corps. Le caractère qui la distin-

guait lui demeure dans le monde intelligible, et retient ses autres puissances engourdies et captives. Selon que nous avons vécu, nous renaissons plantes, brutes, ou hommes, oiseaux de proie, bêtes féroces, ou bonnes créatures. — La marche des astres est réglée; ils portent les empreintes de toutes choses; ils annoncent donc l'avenir. L'univers est plein de symboles; le sage étudie ces signes, et les inductions qu'il en tire sont fondées sur l'harmonie universelle. — Il n'y a point de démons dans le monde intelligible; ce sont des dieux qu'on y a nommés démons. — Dans la région du monde sensible, comprise depuis la terre jusqu'à la lune, il y a des dieux visibles, dieux du second ordre, qui dépendent des intelligibles, comme les splendeurs dépendent des étoiles. — Les dieux et les âmes sont les deux ordres extrêmes des choses célestes : les héros constituent l'ordre intermédiaire. — L'enthousiasme suspend l'usage des sens; il met l'âme sous l'empire d'un dieu qui la poursuit, l'agite, la tourmente, et l'élève au-dessus de la nature commune : c'est ainsi que s'acquiert la philosophie transcendante, la seule complète et véritable. — L'homme a deux âmes : l'une qu'il tient du premier principe intelligible, l'autre provenant du monde corporel. La première retourne sans cesse à sa source, et la fatalité ne l'enchaîne pas; la seconde est asservie aux mouvements des mondes. — Chacun de nous a son démon qui préexistait à l'union de l'âme et du corps; c'est lui qui les a unis. Il conduit l'âme, il l'inspire; c'est toujours un bon génie. Les mauvais génies n'ont pas de district. — Pour adoucir l'esclavage des âmes incorporées, ou pour finir leur exil, la philosophie emploie deux purifications, l'une rationnelle et l'autre

théurgique, qui toutes deux concourent à élever successivement l'âme à quatre degrés de perfection : le plus haut est la théopathie, l'état où l'on sent avec Dieu ou en Dieu. Les vertus ou qualités de l'homme sont ou physiques, ou morales et politiques, comme les quatre dites cardinales, ou spéculatives et philosophiques, ou expurgatives et sanctifiantes, ou enfin théurgiques. Celles-là sont les plus hautes; elles mettent l'homme en commerce avec les âmes libres, avec les héros, avec les démons, avec les dieux.

J'écarte, Messieurs, près de trois cents autres propositions, qui seraient plus difficiles à comprendre et à traduire : notre langue n'est point assez riche en expressions vagues, en nomenclatures mystérieuses. En nous enfonçant plus avant dans le monde intelligible des néoplatoniciens, nous risquerions de le trouver tout à fait inintelligible. Je crois en avoir dit assez pour être en droit de conclure que le syncrétisme alexandrin aboutissait au pur mysticisme ou illuminisme : c'était là le résultat du mélange de la doctrine de Platon avec des doctrines métaphysiques puisées à tant d'autres sources. On y retrouve bien, non pourtant sans altérations et sans nuages, les dogmes fondamentaux qui appartiennent à la plupart des philosophies, depuis celle de Socrate jusqu'à celle de Locke inclusivement, je veux dire l'existence de Dieu, la vie future, la loi morale; mais, si vous mettez à part ces premières bases de l'instruction commune, le surplus de l'enseignement dit éclectique ne vous peut offrir que des théories imaginaires, qui ne sont les fruits d'aucune étude de la nature, d'aucun véritable travail de l'esprit. Il ne faut qu'en avoir le loisir et la volonté, pour associer ainsi des termes

bstraits et pour en former de prétendus systèmes : ce 'est là qu'un genre de romans, et ce n'est assurément as le plus ingénieux ; je crois que c'est le moins intructif. L'influence de cet enseignement n'a été que trop ensible depuis le second siècle de l'ère vulgaire jusqu'au ixième siècle : il est une des causes qui ont contribué e plus efficacement à éteindre le bon goût et la vraie cience, à flétrir toutes les branches de la littérature, fermer la carrière des beaux-arts, à ouvrir un long ge de ténèbres et de servitude. Jamais les peuples n'ont lus de liberté que de lumières : il faut au milieu d'eux es connaissances très-étendues et surtout fort exactes our établir ou maintenir leurs droits. Où les prestiges 'accréditent, se propagent et enveloppent la raison, il st nécessaire que quelque tyrannie ou usurpation adienne ; et la philosophie mystique offrait trop de chances, trop de facilité aux oppresseurs, pour qu'ils ne ussent pas en profiter.

L'expression de moyen âge n'est pas toujours emloyée d'une manière précise. Quand on veut en bien éterminer le sens, on fixe l'ouverture de cet âge à 'année 476, époque de la chute d'Augustule, fin de 'empire d'Occident, et la clôture à l'année 1453, quand a prise de Constantinople par les Turcs termine les nnales de l'empire grec ou oriental. C'est un espace de euf cent soixante-dix-sept ans, ou d'environ dix sièles. Ces limites sont assurément celles qui conviennent e mieux dans une histoire universelle ; mais il est difficile de les imposer aussi strictement à une histoire spéciale. Pour achever celle du néo-platonisme, il nous a fallu descendre jusque dans le sixième siècle ; et nous avons conduit celle de l'aristotélisme jusqu'au même

terme. J'appliquerai donc le nom de philosophie du moyen âge aux doctrines enseignées après l'an 560 et jusque vers 1500; cours d'environ neuf cent quarante ans, que l'an 1000 sous-divisera en deux séries, la première aboutissant à la plus profonde nuit, et la seconde offrant par degrés les lueurs qui ont lentement ramené le jour.

La plus remarquable des notions générales établies à la fin du sixième siècle était celle qui fixait à sept le nombre des arts libéraux, la grammaire, la rhétorique, la dialectique, l'arithmétique, la musique, la géométrie et l'astronomie. Cette nomenclature remontait à Marcianus Capella, auteur latin du quatrième siècle : elle fut reproduite et, pour ainsi dire, consacrée par Cassiodore, qui vivait et écrivait encore après 562. Depuis ce temps, elle a servi en quelque sorte de plan d'études. C'était le système d'enseignement usité auprès des églises et au sein des monastères, surtout de ceux de l'ordre de Saint-Benoît. Dans la suite, on a partagé les sept arts en *trivium* et *quadrivium* : les trois premières routes de la science étaient la grammaire, la rhétorique, et la dialectique ou logique; les quatre autres, le calcul, le chant, l'arpentage, et l'étude des astres. On s'épuisait en arguments pour prouver que l'énumération était complète, qu'il ne pouvait y avoir ni plus ni moins d'arts, et que cette manière de distribuer les études profanes était la meilleure possible. En des âges plus antiques et plus éclairés, la classification des connaissances humaines n'aurait point paru si facile, ni leur horizon si resserré. Toujours était-ce un plan quelconque d'instruction élémentaire, d'enseignement traditionnel. Du reste, Cassiodore n'a pas seulement écrit sur les sept arts libéraux; il a laissé un *Traité de l'âme*,

et pris ainsi une place parmi les métaphysiciens, mais sans s'y distinguer ni par l'originalité de sa doctrine, ni par l'exactitude de sa méthode. Ce ne serait pas dans l'histoire de la philosophie qu'on pourrait le trouver célèbre.

Le nom de philosophe inspirait alors un mépris et quelquefois une horreur que semblaient justifier les délires de la plupart de ceux qui le portaient en Orient et en Occident; car c'étaient des enthousiastes ou des charlatans, astrologues, magiciens, sorciers, thaumaturges. Le syncrétisme ou mysticisme avait déshonoré pour longtemps la philosophie; et ce discrédit s'étendait de jour en jour sur toutes les branches de la littérature profane. La seule science qui fût encore honorablement cultivée était la théologie; et, de tout le reste, ce qu'on pouvait espérer de sauver du naufrage se réduisait en effet à quelques éléments des sept arts.

Au septième siècle, Isidore de Séville écrivit vingt livres d'*Origines*, deux de *Synonymes*, deux *Sur les différences*, des traités *Du souverain bien et de la nature des choses*, outre des ouvrages de pure théologie et d'histoire. On peut recueillir chez lui quelques notions positives, propres à éclairer, bien qu'elles ne soient pas toujours très-exactes, la science du langage et par conséquent celle des idées. C'est à ce titre que nous devons le remarquer ici dans l'absence de philosophes plus dignes de ce nom. De son temps, un auteur grec, nommé Léon Magentinus, commentait la première partie des Analytiques d'Aristote et le traité de l'Interprétation. L'école péripatétique ne s'était donc pas fermée; mais ces faits ont trop peu d'importance pour qu'il y ait lieu de nous y arrêter.

Bède, au huitième siècle, rouvrit aussi les écrits d'Aristote; il traita, en langue latine, de la nature des choses, comme avait fait Isidore, et s'occupa plus particulièrement des éléments, des substances, de l'arithmétique, de l'art nautique, de l'astronomie. Ces livres-là, qui ne sont aujourd'hui à peu près d'aucun usage, n'ajoutaient rien de considérable à l'enseignement philosophique, et continuaient seulement les traditions.

Le neuvième siècle nous fournit les noms d'Alcuin et de Scot Érigène; et, chez les Grecs, ceux de Photius et de l'empereur Basile. Alcuin, à vrai dire, appartient plus au siècle précédent, puisqu'il est mort septuagénaire en 804. Il est justement célèbre pour avoir secondé ou même excité le zèle de Charlemagne en ce qui concernait l'instruction publique : il a donné à la cour de ce prince des leçons de rhétorique, de dialectique et en général des arts libéraux, dont on le nommait le sanctuaire, *artium liberalium sacrarium*. Grammairien, historien, possédant presque toutes les connaissances qui n'étaient pas tout à fait éteintes de son temps, il a droit à beaucoup de qualifications, plutôt qu'à celle de philosophe. Les écrits de Jean Scot Érigène, y compris ses *Dialogues sur la division de la nature*, sont devenus plus inutiles : ils tiennent d'ailleurs à la théologie, et n'ont pas été trouvés assez orthodoxes. Cet Irlandais, qui mourut en 875, ne saurait être confondu avec un docteur du treizième siècle, fameux sous ce même nom de Scot. Quelque renommé que soit Photius dans les lettres et dans l'histoire, je ne fais ici mention de lui qu'à raison des extraits qu'il nous a conservés de plusieurs anciens livres de métaphysique, de dialectique et de morale; il manquerait sans lui plus

de pages aux annales déjà trop incomplètes de ces sciences. Nous n'avons point à nous occuper de l'*Abrégé de droit ancien*, ni des soixante livres de constitutions impériales, dites *Basiliques*, que l'empereur Basile le Macédonien a commencé ou fait entreprendre. Mais il est ou passe pour être l'auteur d'une exhortation à son fils Léon, divisée en soixante-six chapitres, et contenant des principes ou des maximes de philosophie morale. Ce manuel, fort sage, mais fort simple et presque puéril, ne peut, Messieurs, vous être cité qu'à défaut d'ouvrages appartenant réellement à la science des idées et des mœurs.

Tout comme son aïeul Basile, l'empereur Constantin Porphyrogénète voulut être auteur ou réputé tel. Il donna son nom à des novelles ou constitutions. On fit, par son ordre, un recueil politique, historique et moral, un autre recueil en deux livres sur la médecine vétérinaire, un recueil encore en vingt livres sur l'agriculture. Toutefois, plusieurs savants estiment que cette dernière compilation nous vient d'un Cassianus Brutus, plus ancien que le Porphyrogénète. La collection d'extraits historiques, politiques et moraux, comprenait cinquante-trois titres : il ne nous en est parvenu que deux, le vingt-septième traitant des *Ambassades*, et le cinquantième *des Vertus et des vices*. On cite comme des productions personnelles de ce prince, une vie assez fabuleuse de son aïeul Basile, quelquefois attribuée à Léonce de Byzance, et un opuscule sur une image de J. C. Quatre autres ouvrages feraient honneur à Constantin s'ils étaient réellement de lui, comme il est possible en effet : le premier est un traité plus historique que théorique sur l'administration de l'empire ; le second

consiste en deux livres sur les usages et les cérémonies de la cour de Byzance; le troisième est une tactique terrestre et navale, le quatrième est une description des provinces, l'un des monuments les plus instructifs de la géographie du moyen âge. Vous penserez, Messieurs, que ces travaux ne peuvent guère faire inscrire le nom du Porphyrogénète sur la liste des philosophes; mais vous voyez par là combien les hommes tant soit peu dignes de ce nom étaient devenus rares, même au sein des villes les plus studieuses, les plus riches en écoles, en livres et en traditions.

En Occident, l'un des hommes les plus instruits était un Français nommé Gerbert, qui a été précepteur du roi de France Robert, fils de Hugues Capet. Des chroniqueurs l'ont appelé Gerbert le Philosophe. Il reste dans ses écrits des traces de ses diverses études, tant morales que mathématiques. On dit qu'il construisit une horloge et qu'il avait connaissance des chiffres arabes. Il passait pour sorcier; et, lorsqu'en 999 il fut élu pape sous le nom de Sylvestre II, on le soupçonna d'avoir employé la magie à obtenir la tiare, qu'il a portée jusqu'en 1003. Nous devons le compter dans le très-petit nombre des personnages qui, en ce siècle, faisaient encore quelques efforts pour répandre le goût des sciences.

L'instruction de Gerbert, qu'il ne faut pourtant pas se figurer comme très-profonde ou très-étendue, lui venait, à ce qu'il semble, de quelques communications avec des Sarrasins d'Espagne. Au sein des ténèbres de cet âge, et quand elles couvraient l'Europe entière, quelques rayons de lumière avaient recommencé de luire en Orient. Les Arabes, après avoir pris Alexan-

drie en 638 et brûlé la bibliothèque, ne tardèrent point à la regretter : ils sentirent le prix des connaissances; et tous les restes des travaux de l'antiquité leur semblèrent dignes d'être soigneusement recueillis. Ce désir de s'instruire, qui s'était manifesté chez eux dès le temps de la dynastie des Ommiades, acquit plus d'activité sous les califes abassides, particulièrement sous Al-Mamoun, au neuvième siècle. Ils se mirent donc à rassembler, à traduire, à commenter ce qu'ils purent trouver de livres grecs, et conçurent pour ceux d'Aristote une prédilection invariable, qui leur fait beaucoup d'honneur. Condillac prétend que les travaux des Arabes ont nui aux progrès de l'esprit humain : c'est une opinion que je ne saurais partager. Il est bien vrai que les Arabes n'ont donné ni une impulsion rapide ni une direction sûre aux études philosophiques; mais ils en ont ranimé le goût. Ils ont ouvert la carrière des méditations et des recherches, ils ont cultivé la géométrie, créé ou achevé l'algèbre et même l'arithmétique, jeté dans la médecine et dans l'histoire naturelle beaucoup d'erreurs, et un certain nombre de notions saines, fruit de l'observation et de l'expérience. S'ils ont moins éclairé la métaphysique ou la philosophie générale, il faut songer d'abord que, par la nature même des choses, ce genre de progrès ne vient guère qu'après tous les autres, et en second lieu il faut tenir compte de l'immense dommage causé par les syncrétistes, auxquels ils succédaient presque immédiatement. Selon toute apparence, les Arabes ne retrouvaient les écrits d'Aristote qu'altérés et défigurés par l'école mystique, qui s'était tant appliquée à les concilier avec ceux de Platon.

Avant l'an 1000, trois philosophes orientaux, Alkendi,

Thabet ou Thebit, et Alfarabi, étaient entrés déjà dans la carrière des sciences. On les a placés tous trois au dixième siècle; les deux premiers pourraient être un peu plus anciens. Nous les rejoindrons à leurs successeurs dans notre prochaine séance, où nous suivrons l'histoire de la philosophie du moyen âge, de cet an 1000 à l'an 1300.



SIXIÈME LEÇON.

PHILOSOPHIE DU MOYEN AGE, DE L'AN 1000 A L'AN 1300.

Messieurs, la secte des néo-platoniciens a duré jusque dans le sixième siècle de l'ère chrétienne. Elle avait eu pour chef, au cinquième, l'ardent et laborieux Proclus; et jamais le mysticisme des prétendus éclectiques ne s'était élevé plus haut. Rien ne lui manquait plus de ce qui pouvait lui mériter le titre de transcendant ou même de transcendental, si cette dernière syllabe doit ajouter plus de force et de valeur à l'expression. L'enthousiasme semblait avoir atteint son degré suprême; l'extase, son plus sublime ravissement. Cependant, soit par l'effet des conjonctures politiques, soit en vertu d'une loi fatale qui condamne toujours à descendre du faîte où l'on est monté, le néo-platonisme éprouva, pendant le sixième siècle, une décadence sensible et rapide: son école paraît fermée après Damascius ou quelque autre maître encore moins célèbre. Mais il avait éteint le goût des études positives, et trop bien préparé le moyen âge de la philosophie. Nous avons, Messieurs, déjà parcouru la première moitié de cette nuit profonde, et nous n'aurions pu nous y arrêter fort longtemps; car, de l'an 600 à l'an 1000, l'histoire des travaux philosophiques, s'il en est alors auquel ce nom convienne, se réduit à un très-petit nombre de faits. Vous y avez remarqué les préventions conçues contre les philosophes, tous réputés magiciens, l'énumération des sept arts libéraux distribués en *tri-*

vium et *quadrivium ;* quelques écrits d'Isidore de Séville au septième siècle ; de Bède au huitième ; d'Alcuin, de Scot Érigène et de Photius au neuvième ; de Gerbert ou Silvestre II au dixième ; travaux plus destinés à perpétuer des traditions qu'à étendre des connaissances, mais qui touchaient pourtant à la grammaire, à la dialectique, à la métaphysique, à la morale, quelquefois même aux sciences naturelles, au calcul et à la géométrie. Les Arabes commençaient à se livrer en ces temps à des études laborieuses, qui peuvent sembler dignes d'attention tant par leurs propres objets qu'à raison de l'influence qu'elles ont exercée plus tard sur celles de l'Occident.

A partir de l'an 800, une application soutenue à lire et à traduire des livres grecs avait formé chez les Orientaux des mathématiciens habiles et des médecins plus renommés encore, tels que Mesué. Mais, si l'on ne tient compte que de ceux qui se sont occupés de philosophie générale, la liste peut commencer par Alkendi. Tout en exerçant la médecine, il expliqua les livres dont se compose l'Organon d'Aristote, rédigea des *Questions de logique et de métaphysique*, un *Traité de philosophie intérieure*, des exhortations à cette étude et à celle des mathématiques. Il pourrait passer pour le Thalès ou le Pythagore des Arabes, s'il ne s'était rangé lui-même dans l'école péripatéticienne. Il a donné l'excellent exemple d'appliquer les sciences l'une à l'autre, d'établir entre elles des relations propres à les éclairer toutes et à les agrandir. Il ne faut pourtant pas croire que son goût pour la dialectique fût très-éclairé : il a perdu beaucoup de temps à paraphraser des livres mal transcrits, et dont il ne pouvait

ncore avoir la clef. Thabet, plus communément ommé Thébit, parcourut les mêmes carrières : Casiri ui attribue plus de cent cinquante ouvrages en arabe t en syriaque, traités de logique, de musique, de éométrie, d'astrologie, de théologie, de médecine, hronique des rois de Syrie, traductions d'Aristote, l'Euclide, d'Archimède, de Ptolémée, de Galien. On eut supposer que Thabet est mort vers l'an 900, et u'Alfarabi a vécu jusqu'en 950. Celui-ci était déjà ne sorte de syncrétiste, sans mysticisme toutefois : l prétendait concilier Aristote et Platon, et les comrenait assez peu pour les trouver d'accord. Du reste, 'était surtout Aristote que les mahométans prenaient our maître : ils résolurent de le mettre en harmonie vec le Coran; et ce projet n'aboutit qu'à les diviser ux-mêmes en un nombre de sectes qu'on porte à soixantelix. On retrouve chez eux, comme chez les Grecs et hez les Latins, la manie des disputes et celle des comnentaires. Les scholies d'Alexandre d'Aphrodisie sur ristote servirent de texte aux paraphrases d'Alfarabi, ui ne manquèrent pas d'être expliquées à leur tour. Rhasis ou Razi, médecin plus célèbre de ce dixième iècle, a laissé quelques essais de métaphysique, mais uxquels sa renommée n'est point assez attachée pour u'il y ait lieu de nous y arrêter.

Avicenne, qui naquit en 980 et mourut en 1037, ne erait pas non plus très-illustre comme philosophe, quoiqu'il ait composé des livres de dialectique, de nétaphysique, de physique générale, des traités de l'âme, de la sphère et des étoiles. La meilleure part de es œuvres est consacrée à l'art d'Hippocrate et de Galien. Ce qu'il nous importe d'observer dans tous ces

travaux des Arabes, c'est le mélange ou le combat de la méthode expérimentale avec un incurable penchant aux doctrines occultes. Le syncrétisme a passé par là; et il faudra bien du temps pour que l'esprit humain, se replaçant en présence des systèmes antiques de philosophie, reprenne et poursuive le cours des véritables recherches.

Le seul écrivain grec que nous ayons quelque sujet de remarquer dans le cours du onzième siècle s'appelle Psellus. On peut compter cinq personnages du nom de Psellus : celui dont je veux parler est Michel Constantin Psellus le jeune, né à Constantinople en 1020 et mort vers 1081. Qu'il soit l'auteur de tous les écrits connus sous son nom, cela n'est pas indubitable; mais il est commode et très-permis de le supposer. Le plus curieux est un *Dialogue sur les diables*; nous y apprenons que l'espèce démoniaque correspond au triangle scalène (à trois côtés inégaux), l'espèce humaine au triangle isoscèle (deux côtés égaux, un inégal), et la nature céleste au triangle équilatéral; que les démons, divisés en six classes, remplissent l'air, la terre et les eaux. Psellus examine particulièrement les actions des diables, leurs rapports avec nous, les piéges qu'ils nous tendent, les moyens d'y échapper. Un autre de ses ouvrages a une matière bien plus étendue; ce sont des questions et des réponses sur toutes les sciences. On a de lui un traité des pierres, et de l'usage qu'on en peut faire dans l'art de guérir, car il était aussi médecin; un traité du grand œuvre; un abrégé de la science mathématique, comprenant l'arithmétique, la musique, la géométrie et l'astronomie, c'est-à-dire le *quadrivium*. Vous savez qu'en y ajou-

tant le *trivium*, grammaire, rhétorique et logique, on avait les sept arts libéraux; mais on s'apercevait que ce n'était point là le système complet des connaissances nécessaires, et l'on commençait à élever au-dessus des sept arts la médecine, la jurisprudence et la théologie. Ces trois grandes branches allaient devenir, un siècle après, les trois premières facultés des universités; les arts ne devaient plus être que la quatrième : c'est celle qui est aujourd'hui divisée en deux, sous les noms de lettres et de sciences, à peu près le *trivium* et le *quadrivium*. Ainsi se dessinait ce vieux arbre scientifique, et Psellus en parcourait déjà tous les rameaux. Il commentait la Logique et la Physique d'Aristote, les Oracles de Zoroastre, le roman d'Achille Tatius. Il dissertait sur les antiquités de Constantinople, écrivait une *Introduction à la dialectique*, un *Traité des facultés de l'âme*, des panégyriques, des vers sur les vertus et les vices, sur Tantale et sur Circé. Il avait un goût si décidé pour les vers, qu'il a versifié jusqu'au droit civil et au droit canon. Il a même, toujours par zèle pour la poésie, commenté les vers de son contemporain Philippe le Solitaire, qui ont pour titre *Dispute entre l'âme et le corps*. Malgré le caractère théologique qui domine dans ses ouvrages, la nature et l'étendue des sujets qu'il a traités le placent parmi les philosophes; et, comme tel, il est en général péripatéticien : il a plus étudié Aristote que Platon.

En Occident s'élevait la dispute des réalistes et des nominaux; et elle se compliquait tellement d'applications et de discussions dogmatiques, qu'on se persuada qu'elle devait être terminée par les dépositaires des traditions religieuses. L'importance de cette contro-

verse ne saurait être sentie par ceux qui ne font attention qu'aux arguments également déplorables de l'un et de l'autre parti; mais, au fond, la question était la plus grave qui pût s'agiter. Il s'agissait de choisir, pour toute la carrière des études philosophiques, la bonne ou la fausse route. Si les universaux, c'est-à-dire les essences de Platon, les formes substantielles d'Aristote et généralement les abstractions n'existaient que dans l'esprit et dans le langage; s'ils n'étaient que les expressions sommaires d'un genre ou d'un faisceau de connaissances, ainsi que le soutenait Roscelin, chef des nominaux, dès lors il fallait n'attribuer de réalité qu'aux individus, et reconnaître dans les idées particulières ou singulières les éléments ou les commencements de toutes les autres. Si au contraire les natures, les qualités, les accidents étaient des êtres positifs, ayant hors du discours et de la pensée une existence absolue et même immuable, comme le prétendaient Guillaume de Champeaux et les réalistes ses disciples, la philosophie devenait la description d'un monde essentiel et intelligible, antérieur et supérieur à celui dont le spectacle frappe nos sens. Les écoles ne manquèrent point de préférer ce second et sublime système; engagées dans les ténèbres, elles s'y enfoncèrent et n'en sortirent plus. Vous observerez, Messieurs, qu'elles ne croyaient pas donner gain de cause à Platon contre Aristote; les universaux paraissaient appartenir également à l'une et à l'autre philosophie, et c'était un jugement péripatétique, plutôt encore que platonique, que l'on prononçait, en condamnant Roscelin en 1092. Je n'examine pas si, plusieurs années auparavant, un autre docteur nommé Jean avait professé le premier la doctrine des

ominaux : il suffit qu'elle ait valu à Roscelin, chanoine le Compiègne, un anathème, un exil, et dix ans de ribulations. Il se peut d'ailleurs que sa conduite ait té répréhensible; celle de ses adversaires n'était pas rréprochable; et il ne s'agit que de son opinion phiosophique. Guillaume de Champeaux renouvela, peu l années après, la querelle contre l'infortuné Abélard.

Ce Guillaume, qui d'archidiacre de Paris et de proesseur de théologie fut [illegible] évêque de Châlons-sur-Marne et mourut dans [illegible] ître en 1121, est souvent désigné comme l[illegible]ur de l'enseignement ppelé scolastique. Ce n[illegible] un fait général, ou plutôt résume une suite de faits d'une si grave imporance dans l'histoire de la philosophie, que nous devons ous efforcer d'y attacher des idées positives. Quelques crits d'Aristote avaient pénétré en France dès le neuième siècle; et au dixième on expliquait déjà, en ceraines écoles, le traité de l'Interprétation ou des signes le la pensée. Les traductions faites par les Arabes n'ont u être apportées dans nos contrées qu'au retour de a première croisade, entreprise en 1095; et il n'est as même très-probable que les docteurs français en ient fait un grand usage dans le cours du douzième iècle. Mais, de quelque manière que ce fût, ils avaient ntre les mains, on ne peut en douter, plusieurs livres d'Aristote traduits en latin; et ils s'attachaient de préérence, non aux plus instructifs, non aux plus faciles à comprendre, non à ceux qui traitent de la rhétorique, de la poétique, de la morale, de la politique, de l'histoire naturelle des animaux, mais à sa dialectique, dont la lecture exigeait des connaissances qu'on n'avait point, mais plus encore à ses livres de métaphysique



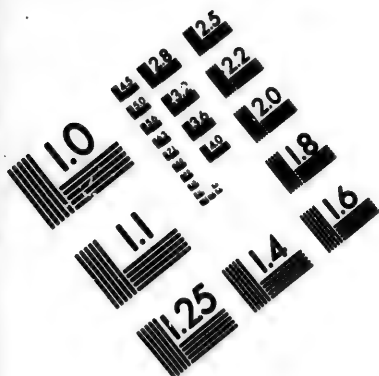
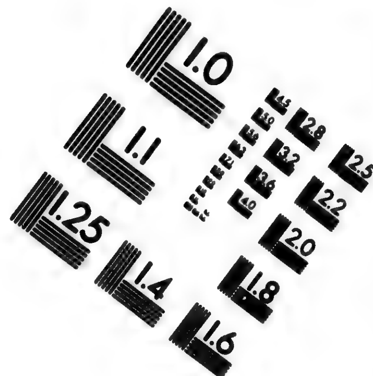
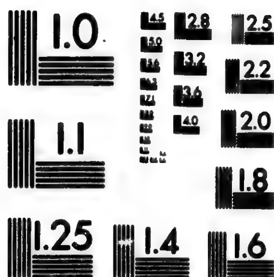



IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)

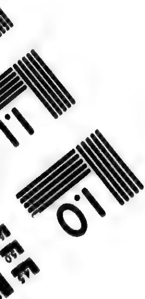








2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
4.0
1.8


1.1
1.0

et de physique générale; livres profondément obscurs, soit qu'ils fussent déjà tels en sortant de la plume de l'auteur, ce qui n'est pourtant guère croyable, soit plutôt que les interprètes, les copistes, les éditeurs, les aient incurablement défigurés. Cependant, moins ces livres étaient intelligibles, plus ils acquéraient d'autorité : et fort souvent, sur des matières philosophiques ou même théologiques, la question se réduisait au seul point de savoir ce qu'ils décidaient. Si depuis on s'avisa quelquefois de les juger et de les condamner, ils ne tardèrent guère à reprendre faveur; et, quoique leur fortune ait été variable, à tel point qu'on en a fait particulièrement l'histoire, ils n'ont pas cessé, jusqu'au delà du quinzième siècle, de fournir des arguments et de prétendus principes aux différentes sectes de disputeurs.

Voilà donc, Messieurs, comment se répandit, au sein des écoles occidentales, le goût des généralités et des abstractions, c'est-à-dire d'un genre de sciences qui n'exige ni recherches, ni lectures, ni expériences, ni calculs, mais auquel suffit la vaine subtilité qu'il exerce et qu'il développe. Quoiqu'on répétât de temps en temps, après Aristote, que rien ne parvient à l'entendement qu'à l'occasion ou en conséquence de quelque affection sensible, on s'empressa de rassembler, à l'entrée de chaque genre d'études, un amas d'idées universelles, de définitions par le genre et par l'espèce, de divisions catégoriques, de propositions plus ou moins abstraites. Au delà de ces principes ou de ces notions préliminaires, qui, disait-on, s'établissaient d'elles-mêmes, par leur propre et naturelle évidence, on prétendait ne plus rien avancer sans preuve ou même sans

démonstration, parce qu'en effet on allait toujours se fondant sur ces généralités.

Quand nous avons intérêt de bien savoir quelque chose, de nous assurer de la vérité d'un résultat, il nous est indispensable de bien reconnaître le sens des termes qui l'expriment, et de vérifier un à un tous les faits ou tous les rapports qu'il embrasse ou qu'il suppose. Cette vérification peut quelquefois être longue et pénible; mais, une fois qu'elle est faite, elle aboutit à une connaissance réelle, s'il y a lieu d'en acquérir une en effet sur la matière dont il s'agit. Dès lors tous les mots correspondent à autant d'idées précises, et nous savons au juste en quoi ces idées diffèrent, ce qu'elles ont de commun, quelles sont celles qu'il faut réunir ou diviser pour obtenir l'équivalent d'une autre. De là ces déductions naturelles qui forment le tissu de tout discours proprement dit, et qui étendent indéfiniment la sphère de la véritable science. Voilà comment on sait, et voilà aussi comment on prouve; car prouver n'est autre chose que rendre compte de ce qu'on a fait pour savoir.

La scolastique, au contraire, prouve en combinant des propositions ou des phrases qui énoncent des jugements, qui déclarent qu'une idée est ou n'est pas comprise dans une autre. Elle réduit même toutes ces combinaisons de phrases à une seule forme, qu'elle appelle syllogisme, et qui consiste à rapprocher de telle sorte trois propositions, que la troisième paraisse engendrée par les deux premières. En effet, les deux prémisses étant supposées vraies, la conclusion doit s'ensuivre nécessairement, si l'on a observé certaines règles ingénieuses qui ont été recueillies dans les écrits

d'Aristote. Mais bien conclure n'est point prouver; et jamais nous ne serions tentés de regarder ces deux expressions comme synonymes, si l'enseignement scolastique ne nous avait habitués à les confondre. Les conclusions vicieuses sont rares; il est peu difficile de les éviter. Mais les vaines hypothèses, les abstractions creuses et les mots obscurs ont envahi le domaine des sciences; et, bien loin que la scolastique prémunisse contre ces illusions, elle accoutume à les prendre pour les données. Elle trompe l'activité de l'esprit humain en l'exerçant, et en le fatiguant même sans l'éclairer ni l'étendre. En vain enseignerait-elle par aventure quelques vérités : les formes dont elle les couvrirait seraient encore nuisibles; ses procédés, son langage monotone ou barbare, ses syllogismes, ce moule éternel où elle jette tout ce qu'elle nomme preuves, objections et réponses, appauvriraient toutes les facultés intellectuelles, la raison, la sagacité, le goût, l'imagination, et jusqu'à la mémoire. Aussi avait-elle, dans les temps que nous envisageons, flétri et presque éteint, du moins dans les écoles, toutes les études profitables, littéraires, historiques et théologiques. La grammaire s'y réduisait à quelques notions confuses; et Crévier fait observer que le nom même de rhétorique avait disparu tout à fait : une dialectique puérile et pointilleuse tenait lieu des arts de parler et d'écrire. L'histoire ne semblait pas digne d'entrer dans le plan d'instruction; enfin l'on avait perdu l'habitude de recourir aux véritables sources de la théologie chrétienne, qui sont les livres sacrés, les décisions des conciles et les ouvrages des Pères de l'Église : on argumentait.

De soi, le mot de scolastique ne signifie qu'ensei-

gnement d'école; et sans doute il n'est pas de tous points impossible de bien enseigner dans les écoles publiques; mais cela n'est point arrivé durant le moyen âge; et les obstacles qui s'y opposaient étaient si puissants, qu'on ne devait pas en triompher de sitôt. Les erreurs importaient aux uns, plaisaient aux autres; elles entraient dans les intérêts de plusieurs et dans les habitudes de tous. Le système d'instruction, pour se mettre en accord avec les institutions politiques, avait dû substituer les routines aux méthodes, et l'appareil du savoir aux connaissances réelles. On recueillait, on choisissait dans Aristote, et subsidiairement dans Platon ou ailleurs, les plus obscures notions de métaphysique et de physique, pour en composer, sous des formes pédantesques et barbares, de prétendus cours de philosophie. C'est à cet enseignement que le nom de scolastique est resté. Il a subsisté fort longtemps; et l'on a coutume d'en diviser l'histoire en trois périodes, dont la première correspond, non exactement mais à peu près, au douzième siècle. J'ai déjà nommé Guillaume de Champeaux et Abélard : pour ne pas multiplier les détails, je ne distinguerai, entre les autres docteurs de ce siècle, que Robert Pulleyn ou Pullus, Gilbert de la Porée, Jean de Salisbury et Pierre Lombard : encore ce dernier est-il considéré comme ayant commencé la seconde période de la scolastique. Au surplus, leurs controverses étaient beaucoup trop théologiques pour que je vous en offre l'exposé. Elles ne nous intéressent que par l'emploi qu'ils y faisaient de la dialectique péripatéticienne. Non contents de l'étudier avec un grand zèle, ils aspiraient à la perfectionner; et l'extrême habileté qu'ils acquéraient dans l'art de l'argumentation

attirait autour d'eux un prodigieux concours d'auditeurs. Les écoles de Paris, quoique non encore organisées, devenaient de jour en jour plus populeuses et plus célèbres. La querelle des nominaux et des réalistes durait toujours, sans aucun profit pour la science; et, à voir ce qui nous reste du verbiage et des subtilités de tant de logiciens si renommés alors, on s'étonne peu des préventions que certains esprits avaient conçues contre tout ce qui s'appelait dialectique, éloquence et même grammaire. Les ennemis de ces trois arts portent le nom de Cornificiens dans les écrits destinés à réfuter leurs allégations, spécialement dans ceux de Jean de Salisbury. Ce qu'il est à propos d'observer, c'est que les écrivains de ce siècle dont la réputation s'est le mieux conservée sont ceux qui se mêlaient le moins de métaphysique et de scolastique, par exemple Suger, saint Bernard et Pierre le Vénérable.

L'aristotélisme, si bien établi et si mal employé en Occident, n'était pas sans crédit chez les Grecs : un scoliaste, nommé Eustrate, expliquait le dernier livre des Analytiques et la Morale adressée à Nicomaque; mais le souvenir des travaux grecs de cette espèce est presque tout à fait éteint. Ceux des écrivains arabes de la même époque ont eu plus de vogue et plus d'influence. Algazeli, directeur du collége de Bagdad, s'occupait de logique et en général de philosophie. Il passait pour un libre penseur; et après sa mort, arrivée en 1111, son *Traité des sciences religieuses* est resté longtemps fameux en Orient. Le médecin Thograï, qui lui survécut environ dix ans, commenta la République de Platon; fait que Brucker trouve avec raison remarquable; car ces Arabes étudiaient plus volontiers

Aristote. Les livres de ce philosophe se retrouvaient en Espagne entre les mains d'Aben-Pace, d'Aben-Zohar, de Thophaïl, d'Averrhoès, qui tous quatre, en cultivant la médecine, étendirent leurs recherches sur des sujets de mathématiques, ou de métaphysique, ou de morale. Ibn Thophaïl Abou Djaffer est l'auteur d'un essai dont l'idée était fort ingénieuse, d'une sorte de roman philosophique, qui porte dans la traduction latine de Pococke le titre de *Philosophus autodidactus*, « le Philosophe qui s'instruit lui-même. » Un nouveau-né, jeté par un naufrage sur la rive d'une île déserte, y est nourri par une biche; et, à mesure que ses facultés se développent, il travaille à s'élever des notions les plus immédiates aux plus hautes connaissances. Mais il n'y a d'heureux que le sujet du livre; et l'on n'y trouve en effet qu'une série d'abstractions ontologiques et de rêveries mystiques, dont le dernier résultat mériterait le nom d'idéalisme; nulle autre existence réelle que celle de Dieu, point d'autre science que celle dont l'essence divine est l'objet. Thophaïl mourut en 1175. Averrhoès, qui, dit-on, avait été son disciple, le surpassa de beaucoup en célébrité, composa un bien plus grand nombre d'écrits. Aristote n'a point eu d'interprète plus zélé, d'admirateur plus passionné. C'est un des exemples que cite Malebranche pour montrer à quel degré d'extravagance peut se porter la préoccupation des commentateurs. Si l'on en croit Averrhoès, la doctrine d'Aristote est la souveraine vérité; il n'y a pas eu, il n'y aura jamais d'homme aussi savant que le Stagirite. Dieu nous l'a donné pour nous apprendre tout ce que nous pouvons savoir, et nul autre maître ne peut mieux nous rendre sage. Malebranche ajoute que cependant

les ouvrages d'Averrhoès se sont répandus dans toute l'Europe, et même en des pays plus éloignés; qu'ils ont été traduits d'arabe en hébreu, d'hébreu en latin, et peut-être encore en bien d'autres langues; ce qui montre assez l'estime que les savants en ont fait. Ils ont été plus sévèrement et plus justement appréciés après le moyen âge, surtout par Louis Vivès; et l'on a reconnu que le docteur arabe comprenait assez mal les livres grecs qu'il commentait, et pour lesquels il avait conçu tant d'enthousiasme. Nous aurions quelque peine à bien démêler dans ses écrits les erreurs qui l'ont fait, de son vivant, condamner comme hérétique par les mahométans, et qu'il a été forcé de rétracter avec assez peu de dignité. Il paraît, quoi qu'en ait dit Freind contre Bayle, qu'Averrhoès niait l'immortalité de l'âme humaine proprement dite, c'est-à-dire de la ψυχή de chaque homme, et qu'il ne reconnaissait pour immortel que le νοῦς ou l'intellect actif commun à tous les humains; doctrine puisée en partie dans la psychologie péripatéticienne. Toujours les travaux d'Averrhoès sont-ils à remarquer au douzième siècle, dans les annales de la philosophie comme dans celles de la science médicale. Il a vécu jusqu'en 1198. La plupart des philosophes arabes de son temps ne soumettaient à l'influence des impressions sensibles que l'entendement passif, et attachaient l'intellect agent à l'Être des êtres : ils transportaient ainsi quelques idées de Platon dans la doctrine aristotélicienne, et l'on retrouve les traces de ce mélange dans Averrhoès lui-même.

Ce genre d'étude s'est continué chez les Arabes du treizième siècle, mais sans produire d'ouvrages bien célèbres. On a toutefois vanté Nassireddin, qui non-seu-

lement commentait Euclide et l'Almageste de Ptolémée, mais aussi recueillait, expliquait, accordait les dogmes de Platon et d'Aristote, en éclaircissant les doutes et en répondant aux objections, ce qui n'était pas peu entreprendre. La littérature grecque ne nous fournirait guère ici que les noms de Nicéphore Blemmidas et de George Pachymère. Le premier a fait, d'après Aristote, des abrégés de logique et de physique; le second, plus connu par ses *Annales byzantines*, a commenté presque tous les écrits du prince des philosophes; mais, de toutes ces productions philosophiques de Pachymère, on n'a mis au jour qu'un *Traité des lignes insécables* et une *Logique*, livres dont J. B. Rasario et Édouard Bernard ont rédigé des versions latines. On a d'ailleurs extrait de cette même Logique un *Traité des définitions et des catégories*. C'était chez les Occidentaux que la dialectique et la métaphysique se mettaient en scène, alors cultivées avec le plus de bruit et d'appareil. Pierre Lombard, à la fin du douzième siècle, avait ouvert un second âge de la scolastique; en multipliant les distinctions, les divisions et sous-divisions, il avait étendu presque indéfiniment l'usage de la synthèse, et achevé d'imprimer à l'enseignement les formes les plus arides. A la vérité, c'était à la théologie qu'il avait surtout appliqué cette méthode, dans les quatre livres qui lui ont valu le nom de Maître des sentences; mais les autres études ne pouvaient manquer de prendre la même direction, comme la plus conforme aux préceptes et aux oracles d'Aristote; on le supposait ainsi.

Jadis Tertullien et d'autres écrivains ecclésiastiques avaient appelé Aristote le père des hérésies; et le pla-

tonisme, quoiqu'il en produisît bien autant, avait dominé, durant quelques-uns des premiers siècles de notre ère, au sein de certaines écoles chrétiennes; mais vous avez vu l'aristotélisme y reparaître vers le neuvième siècle. Il prévalut presque partout, quand les croisés eurent transporté d'Orient en Occident des livres destinés à le répaudre, et quand des relations plus fréquentes avec les Sarrasins d'Espagne eurent multiplié ce même genre de communications. La philosophie péripatéticienne fournissait des arguments aux orthodoxes et aux hérétiques; elle était en quelque sorte leur langue commune. Il ne s'éleva contre elle de réclamations bien vives qu'au moment où Amaury de Chartres et David de Dinant parurent y avoir puisé leurs erreurs. Philippe-Auguste, en 1209, fit condamner Aristote par des prélats : les livres qui portaient le nom de ce philosophe furent livrés aux flammes; il fut défendu, sous peine d'excommunication, de les lire, de les transcrire, de les conserver. Il semble néanmoins que ces anathèmes ne frappaient irrévocablement que sa Métaphysique; car la lecture de ses traités de physique n'était interdite que pour trois ans. Le légat Robert de Courçon, qui, en 1215, défendit d'enseigner Aristote dans l'université de Paris, à laquelle il donnait des règlements, excepta de la sentence la Logique, si on pouvait la recouvrer. Des évêques et des docteurs, rassemblés en 1220, renouvelèrent ces censures, en bornant aussi à trois années le temps durant lequel la lecture des livres de physique ne serait pas permise. Grégoire IX, en 1231, ne maintint pas cette limite : il prohiba tout à la fois la Métaphysique et la Physique, et les commentaires qu'en avait faits Averrhoès; mais il laissait

prévoir une époque où ces livres, purgés d'erreurs, pourraient redevenir utiles à l'enseignement. La condamnation la plus absolue fut celle que prononça un peu plus tard Simon de Brie, cardinal de Sainte-Cécile, et légat en France; il déclarait tous ces livres inutiles à des chrétiens, et contraires aux saintes Écritures. Il serait superflu d'observer qu'un ancien philosophe grec ne pouvait inspirer tant de haine; mais ceux de ses sectateurs qui brillaient dans les écoles avaient excité beaucoup d'envie.

Nous ne voyons pas, Messieurs, que des anathèmes aient produit d'autre effet que de piquer la curiosité, de provoquer la désobéissance, et de redoubler l'admiration fanatique dont Aristote, si mal traduit, si mal compris, était devenu l'objet. On ne disait pas tout à fait, comme les Arabes, comme Averrhoès, qu'avant Aristote la nature n'était point achevée; qu'elle n'a pris ses derniers développements qu'à la naissance de ce vaste et puissant génie; mais on était persuadé qu'elle ne pouvait être expliquée parfaitement que par lui, que lui seul enseignait à la bien connaître : c'était, comme l'a observé Louis Vivès, accorder à l'autorité ce qui n'était dû qu'à la raison, dégrader l'esprit humain en l'habituant à penser par autrui, et favoriser la paresse en réduisant toutes les recherches à savoir quels dogmes Aristote avait enseignés. Peut-être ce point de fait était-il déjà trop difficile pour les docteurs de ce temps-là; il le serait souvent pour ceux du nôtre. Quoi qu'il en soit, tous les documents nous apprennent que les scolastiques les plus célèbres persistèrent à révérer Aristote, à le traduire, à commenter ses ouvrages, sans distinction de ceux qui concernaient la

métaphysique, la physique ou la logique. Gilles Columna, le Romain, était qualifié *archiphilosophiæ Aristotelis perspicacissimus commentator*. Pierre de Tarentaise et Pierre d'Auvergne passaient pour des péripatéticiens déclarés. Aristote est l'oracle d'Albert le Grand et de saint Thomas d'Aquin, qui a contribué plus que personne à le réhabiliter dans les écoles de Paris. On se demande comment Albert et saint Thomas osèrent expliquer et préconiser des livres si authentiquement condamnés. Il y a de la puérilité à répondre qu'ils avaient obtenu des permissions particulières de les lire et de les vanter. La vérité est que ces anathèmes ne purent jamais s'accréditer, parce qu'ils contrariaient non pas seulement des opinions, mais des habitudes déjà invétérées. Hors d'Aristote il n'y avait plus d'enseignement; et il eût fallu fermer les écoles, si l'on avait refusé bien décidément de les lui rouvrir. Il y fut maintenu en Allemagne par Frédéric II, le prince le plus instruit de cette époque, et par son ministre Pierre des Vignes; en Italie, par Manfredi et par le pape Urbain IV, Français de naissance, lequel, du haut de la chaire de Saint-Pierre, excitait le zèle des traducteurs et des glossateurs du philosophe par excellence.

A vrai dire, on empruntait de ses écrits plutôt des formules que des doctrines. Cependant, sur son témoignage, on rejetait les idées innées, et l'on rapportait aux sensations les premiers germes de toute connaissance. On regardait les bêtes comme des créatures intelligentes, qui agissaient par leurs propres déterminations. On tirait l'univers non des atomes d'Épicure, mais d'un chaos de matières premières, et l'on suppo-

sait que cette matière, dépourvue de formes, était susceptible d'en recevoir une infinité. On distinguait quatre éléments, quatre qualités, quatre tempéraments, dix catégories. Selon quelques-uns, le monde existait de toute éternité, gouverné par les lois inflexibles du destin, animé toutefois par une intelligence universelle : Dieu n'était que cette intelligence, et même que la matière première ; et ceux qui soutenaient ces opinions s'épuisaient en efforts pour les accorder avec les dogmes du christianisme. Les Arabes enseignaient de plus que toutes les parties de l'univers se correspondaient les unes aux autres, savoir, les supérieures aux inférieures ; qu'elles participaient à la même âme ; que cette âme subsistait divisée en autant de portions qu'il y avait d'êtres distincts dans l'univers ; et qu'au moment de chaque décomposition, ces portions rentraient dans la masse générale. Quelques points de cette doctrine servaient de fondement à l'astrologie ; tous, admis ou combattus, exerçaient la subtilité des docteurs, et les détournaient des études positives. La littérature classique n'avait point de charmes à leurs yeux ; ils n'étaient sensibles qu'aux attraits des syllogismes, et rien de ce qui n'était pas obscur ne leur semblait digne d'attention.

La plupart des traductions latines d'Aristote sont antérieures à l'année 1200 : les plus anciennes de celles qui ont été faites sur le texte grec sont attribuées à Victorin, personnage du quatrième ou cinquième siècle, à Boëce et à Hermannus Contractus, mort en 1054. Tiraboschi substitue à celui-ci un clerc de Venise nommé Jacques. D'après les temps où vivaient ces traducteurs, il est fort permis de douter que les versions latines faites sur l'arabe aient eu autant d'influence qu'on le

croit communément : cependant, il est certain que les croisés en rapportèrent plusieurs, et qu'il s'en fit quelques autres aux époques où les Sarrasins se répandirent dans les deux Siciles et sur les côtes d'Espagne, lorsqu'ils fondèrent des écoles à Cordoue et dans le royaume de Naples. Ces versions d'après l'arabe servirent de supplément à celles qu'on avait rédigées en présence d'un texte grec, et qui demeuraient incomplètes, même depuis qu'on avait retrouvé quelques livres de plus à Constantinople. Un autre point à remarquer, c'est qu'il existait dès le douzième siècle des traductions françaises d'Aristote, et qu'un manuscrit du treizième en contient une des trois livres De la nature des choses. Frédéric II et Urbain IV firent traduire en latin plusieurs autres traités de ce philosophe, soit d'après le grec, soit surtout d'après l'arabe; mais personne n'était capable d'apprécier ces versions, et de comprendre à quel point elles devaient nuire aux véritables études philosophiques.

La logique, première partie du cours de philosophie, occupait quelquefois les étudiants durant deux ou trois années. On leur expliquait la dialectique de saint Augustin, ou celle d'Aristote, ou enfin celle de Pierre d'Espagne, docteur qui a été le pape Jean XXI durant quelques mois des années 1276 et 1277. La première, la moins sophistique des trois, fut abandonnée comme insuffisante; la seconde, qui était, selon Condillac, mauvaise en elle-même, plus mauvaise dans les versions, pire encore dans les commentaires des Arabes, valait mieux qu'aucune autre pour alimenter les disputes. A proprement parler, il n'existe point de traité d'Aristote intitulé Logique : pour composer une

logique à laquelle le nom de ce philosophe pût être appliqué, il eût fallu la recueillir dans ses traités des Catégories, de l'Interprétation, de l'Analyse, des Lieux communs et des Sophismes. Qu'a-t-on fait? On s'est contenté d'extraire à la hâte, et de traduire à l'usage des écoles, les parties les plus oiseuses et les moins intelligibles de ces différents livres; et l'on est venu à bout d'en composer une dialectique éristique, c'est-à-dire disputeuse, qui, au lieu de fixer l'attention sur les idées, éléments de nos jugements, s'arrêtait au mécanisme des propositions, et feignait d'enseigner l'art de raisonner, lorsqu'en effet elle n'apprenait que l'art d'abuser du raisonnement. C'était là ce que maintenaient dans les écoles les conciles de Paris et les légats apostoliques Robert de Courçon et Simon de Brie, en même temps qu'ils en bannissaient la Métaphysique et la Physique d'Aristote. La *Summula logica* de Pierre d'Espagne avait l'avantage d'être la plus courte : tendant au même but, elle y arrivait plus vite. Une *Dialectique* de Jean Holywood ou Sacrobosco était composée dans le même goût; pas un seul livre élémentaire n'imprimait alors une meilleure direction à l'intelligence humaine. Nous n'avons aucun traité de logique d'Amaury de Chartres; mais il passait, au commencement du treizième siècle, pour l'un des plus habiles maîtres en cette partie; il avait, dit-on, pour étudier et pour enseigner, une méthode qui lui était propre, quoique péripatéticienne et sophistique autant qu'une autre. Vivès et Brucker, en examinant la dialectique de ces docteurs, n'y trouvent qu'ignorance et barbarie. Condillac ne l'a pas moins fidèlement dépeinte. « Celui, dit-il, qui faisait le plus de syllogismes « sur un sujet était le plus habile, et il était censé avoir

« raison, parce qu'il parlait le dernier. Or, cet art est « facile : il suffit de ne déterminer ni l'état de la question ni la signification des mots; et les scolastiques « auraient été bien embarrassés de faire autrement. Ils « trouvaient donc toujours, dans des notions vagues et « dans des termes équivoques, de quoi tirer continuellement de nouvelles conclusions, et de quoi soutenir « toutes les thèses qu'ils pourraient avancer. Par ce « moyen, ils multipliaient les disputes et ils n'en terminaient jamais aucune, parce que celui qui soutenait « une proposition et celui qui l'attaquait ne faisaient « l'un et l'autre que des sophismes, et qu'ils étaient « tous deux incapables de s'en apercevoir. C'est ainsi « qu'ils raisonnèrent d'après la Logique d'Aristote, que « les Arabes avaient commentée sans jugement, et qu'ils « défigurèrent encore eux-mêmes. Cette Logique cependant devint la principale étude : on négligea la grammaire et la rhétorique, afin de l'apprendre plus promptement. A peine en avait-on goûté les délices, qu'on ne « se lassait plus de l'apprendre. On la rendait tous les « jours plus volumineuse; on avait du regret à la quitter, et souvent les scolastiques s'y fixaient pour toute « leur vie. »

L'art de penser a sans doute des rapports intimes avec la métaphysique, si l'on comprend dans celle-ci l'analyse des facultés intellectuelles, la classification de nos idées, et la recherche de leurs origines. Mais lorsque la métaphysique ne consiste qu'en un amas d'abstractions et de subtilités, en se versant dans la dialectique, elle l'égare et la déprave. Or, telle était la métaphysique dans les traductions des écrits d'Aristote, dans les commentaires arabes, et dans ceux d'Alexandre

le Hales (*Alésius*) et d'Albert le Grand; il est heureux que tous ces dépôts de la plus vaine science soient depuis longtemps fermés. Le seul bon effet que le péripatétisme ait produit au treizième siècle fut d'établir des relaions usuelles, des communications plus fréquentes enre les différentes branches de connaissances, et de uggérer le projet d'en former des systèmes encyclopédiques. Vincent de Beauvais tenta cette entreprise : il éunit et enchaîna la théologie, l'histoire sacrée et profane, les sciences physiques et morales, recueillant tout e qu'on savait ou croyait savoir, et n'y ajoutant qu'une lassification universelle. Ses contemporains, dont uelques-uns furent plus savants et plus pénétrants que ui, parcoururent les mêmes détails, en étendirent quelques-uns, et s'appliquèrent moins à les rassembler et à es distribuer en un seul corps. Mais ce qui étonne davantage, c'est de voir, au sein de ces ténèbres, un cordelier provoquer les progrès les plus hardis de l'esprit humain, et tenter, dans l'ouvrage intitulé *Opus majus*, ette même rénovation qu'entreprit, trois cents ans plus ard, un philosophe anglais comme lui, qui illustra ne seconde fois le nom de Bacon. Les deux premières parties de l'*Opus majus* signalent les causes de l'ignorance, les obstacles qui s'opposent à la science utile et éritable; la troisième traite de l'usage des langues, de eur influence sur les pensées et les opinions; les trois dernières sont consacrées aux sciences physiques, à la mécanique, à l'astronomie, à la perspective, à l'optique; t, sauf ce qui concerne l'astrologie judiciaire, tout consiste en observations, expériences et analyses. Cependant, vers ces mêmes temps, un autre franciscain, Jean Duns Scot, commençait à se rendre fameux par les plus

déplorables subtilités : il portait la scolastique au dernier terme de la démence; il fondait une école qui est restée longtemps opposée à celle de saint Thomas d'Aquin; et, quoique bien plus occupé de théologie que de matières philosophiques, il écrivait une grammaire spéculative, des questions de logique, un traité du principe des choses, quatre livres sur les météores, parmi lesquels il comprenait les comètes, et un fastidieux commentaire de la Physique d'Aristote. Une telle époque ne fournissait que trop la matière d'un livre sur les erreurs des philosophes : c'est le titre d'un traité de Gilles Colonne; mais ce prétendu censeur débite, pour son propre compte, bien plus d'erreurs qu'il n'en signale.

De toutes les parties de la philosophie, la morale était, au treizième siècle, la plus négligée. Je n'aurais guère à vous citer d'autre production en ce genre que le sixième livre du *Trésor* de Brunetto Latini : c'est un abrégé de la Morale d'Aristote. Le *Miroir moral* de Vincent de Beauvais est bien plus étendu, puisqu'il forme le quart d'une encyclopédie; mais la théologie revendique les trois parties qui le composent, et qui traitent des actes humains, des quatre fins de l'homme, des péchés et de la pénitence. Les autres moralistes, contemporains de Vincent de Beauvais, ne seraient encore que des théologiens; et l'on pourrait dire plus généralement que l'enseignement philosophique se confondait tellement avec celui des doctrines révélées, qu'ils n'en formaient réellement qu'un seul. En voulant compléter la liste des philosophes de ce siècle, on reproduirait celle des docteurs ecclésiastiques. Tel serait Guillaume d'Auvergne; tel aussi Robert Grossetête ou Greathead, évê-

ue de Lincoln, dont il faut pourtant dire qu'il joignait la science des écoles des connaissances plus réelles; avait bien étudié la langue latine et même la langue recque. C'étaient pareillement des théologiens qu'Urain IV rassemblait autour de lui pour leur proposer es problèmes de métaphysique et de physique, et les ntendre disputer. La philosophie de Pierre d'Apono t d'Arnaud de Villeneuve se donnait une carrière un eu plus libre; elle était plus profane, et s'égarait davantage. Des spéculateurs encore plus téméraires branlaient les croyances universellement reçues : on it paraître une secte de conceptualistes, qui inclinait l'idéalisme, c'est-à-dire à nier l'existence des corps; 'autres prenaient des directions toutes contraires. Déjà le scepticisme et même l'athéisme, fruits trop ordinaires des subtilités et des controverses, s'insinuaient lans les esprits.

En physique, au lieu de recueillir des faits, au lieu l'étudier la nature par une suite méthodique d'observations et d'expériences, les scolastiques donnaient pour bases à cette partie de leur philosophie des idées vagues qu'ils croyaient générales, et pour développements les argumentations interminables de leur subtile dialectique. Au fond, ils ne voulaient que disserter; et moins on observe, plus on disserte à son aise. Là encore, ils prenaient pour unique maître Aristote, si peu avancé lui-même dans ce genre de connaissances; Aristote, qu'ils ne pouvaient lire qu'en des versions encore moins intelligibles que le texte. Ils y trouvaient autant de mots obscurs, d'expressions équivoques, de notions confuses qu'il leur en fallait pour réduire la science de la nature à des abstractions ontologiques, ou

à une cosmogonie plus vaine encore. Saint Thomas a écrit sur les principes de la nature, sur la nature de la matière, sur le mélange des éléments, sur le mouvement du cœur, sur la physique mystérieuse; partout sa doctrine consiste essentiellement à trouver, dans les divers aspects des corps célestes, les causes de la génération et de la corruption, à représenter toutes les propriétés et facultés des corps terrestres, comme les résultats des formes qui leur sont imprimées par les astres ou par des vertus supérieures aux astres, par des substances intellectuelles. Veut-il, par exemple, expliquer la vertu magnétique? elle est inhérente à une forme occulte que donnent à l'aimant les sphères célestes et les intelligences qui président à chacune d'elles. Saint Bonaventure, le moins barbare des physiciens scolastiques de cette époque, enseigne que l'élément est le principe simple des choses composées ou composables; que les corps élémentés sont des composés dans lesquels entrent les quatre éléments; que la quintessence est un corps qui en soi diffère de tous les éléments et de tous les élémentés, qui s'en distingue tant par la matière que par la forme, tant dans la nature que dans la vertu, et qui ne renferme aucune cause de contrariété, ni par conséquent de corruption. Le langage d'Albert le Grand sur ces matières est plus incompréhensible encore : il l'est même à tel point qu'il se refuse à peu près à toute traduction. Mais j'en ai dit bien assez pour vous montrer, Messieurs, que, sur de pareils principes, il ne pouvait s'élever aucune véritable science. Voilà quelle était la physique des docteurs dont les livres subsistent, et sans doute aussi de ceux dont il ne reste aucun ouvrage. Quiconque essayait d'offrir des notions plus

claires, de vérifier et de rassembler des faits, d'en tirer des conséquences positives; celui qui hasardait quelque hypothèse que ces faits avaient indiquée ou autorisée, se voyait bientôt réprouvé comme magicien ou comme hérétique. On ne pardonnait pas même aux absurdités, quand elles différaient de celles qui passaient pour être d'Aristote; et l'on avait un tel besoin de censurer des propositions, qu'on en recherchait jusqu'en des livres composés depuis plus de trois cents ans. Honorius III condamna ainsi la Physique de Scot Érigène, quoique le système émanatif enseigné par cet auteur du neuvième siècle n'eût réellement rien de commun avec le panthéisme, et fût très-digne, au contraire, par son obscurité profonde, de ce que la scolastique débitait, au temps de ce pontife, sur la génération et la corruption des animaux, sur le plein et le vide, sur les formes substantielles.

Hors des écoles, on s'occupait quelquefois d'études physiques un peu plus sérieuses : c'est ce que nous pouvons conclure d'abord de ce qu'il fut fait, entre les années 1200 et 1300, deux traductions de l'un des meilleurs ouvrages d'Aristote : savoir, de son Histoire des animaux, l'une d'après l'arabe, l'autre sur le texte grec. Albert le Grand lui-même avait du penchant à recueillir des détails de zoologie et de minéralogie; mais il ne savait pas les choisir, et ne s'appliquait guère à les vérifier. Nous en pourrions dire autant de Vincent de Beauvais, dont le *Speculum naturale* embrasse les trois règnes de la nature : il y amasse, sans critique et souvent aussi sans ordre, tout ce qu'il trouve de notions superficielles et vulgaires dans Isidore de Séville, dans Guillaume de Conches, dans un manuel

composé au douzième siècle, et intitulé *Physiologus*; il n'extrait rien du tout de Pline ni d'Élien, presque rien d'Aristote. Ce qui tenait du surnaturel était ce qu'on estimait le plus dans l'histoire de la nature; on ne propageait par les entretiens, on ne consignait dans les livres que les traditions merveilleuses : il fallait des miracles. On n'en manquait pas; il n'y avait alors rien de si commun que les prodiges, surtout dans les provinces méridionales de la France; et l'éclat des choses inouïes qu'on entendait raconter chaque jour ne laissait aucun intérêt à l'étude de la nature vulgaire, à l'observation des phénomènes, qui n'offraient rien d'incroyable ni d'imprévu. La science, les talents, le génie même, se plaisaient à rechercher partout des qualités occultes, des vertus mystérieuses, et à cultiver des arts transcendants. Albert le Grand ne méprisait point la magie; et Roger Bacon ne la regardait pas comme une chimère, quoiqu'il ait écrit un traité *De nullitate magiæ*, et qu'il ait dit qu'on pouvait se passer d'elle, en étudiant bien la physique. Albert occupe aussi une place parmi les alchimistes avec Roger Bacon encore, avec saint Thomas et le roi Alphonse le Sage, et Pierre d'Apono, et, dit-on, Raymond Lulle. Il est juste de remarquer pourtant que déjà quelques-unes de ces recherches, si peu raisonnables en elles-mêmes, aboutissaient par aventure à certains résultats utiles : on commençait à reconnaître et à séparer les ingrédients qui entrent dans la composition des corps, les sels, le soufre, le mercure; et ces premières analyses, quelque grossières qu'elles fussent, ont produit ou étendu l'une des trois découvertes célèbres qui semblent appartenir à ce siècle, et qui sont la poudre à

canon, la boussole et les verres convexes; mais on a lieu de croire que les deux premières étaient dues en très-grande partie aux Orientaux. L'introduction des chiffres arabes en Europe remonte aux mêmes temps; ils ont été employés en France, quoique avec peu d'habileté, sous les règnes de saint Louis et de Philippe le Hardi. L'Italien Fibonacci avait puisé à la même source quelque notion d'algèbre. L'exactitude de cette science, la sévérité de sa méthode, la concision de sa langue, la rendaient fort peu attrayante aux yeux des scolastiques. Roger Bacon cependant était bien digne d'en sentir le prix. Son attention s'était portée sur les livres de Diophante et des autres analystes grecs : il avait étudié l'Optique de Ptolémée, ouvrage aujourd'hui perdu; il en cite le cinquième livre. Il avait observé les effets de la lumière, tant lorsqu'elle est réfléchie par une surface polie, plane ou concave, que lorsqu'elle traverse un verre convexe. On lui doit la première idée de la chambre obscure, et peut-être aussi des lunettes et des télescopes; il disait du moins que, par le moyen des verres convexes, on pourrait faire descendre en apparence le soleil et la lune, et qu'avec un instrument de cette espèce Jules César avait pu, des rivages de la Gaule, apercevoir les ports et les villes maritimes de l'Angleterre. Il conçut, en un mot, que l'interposition d'un milieu dense et sphérique amplifierait les images. S'il n'a pas perfectionné le système entier des connaissances astronomiques, il a contribué aux progrès de cette étude par des observations judicieuses sur la réfraction et sur la grandeur apparentes des corps célestes. Il reconnut d'ailleurs que les équinoxes et les solstices ne correspondaient plus aux jours qui leur

étaient assignés dans l'année civile ou ecclésiastique, et proposa au pape Clément IV une réforme du calendrier julien, pareille à celle qu'opéra, trois cents ans plus tard, Grégoire XIII. Il s'en fallait pourtant que Bacon fût pleinement détrompé des illusions astrologiques; seulement il rejetait les prédictions particulières, et voulait qu'on s'en tînt aux générales, fondées, selon lui, sur ce que le corps humain étant affecté par les causes extérieures, et soumis aux influences astrales, l'âme est forcée, ou du moins portée, induite, excitée à certains actes qu'il devient ainsi possible, non de déterminer, mais de prévoir. Tous les esprits étaient imbus de ces préjugés : l'apparition d'une comète à l'occident, en 1222, est remarquée par les historiens comme un présage de la mort de Philippe-Auguste et de l'affaiblissement du royaume; on observait des éclipses; et, quoiqu'on n'en ignorât pas tout à fait la cause naturelle, on ne renonçait point à y voir des prodiges qui pronostiquaient la mort de grands personnages. C'était, au surplus, un point que les plus doctes n'osaient pas décider; ils en abandonnaient à Dieu le jugement suprême. Il est dit, dans un livre en langue provençale, que le soleil passe la nuit à éclairer tantôt le purgatoire et tantôt la mer; que la terre est soutenue par l'eau, l'eau par les pierres, les pierres par les quatre évangélistes, et ceux-ci par le feu spirituel, image des anges, et figure des archanges. Quoiqu'un peu moins déraisonnables, des cosmologies latines, composées sous Philippe le Hardi, comparent l'univers à un œuf : la terre est le jaune; l'eau, le blanc, et l'air, la pellicule; le tout est enveloppé par le feu, qui tient lieu de coque. Une opinion plus

remarquable, qui acquérait alors beaucoup de partisans, était celle d'une période de trente-six mille ans, au bout de laquelle tous les corps célestes se retrouvaient dans leurs situations primitives, pour recommencer le cours de leurs révolutions, et ramener la même suite de phénomènes naturels. Malgré le crédit de ces vaines hypothèses, malgré l'empire bien mieux affermi des superstitions astrologiques, non-seulement sur la multitude, mais sur les plus éminents personnages, mais sur les princes les plus zélés pour le progrès des sciences, tels que Frédéric II en Allemagne et Alphonse X en Espagne, enfin sur les savants les plus renommés orientaux et occidentaux, le treizième siècle a laissé des traces encore honorables dans les annales de l'astronomie, c'est-à-dire de la plus vaste et de l'une des principales branches des études réellement philosophiques. Le conquérant de la Perse, Houlagou-Ilécou-Khan, fit construire un observatoire, et créa une sorte d'académie, dont le chef, Nassar-Eddin ou Nassireddin, composa une théorie des mouvements célestes, un traité de l'astrolabe, et des tables qu'il appela Iléculiques, du nom de son protecteur. A la Chine, l'empereur Koublaï, frère de Houlagou-Ilekou, et fondateur de la dynastie des Yven, encourageait Co-chéou-King et plusieurs autres observateurs attentifs des hauteurs solstitiales et des positions de chaque planète. L'Almageste de Ptolémée se traduisait en arabe, et par ordre de Frédéric II en latin, en même temps qu'Alphonse faisait rédiger les tables qui portent son nom. Entre les juifs, les chrétiens et les Sarrasins concurremment employés à ce travail, on distinguait le juif Isaac-Habensid Hazan; il y avait eu la plus grande part, et y avait mêlé, dit

Bailly, des rêveries cabalistiques et des erreurs de calcul qui furent rectifiées sous le règne même d'Alphonse. En Italie, en Angleterre, en France, on rédigeait des traités de la sphère, dont l'un a particulièrement servi à répandre les notions d'astronomie apparente, jusqu'au seizième siècle, où le jésuite Clavius l'a commenté. Ce livre élémentaire était de Sacrobosco, qui a fait aussi des traités du calendrier et de l'astrolabe.

Tel était, Messieurs, au treizième siècle, l'état des études comprises ou à comprendre sous le nom de philosophie : leur histoire, jusqu'à 1600, nous occupera dans notre prochaine séance.

SEPTIÈME LEÇON.

PHILOSOPHIE DU MOYEN AGE : AN 1300 A 1600.

Messieurs, si l'on considère comme une première partie du moyen âge les cinq siècles qui ont précédé l'an 1000, l'histoire de la philosophie n'y offrira, en Occident, qu'un très-petit nombre de faits, qui encore ne seront pas bien mémorables. Mais, en Orient, elle devra retracer, d'une part, le déclin et peu s'en faut l'extinction du néo-platonisme, de l'autre les études auxquelles se sont livrés les Arabes, et par lesquelles ils ont contribué particulièrement à remettre en crédit les doctrines d'Aristote, autant qu'ils pouvaient les retrouver et les comprendre. J'ai essayé de vous présenter des esquisses de ces deux tableaux, et nous avons ensuite porté nos regards sur les travaux philosophiques ou sensés tels du onzième siècle, du douzième et du treizième. La querelle des nominaux et des réalistes a éclaté avant la fin du premier de ces trois siècles entre Roscelin et Guillaume de Champeaux, qui est ordinairement considéré comme le fondateur de la scolastique. Ce mot désigne une méthode, ou plutôt une routine aveugle, dont nous avons tâché de reconnaître et l'origine et l'influence. Des docteurs sur lesquels son empire s'est exercé dans le cours du douzième siècle, l'un des plus célèbres est Abélard, dont les talents auraient mérité une meilleure direction. Il était, comme Robert Pullus, comme Gilbert de la Porée et Jean

de Salisbury, contemporain de quelques Arabes dont les noms se distinguent encore dans les fastes de la métaphysique, des mathématiques et de la médecine, Algazel Tograï, Aben-Pace, Aben-Zohar, Thofaïl, Averrhoès. Après le milieu de ce douzième siècle, Pierre Lombard ouvre, dans l'histoire de la scolastique, une seconde période, qui s'étend sur presque tout le treizième. Les études dites philosophiques prirent alors, en Occident, une très-grande activité; elles embrassaient la dialectique, la métaphysique, la morale, la physique, plusieurs branches des sciences mathématiques, même l'astronomie. Je vous ai offert un exposé général des objets, des formes, des progrès ou des écarts de ces divers enseignements; je vous ai nommé plusieurs écrivains qui, par l'étendue de leurs ouvrages et même de leurs connaissances, ont laissé de longs et honorables souvenirs: Vincent de Beauvais, auteur d'une Encyclopédie déjà volumineuse; saint Thomas d'Aquin, plus laborieux encore, surtout bien plus penseur, et dont Fontenelle a dit qu'en un siècle moins barbare il aurait été Descartes; saint Bonaventure, qui savait adoucir par l'aménité de ses mœurs, par une sensibilité vive et profonde, l'austérité ou, si l'on veut, l'aspérité de sa science; Albert surnommé le Grand, et qui serait digne de ce titre, si vingt et un in-folio qui touchent à presque toutes les parties du savoir humain suffisaient pour l'obtenir; Roger Bacon, le génie le plus vaste et le plus éclairé de cet âge, malgré les tributs qu'il a payés à quelques-unes des erreurs alors dominantes, et au prix desquels il méritait, ce me semble, qu'on lui pardonnât ses lumières. Les franciscains, ses confrères, l'ont persécuté, emprisonné; ils ont fait plus peut-être: il a disparu en 1292 ou 1294;

mais il devançait beaucoup trop ses contemporains pour vivre heureux ou tranquille au fond de son cloître. Il n'a pas même joui d'une grande réputation de son vivant; et peut-être n'a-t-il pas encore aujourd'hui toute la célébrité due à ses hautes conceptions. A quelle énorme distance il laissait au-dessous de lui et des scolastiques vulgaires, tels qu'un autre Anglais nommé Richard *de media villa* ou de Middleton, et même ce Duns Scot dont la renommée a si longtemps retenti ! Il faut pourtant dire qu'il est échappé à Richard de Middleton de déclarer qu'il n'y avait point de connaissances innées; et à Scot, que l'accord des sens certifiait la réalité de l'objet qui les avait parallèlement et uniformément frappés.

Un métaphysicien remarquable par l'originalité de ses idées est Raimond Lulle, qui, né dans l'île de Majorque en 1235, a prolongé sa carrière jusqu'en 1315. Il est l'inventeur d'un art général de démontrer la vérité, en faisant apercevoir dans les attributs les plus élevés des choses la raison de leur existence et de leurs rapports; système essentiellement platonique, destiné à confondre et à ruiner définitivementl'aristotélisme et l'averrhoïsme. Lulle enseigna son grand art dans Paris à plusieurs reprises, obtint l'approbation de quarante docteurs ou bacheliers, même la protection de Philippe le Bel ; il établit neuf principes, les distribua trois à trois, fit une *Logique*, publia d'autres écrits, et ne réussit pas néanmoins à extirper des écoles européennes l'enseignement péripatéticien. N'obtenant point les succès qu'il croyait mériter, il prit le parti de faire des voyages en Afrique, où sa méthode universelle devait convertir infailliblement les mahométans, les juifs, les nestoriens, les jacobites, tous

les infidèles ; ils lui firent au contraire essuyer d'odieux traitements, et, selon quelques récits, ils le mirent à mort. Il a été révéré comme un martyr ; et ses légendes se lisent dans la collection des Bollandistes. D'autres, par compensation, l'ont accusé d'hérésie, en lui attribuant des écrits téméraires dont il n'est probablement pas l'auteur. Depuis sa mort jusque dans le seizième siècle, son enseignement a été différentes fois essayé à Majorque, en Espagne, en Italie, en France. Mais il y fallait tant de clefs et d'interprétations, qu'on a fini par y renoncer : on aurait, je crois, aussi bien fait de commencer par là. Vous allez en juger, Messieurs, en prenant une idée de cette merveilleuse méthode. Bonté, grandeur et durée, premier ternaire constituant l'essence ; puissance, sagesse et volonté, deuxième ternaire duquel provient l'unité ; vérité, vertu et gloire, troisième ternaire composant la perfection : telle est l'échelle ascendante des neuf grands attributs successivement applicables à neuf sujets, qui sont Dieu, et, en descendant, les esprits et le ciel, ternaire éminent ; l'homme, l'imaginatif et le sensitif, ternaire moyen ; le végétatif, l'élémentatif et l'instrumental, ternaire inférieur. Lulle dispose en cercle l'une et l'autre de ces séries ; et il en use de même à l'égard des neuf termes : *tempus*, *locus*, *quantitas*, *qualitas*, *relatio*, *actio*, *passio*, *habitus*, *situs*. Je ne sais trop pourquoi il reproduit, à peu de variantes près, les idées énoncées par ces termes, dans un quatrième cercle où se succèdent les neuf questions : Quand ? où ? oui ou non ? quoi ? de quoi ? pourquoi ? combien ? quellement ? moyennant quoi ? c'est-à-dire époque, localité, possibilité, quiddité, matière, causalité, quantité, qualité, instrument ou moyen. Ce n'est pas

tout; il faut aussi ranger circulairement les neuf relations que voici : différence, concordance et contrariété, premier terne; commencement, milieu et fin, second terne; majorité, égalité, minorité, troisième terne. Enfin, Messieurs, un sixième cercle se compose de neuf vertus et de neuf vices, entremêlés de cette manière : justice, avarice; prudence, gourmandise; courage, mollesse; modération, orgueil; foi, tiédeur; espérance, envie; charité, colère; patience, mensonge; piété, inconstance. Il y a bien quelques variantes dans ce dernier contour, mais je ne les crois point assez importantes pour qu'il nous en faille embarrasser. Lulle, après avoir ainsi établi ces six cercles, fait mouvoir et en quelque sorte danser en rond, mais en divers sens, les cinq séries novennaires et la double ennéade. Voilà, selon lui, l'art universel d'interroger et de répondre, de discourir et d'objecter, d'épuiser en tous sens les formes et les modes de l'argumentation; l'art de poser toutes les questions, de les envisager sous toutes leurs faces, de parvenir à toutes les solutions désirables, de raisonner pertinemment sur toute matière, et de trouver les moyens termes de tous les syllogismes. Brucker ne voit, dans ces combinaisons artificielles de nomenclatures vagues, que des puérilités indignes d'un examen sérieux; et j'avoue que j'en ai la même opinion. Jamais on n'est parvenu, par de telles voies, à découvrir ou à reconnaître une seule vérité. Il se peut cependant qu'il n'y ait eu de la part de Raymond Lulle ni imposture ni charlatanisme. Son ardente imagination, longtemps fixée sur les mêmes idées, longtemps occupée du même jeu, aura fini par le prendre pour un travail réel et consommé : tous ces arrangements,

par leur symétrie même, quoiqu'elle ne fût qu'un indice de fiction, lui auront paru des images fidèles de la nature; et les révolutions de ses six cercles artificiels, une représentation complète de l'univers intelligible, de toute la sphère de nos connaissances. C'est une illusion commune à tous les métaphysiciens inventeurs de classifications *a priori*. Je ne suis pas surpris non plus que plusieurs de ses contemporains aient partagé son enthousiasme; d'abord, parce qu'en étant si bien pénétré lui-même, il ne devait manquer, pour le communiquer, ni de zèle, ni de cette loquacité entraînante qu'on appelle quelquefois éloquence; ensuite, parce que les penchants ou les habitudes des hommes favorisent toujours plus ou moins le débit des recettes ou méthodes universelles.

En effet, Messieurs, toute étude réelle est longue et pénible : les éléments exigent de l'enfance d'autant plus d'efforts qu'elle ne sent pas l'utilité d'un si laborieux apprentissage; et, dans les autres âges de la vie, jusqu'au dernier, chaque progrès commande un nouveau travail, de plus en plus austère. L'horizon s'agrandit à mesure qu'on avance; bientôt il n'a plus de bornes; la nature est immense, et chacune de ses parties est un monde physique ou moral, ou même à la fois l'un et l'autre. Il n'est pas une science, pas un art où l'on ne doive observer de longues séries de faits, vérifier d'innombrables détails, démêler des rapports indéfiniment compliqués, saisir mille nuances fugtives. A celui qui n'a fait qu'éviter les erreurs et les fautes, sans mériter de louanges, il lui a fallu encore des soins infinis: jugez de la tâche à remplir pour étendre une branche de connaissances ou pour enrichir un genre de litté-

rature! Tant de recherches, de fatigues et de lenteurs n'accommodent ni la paresse de la plupart des esprits, ni l'impatiente curiosité de quelques-uns. Qu'on vienne donc leur promettre d'abréger et d'aplanir ces routes épineuses; qu'on leur apporte des formules qui s'appliqueront à toutes les études ou qui les réduiront à une seule, plus expéditive qu'aucune de celles qu'elle doit remplacer; ils seront aussi intéressés que l'auteur même de ces prétendues découvertes à les trouver admirables. Voilà, Messieurs, les causes des succès de Raymond Lulle; et je m'étonne seulement qu'ils n'aient pas été plus brillants et plus rapides; car il avait aussi un avantage qui n'a guère manqué à ceux qui ont proposé, comme lui, des méthodes nouvelles : c'était l'imperfection ou plutôt la fausseté de celles qu'on suivait de son temps. Pour être pénibles, elles n'en valaient pas mieux, et il pouvait sembler difficile que la sienne fût plus mauvaise; on la devait préférer comme plus courte, plus générale, et plus neuve. Elle n'a pourtant pas modifié d'une manière sensible l'enseignement ordinaire, malgré les peines qu'il s'est données pour la reproduire sous différentes formes. Il est vrai qu'il la compliquait chaque fois : il l'a successivement intitulée, en divers écrits, *Ars generalis sive magna*, *demonstrativa*, *inventiva veritatis*, *expositiva*; *ars brevis*, *ars magna*, *generalis*, *ultima*; *Arbor scientiæ*; *tabula ad omnes scientias applicabilis*. Il serait inutile de vous indiquer ses autres livres, dont plusieurs manquent d'authenticité, spécialement ceux qui concernent l'alchimie. Une collection de ses œuvres a paru à Mayence en 1721, en dix volumes in-folio. Dans le cours des âges précédents, on avait plusieurs fois tenté

de remettre son grand art en valeur : on rencontre, parmi ceux qui s'en sont occupés, Giordano Bruno, Jacques Lefèvre, Raymond de Sebonde l'ami de Montaigne, Alstédius, le jésuite Kircher, Nicolas de Hauteville. Toutes ces entreprises ont été vaines ; mais l'enseignement universel de Lulle, son platonisme, sa théosophie, n'en sont pas moins des faits remarquables, quoique assez isolés, dans l'histoire de la philosophie à la fin du treizième siècle et au commencement du quatorzième.

L'extrême activité qu'avaient acquise tous les travaux littéraires durant le premier de ces siècles ne s'est pas soutenue dans le second ; et l'on pourrait compter au nombre des causes de cette décadence le goût des méthodes artificielles et compendieuses, pareilles à celle dont je viens de vous entretenir ; car jamais les progrès ne s'obtiennent et ne se continuent que par des études très-sérieuses et très-profondes. La science qu'on obtient à si bon marché vaut encore moins qu'elle ne coûte : elle entretient la nonchalance et inspire la présomption ; deux habitudes dont une seule suffirait pour qu'il ne se fît que des pas rétrogrades. Un écrivain très-ingénieux et très-instruit qui, l'an dernier, a publié un tableau de la France du quatorzième siècle, fait déclarer par des personnages de ce temps, que leur siècle est le grand siècle ; qu'il laisse bien loin derrière lui son prédécesseur ; que sa littérature est bien moins menue ; qu'il porte bien plus haut la poésie, l'éloquence, et surtout la métaphysique ; qu'il a posé les limites du monde intellectuel. C'est encore là, Messieurs, une illusion commune à bien des siècles, mais principalement à ceux où les véritables progrès s'arrêtent. La scolastique elle-même déclina au quatorzième. Elle entrait

dans une troisième période, qu'ouvre le nom de Durand de Saint-Pourçain. Ce docteur, qualifié *le très-résolutif*, termina sa carrière en 1333, après avoir combattu sans fruit et sans gloire certaines doctrines de saint Thomas d'Aquin, homme qui s'était montré bien plus capable de méditations et même d'analyses profondes. L'Anglais Guillaume d'Ocham vécut jusqu'en 1347 : c'était un esprit fort bizarre, il en faut convenir; mais il essaya de ressusciter la secte des nominaux, et de ramener les écoles à des observations plus positives au moins sur quelques articles. Attaché à l'empereur Louis de Bavière, il épousa les intérêts de ce prince contre Jean XXII, et se repentit, dit-on, de cette audace : il mourut censuré, pénitent et absous. Un autre Anglais, Richard ou Roger Suisseth, se remit à commenter les livres d'Aristote; et, par de subtiles applications du calcul et de la géométrie à la métaphysique, il se fit un nom, devenu depuis fort obscur. Buridan de Béthune est resté fameux par cet âne qui meurt de faim entre deux égales bottes de foin, et qu'il citait comme exemple de l'équilibre des délibérations humaines. Il passe pour avoir imaginé on ne sait quel expédient, afin de ne jamais manquer de moyen terme en faisant un syllogisme, et l'on dit que cela s'appelait le pont aux ânes. Ce qui est bien sûr, c'est que personne n'a plus recours à ses gloses sur Aristote, imprimées au commencement du seizième siècle. Voilà, Messieurs, quelle sorte de philosophes le quatorzième a produits en Occident; et je n'aurais guère à vous citer en Orient que Démétrius Cydone, qui, en voulant imiter Platon, a fini par n'être que le plagiaire de Némésius. Ce siècle laissait l'Europe dans une situation déplorable et alarmante. La décrépitude

de l'empire grec et les progrès des Turcs annonçaient une révolution prochaine. Le schisme d'Avignon ébranlait la puissance pontificale, menacée par l'audacieux Wiclef. En Allemagne, des cérémonies et des diplômes tenaient lieu d'institutions; en Angleterre, de fréquentes catastrophes en présageaient de plus tragiques. La branche des Valois, établie sur le trône de France, avait peine à s'y soutenir. Les quatre règnes de Philippe VI, de Jean, de Charles V et de Charles VI, n'avaient été, sauf quelques années du troisième, qu'un long cours d'erreurs et de calamités; M. de Sismondi vient d'en faire un tableau fidèle et instructif. On s'éveillait à peine dans le Nord, on languissait ailleurs; on ne se polissait et l'on ne s'éclairait qu'en Italie, où, après le Dante, avaient brillé Pétrarque et Boccace.

Les grands événements du quinzième siècle ont contribué à ranimer les études ou les disputes philosophiques. En 1400, l'empire byzantin avait pour chef Manuel Paléologue, qui, vaincu par les Turcs, implora vainement l'assistance des monarques occidentaux. Il mourut en 1425, ayant fort mal régné, mais écrit avec quelque talent des choses assez communes, si l'on n'en considère que le fond. Celles de ses productions qui touchent de plus près à la philosophie consistent en des discours moraux, et en un traité de l'éducation d'un prince théologien schismatique. Il n'est pourtant pas platonicien; le péripatétisme avait prévalu à la cour de Constantinople. Les doctrines de Pythagore, de Platon, de Plotin, ne s'étaient maintenues qu'au sein de plusieurs monastères de cette contrée. A Manuel succéda son fils Jean Paléologue, qui se rendit à Ferrare, puis à Florence, où l'on négocia une réunion éphémère entre les deux

Églises : les Grecs et les Italiens commençaient ainsi à se mettre en contact. Jean ne régnait presque plus que par la grâce ou sous le bon plaisir de son vainqueur Amurath II, lorsqu'il cessa de vivre en 1448, laissant sa couronne de feuilles mortes à son frère Constantin Dracosès, que Mahomet II détrôna en 1453. Cette catastrophe exila en Italie plusieurs savants grecs, connus par l'influence qu'ils y exercèrent sur le cours et la direction des études : je n'ai à vous parler ici, Messieurs, que de ceux qui s'occupaient ou se mêlaient de philosophie, Jean Andronic, Matthieu Camariote, Bessarion, Théodore de Gaza, Gémistus Pléthon, George de Trébisonde. Andronic, grammairien de profession, eut deux disciples beaucoup plus renommés que lui, George Valla et Ange Politien : je fais mention de lui, à raison de trois opuscules qui lui sont attribués, les deux premiers contenant des notions de physique générale, et l'autre, dont l'authenticité est plus douteuse, traitant des affections de l'âme. Ils ont une teinte péripatétique. Camariote, dans ses deux discours sur le destin, se déclare bien plus hautement encore l'adversaire du platonisme. Théodore de Gaza et George de Trébisonde prirent aussi la défense d'Aristote, qu'invectivait Gémistus Pléthon. Bessarion, plus modéré que Gémistus son ancien maître, n'en fit pas moins un livre contre George de Trébisonde, qu'il appelait le calomniateur du divin Platon. Voilà les premières leçons de philosophie que les Grecs donnaient aux Italiens. Le plus zélé de ces docteurs byzantins était Gémistus. Né à Constantinople, il avait eu du crédit sous les derniers empereurs, et s'était fait remarquer au concile de Florence. Malgré son enthousiasme platonique et ses erreurs théo-

logiques, il mérite une place honorable parmi les littérateurs de cette époque. On n'a pas publié tous ses écrits : par exemple, ses notices géographiques sont encore inédites ; mais l'impression a fait connaître ses remarques sur Zoroastre, son abrégé des dogmes de Zoroastre et de Platon, son parallèle de Platon et Aristote, son opuscule sur les années et les mois, son discours sur l'immortalité de l'âme, son traité de la fatalité, contre lequel sont dirigés les deux discours de Matthieu Camariote sur le même sujet. On a aussi mis au jour ce que Gémistus Pléthon a écrit sur les vertus, sa description du Péloponnèse, les deux oraisons où il expose l'état et les besoins de cette contrée si souvent malheureuse, enfin les deux livres qu'il a destinés à servir de supplément à l'Histoire grecque de Xénophon. C'est de toutes les productions de Gémistus, celle qui trouve le plus de lecteurs aujourd'hui ; et j'aurai, Messieurs, occasion de vous en reparler, puisque nous devons, dans le cours de cette année, étudier l'ouvrage de Xénophon, qu'elle continue. Mais, en ce moment, nous n'envisageons Gémistus que comme un restaurateur du platonisme.

Quoique la langue italienne eût exprimé, dans les écrits du Dante, de Pétrarque et de Boccace, un très-grand nombre de pensées et de sentiments, le latin passait toujours pour l'idiome de la science, et conservait la rouille que lui avaient imprimée les chroniqueurs, les légendaires et les scolastiques du moyen âge. Pétrarque lui-même et Boccace et Dante semblent abandonnés de leurs plus heureux talents, quand ils écrivent en latin. Léonard Bruni d'Arezzo, vulgairement nommé Léonard Arétin, est à peu près le seul, avant 1453,

qui eût commencé de rendre à cette langue quelque teinte de son antique urbanité. Cultivée bientôt par de plus habiles littérateurs, tels que Laurent Valla, Philelphe, Ange Politien, Érasme, elle parut enfin renaître, et ressembler à ce qu'elle avait été dans les meilleurs siècles. Sans doute cette ressemblance doit être fort incomplète, et pourrait n'être qu'apparente; mais, telle qu'elle est, on n'a pu l'obtenir qu'en imitant les anciens modèles, en les étudiant, et en prenant ainsi de meilleurs guides dans l'art d'écrire et de penser. Un langage humain et poli, le seul qui pût devenir l'interprète de la raison, s'introduisait dans les livres; et le jargon syllogistique, relégué dans les écoles, n'exerçait plus autant d'influence. C'est le premier et le plus important service que la littérature ait alors rendu à la philosophie, et l'un des grands faits à remarquer dans l'histoire de l'une et de l'autre.

Laurent Valla fit, à la manière des anciens, des traités du vrai et du faux, de la volupté et du souverain bien. George Valla composa en bon style des éléments d'arithmétique, de musique, de géométrie, d'astronomie encore appelée astrologie, de physiologie, de médecine, de grammaire, de logique, de morale, d'économie et de politique; son livre est un cours abrégé de presque toutes les sciences. Agostino Prati disserta et raisonna même avec grâce sur les vertus, sur la vie heureuse, sur l'immortalité de l'âme. La plume élégante d'Ange Politien mit en latin Épictète et Alexandre d'Aphrodisie, commenta les Analytiques et la Morale d'Aristote, et écrivit un traité de dialectique. Je ne dis pas que ces latinistes habiles aient fort enrichi le fonds des sciences qu'ils entreprenaient d'enseigner;

mais c'était beaucoup, je le répète, que de polir les formes de cette instruction. Ce progrès, dont ils ne sentaient pas eux-mêmes toute l'importance, décréditait la scolastique, l'ennemie de toute lumière. Du reste, le cours naturel de leurs études et de leurs idées les disposait à préférer ordinairement les doctrines aristotéliques; ils n'y réprouvaient que le mauvais goût, la diction barbare, et les fausses méthodes. Pour les francs scolastiques, nombreux encore, ils ne démordaient pas du péripatétisme, auquel s'adaptaient, depuis quatre siècles, leurs arguments, leurs controverses, et même leur théologie. Il restait peu de traces, dans les écoles, de quelques anciennes affinités entre le platonisme et certaines branches de la science ecclésiastique. La foule des docteurs, routinée au syllogisme, ne connaissait aucun fond ni aucune forme d'enseignement, hors de l'ontologie et de la dialectique, attribuées au prince des philosophes : nul autre système d'études ne leur eût assez garanti une science invincible et une loquacité intarissable. Les nouveaux hérétiques se déclaraient tout aussi péripatéticiens que les orthodoxes; et ceux qui croyaient le moins n'étaient pas ceux qui raisonnaient le mieux. En tout temps, comme vous l'avez vu, Messieurs, il avait éclaté des schismes au sein de l'école péripatéticienne : on en vit se renouveler au quinzième siècle. Il s'alluma surtout une dispute violente entre ceux qui cherchaient le véritable sens d'Aristote dans Alexandre d'Aphrodisie, et ceux qui prétendaient le mieux apprendre d'Averrhoès. Cependant la mission platonique à laquelle s'était voué Gémistus Pléthon ne restait pas sans influence : il faisait çà et là des prosélytes; et quelques-uns de ceux

qu'il ne convertissait pas tout à fait essayaient du moins de concilier les deux grandes écoles qui depuis tant de siècles partageaient le monde des philosophes. Le plus fameux de ces nouveaux syncrétistes était le jeune Pic de la Mirandole, qui en 1486, à l'âge de vingt-trois ans, devait soutenir, sur tous les objets possibles du savoir humain, *de omni re scibili*, neuf cents propositions bien comptées. On ne le lui permit pas, parce qu'on en trouva de mal sonnantes, ce qui n'était pas étonnant sur un si grand nombre. Elles étaient pourtant beaucoup plus platoniques qu'aristotéliques ; il les avait fait approuver toutes par des experts, et s'était d'ailleurs engagé à défrayer, de leur voyage et de leur séjour à Rome, tous les savants de l'Europe qui viendraient les attaquer. Le pur platonisme avait gagné la faveur des Médicis, qui secondaient alors de toute leur puissance et de tous leurs talents le renouvellement des études classiques, le progrès des lettres et des sciences. Ils établirent à Florence une académie platonicienne ou même plotinienne, sous la direction de Marsile Ficin, pieux chanoine de cette ville. Ficin, recommandable par des mœurs douces et pures, doué d'ailleurs, presque au même degré que Plotin et Proclus, d'une imagination métaphysicienne, acquit beaucoup d'ascendant, et passa pour inspiré. On crut qu'après sa mort, arrivée en 1499, il avait apparu à Michel Mercato ; Baronius le raconte. D'autres disaient au contraire que, de son vivant, il avait été magicien ; il était seulement astrologue. Une moitié de ses œuvres consiste en versions latines de Platon, de Plotin, de Porphyre, de Proclus, de Jamblique, de Psellus, et autres écrivains grecs : le surplus se compose de quatorze livres d'épî-

tres et d'une quarantaine de traités, qu'il tire encore des doctrines de ses maîtres plutôt que de son propre fonds. L'article le plus considérable est une théologie platonicienne, ou un traité de l'immortalité de l'âme en dix-huit livres. « Il s'était, dit Ginguené, familiarisé avec les « ténèbres de l'école d'Alexandrie, au point de les « prendre pour de la clarté. Son style s'était formé sur « ces modèles; et, souvent dans ses lettres mêmes, il est « énigmatique et mystérieux. Des rêveries des platoni« ciens à celles de l'astrologie il n'y a qu'un pas : et ce « pas, Ficin l'a franchi. » Telles étaient, Messieurs, les différentes formes que la métaphysique prenait en Italie.

Ailleurs nous rencontrerions Pierre d'Ailly, commentateur d'Aristote, mais plus remarqué comme théologien, et comme membre des conciles de Pise et de Constance; son disciple Gerson, dont le plus glorieux titre littéraire est le livre de l'*Imitation de J. C.*, s'il en est réellement l'auteur, comme on a des motifs de le croire; Rodolphe Agricola, très-savant homme, dans les œuvres duquel on distingue un traité de l'invention dialectique; Hermann Wessel, dont nous possédons bien peu d'écrits, pour le grand bruit qu'il a fait en passant de la secte des réalistes dans celle des nominaux, de l'école de Platon à celle des péripatéticiens; Gabriel Biel, sectateur plus invariable de la doctrine de Roscelin et d'Ocham, et avec lequel on suppose qu'a fini, en 1495, le troisième âge de la scolastique. On inscrit aussi au nombre des nominaux ou, comme on disait alors, des terministes, un Martinus Magister, un Jacques Almain, et d'autres noms plus obscurs, dont la série se prolonge jusqu'au règne de François I[er]. Mais, avant de quitter le quinzième siècle, nous avons

à tenir compte de quelques faits bien plus mémorables qu'il fournit à l'histoire de la philosophie, ou du système général des connaissances humaines. Le premier est l'invention de l'art typographique entre les années 1440 et 1450 : jusque-là, les impressions en Europe et en Asie n'avaient été que des gravures sur des planches solides. La mobilité et la fonte des caractères métalliques ont produit un art véritablement nouveau, dont l'influence sur l'instruction des peuples, sur les progrès de l'esprit humain, n'a pas besoin d'être expliquée. Avant l'année 1500, l'imprimerie avait déjà publié, multiplié, répandu de toutes parts des exemplaires de beaucoup d'ouvrages philosophiques, dont il n'existait auparavant qu'un fort petit nombre de copies manuscrites. Il était devenu possible, facile même aux hommes studieux, de lire Platon, Aristote, Euclide, Lucrèce, Cicéron, Sénèque, Pline, Plutarque, Lucien, Boëce, Simplicius, Avicenne; pour ne rien dire des physiciens, métaphysiciens ou moralistes postérieurs au onzième siècle, tels que Jean de Salisbury, Vincent de Beauvais, Sacrobosco, Gilles Colonne, Pétrarque, Bessarion, ni de ce qui touche à la philosophie en une multitude d'autres livres. Ce genre d'études, comme tous les autres, allait donc prendre immanquablement plus d'activité, d'étendue et de profondeur.

Le second article auquel nous devons une mention particulière est le progrès des sciences mathématiques et physiques dans le cours du quinzième siècle. C'était aux Arabes qu'on devait le goût et jusqu'alors les directions les plus utiles de ces sciences, si fécondes, si bienfaisantes par elles-mêmes, et qui ne le sont pas moins par les méthodes qu'elles communiquent à toutes

les autres études. Pour ne pas entrer en de trop longs détails, je ne nommerai que Purbach et Muller de Montréal, dit Regiomontanus; ils ont enrichi l'astronomie par leurs observations et leurs calculs, le premier jusqu'en 1461, et le second jusqu'en 1476; et le moment était proche où Copernic allait retrouver ou découvrir le système du monde. Quand il serait vrai que Pythagore l'eût jadis connu, les savants et les peuples s'accordaient depuis deux mille ans à y substituer des erreurs grossières, qui nous captiveraient encore si Copernic ne les avait dissipées. Son système était connu avant 1500, quoiqu'il n'ait été publié qu'au XVI[e] siècle.

Enfin, Messieurs, les entreprises et les succès de Vasco de Gama et de Christophe Colomb, en terminant, en couronnant avec tant d'éclat le quinzième, suffisent, d'une part, pour attester les progrès que l'esprit humain venait de faire dans les sciences, dans les arts, dans l'étude générale de la nature; de l'autre, pour annoncer ceux auxquels les âges suivants étaient appelés.

Aucun de nos siècles modernes n'a été plus fertile que le seizième en hommes mémorables dans toutes les carrières. Presque tous les trônes étaient occupés par des princes célèbres que des vertus, des talents, des passions vives, un caractère énergique, recommandent diversement à l'histoire : Jules II, Léon X et Sixte-Quint sur la chaire de Saint-Pierre; Henri VIII et sa fille Élisabeth en Angleterre; Charles-Quint et Philippe II en Espagne; Louis XII, François I[er], Henri IV en France. Plein de gloire, d'orages et de catastrophes, ce siècle brille en Europe, et surtout en Italie, de l'éclat des arts, de la littérature et des sciences; il est teint, dans l'un et l'autre hémisphère, de tout le sang que

l'ambition et le fanatisme peuvent répandre en cent années. Chacune des époques qui le divisent est un grand événement : la ligue de Cambrai en 1508; le concordat de 1515; ensuite la conquête de l'Égypte par les Turcs, de nouvelles expéditions dans les deux Indes, la prise de Rome en 1527, de Florence en 1530; puis le schisme d'Angleterre, l'établissement des jésuites, l'abdication de Charles-Quint, l'avénement d'Élisabeth en 1558; le concile de Trente depuis 1545 jusqu'en 1563; en même temps le progrès des hérésies; bientôt la confédération batave et les excès de Philippe II, la Saint-Barthélemy de 1572, la réforme du calendrier de 1582, la Ligue, les états de Blois, l'assassinat de Henri III par Jacques Clément, les triomphes de Henri IV; et, en 1598, l'édit de Nantes. Pour tracer une histoire complète des études philosophiques durant tout cet âge, il faudrait, à chaque instant, la rattacher à celle des affaires politiques et religieuses; car les développements qu'y prennent tous les genres d'instruction et tous les arts, particulièrement l'imprimerie, modifient à tel point la société, que presque toutes les questions s'établissent entre les opinions et les intérêts, entre des doctrines vraies ou fausses, et des habitudes bonnes ou mauvaises. Les controverses ne sont pas resserrées dans l'ombre des cloîtres, des écoles et des synodes : elles s'agitent sur le théâtre du monde, au cœur des nations et jusque sur les champs de batailles. La politique veut en vain se maintenir cachée et toute-puissante dans l'enceinte des cours, au fond des cabinets; elle y est poursuivie, atteinte par la pensée et la voix des sages ou de ceux qui se donnent pour tels : ils ont avec les princes, comme avec

les peuples, des communications de plus en plus directes, rapides et fréquentes. Le monde littéraire n'a pas envahi le monde politique; mais il l'environne, il le presse, et s'enhardit à y faire des incursions. Ce serait donc un bien vaste tableau que j'aurais à vous tracer ici, Messieurs, si nous n'avions resserré d'avance le cadre des études préliminaires qui nous occupent en ce moment.

Du moins est-il indispensable, pour éclairer cet aperçu de la philosophie du seizième siècle, de rapprocher d'abord ses annales spéciales de celles des autres branches de la littérature. Cette partie de l'histoire générale des lettres et des arts peut se diviser en trois sections : la première, de 1501 à 1530, époque de la prise de Florence; la seconde, jusqu'à la clôture du concile de Trente en 1563; la troisième, jusqu'en 1600. Dans la première, l'église de Saint-Pierre commencée par Bramante est continuée par Michel-Ange, dont le génie agrandit à la fois tous les arts du dessin. C'est aussi le temps des chefs-d'œuvre de Raphaël, des plus beaux ouvrages du Corrége, et des premiers travaux de Jules Romain. La poésie italienne s'enrichit des récits de l'Arioste; et la prose, des écrits de Machiavel, où la science politique, sans prendre encore le caractère moral dont elle a besoin, s'éclaire au moins par le rapprochement des faits et par des observations profondes : c'est de la philosophie expérimentale. En France, Clément Marot saisit quelquefois et, à vrai dire, invente cette élégance philosophique qui doit distinguer notre poésie nationale. Mais la plupart de ceux qui alors cultivent l'art d'écrire ne l'exercent qu'en latin : Érasme pense en cette langue; il a besoin d'elle

pour développer les trésors d'un talent fécond et d'un vaste savoir, pour exprimer toutes les idées d'un esprit indépendant, satirique même, et qui a pénétré fort avant dans la théorie du langage et dans celle des mœurs. Budé, moins élégant écrivain, est helléniste, antiquaire, jurisconsulte, dialecticien; il prend, l'un des premiers en France, une place honorable parmi ces érudits, disciples bien dociles des anciens, et précepteurs un peu pédants des modernes. C'est aussi en latin que dissertent Pomponace, Henri Agrippa et d'autres philosophes dont la métaphysique occulte est déjà téméraire. Luther déclame dans la même langue contre la cour romaine et contre des dogmes consacrés par la foi des siècles. Son zèle réformateur entraîne en des erreurs nouvelles une partie de la chrétienté.

La seconde section du seizième siècle, depuis 1530 jusqu'en 1563, abonderait en détails d'histoire littéraire. Elle a produit les principaux ouvrages théologiques et quelquefois philosophiques de Calvin et de Mélanchthon. D'équitables adversaires de Mélanchthon rendaient hommage à l'étendue de ses connaissances, à ses mœurs pacifiques, à la douceur de son caractère et de son style. Mais Calvin, qui attribuait à chaque chrétien le droit d'interpréter les livres saints, et qui pour son compte usait largement de cette liberté, fit brûler à Genève en 1553 Michel Servet, qui en avait fait aussi quelque usage. Au milieu de ces lamentables scènes, on s'étonne du progrès des sciences. Le livre de Copernic paraît en 1543; un pape en accepte la dédicace; le système des corps célestes est dévoilé à la terre. Fernel, Fallope et Vésale publient leurs découvertes anatomiques. Jules-César Scaliger consacre ses travaux

à la critique historique et à la critique littéraire, qui, de leur nature, sont des applications de la philosophie. Les écrits latins de Bembo se recommandent par plus d'élégance et d'urbanité; et son nom orne aussi les fastes de la littérature italienne, qui s'enrichit en même temps des observations de Varchi, de l'histoire de Guichardini, des traductions en vers d'Annibal Caro, des poésies du Trissin, d'Alamanni, de Jean della Casa. Cette littérature ne s'était pas encore montrée si féconde; et le nom fameux de l'Arétin, qui se mêle à ceux que je viens de citer, montre qu'elle l'était déjà beaucoup trop. L'Italie se couvrait d'académies qu'on n'estimerait point assez, si on les jugeait par les dénominations bizarres qu'il leur plaisait d'adopter. Il n'existait en France que des universités : un établissement plus littéraire et d'un genre plus moderne s'éleva sous le nom de Collége royal de France. François I[er], qui le fonda, aimait les lettres; sa sœur, Marguerite de Valois, les cultivait non sans succès pour un tel temps; et la France avait une autre dixième muse dans Louise Labé. Mellin de Saint-Gelais était, jusqu'en 1558, le plus tolérable versificateur français; depuis la mort de Marot, il n'y avait plus de poëtes dans notre langue. Mais un prosateur tel que Rabelais valait un poëte, et pouvait compter même pour un philosophe, quelquefois ivre, il est vrai, souvent observateur et peintre, et le premier des écrivains facétieux, dans le siècle à la fois le plus jovial et le plus tragique de toute l'histoire.

Les travaux littéraires des trente-huit dernières années de ce siècle sont innombrables, surtout si nous y comprenons ceux dont la théologie, soit hétérodoxe soit orthodoxe, a été l'objet. Les sectes se multipliaient

en tous sens; et la plupart attachaient des systèmes de métaphysique à leurs doctrines religieuses. A la suite des luthériens, des zuingliens, des calvinistes, des sociniens, on comptait jusqu'à treize espèces d'anabaptistes, vingt-quatre de confessionites, neuf de sacramentaires, et je ne sais combien d'autres. Qu'il suffise de nommer entre les théologiens catholiques Baronius, Bellarmin, Sanchez, Molina. Ce dernier a donné son nom à une secte qui, sur les questions relatives au libre arbitre, à la prémotion physique, à la grâce, a soutenu en philosophie et en théologie les opinions les plus opposées à la doctrine de saint Augustin et de saint Thomas. Pour rentrer dans les genres profanes, je ferai mention de trois jurisconsultes célèbres, tous trois nés en France, Cujas, François Hotman, Pierre Pithou. Le Toulousain Cujas est le fondateur d'une école de jurisprudence comptée pour la quatrième. Les trois premières avaient eu pour chefs Irner au douzième siècle, Accorso au treizième, Barthole au quatorzième: les textes recueillis par Irner avaient été commentés par Accorso, et noyés par Barthole dans un déluge d'inutilités gothiques. Cujas s'efforça d'éclairer la science du droit par la littérature, par la philosophie et par l'histoire; il ouvrit aux hommes de loi une carrière savante et véritablement philosophique. François Hotman, dont les connaissances historiques étaient fort étendues, avait adopté la religion réformée; il professait à Bourges en 1572; ses élèves le sauvèrent des massacres du mois d'août. Pierre Pithou courut de plus grands dangers à Paris à cette même époque; depuis, il abjura le protestantisme, et resta un zélé défenseur des maximes de l'Église gallicane. Il fut, en 1593, un des auteurs de la

satire Ménippée, œuvre que la saine philosophie peut revendiquer encore. Ambroise Paré, calviniste aussi, en 1572, mais premier chirurgien de Charles IX, et, à ce titre, excepté par grâce spéciale de la proscription générale, a écrit en français sur son art avec beaucoup de méthode et de clarté. Toutefois c'était l'Italie qui possédait alors les médecins les plus instruits, Impériali, André Césalpin, Prosper Alpini; ils appliquaient à leur science, le premier une érudition riche et solide, les deux autres une étude approfondie des végétaux. Aldrovande, à Bologne, embrassait l'histoire naturelle tout entière, et en exposait les diverses parties en de trop longs volumes. L'Italie a vu naître aussi Jérôme Cardan, esprit pénétrant et bizarre, qui ne recueillait les notions acquises avant lui que pour les dénaturer, et leur imprimer la teinte de son imagination vive, de ses idées originales; auteur peu instructif après avoir acquis lui-même une vaste instruction; pouvant très-bien écrire, s'il eût moins écrit, et curieux encore, précisément, parce qu'en parcourant la nature, il amasse tout, n'assortit rien, ne conçoit aucune théorie générale. Les sciences étaient cultivées jusque dans le nord. Tycho-Brahé, quoiqu'il ait contredit le système de Copernic, est pourtant, au jugement de Laplace, l'un des plus grands observateurs qui aient existé : il a donné de la précision aux instruments, aux procédés, aux détails de l'astronomie. Le jésuite allemand Clavius eut part à la réforme grégorienne du calendrier. Joseph Scaliger créait la science chronologique. L'algèbre, ébauchée par les Arabes, prit en France plus d'étendue et des formes plus heureuses entre les mains de Viète. Ramus, l'une des victimes de la Saint-Barthélemy, s'é-

tait occupé d'arithmétique, de géométrie, de grammaire, de logique, de philosophie générale; il avait osé substituer quelques préceptes raisonnables aux routines syllogistiques; traduit en justice pour ses méfaits en dialectique et métaphysique, il avait été solennellement condamné. Le Limousin Muret, littérateur très-distingué, traitant parfois des sujets philosophiques, flattait les hommes puissants, et bénissait élégamment ses propres persécuteurs. Plusieurs autres savants honoraient les diverses parties de l'Europe: Buchanan, l'Écosse; le stoïcien Juste-Lipse, les Pays-Bas; Casaubon, Genève; Sigonio, l'Italie. Mais l'Italie était parvenue au plus haut degré de sa gloire poétique. Ici un seul nom, celui du Tasse, éclipse tous les autres. Cependant le Portugais Camoëns ouvrait une nouvelle littérature avec un éclat qu'elle n'a point soutenu; Shakespeare débutait en Angleterre, où son génie allait élever un théâtre informe et dicter de grandes conceptions. L'art dramatique ne prenait pas cet essor chez les Français; seulement il sortait du cercle des moralités et des mystères: Jodelle, Robert Garnier, Antoine Baïf, aspiraient à imiter Sénèque et Térence. On avait si peu le sentiment du vrai et du beau en littérature, qu'on admirait Ronsard: il était le premier astre d'une pléiade poétique. Il y a longtemps que ces sept étoiles sont éteintes, mais Régnier et surtout Malherbe brillent encore. La prose française nous offre dès lors les traductions d'Amyot, le *Traité de politique* de Bodin, les *Vies* de Brantôme, les *Recherches* d'Étienne Pasquier, et les *Essais* de Montaigne, l'ouvrage le plus philosophique de ce siècle, puisque les livres de Bacon n'ont paru que dans le suivant.

Quoique plusieurs des articles compris dans le précis que je viens, Messieurs, de vous offrir puissent paraître étrangers aux annales particulières de la philosophie, ils concourent tous à former le tableau des directions et des progrès de l'esprit humain durant cet âge: ils font connaître les résultats auxquels aboutissait l'étude générale de la nature et de la société. Je retracerai quelques travaux particuliers des dialecticiens, métaphysiciens, moralistes et physiciens de profession; mais ces détails auront moins d'intérêt, ils seront moins historiques; car, si vous exceptez les recherches et les découvertes soit astronomiques soit anatomiques, et dont j'ai déjà fait mention, le seizième siècle, au milieu de tant de controverses, de tant de renouvellements des anciennes doctrines, n'a ouvert aucune grande école comparable, pour son étendue et pour sa durée, à celles de Platon et d'Aristote dans l'antiquité, ni même à celle des éclectiques des six premiers siècles de l'ère chrétienne, ni enfin à la scolastique du moyen âge; il n'a produit, hors des matières purement théologiques, aucune doctrine qui ait jeté un très-grand éclat et laissé de longues traces.

Il n'est pas d'ailleurs très-facile de se former une idée précise de l'aristotélisme de ce siècle. Excepté dans un petit nombre de sectes, on réprouvait assez généralement le platonisme, qui, en effet, convenait fort peu aux habitudes et aux tendances des esprits, au caractère positif des études, au besoin d'investigation et de progrès qui tourmentait les classes supérieures et moyennes de la société. La question des réalistes et des nominaux ou terministes s'agitait encore; et c'était le réalisme qui prévalait dans la plupart des écoles; mais ses partisans

et ses adversaires s'accordaient à le considérer comme une doctrine d'Aristote; et de fait, si l'on en juge par les livres qui portent le nom de ce philosophe, il n'est pas très-certain qu'il n'ait attribué aux idées générales aucune sorte d'existence réelle, hors de l'esprit qui les conçoit et du discours qui les exprime. Enfin, Messieurs, vous savez comment, au moyen âge, le péripatétisme s'était confondu avec la scolastique, c'est-à-dire avec les formes d'enseignement les plus barbares et les plus fausses qui aient été jamais employées. Or, cet enseignement qui, depuis l'an 1500, continuait d'être cher à la plupart des docteurs, comme le plus commode, le plus familier dont ils pussent faire usage, rencontrait deux ordres et pour ainsi dire deux armées d'ennemis dans les théologiens hétérodoxes et dans les littérateurs. Les premiers entendaient s'affranchir de l'autorité magistrale; les autres établissaient celle du bon goût, qui est, à vrai dire, sous un autre nom, celle de la raison même, et ne toléraient plus rien de ce qui ne pouvait pas s'exprimer avec une élégance classique.

Depuis Jovianus Pontanus, qui mourut en 1503, jusqu'à Juste-Lipse, qui a vécu jusqu'en 1606, presque tous les écrivains habiles se sont, avec plus ou moins de zèle et de succès, occupés de philosophie : c'était l'un des principaux genres d'instruction que répandaient leurs ouvrages très-mélangés. Nous rencontrons ainsi parmi ceux de Pontanus des traités d'astrologie et de morale : d'une part, des livres sur la lune, sur les choses célestes, sur les sentences de Ptolémée; de l'autre, des traités médiocres mais non barbares, qui ont pour sujets la force, la magnanimité, la magnificence, la splendeur, la libéralité, les bienfaits, la prudence, la

convenance, la fortune, l'obéissance, le prince et la tyrannie. Un recueil qui porte le titre de *Lectiones antiquæ* et dont l'auteur, Louis Richard de Rovigo, s'est donné le nom de Cœlius Rhodiginus, comprend des leçons de cosmologie, de pneumologie et d'optique. L'ingénieux *Éloge de la folie* mériterait à Érasme une place parmi les philosophes, quand même il n'aurait pas laissé une *Philosophie chrétienne*, une *Institution du prince*, un traité de l'*Éducation des enfants*, un grand nombre d'observations générales sur la grammaire et sur le système entier des études. Les travaux du savant espagnol Vivès embrassaient tout ce système: Brucker et d'autres juges lui ont décerné des éloges que justifient particulièrement ses quatre livres de dialectique, son livre sur les origines des dogmes et des sectes philosophiques, ses trois livres sur la corruption des arts, *De corruptis artibus*, les épîtres et les écrits divers où il traite des méthodes d'enseignement. Vivès a été l'un des plus redoutables adversaires du péripatétisme des écoles, tel que les Arabes et le moyen âge l'avaient fait. Sadolet, digne collègue de Bembo dans la fonction de secrétaire de Léon X, a composé une *Consolation philosophique*, deux livres intitulés *Phædrus* ou *Louanges de la philosophie*, et un *Nouveau traité d'éducation*. Giraldi expliquait les Symboles de Pythagore; Vettori, ou Victorius, d'autres anciennes doctrines; en France, Turnèbe traduisait des livres d'Aristote et de Théophraste, des traités de Plutarque et les paradoxes de Cicéron : Muret commentait Platon, Xénophon et les œuvres philosophiques de l'orateur romain. On a de Juste-Lipse une *Introduction au stoïcisme*, trois livres de philosophie stoïcienne, deux autres sur la con-

stance, cinq sur la politique, suivis de conseils et d'exemples. Je n'ai pas inscrit dans la liste de ces littérateurs Alexandre Piccolomini, parce qu'il n'a pas écrit comme eux dans la langue savante, excepté pourtant sa paraphrase sur les Questions mécaniques d'Aristote. Ses autres livres philosophiques, principalement consacrés à l'instruction morale sont en italien. On ne le confond point avec son parent, François Piccolomini, dont toutes les productions concernent la philosophie et sont en langue latine : elles consistent en commentaires de plusieurs traités d'Aristote, en cinq livres de la science de la nature, un art de définir et de discourir élégamment, et l'ouvrage intitulé : *Universa philosophia de moribus, nunc demum in decem gradus reducta et explicata*. Ce livre, où la science des mœurs est enseignée synthétiquement, en s'élevant des principes les plus simples aux notions les plus composées, obtint un brillant succès et trouva néanmoins un contradicteur dans Zabarella, collègue de François Piccolomini à l'académie de Padoue. La question entre ces deux professeurs était réellement celle des deux méthodes, l'analyse et la synthèse; et, quoiqu'ils fussent très-habiles l'un et l'autre, on peut douter qu'ils l'aient discutée avec toute la précision que son extrême importance exige. Zabarella, qui tenait pour l'analyse, est auteur de trente livres sur l'étude de la nature, d'une physique aristotélicienne, d'un traité de l'âme, et d'une logique dont on a fait longtemps usage. Elle a pour suppléments des opuscules sur certains détails de cette science, tels que les propositions nécessaires, les différentes espèces de démonstrations. En lisant les écrits de ces deux philosophes de profession

et ceux des littérateurs que j'ai désignés avant eux comme s'étant exercés quelquefois sur des sujets philosophiques, on sent qu'on est sorti du moyen âge : leurs essais, quelque imparfaits qu'ils puissent nous sembler aujourd'hui, sont des chefs-d'œuvre, en comparaison de ce qu'avaient produit, en ce même genre d'études, les siècles antérieurs. Au milieu du quinzième, la scolastique n'est plus qu'une maladie locale, non encore extirpée de quelques vieux établissements; ce n'est plus une puissance universelle, dominant tout le système de l'instruction publique. Les talents et le savoir ont pris un essor qui les a élevés fort au-dessus d'elle. Cependant, Messieurs, la scolastique a été représentée, même en ces derniers temps, comme éminemment ingénieuse: elle avait tant d'esprit, nous a-t-on dit, qu'il est impossible d'en avoir davantage. Pour décider un tel point, il faudrait commencer par attacher à ce mot d'esprit une idée précise. La faculté intellectuelle qu'il désigne dans notre langue semble être celle qui saisit, entre les idées ou entre leurs expressions, de nouveaux rapports, des affinités inaperçues, ou des contrastes non observés. Je suis loin de refuser cette faculté à tous les écrivains du moyen âge : elle brille, par exemple, dans saint Bernard; c'est peut-être celle dont la nature l'avait le plus libéralement doué, et qu'il a le plus cultivée par l'exercice. Mais elle ne se montre chez les scolastiques que lorsqu'ils deviennent par hasard moins scolastiques qu'à l'ordinaire, ou même lorsqu'ils cessent tout à fait de l'être. Car accorder le nom d'esprit à leurs subtilités puériles, à leurs arguties pointilleuses, c'est comme si on le prodiguait aux quolibets et aux plus grossiers calembours de nos boulevards, comme

si l'on décernait à Tabarin les hommages dus à Molière. J'ajouterai que pour que les pensées prennent le caractère que nous appelons esprit, il faut que la langue ait acquis déjà, ou qu'elle acquière par le besoin d'exprimer ces pensées elles-mêmes, de la précision, de l'élégance et de la grâce. Or, de tous les idiomes connus, et, je crois, de tous les idiomes possibles, il n'en est pas qui manque plus de ces qualités que celui que s'était fait la scolastique.

Je n'ai point achevé de vous exposer, Messieurs, quel était, au seizième siècle, l'état de la philosophie : il me reste à vous entretenir, d'une part, des sectes qui s'y sont élevées ou renouvelées; de l'autre, des progrès ou des écarts particuliers de la logique, de la métaphysique et de la morale. Je suis forcé de renvoyer ces articles à notre prochaine séance, où nos regards se porteront ensuite sur le dix-septième siècle.

HUITIÈME LEÇON.

PHILOSOPHIE DU SEIZIÈME SIÈCLE ET DU DIX-SEPTIÈME JUSQU'EN 1650.

Messieurs, le troisième âge de la scolastique, ouvert par Durand de Saint-Pourçain à la fin du treizième siècle, n'a laissé, dans le cours du quatorzième, d'autre souvenir que celui des efforts de Guillaume d'Ocham pour rétablir la doctrine des nominaux : du reste, ses écrits, ceux de Suisseth, de Buridan, et en Orient de Démétrius Cydone, ne retracent que la décadence des saines études ; et j'ai essayé de vous indiquer quelques-unes des causes de cette interruption de tous les progrès. La prise de Constantinople en 1453 fit émigrer en Italie des littérateurs grecs, qui tous contribuèrent à renouveler l'instruction publique, et dont l'un, Gémistus Pléthon, s'efforça de rendre de la vogue au platonisme. Cette entreprise fut ardemment secondée par Marsile Ficin, chef d'une académie platonique fondée par les Médicis. Cependant le péripatétisme régnait toujours dans les écoles ; il y conservait son langage barbare ; et les hommes de lettres, malgré la juste aversion qu'ils avaient conçue pour de telles formes, demeuraient presque tous attachés au fond des doctrines d'Aristote. Ils ne réprouvaient que la scolastique, dont le crédit, ruiné de jour en jour par les progrès du bon goût, ne devait plus se relever. Le caractère classique des études, l'invention de l'imprimerie, les observa-

tions des savants, les découvertes des voyageurs, tout annonçait un nouvel âge de la philosophie. Le seizième siècle n'a point trompé cet espoir; nous avons envisagé, dans tout son cours et en chacune des trois périodes qui le divisent, les mouvements politiques, les controverses religieuses et les travaux littéraires : jamais l'esprit humain ne s'est commandé des efforts plus hardis et plus pénibles pour améliorer, par l'instruction, le régime social. Presque tous les écrivains célèbres de ce siècle ont employé au moins quelques-unes de leurs veilles à traiter des sujets philosophiques. Toutefois, Messieurs, cet âge s'est beaucoup plus distingué par le progrès général des lumières que par l'éclat des nouveaux systèmes en matière purement profane; car nous n'avons point à considérer ceux qui concernaient la théologie [illegible], quoique de l'an 1500 à 1600 il y ait à peine un seul lustre qui n'ait ramené quelque secte, à peine une année qui n'ait vu paraître quelque livre de dialectique, de métaphysique ou de morale, il sera possible de réduire à un assez petit nombre de détails ce que j'ai à vous dire encore, tant de chacune de ces trois branches de la philosophie, que de l'état et du conflit des écoles.

Ce n'étaient que les anciennes sectes maintenues ou renouvelées. Celle de Platon, rouverte avec tant de zèle par Gémistus et Ficin, avait un ardent adversaire dans Achillini, le champion du péripatétisme le plus absolu, même de celui des Arabes. Cet Achillini, médecin et anatomiste, se croyait fort savant en physionomie et en chiromancie; il est mort en 1512, et ses commentaires sur Aristote, faits d'après Averrhoès, n'ont pas très-longtemps vécu. Il fallait d'autres armes pour

triompher du platonisme, qui se reproduisait comme principal élément d'un éclectisme ou syncrétisme nouveau. Une sorte de philosophie alexandrine semblait dès lors renaître en Europe, mais sous des formes si modernes et si variées, qu'on avait peine à la reconnaître. Ainsi qu'autrefois elle modifiait les doctrines de Platon par divers alliages de pythagorisme, d'éléatisme, d'aristotélisme, et quelquefois elle y mêlait autant de science mosaïque ou rabbinique qu'il était nécessaire pour mériter à la métaphysique les noms de cabale et de magie. Il se forma ainsi plusieurs sectes éclectiques, dont l'une, celle des théosophes, finit par s'allier à la société mystérieuse des Rose-Croix. Reuchlin entreprit de rétablir la philosophie de Pythagore, au moyen de celle des Hébreux; c'est le but de ses livres intitulés *De verbo mirifico*, *De arte cabalistica*. Pour obtenir la protection de Léon X, il se prévalait de celle que la famille de ce pontife avait accordée aux restaurateurs du platonisme. Reuchlin trouva des contradicteurs qui s'efforcèrent de le faire condamner comme hérétique et n'y réussirent pourtant pas. Après sa mort, arrivée en 1522, sa doctrine continua d'être professée par le franciscain George de Venise, auteur d'une *Harmonie du monde* et de *Problèmes bibliques*, où il est dit que l'univers est disposé par nombres; qu'il y a vingt-sept premiers genres, distribués en trois neuvaines, la supra-céleste, la céleste, et l'élémentaire; que toutes trois aboutissent à un même dixième terne, émanent de Dieu et sont contenues dans son nom suprême; que les qualités du corps humain correspondent aux sept planètes et au huitième ciel; que toutes les émanations s'opèrent en propositions ou arithmétiques ou

géométriques, et pour ne choisir, entre plus de soixante autres dogmes pareils, que le plus platonique de tous, que les idées sont les formes, les espèces, les exemplaires éternels des choses. A la même école appartient Henri Corneille Agrippa de Nettesheim, qui mourut en 1535, après avoir publié plusieurs livres de médecine, c'était sa profession, et de philosophie occulte, c'était son goût le plus vif. Il enseigne qu'il y a trois mondes : l'élémentaire, le céleste, et l'intellectuel; que chaque monde inférieur est régi par le supérieur, et souverainement par l'archétype universel; que la magie est une science sublime, qui nous élève par degrés, et de monde en monde, jusqu'à l'archétype; qu'il y a quatre éléments, dont chacun est triple; que ces nombres trois et quatre, leur somme sept et leur produit douze, ont des vertus éminentes; que l'unité est le principe et la fin de toutes choses, et n'a elle-même ni fin ni principe; que la dualité est mauvaise de sa nature et l'origine de tout mal; que dans l'âme humaine, qui est une, il y a trois choses : *mens, ratio, idolum;* que *mens* ou l'esprit éclaire la raison, qui, sans cette lumière, s'écoule et s'absorbe dans l'imagination, *fluit in idolum;* que cet *idolum* est mortel; que la raison, originaire du ciel, tient de cette source sa longévité; qu'il n'y a d'immortel que *mens*, l'esprit, émané de Dieu même ou du monde intelligible. Agrippa a commenté Raymond Lulle; il a aussi composé un ouvrage intitulé *De incertitudine et vanitate scientiarum.* C'est une déclamation violente contre tous les arts et toutes les sciences, contre toute étude : elle a donné lieu de ranger l'auteur parmi les sceptiques; mais la disposition habituelle de son esprit l'eût entraîné plu-

tôt à la magie. Un écrivain moins déraisonnable, plus savant, et honorablement connu par des ouvrages étrangers à la métaphysique, François Patrizzi, s'est presque subitement déclaré l'adversaire, et pour ainsi dire l'ennemi personnel d'Aristote, après avoir essayé de le concilier avec Platon; Patrizzi n'est, en philosophie, qu'un syncrétiste moins fameux que plusieurs autres. Il n'a point, à beaucoup près, la célébrité de son contemporain Jérôme Cardan. Celui-ci est, comme Agrippa, un médecin de profession : plus d'un tiers des dix volumes in-folio qu'on a de lui est consacré à l'hygiène, à la thérapeutique, à l'anatomie. Il est aussi astrologue et presque sorcier; il tire des horoscopes, il sait les secrets de toutes choses : ses études surnaturelles occupent un autre tiers de ses œuvres. Mais il y est resté encore place pour quarante-cinq traités de dialectique, de métaphysique et de morale. Les deux plus considérables sont intitulés, l'un, *De la variété des choses*, et l'autre *De la subtilité*. Cardan n'admet que trois éléments, la terre, l'eau et l'air; il lui plaît de retrancher le feu; que trois principes, la nature, la forme et l'âme; et qu'une seule âme universelle pour tous les hommes et pour tous les animaux. Il a de l'instruction, de l'imagination, de la sagacité, encore plus de bizarrerie et de folie; il était impie et superstitieux, austère et déréglé, studieux et négligent. Les opinions singulières et paradoxales de Guillaume Postel annonçaient aussi un savoir très-étendu et un esprit original. Ses écrits sont nombreux et divers : celui qui le classe parmi les syncrétistes est intitulé *Panthénosie*, ou Accord de tous les démêlés qui se sont élevés entre les philosophes, comme entre les théologiens soit or-

thodoxes soit hétérodoxes, relativement à l'éternelle vérité. Là sont admis, expliqués et conciliés tous les systèmes, y compris surtout le dualisme. Dieu, cause unique et suprême des choses spirituelles et des choses matérielles, est représenté comme réunissant en lui-même les deux principes, le bon et le mauvais. Postel se flattait de ramener toutes les croyances à l'unité, par cet étrange traité de paix, dont il n'exceptait qu'Aristote, auquel il garda toujours rancune. On réclama de toutes parts contre l'impiété de cette extravagante philosophie; mais le parlement de Paris ne condamna Postel qu'en le déclarant fou. Il y avait de l'équité dans ce jugement. Du reste, les productions de ce bizarre écrivain sont encore fort recherchées comme curieuses.

Le Napolitain Telesio, qui mourut en 1588, sept ans après Postel, en voulait aussi beaucoup aux aristotéliciens et même à leur fondateur; mais il est à distinguer de tous les autres éclectiques de cet âge, à cause de la préférence qu'il donnait aux dogmes de Xénophane, de Parménide et de Zénon d'Élée : il entendait ressusciter l'antique éléatisme, non pourtant sans y mêler quelques doctrines modernes, ou sans l'enrichir de nouveaux développements. Telesio établissait trois principes : deux incorporels, savoir la chaleur et le froid; et l'autre corporel, savoir la matière, destinée à recevoir les deux premiers. La chaleur dilate, et le froid condense; de là l'humide et le sec, qui, avec le chaud et le froid, complètent le nombre des quatre qualités. Mobile de sa nature, la chaleur constitue le soleil, les étoiles et le ciel; le froid est immobile, il a fait la terre. Quant à la matière, troisième principe, elle demeure toujours ce qu'elle est, sans accroissement, sans dimi-

nution dans l'univers entier. Inactive et d'elle-même invisible ou noire, elle ne vaut quelque chose que par l'action qu'exercent sur elle les deux principes incorporels et opposés l'un à l'autre. De leur conflit perpétuel et sans trêve résultent tous les phénomènes. Le ciel est lucide; les plantes ont un esprit plus grossier que celui des animaux, chez lesquels cet esprit admet aussi des degrés. Chaque corps humain, au moment de sa naissance, reçoit de Dieu une âme incorporelle et immortelle. Tous les sens sont des tacts, excepté cependant l'ouïe. Cette philosophie de Telesio n'a point paru indigne d'attention à Bacon de Verulam, qui en a fait un exposé assez détaillé; mais on doit convenir qu'elle n'a aujourd'hui qu'un intérêt historique, qui même s'est fort affaibli. M. Salfi en a donné une analyse assez étendue, dans ses additions à l'Histoire littéraire de l'Italie de Ginguené.

On doit du moins cette justice à Telesio, qu'il ne montrait pas pour les sciences occultes le penchant qui égarait la plupart des platoniciens ou syncrétistes de ce siècle, particulièrement ceux qui ont pris le nom de théosophes. Cette secte, qui s'est prolongée dans le dix-septième siècle, avait eu pour chef Théophraste Paracelse, né en Suisse en 1493, mort en 1541, médecin renommé qui a contribué à quelques-uns des progrès de la chirurgie et de la pharmacie. Ses disciples en métaphysique ont été Jean Oporin, Jacques Gohorry, Gérard Dorn et quelques autres, auxquels ont succédé, après 1600, Henri Kunrath, Robert Fludd, Jacques Boehm, J. B. Van Helmont et son fils Pierre Poiret, et plusieurs membres de la société secrète des Rose-croix, qui se disait fondée par Rosencreuz vers la fin du qua-

torzième siècle, et que Parny a chantée, en lui donnant une plus ancienne origine. L'idée la plus générale des théosophes était de regarder la raison humaine comme une fausse lueur, tant qu'elle ne consistait que dans l'usage irrégulier de nos facultés intellectuelles : ils se prétendaient bien mieux éclairés par des inspirations intimes, indépendantes de tous les procédés de l'esprit. C'est proprement l'illuminisme de Plotin, l'extase de Proclus, le plus haut degré de l'enthousiasme platonique. Dans ce pays des intuitions immédiates, la multitude et la diversité indéfinie des dogmes ne doivent point étonner. Vous retracer, Messieurs, tous ceux des théosophes serait une tâche fastidieuse et fort peu profitable : je me bornerai à un très-petit nombre de leurs maximes. La vraie philosophie et la vraie médecine viennent, selon Paracelse, non de l'observation, non de la raison, mais immédiatement de Dieu, unique révélateur des arcanes. Le soufre est le pepin, le trésor de la nature entière : il a pour base le baume des végétaux, principe de tout ce qui s'opère dans l'univers. Pour être médecin et philosophe, il faut l'intuition interne des rapports du macrocosme ou du grand univers avec le microcosme ou petit monde, c'est-à-dire l'homme. Afin d'éviter le vide, Dieu a créé, dans les quatre éléments, des êtres vivants, des esprits animés. Les eaux, par exemple, ont leurs nymphes, leurs ondins, et pour monstres des sirènes; les terres ont leurs gnomes, leurs lémures, leurs sylphes, et pour monstres des pygmées. Il y a deux cieux, l'externe ou l'agrégat des corps dans le firmament, et l'interne ou l'astre invisible ; de même il y a deux terres, l'extérieure, et celle qui ne se voit pas et qui est

l'élément, la vie, l'esprit. Lorsqu'un germe ou un astre meurt ou se corrompt, c'est pour passer dans un nouveau corps et se multiplier : toute corruption est cause d'une génération. Les maladies sont, les unes élémentaires, les autres astrales et firmamentales. L'homme est un composé du corps mortel, de l'esprit sidéral et de l'âme impérissable; il y a ainsi triplicité et unité dans l'homme. Il est au pouvoir de l'imagination de créer, par l'art cabalistique, tout ce que nous voyons dans le monde. Il n'y a point de privation dans la nature. Comment s'obtient l'abstraction pure et complète qui seule voit la vérité? Par l'inaction et en quelque sorte par l'anéantissement de l'âme, jusqu'à ce que brille la lumière interne qui la doit éclairer. Vous comprenez assez, Messieurs, comment une métaphysique et une physique dont tels étaient les articles fondamentaux aboutissaient à l'astrologie et à l'alchimie. L'illuminisme contient le germe des sciences occultes; il n'a jamais manqué de les faire éclore.

Il n'existait point alors d'homme plus versé dans l'histoire et dans tous les détails de ces sciences que Jean-Baptiste Porta, qui pourtant n'appartenait point à la secte des théosophes. Ce savant napolitain a terminé sa carrière laborieuse en 1615. Ses ouvrages sont d'un physicien ingénieux, d'un littérateur érudit, d'un écrivain exercé. Les erreurs qu'on y rencontre ne sont plus dangereuses, et l'instruction qu'on y peut recueillir a encore du prix.

Toutes les fois que le mysticisme et la magie reparaissent, leurs extravagances en provoquent d'autres en sens contraire. Des contemporains de Reuchlin, de Paracelse, de Telesio, ont passé pour athées. C'est, du

reste, une accusation dont il convient de se défier; elle a été fort souvent injuste. Le Mantouan Pomponace, qui l'a subie dans le cours des vingt-cinq premières années du seizième siècle, ne la méritait pas peut-être. Sans parler des témoignages d'estime ou d'intérêt qu'il a reçus des cardinaux Bembo et Gonzaga, il s'est exprimé dans plusieurs endroits de ses livres en des termes qui ne devraient, ce semble, laisser aucun doute sur son orthodoxie, et qui désavouent expressément toute opinion téméraire. Il est bien vrai qu'ailleurs son langage n'est pas toujours irrépréhensible. Mais, s'il y a lieu à discussion, je doute que ses écrits, qu'on a réunis en un volume in-folio, vaillent la peine d'un tel examen. On n'y rencontre presque rien d'original, presque rien qui ait changé l'état de la science, ou des controverses et des erreurs. L'athéisme imputé à son disciple Simon Porta, médecin et auteur de deux livres sur les principes des choses naturelles, ainsi que d'un traité *De anima et mente*, pourrait n'être pas plus réel. Ils n'ont été tous deux que des aristotéliciens très-zélés, non pourtant averrhoïstes; ils se sont mis sur ce point en opposition avec Achillini. On a voulu aussi faire un athée de l'Espagnol Gomez Pereyra, dont l'œuvre métaphysique est intitulée, *Antoniana margarita,* des prénoms de son père Antoine et de sa mère Marguerite; il y soutient l'automatisme des animaux, et Descartes a été accusé de lui avoir dérobé cette doctrine. Je ne dis rien de Bodin, dont le nom, pareillement inscrit dans des catalogues d'athées, figure en même temps, et non moins mal à propos, sur ceux des déistes, des protestants, des juifs et des sorciers. Jamais non plus, quoi qu'on en ait dit, Taurellus n'a nié l'existence de Dieu :

Féverlin et Brucker l'en ont disculpé; mais les opinions de Taurellus n'ont pas un caractère bien déterminé. C'est un éclectique d'une espèce singulière, inclinant au péripatétisme et le désavouant sur plusieurs articles. Brucker ne voit encore qu'un semi-pythagoricien dans ce trop fameux Giordano Bruno que l'Inquisition fit brûler à Rome en 1600, et dont les livres bizarres, plus recherchés que réellement curieux, signalent une imagination ardente et un esprit désordonné. Vanini, qui subit le même supplice à Toulouse, en 1619, à l'âge de trente-quatre ans, appartient, comme on voit, au dix-septième siècle. Mais il faut dire qu'on motivait sa condamnation sur des propos tenus, disait-on, par lui, en des entretiens particuliers, bien plutôt que sur ses ouvrages, dont les deux principaux, *Amphitheatrum divinæ providentiæ, De admirandis naturæ arcanis*, avaient été imprimés à Lyon et à Paris, en 1615 et 1616, avec approbation et privilége. Il suit de ces détails que, s'il y a eu des athées au seizième siècle, ils n'étaient ni assez nombreux ni assez déclarés pour former une secte proprement dite. Si vous exceptez Bruno, vous trouverez que c'étaient le plus souvent des aristotéliciens qui avaient à se défendre contre cette accusation intentée par des platoniciens ou des syncrétistes.

Comme on ne peut guère dire non plus que Montaigne ait fait à lui seul une secte de sceptiques, ni Juste-Lipse à lui seul une secte de stoïciens, je n'aurai plus à vous présenter, Messieurs, relativement à la philosophie du seizième siècle, que de courtes observations sur certains livres de logique, de métaphysique et de morale.

Vous ayant déjà indiqué les logiques de Vivès, de Ra-

mus, de Cardan, de Zabarella, de François Piccolomini, je n'y pourrais ajouter que celles de Gorséius et du jésuite Pierre de Fonseca, qui ne sont pas très-instructives. Cependant elles sont bien moins étrangères au véritable art de penser que ne l'avaient été les dialectiques rédigées avant le quinzième siècle. Il s'agit d'un enseignement qui tient de près à la grammaire et à la littérature dialectique; on s'aperçoit qu'il vient de se modifier et de s'agrandir avec elles; qu'il s'est renouvelé avec le système entier des lettres; qu'il a été entraîné dans le mouvement général des esprits. Les traités de Vivès et de Zabarella rendent ce progrès plus sensible encore : ce qui distingue ici Ramus, c'est d'oser substituer quelques préceptes raisonnables aux routines syllogistiques de l'université parisienne. On le traduisit en justice comme un blasphémateur; il fut condamné, ainsi que je l'ai déjà dit, et des lettres patentes du 10 mai 1543, lui firent *inhibition d'user de telles médisances et invectives contre Aristote ne autres anciens auteurs et approuvez*. Il importe de connaître ces égarements de l'autorité, afin de mieux comprendre la puissance des habitudes et le prix des efforts tentés pour s'en affranchir.

Je vous ai fait remarquer, Messieurs, que le nom de métaphysique s'applique à deux sciences très-distinctes. L'une remonte aux principes de toutes choses, recherche les origines de l'univers et aspire à prévoir ses destinées futures, s'exerce à démêler les attributs essentiels et les divers ordres de substances soit matérielles soit surtout spirituelles. Je ne reviens pas sur l'état de cette science au seizième siècle; c'est à elle que se rapporte presque tout ce que j'ai dit, il y a peu d'in-

stants, des sectes philosophiques de cet âge. Je pense que vous avez pu en conclure qu'au delà des dogmes fondamentaux de l'existence et de l'unité de Dieu, de l'immatérialité et de l'immortalité des âmes humaines, la simple raison n'avait pu jusqu'alors acquérir, par d'opiniâtres efforts, cent fois renouvelés, que la conviction de sa propre impuissance. Ce qu'elle a besoin de savoir de plus que ces dogmes, c'est une révélation surnaturelle et authentiquement divine qui peut seule l'en instruire. Tout ce qui, sous le nom d'extase, d'enthousiasme, d'intuitions immédiates, d'illuminations internes, a voulu usurper l'autorité sacrée de cette révélation, n'a jamais été qu'illusion ou imposture.

L'autre métaphysique a pour objets l'analyse de nos facultés intellectuelles, leurs rapports avec les choses qui nous sont extérieures, l'origine et la classification de nos idées, leur formation, leur expression et leur déduction; études éminemment utiles, puisque c'est d'elles seules que peuvent provenir les arts de parler, de penser et d'écrire. Or, Messieurs, à l'exception des logiques dont je viens de faire mention et de quelques traités de grammaire, le seizième siècle fournit bien peu d'essais de ce deuxième genre de philosophie générale. Il n'est pourtant pas impossible d'en discerner quelques-uns. Un Espagnol, né dans la Navarre française et nommé Huarte, a publié, en 1580, un *Examen des esprits et de leur aptitude aux sciences*. Ce livre d'abord fort loué et traduit en diverses langues, trois fois même en français, est aujourd'hui presque ignoré. L'auteur y recherche quelle organisation physique nous dispose le mieux aux exercices de la pensée; car il ne croit point à l'égalité des intelligences : il entreprend d'expliquer, sans trop de succès

à la vérité, quelles conditions organiques sont nécessaires pour que les fonctions intellectuelles soient bien remplies; comment du chaud et du froid, du sec et de l'humide, et de leurs diverses proportions dérivent les différences entre les esprits; comment l'âme végétative, l'âme sensitive et l'âme raisonnable, lorsqu'elles ont le tempérament requis, se développent et s'éclairent sans le secours d'aucune instruction extérieure; pourquoi l'âme raisonnable n'est ni corruptible ni mortelle; quels talents appartiennent particulièrement soit à la mémoire, soit à l'imagination, soit à la raison. La distinction de ces trois facultés est la seule idée qui soit commune à Bacon et à Huarte; peut-être avait-elle déjà commencé à se répandre. Huarte, d'ailleurs, puise presque tout ce qu'il dit dans les écrits des anciens philosophes, des scolastiques et surtout des médecins. On devrait bien aussi quelque attention au traité de Cremonini sur les sens et la faculté appétitive, et à celui de Thomas Fienus ou Fyens sur les forces de l'imagination, *De imaginationis viribus*. Ces deux écrivains, qui n'ont achevé leur carrière que dans le dix-septième siècle, étaient nés vers le milieu du seizième, le premier près de Modène, le second à Anvers. Tous deux sont, ainsi que Huarte, fort imbus des doctrines d'Aristote et d'Alexandre d'Aphrodisie; et Cremonini est un des philosophes que les platoniciens de son temps accusaient de matérialisme et d'athéisme. Mais les critiques les plus impartiaux, Apostolo Zeno, Tiraboschi, l'ont vengé de ces imputations calomnieuses, assez réfutées d'ailleurs par la tranquillité dont il a joui : il a conservé sa chaire publique à Padoue jusqu'à la fin de ses jours. Il est bon d'observer, Messieurs, que ces

dénonciations, tantôt impuissantes, tantôt efficaces, toujours lâches et le plus souvent injustes, ont été, à toute époque, les arguments ordinaires de l'école platonique ou éclectique : il faut croire qu'elle aurait pu en trouver de meilleurs, mais ce sont ceux qu'elle a employés de préférence.

La plupart des moralistes du seizième siècle sont ou des théologiens, ou des scolastiques, ou des compilateurs d'anciennes maximes. Le nom de philosophe, sinon encore de moraliste, appartient mieux à Machiavel : il a jeté sur les mœurs sociales les regards d'un observateur; il éclaire la science politique, lors même qu'il ne lui donne pas les plus honorables directions. Bodin, s'il a moins enrichi cette science, s'est plus appliqué à la réduire en système; et son nom n'est pas indigne d'être prononcé entre ceux d'Aristote et de Montesquieu. Le platonicien François Patrizzi a écrit, sur l'histoire et sur quelques institutions publiques, des livres qui ne sont pas étrangers à la morale. Les deux Piccolomini, dont j'ai parlé à la fin de notre dernière séance, ont envisagé d'une manière plus générale la théorie des mœurs humaines. Les idées de sagesse et de vertu ne sont pas celles que le nom de Rabelais retrace : cependant ce qui existe de philosophie dans ses livres, et l'on ne saurait dire qu'il n'y en ait pas, concerne principalement les habitudes et les travers des hommes. A plus forte raison dois-je nommer ici Montaigne, philosophe non de profession mais par nature, sans programme et sans système; observant toujours et n'enseignant jamais; trop délicieusement paresseux pour bâtir aucun système; laissant errer sa plume sur tous les sujets qu'elle rencontre, mais souvent entraîné

par le cours libre de ses pensées à regarder et à peindre les allures de l'espèce humaine. Nul de ses contemporains n'a mieux apprécié toutes les opinions et toutes les coutumes anciennes et modernes. Travaillant au progrès de la raison, non de la science, et à désabuser plutôt qu'à instruire, il n'ambitionna point d'avoir des disciples, et réellement il n'en avait pas quand il mourut, en 1592, ni même encore cinquante ans plus tard : son influence, qui sera longue, a été fort tardive. S'il fallait dire quel a été le plus grand philosophe du seizième siècle, je répondrais : « C'est Montaigne. »

Ce siècle, célèbre par tant de mouvements politiques, de dissensions religieuses, de travaux et de chefs-d'œuvre littéraires, se fermait sans avoir produit aucun de ces imposants systèmes de métaphysique ou de philosophie générale destinés à vivre ou à renaître dans tout le cours des âges suivants. Mais il avait ébranlé ou renversé les obstacles qui s'opposaient au développement des connaissances philosophiques ; il avait décrédité la scolastique, et la plupart des institutions gothiques, causes ou effets des mauvaises études. Les routes de la science, moins infestées de brigands, de charlatans, de mendiants et de mercenaires, étaient devenues accessibles et praticables : on allait y marcher en liberté !

Les noms de Bacon, de Descartes, de Gassendi, de Malebranche, de Locke, de Newton et de Leibnitz disent assez quels vont être les caractères de la philosophie entre les années 1600 et 1730. Il ne sera plus nécessaire de rapprocher son histoire de celle des révolutions, des catastrophes politiques ; car maintenant la philosophie vivra, comme dans la Grèce antique, de

sa propre activité : la voilà, autant du moins que le permet la nature des choses sociales, indépendante du cours des affaires publiques. Nous écarterons aussi les minces détails, les personnages tout à fait obscurs, les simples essais qui n'ont eu ni d'influence ni d'éclat : toute notre attention est réclamée par les conceptions vastes, par les grands travaux qui ont le caractère d'événements.

Fils d'un chancelier de la reine Élisabeth, Bacon naquit à Londres en 1560. Sa conduite politique n'est pas honorable. Il commença, bien jeune encore, par approuver la condamnation du comte d'Essex, son bienfaiteur. Courtisan du roi Jacques et du duc de Buckingham, il obtint par les plus basses adulations les titres de chancelier et de garde des sceaux, de baron de Verulam et de comte de Saint-Alban. La chambre des communes se plaignit de la corruption de la chancellerie : accusé, convaincu même d'exactions honteuses, de malversations commises par lui et par ses subalternes, Bacon fut condamné à une amende de quarante mille livres sterling, destitué de ses charges et enfermé à la Tour de Londres. Le roi lui fit grâce de l'amende et lui rendit la liberté. Bacon, heureusement pour sa gloire et pour le progrès de l'esprit humain, ne rentra point dans les affaires : sa disgrâce le transforma, de vil ministre, en philosophe illustre; et, jusqu'à 1626, époque de sa mort, il consacra ses loisirs à des travaux qui lui ont mérité l'admiration, la reconnaissance de ses contemporains et de la plus lointaine postérité.

Doué d'un génie actif, Bacon sentit l'extrême imperfection des connaissances communes : il osa les recommencer ou du moins tracer le plan qu'il fallait

suivre pour les refaire : il vit, dans les principes ou propositions universelles qui leur servaient de préliminaires, les sources de toutes les erreurs, de toutes les obscurités, et en conclut que les éléments de toutes les notions étaient à revoir. Les trois instruments que nous offre la nature pour l'étudier elle-même sont l'observation, l'expérience et le calcul : Bacon enseigna l'usage de ces trois moyens; il esquissa même un tableau provisoire de toutes les sciences, tant de celles qu'on avait si mal faites que de celles qui n'existaient pas encore. Après avoir fait sentir, dans la préface de son grand ouvrage, *Instauratio magna*, la nécessité de cette rénovation générale, il divise en six parties la route qu'il veut parcourir. Il s'agit, dans la première, de l'importance des sciences et de leur perfectibilité, *de Dignitate et augmentis scientiarum*. Bacon les justifie de tous les reproches qu'on a coutume de leur faire ainsi qu'à ceux qui les cultivent; reproches tirés de considérations théologiques, politiques, morales et même littéraires. Au milieu du dernier siècle, Jean-Jacques Rousseau et ses contradicteurs ont exploité cette mine d'arguments pour et contre les lettres. Le philosophe anglais termine leur apologie par l'exposition des vues et des règles que doit se proposer tout honnête homme qui s'applique à l'étude. Examinant ensuite l'état des connaissances humaines et les accroissements dont elles ont besoin, il distingue dans l'entendement trois facultés, la mémoire, l'imagination et la raison, auxquelles il fait correspondre trois genres d'études, l'histoire, la poésie et la philosophie. Vous avez vu, Messieurs, ces trois mêmes facultés intellectuelles distinguées par Huarte, dans un livre publié à une époque où Bacon

n'était âgé que de vingt ans. Ce qui appartient en propre à celui-ci, c'est la classification des trois genres d'études. L'histoire est naturelle ou civile. La première devrait comprendre les phénomènes de la nature, ses écarts, et les usages que les arts peuvent faire d'elle. Mais Bacon observe qu'on s'est borné à la première de ces trois sections, c'est-à-dire à la description des cieux, des météores, de la terre, de la mer, des quatre éléments, qui sont ici appelés *collegia majora*, et des espèces minérales, végétales, animales, *collegia minora*. L'histoire civile embrasse les annales des empires et des églises : il faudrait qu'elle s'étendît aux progrès des belles-lettres et des sciences. C'est l'histoire littéraire, qui est ainsi désignée, comme encore absente ou négligée. La poésie est ou narrative, ou dramatique ou parabolique; et, pour exemples de ce dernier caractère, Bacon cite Pan représentant l'univers; Persée, la guerre; Bacchus, l'avidité. Je crois, Messieurs, qu'il y aurait lieu de considérer comme un appendice à cet article de la poésie parabolique le traité de Bacon sur la sagesse des anciens; car ce n'est qu'une suite d'explications allégoriques de plusieurs fictions mythologiques; et il y est aussi question du dieu Pan, à l'occasion duquel l'auteur nous fait remarquer l'enchaînement de toutes les substances qui composent la nature: chaque espèce y est biforme, et participe de celle qui lui est immédiatement supérieure, comme de celle qui la suit immédiatement. La philosophie, troisième classe de nos études, est naturelle ou surnaturelle. La naturelle consiste dans la connaissance de Dieu, de la nature, et de l'homme. A la connaissance de Dieu s'unit celle des purs esprits. La science de la nature a deux

branches : la métaphysique ou l'ontologie, qui considère les causes formelles et finales ; la physique, qui s'occupe des causes efficientes et matérielles, et qui est ou spéculative, raisonnant sur les abstraits et les concrets, sur les qualités et les mouvements de la matière, ou pratique, se sous-divisant en mécanique et magie. Bacon donne pour appendices à la physique les mathématiques pures et mixtes, qu'il croit susceptibles d'immenses progrès. La connaissance de l'homme se partage en philosophie humaine et philosophie sociale ; et la première a deux objets, le corps et l'âme. Mais, en considérant d'abord l'homme tout entier, on étudie d'une part sa personne, c'est-à-dire ses misères et ses prérogatives ; de l'autre, l'alliance du corps et de l'âme, les indications et impressions qui en résultent, par exemple, la physionomie et les songes. Ensuite l'étude particulière du corps humain amène la médecine, la cosmétique, l'athlétique, et cet art de la volupté que Tacite appelle *eruditus luxus*. La médecine tend à la conservation de la santé, à la guérison des maladies et à la prolongation de la vie. Ces trois sections ont pour base commune l'anatomie ; pour moyenne, les trois règnes de la nature, dont Bacon ne trouve point l'examen assez avancé. Il met au nombre des arts voluptuaires la peinture et la musique. Dans l'âme humaine il faut connaître ses facultés, qui sont le mouvement et le sentiment, et leurs différents usages. Là viennent, comme appendices, la divination et les prestiges. Mais les usages des facultés physiologiques sont enseignés par la logique et par la morale. La logique ne sera complète que par la réunion des quatre arts de trouver, de juger, de retenir et d'exprimer. L'art de trouver manque en-

core ou ne consiste que dans l'invention des arguments par lieux communs ou particuliers. On juge par induction ou par syllogisme. L'induction est la meilleure de ces deux méthodes; aussi est-elle la moins connue. La théorie du syllogisme a deux branches, l'analytique, qui offre des moyens, et la critique, qui conseille des précautions, soit contre les sophismes, soit contre les préjugés que Bacon appelle *idoles*. Il les distribue en *idola tribus*, ceux qui tiennent à la nature de la tribu ou espèce humaine; *idola specus*, ceux qui proviennent du tempérament et des habitudes de chaque individu; *idola fori*, ceux qui naissent du commerce mutuel des hommes et de l'ambiguïté des signes; *idola theatri*, ceux qu'accréditent l'exemple et l'autorité. L'art de retenir peut s'aider de prénotions, d'emblèmes et d'autres secours. L'organe du discours, sa méthode et sa perfection, voilà les objets des trois sections de l'art d'exprimer ou de communiquer. C'est la grammaire qui traite de l'organe et des éléments du discours, du langage et de l'écriture. La versification, les hiéroglyphes et les chiffres servent d'appendice à la grammaire littéraire. La grammaire philosophique était encore à naître, et Bacon ne manque pas d'en faire la remarque. La méthode du discours est ou la synthèse ou l'analyse. C'est la rhétorique qui tend à le perfectionner. Deux autres arts tiennent accessoirement à celui de communiquer : ce sont la critique littéraire, et la pédagogie ou l'enseignement. Après avoir ainsi parcouru tous les arts dont la réunion est exprimée par le mot de logique, Bacon passe à la morale et la divise en théorique ou doctrinale, et pratique ou géorgique. Dans l'une, il s'agit du bien, simple ou composé, in-

dividuel ou commun; dans l'autre, de la culture de l'âme et des remèdes à ses vices. Logique et morale, voilà la philosophie humaine ou individuelle. La philosophie sociale comprend l'économique, la science des affaires et la politique. Bacon ne traitera point ce troisième article, quoiqu'il pût en parler tout comme un autre : il aime mieux donner un exemple de l'art de se taire, l'un de ceux qu'on a trop négligés. Sur les deux autres branches de la science sociale, il se borne à quelques maximes, et finit par observer que cette science manque de deux appendices nécessaires, savoir : l'art d'étendre les bornes d'un empire, et la connaissance du bien universel ou des sources du droit. Tous ces détails de la connaissance de l'homme et de la nature et de Dieu ne forment que la philosophie naturelle. Il y a de plus une philosophie surnaturelle : c'est la théologie révélée.

Ce tableau de nos connaissances, qui est souvent appelé *Arbre de Bacon*, n'est que la première partie de la rénovation ou restauration générale. La seconde, intitulée *Nouvel organe des sciences, ou Interprétation de la nature*, contient cent quatre-vingt-deux aphorismes destinés à montrer les sources de nos erreurs et la méthode à suivre pour obtenir, par l'observation, par les expériences, par les analyses, des résultats plus sûrs et plus vastes. L'homme, interprète et ministre de la nature, n'a de savoir et de pouvoir qu'en raison des observations qu'il a faites sur elle. Science et puissance sont en lui une seule et même chose. Il y a deux méthodes : l'une part des principes, et leur attribue une immuable vérité; l'autre cherche dans les sensations et dans les notions particulières les éléments des axio-

mes; elle ne s'élève que par degrés aux généralités. C'est la véritable route : elle n'est point encore ouverte. On se traîne sur les vestiges des anciens, comme si l'esprit humain n'était pas réellement plus vieux aujourd'hui que dans ce jeune âge du monde que nous nommons antiquité. Personne encore n'a eu le courage de se débarrasser rigoureusement de toutes les théories et notions communes, et d'appliquer à la reconnaissance des idées particulières une intelligence unie et plane comme une table rase. Il n'y a rien à espérer que de celui qui, dans la maturité de l'âge, osera renouveler toutes ses connaissances, en employant à l'observation, à l'expérience et à l'analyse, des organes sains et une raison forte. Les cinquante-deux derniers aphorismes consistent en exemples. Ce livre aboutit à deux grands résultats. Premièrement il n'existe dans la nature que des individus : c'est une vérité presque triviale à force d'être sensible, mais que le génie seul pouvait retrouver, après que le moyen âge l'avait recouverte de tant de ténèbres. Secondement, ce que fait la nature, il ne s'agit pas de l'inventer, mais de le reconnaître ; maxime bien commune encore, mais qui suffit seule à renverser toutes les théories purement idéales. J'avouerai que ce deuxième livre me paraît fort supérieur au premier, et peut-être aussi à l'excellent *Discours sur la méthode* que nous distinguerons dans les œuvres de Descartes. Le philosophe français n'enseigne qu'à vérifier les jugements ; l'anglais sent la nécessité de refaire les idées : ses aphorismes portent l'empreinte d'un génie plus pénétrant. J'admirerai un peu moins la classification dont je vous ai d'abord présenté le précis. Dans la multitude des détails qu'elle

renferme, il en est qui peuvent n'avoir pas toute la précision et toute la justesse désirables. Elle suppose pourtant des méditations profondes sur l'ensemble et l'enchaînement des connaissances.

La troisième partie de l'ouvrage de Bacon était destinée à exposer les faits ou phénomènes immédiats de la nature, qui sont la matière des recherches philosophiques; mais tout se réduit à quelques préparatifs de la composition d'une histoire naturelle, et à un simple essai de cette histoire, en mille articles ou dix centuries, sous le titre de *Sylva sylvarum* ou *Répertoire des répertoires*. Comment de ces faits remonter aux principes généraux, et de ceux-ci redescendre aux maximes pratiques dont se compose la théorie des arts? Tel était le sujet de la quatrième partie, qui semble aussi restée imparfaite. Le principal article est un opuscule intitulé en effet *Échelle de l'entendement*. Il est accompagné de morceaux décousus, dont la plupart ne sont qu'esquissés; l'auteur les proposait apparemment pour modèles des recherches qu'il venait de conseiller : on attendrait de lui de meilleurs exemples. Ces traités au surplus ont pour objets les vents, l'esprit et la mort, la rareté et la densité, la pesanteur et la légèreté, la sympathie et l'antipathie, le soufre, le mercure et le sel, le son et l'ouïe, les métaux et les minéraux, l'aimant, les transmutations, la lumière et les corps lumineux, le mouvement, le flux et le reflux de la mer : il ne reste là presque aucune notion à recueillir aujourd'hui. La cinquième partie, dont Bacon n'a fait que la préface qui en expose l'objet, devait contenir les avant-coureurs de la philosophie active, c'est-à-dire énoncer provisoirement des vérités non encore décou-

vertes par une méthode rigoureuse. Je n'ai rien à vous dire de la sixième partie, fin dernière des cinq précédentes, sinon qu'elle n'a pas été commencée. Elle eût été cette philosophie active elle-même; elle eût offert un tissu de connaissances physiques et morales définitivement acquises. Hors de ces six parties de l'*Instauratio magna*, on possède quelques ouvrages particuliers de Bacon, un *Traité des principes et des origines*, où il explique comment les fables de Cupidon et du Ciel servent de voile aux systèmes philosophiques de Parménide et de Démocrite; ce livre *Sur la sagesse des anciens*, duquel j'ai déjà fait mention; une *Nouvelle Atlantide*; des *Essais ou Mélanges de morale et de politique;* enfin une *Histoire* ou, si l'on veut, un panégyrique *du roi Henri VII*. Quoique ces dernières productions se ressentent du chancelier, autant au moins que du philosophe, elles décèlent souvent encore le talent de Bacon et la hauteur de son génie.

Il ne faut pas songer à extraire de ces livres un corps de doctrines philosophiques; le tableau sommaire que je viens de vous présenter de son grand ouvrage vous a montré, Messieurs, que la mission que ce philosophe a parfaitement remplie était d'ouvrir des routes nouvelles : il guide, il éclaire plus et mieux qu'il n'enseigne. D'une part, il a porté ses regards bien au delà de la science aujourd'hui nommée Idéologie; de l'autre, il ne l'a point, à beaucoup près, embrassée tout entière; on peut dire seulement qu'il l'a évoquée et qu'il en a posé les premiers fondements : il ne l'a point faite. Cette décomposition du système de nos idées, de laquelle il a reconnu et démontré la nécessité, loin de l'avoir achevée, à peine l'a-t-il entreprise lui-même.

Quand il a distingué dans l'esprit humain les trois facultés appelées Mémoire, Imagination et Raison, cette énumération, qu'il ne proposait pas le premier, ne lui était garantie par aucune analyse préliminaire assez rigoureuse. Condillac a fait sentir le besoin d'une division plus complète et plus exacte. Le service éminent rendu par Bacon est d'avoir prouvé que la plupart des notions générales reçues en logique et en physique étaient fausses ou confuses; qu'il fallait refaire tout l'édifice des sciences, soumettre à une révision sévère ce qu'on avait adopté sur la foi d'autrui; commencer par un examen attentif, non des jugements ou propositions, mais des idées qui en sont les éléments; ne pas s'élancer du premier bond aux principes les plus abstraits, mais partir de l'histoire naturelle et des faits particuliers, pour s'élever lentement et insensiblement aux énonciations universelles et pour redescendre ensuite des axiomes aux règles pratiques et aux détails des arts.

Les travaux philosophiques de Bacon de Verulam ont eu fort peu d'éclat de son vivant: leur influence n'a guère commencé qu'après 1650; mais elle s'est fort accrue depuis; elle était immense à la fin du dernier siècle. Toutefois, comme il n'a établi qu'une méthode et non une doctrine, il a eu des élèves plutôt que des sectateurs, ou que des disciples, si l'on entend par ce mot des héritiers d'opinions ou de croyances.

Le philosophe qu'on a représenté comme sorti le premier et longtemps presque seul de l'école de Bacon est Thomas Hobbes, qui a vécu quatre-vingt-onze ans, de 1588 à 1679; mais Bacon n'avait point eu d'école; et d'ailleurs son compatriote Thomas Hobbes n'y eût

été qu'un disciple fort indocile. A la vérité, il n'admettait aucune notion antérieure à la sensation; il faisait naître de la faculté de sentir, celle de concevoir et d'imaginer, et ne voyait dans le langage qu'une institution arbitraire, source de nos erreurs autant que de notre savoir. C'était bien à la philosophie expérimentale qu'il entendait se livrer; mais il la réduisait quelquefois au pur empirisme, c'est-à-dire à la considération de certains faits isolés; et, pressé d'obtenir des résultats généraux, il fondait la science sur la possibilité des choses plus que sur leur réalité. Il retombait ainsi dans la synthèse; et, par un faux emploi des formes mathématiques, il se laissait conduire à des conséquences que l'analyse eût démenties. Sa doctrine en morale et en politique est que chacun a droit à toutes choses; que le conflit de ces droits amène l'état de guerre; que la force établit la paix et institue la société; qu'il n'y a pas d'autre équité que cette force, et pas d'autre garantie de l'ordre public que le pouvoir absolu et victorieux de toute espèce de résistances. En métaphysique, il étend le nom de Matière et l'empire de la nécessité sur tout ce qui a une existence réelle, y compris l'intelligence suprême et toutes les intelligences inférieures; il aboutit ainsi à une sorte de panthéisme, qu'il ne professe pourtant pas expressément. Une de ses maximes est que nous ne pouvons rien démontrer, sinon à l'égard des objets dont les causes sont en notre puissance. Telles sont les opinions qu'on peut considérer comme le fonds de son système, quoiqu'il lui arrive parfois de les contredire dans le cours de ses ouvrages. Sa philosophie se divise en trois sections, sous les titres *De corpore, de homine, de cive*; « Du corps

« en général; de l'homme, individu animé; de l'homme « en société. » J'ignore si cette division est la meilleure possible; mais j'avoue qu'il me resterait encore plus de doutes sur celle de l'*Instauratio magna* de Bacon, en six sections, comme vous venez de le voir. Quoi qu'il en soit, c'est par un traité de logique que s'ouvre la partie intitulée *De corpore* dans la philosophie de Hobbes. Je ne sais encore si cet article est assez annoncé par le titre vague sous lequel il est compris; mais cette logique, fort connue depuis que M. de Tracy l'a traduite, me semble en effet une des meilleures productions de Hobbes, celle où l'on reconnaîtrait le mieux un élève de Bacon. Elle est intitulée *Computatio sive logica*, parce que, selon l'auteur, calculer et raisonner sont une même chose; ce qui néanmoins pourrait aussi être contesté. Le premier chapitre traite de la formation des idées; le deuxième, de leur expression ou des mots; le troisième, de la proposition; le quatrième, de l'art syllogistique; le cinquième, des causes de nos erreurs; et le sixième, de la méthode. Cette logique est réellement originale, quoique incomplète, de l'aveu du traducteur; certains détails y peuvent manquer de justesse; mais elle présente beaucoup de vues neuves et profondes. Hobbes considère les mots comme notes pour penser et comme signes pour communiquer. S'il ne découvre pas le vice des procédés syllogistiques, il le pressent du moins, et n'expose les règles de cet art que pour les déclarer à peu près inefficaces. Il sait que la science sociale doit reposer sur la connaissance des mouvements de l'âme, et que cette connaissance présuppose celle des idées et des sensations. Outre ce cours de philosophie, il a laissé un traité du droit naturel

et du droit civil, sous le titre de *Corps politique*; un autre ouvrage intitulé *Leviathan*, où il s'agit principalement des relations du sacerdoce avec l'empire; quelques opuscules sur ces mêmes matières; une version anglaise de Thucydide, dont j'aurai occasion de vous reparler, et une traduction de l'Iliade et de l'Odyssée en vers anglais. Il lisait peu, écrivait beaucoup, pensait davantage. Il remonte, comme Bacon, à la source de toutes nos pensées; il reconnaît, comme Descartes, que les qualités sensibles des corps ne consistent que dans la diversité des mouvements de la matière; il ne voit dans nos connaissances que le produit de nos sensations; dans nos mœurs, que les résultats de nos institutions sociales; la nature, selon lui, ne donne que des appétits; elle n'établit ni droit, ni justice, elle nous met et nous laisse dans l'état de guerre. Peut-être les circonstances tumultueuses au sein desquelles Hobbes a vécu ont-elles influé sur ses opinions : peut-être aussi ses idées politiques n'auraient-elles besoin que d'être mieux enchaînées et développées pour devenir plus morales. Quoi qu'il en soit, on ne peut s'empêcher de voir en lui, malgré les doctrines fausses et dangereuses qu'on lui doit reprocher, l'un des hommes du dix-septième siècle dont les études ont contribué aux progrès de l'esprit humain.

Né huit ans avant Descartes, il lui a survécu vingt-huit ans. Je l'ai placé immédiatement après Bacon, à cause des rapports qu'il est possible de remarquer entre leurs idées; rapports qui ne sont néanmoins ni aussi intimes ni aussi habituels qu'on l'a quelquefois supposé. Vous en pouvez juger, Messieurs, d'après ce que vous venez d'entendre. Trois autres écrivains,

Campanella, Vossius père, et Bérigard ou Beauregard ont publié, dans le cours des cinquante premières années du même siècle, des livres qui appartiennent aussi à la philosophie générale, mais qui n'ont pas conservé, à beaucoup près, autant de célébrité : je n'aurai que peu de mots à vous en dire au commencement de notre prochaine séance, où je vous entretiendrai ensuite des travaux de Descartes et de Gassendi.

NEUVIÈME LEÇON.

PHILOSOPHIE DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE. — CAMPANELLA, VOSSIUS, BÉRIGARD, DESCARTES, GASSENDI.

Messieurs, après avoir porté nos regards sur l'état général de la littérature et même de la société entière durant le seizième siècle, nous y avons particulièrement suivi le cours des études philosophiques, les mouvements et les démêlés des sectes, les progrès des sciences exactes et des sciences naturelles, ceux de la logique, de la métaphysique et de la morale. Vous avez vu presque tous les littérateurs habiles de cet âge mémorable prendre part à ces divers travaux, et quelques philosophes de profession, s'ils n'inventaient pas de nouveaux systèmes, essayer du moins de rajeunir et de perfectionner d'anciennes doctrines. L'aristotélisme continuait de prévaloir, mais sous les trois couleurs différentes que lui avaient fait prendre la scolastique, les commentaires d'Averrhoès, et autrefois ceux d'Alexandre d'Aphrodisie. Le crédit de la scolastique s'affaiblissait de jour en jour; l'averrhoïsme, presque aussi barbare, conservait peu de partisans, et en acquérait encore moins : on voulait un péripatétisme raisonnable et poli, que le bon goût pût avouer. De son côté, le platonisme, ressuscité par Gémistus Pléthon et par Marsile Ficin, était redevenu le principal élément d'un syncrétisme nouveau, alliage informe et variable de beaucoup d'autres doctrines pythagoriques, éléatiques, aristotéliques, même

rabbiniques et cabalistiques. C'était encore une fois le mysticisme aboutissant à la magie et à toutes les sciences occultes. Parmi ces étranges éclectiques, je vous ai fait remarquer Reuchlin, George de Venise, Henri Corneille Agrippa, Cardan, Guillaume Postel ; j'ai exposé les résultats de leurs travaux ou de leurs rêveries. J'ai distingué Telesio, qui s'annonçait comme le restaurateur de l'école d'Élée, et Paracelse, le chef des théosophes, secte consacrée à ces doctrines et à ces pratiques mystérieuses dont Jean-Baptiste Porta a tracé l'histoire et révélé les secrets. Un effet des extravagances mystiques est de provoquer l'incrédulité : on accusa d'athéisme Pomponace, Simon Porta, Gomez Pereyra, [illegible]lus, Giordano Bruno, Vanini; et, quoique les deux derniers aient péri victimes de cette imputation, les motifs qu'on a de la croire mal fondée à l'égard de tous, nous ont paru, sinon décisifs, du moins suffisants. Au nombre des travaux utiles, contemporains de ces odieuses ou déplorables querelles, nous avons placé les traités de logique de Vivès, de Cardan, de Zabarella, de François Piccolomini, de Ramus. Ce n'était pas encore l'art de penser, mais une plus tolérable dialectique. Les sciences politiques et morales se sont enrichies bien davantage des livres de Machiavel et de Bodin, surtout des essais ou plutôt du chef-d'œuvre de Montaigne, le plus avancé des philosophes de cet âge. On ne cultivait guère alors d'autre métaphysique que celle qui recherche les principes et l'origine des choses, les attributs essentiels des substances matérielles et spirituelles. L'histoire de cette ontologie et de cette pneumatologie se confond au seizième siècle, comme en tous les autres, avec celle des sectes. Une plus profitable méta-

physique a pour objets l'analyse de l'entendement humain, la reconnaissance de ses facultés, la formation, l'expression, la déduction et la classification de ses idées. En ce genre, je n'ai eu à vous indiquer, Messieurs, que l'Examen des esprits par Huarte, les Essais de Cremonini sur les sens, de Fyens sur l'imagination. Mais Bacon était né; et l'apparition de son grand ouvrage ouvre avec éclat l'histoire de la philosophie du dix-septième siècle. J'ai mis sous vos yeux le plan et les principaux résultats de l'*Instauratio magna*, et j'ai tâché de faire sentir la haute importance de cette rénovation générale des sciences, sans en dissimuler les imperfections. Notre dernière séance s'est terminée par des observations sur les doctrines de Hobbes, qui a été quelquefois représenté comme le disciple de Bacon. A vrai dire, Messieurs, il n'y a point de nom à placer entre ceux de Bacon et de Descartes. Cependant je vous ai annoncé que j'aurais à vous parler de quelques écrits publiés avant 1650 par Campanella, par Vossius père, et par Bérigard. Ces trois auteurs ne vont pas nous arrêter longtemps.

Il est arrivé à Campanella d'écrire que toutes nos facultés intellectuelles procèdent de celle de sentir; et que l'analogie, en nous conduisant du connu à l'inconnu, dirige toutes les découvertes. Mais Condillac, qui envisageait dans leur ensemble les œuvres de Campanella, sa philosophie épilogistique, sa philosophie réelle, rationnelle, universelle, et ses deux livres de magie, n'a eu que trop de raison de le déclarer aussi visionnaire que Telesio, pour lequel il avait conçu un vif enthousiasme. Thomas Campanella était né en Calabre, en 1568 : ses talents s'annoncèrent dès son jeune âge.

On dit qu'il apprit d'un rabbin l'art de Raymond Lulle. On sait que l'originalité de ses opinions lui suscita de bonne heure des ennemis. Ils l'accusèrent de conspiration. Il est un de ceux à qui le fameux livre *De tribus impostoribus* a été fort mal à propos attribué. En 1599, il fut condamné à une détention perpétuelle. Traduit cinq fois en jugement, il subit sept fois la question, recouvra sa liberté en 1626 par l'entremise honorable du pape Urbain VIII, vint en France, où Richelieu lui fit, dit-on, une pension de deux mille livres, et mourut en 1639. Le premier de ses ouvrages, *Philosophia sensibus demonstrata*, avait paru en 1591 : tous les autres ont été publiés au dix-septième siècle. L'un des plus renommés autrefois a pour titre *Atheismus triumphatus;* on disait qu'il eût été mieux nommé *Atheismus triumphans*, parce que les arguments des athées et des mécréants y semblaient plus soigneusement exposés que fortement combattus. Voici, au surplus, quelques-uns des dogmes de Campanella. Tous les êtres ont horreur du vide, et par conséquent ils sentent. Le monde est un animal qui sent. Ses mains sont les rayons de lumière; ses yeux sont les étoiles; ses pieds, les arcs de sa circonférence : sa sphéricité le dispose au mouvement. Dieu mit la matière au milieu de l'espace, et lui donna deux principes actifs : la chaleur qui divisa cette matière et fit les cieux, le froid qui la condensa et fit la terre. Les cieux sont incorruptibles, parce qu'ils sont composés de feu et n'admettent point de corps étrangers. Il y a deux éléments, le soleil et la terre, qui engendrent toutes choses. L'air n'est point un élément, car il n'engendre rien; l'homme est composé de trois substances : le corps, l'esprit et l'âme; le corps

est l'organe, et l'esprit le véhicule de l'âme, qui donne la vie à l'un et à l'autre. Nous avons, Messieurs, souvent rencontré cette distinction de l'âme et de l'esprit; elle remonte à l'ancienne secte péripatéticienne. Les autres idées de Campanella lui sont plus personnelles, et suffiraient, je crois, pour prouver qu'il ne méritait ni les persécutions qu'il a souffertes ni l'attention qu'on a donnée à sa philosophie.

Gérard-Jean Vossius est un écrivain, à tous égards, plus recommandable, plus positif et plus sage. Je fais mention de lui à raison de celui de ses ouvrages qui est intitulé : *De artium et scientiarum natura libri quinque.* Le premier de ces cinq livres concerne la grammaire, la gymnastique, la musique et l'art graphique; le second, la littérature et les sciences historiques; le troisième, les mathématiques pures et appliquées. Le quatrième est consacré à la logique, et renferme une fort bonne analyse de l'Organon d'Aristote. Le cinquième traite de la philosophie, spéculative et pratique, de la métaphysique, de la morale, de la politique, de l'art militaire, de la médecine et de la théologie naturelle. On a mis à la suite de ses livres une notice des anciennes sectes, dans laquelle Bayle et d'autres critiques ont remarqué plusieurs inexactitudes. Il faut noter qu'elle n'a été imprimée que neuf ans après la mort de Vossius, arrivée en 1649, à Amsterdam. Ses livres sur la nature des sciences et des arts sont, je l'avoue, plus philologiques et historiques que philosophiques. Les notions d'idéologie qu'on y peut recueillir lui appartiennent moins qu'à ses devanciers. Il ne discute et ne modifie guère les opinions qu'il extrait des anciens livres, et qu'il emprunte surtout aux stoïciens, pour lesquels il a de la prédilec-

tion, comme son compatriote Juste-Lipse. Je n'en suis pas moins persuadé que ceux qui étudient sérieusement sa philosophie et son histoire auraient à puiser beaucoup plus de véritable instruction chez Vossius que chez la plupart des métaphysiciens, scolastiques ou non scolastiques, de la fin du seizième siècle et du commencement du dix-septième.

Dans la seconde de ces deux classes est compris Bérigard, qui, pour ruiner ce qui restait de crédit au péripatétisme des écoles, entreprit de renouveler la secte ionique, dont les dogmes sont si peu connus, et imagina un système obscur, que l'on trouva dangereux. Le nom de ce personnage est Claude Guillermet, seigneur de Bérigard ou Beauregard. Né à Moulins, il étudia en Provence, à Aix, vint s'établir à Paris, passa en Italie, occupa des chaires publiques à Pise et à Padoue, où il mourut en 1663. Dans un livre publié en 1632 il soutient l'immobilité de la terre, et se récrie contre la doctrine de Galilée : c'était préluder assez mal à sa construction d'un nouvel édifice philosophique. En 1643, il mit au jour sous le titre de *Circulus Pisanus*, ou Dialogues de Pise, un commentaire sur la physique d'Aristote. L'autorité de ce philosophe grec, toujours respectée au sein de l'université parisienne, commençait pourtant à n'y plus obtenir une obéissance aussi servile ni des hommages aussi unanimes. En ordonnant d'enseigner sa dialectique et sa morale, le gouvernement et le parlement avaient permis, prescrit même de corriger sa Métaphysique et sa Physique. Toutefois de pareils amendements exigeaient en ce temps-là beaucoup de circonspection plutôt que de science. Il n'y avait point encore de sûreté à contredire trop ouvertement l'oracle

des écoles; ceux qui avaient eu cette témérité, s'en étaient fort mal trouvés. Fallait-il moins de précautions en Italie? Non, sans doute; car la puissance ecclésiastique y maintenait l'empire du péripatétisme, et s'alarmait de toute innovation dans l'enseignement. Bérigard s'est donc bien gardé d'abjurer expressément cette philosophie : au contraire, il déclare qu'il la professe, et feint si bien de n'en vouloir pas enseigner d'autre, qu'on a dit, et qu'on répète encore dans les dictionnaires, qu'il ne croyait qu'en Aristote. Mais il convient d'observer d'abord quels noms il impose aux deux interlocuteurs de ses dialogues pisans : le premier, Charilaüs, ou l'homme qui ne veut pas perdre les bonnes grâces publiques, est un déterminé partisan des doctrines reçues; sa devise est le péripatétisme, tout le péripatétisme, rien que le péripatétisme. Le second s'appelle Aristée; il cherche les meilleures et les plus sages opinions, il s'établit le champion d'un prétendu système ionique. Entre ces deux adversaires, Bérigard, qui les fait parler, évite avec un grand soin de se compromettre lui-même, sans néanmoins qu'il soit très-difficile de démêler, au milieu de tous les ménagements dont il fait usage, que ses propres opinions sont celles d'Aristée. Voilà, du moins, l'idée que Brucker en conçoit, et qui me paraît fort plausible. J'aurais bien plus de peine à souscrire aux éloges que Brucker décerne à ce métaphysicien. Sans doute les accusations d'athéisme et de mécréance intentées contre Bérigard étaient fort injustes; on ne saurait lui refuser d'ailleurs une connaissance très-étendue des controverses qu'il retrace : il vivait dans un temps où l'on n'écrivait et n'enseignait qu'après avoir beaucoup lu et profondément étudié.

Mais qu'il ait eu autant de sagacité que de science, autant d'amour de la vérité que de peur de l'inquisition, et que son système valût mieux que celui qu'il voulait renverser sans oser l'attaquer de front, je n'en suis pas du tout convaincu.

Avant d'arriver à Descartes, je remarquerai que la dénomination de philosophe éclectique est si vague, qu'elle a été appliquée à plusieurs métaphysiciens de la fin du seizième siècle et à presque to[illegible] du dix-septième : à Giordano Bruno, à Card[illegible]on, à Campanella, à Hobbes, à Descartes lu[illegible]t que, si on ne l'a pas étendue à Bérigard, c'est [illegible]ment parce qu'il lui a plu de faire de son Aristée un disciple de Thalès. S'il ne faut pour être éclectique qu'exercer sa propre raison, et ne la point asservir aux décisions d'un maître ou d'une secte, tout vrai philosophe doit l'être; et alors ce nom ne peut servir à désigner aucune école, aucune doctrine particulière. Je vous ai déjà soumis cette observation; je la répète parce que je la crois très-importante. Mais il est temps de nous occuper du plus célèbre des philosophes français.

René Descartes, né en Touraine en 1596, porta les armes, voyagea dans plusieurs États de l'Europe, se fixa en Hollande, y fut calomnié, poursuivi par le théologien Voet et par le fanatique Schooke, s'enfuit pour se soustraire aux plus graves persécutions, eut pour disciples la princesse Élisabeth de Bavière et la reine de Suède Christine, et mourut à Stockholm en 1650. On a lieu de penser qu'à l'époque de ses premiers travaux il n'avait point lu Bacon; mais ses pensées tendaient aussi à une rénovation générale. Sa méthode réduit immédiatement en pratique quelques-unes des grandes vues



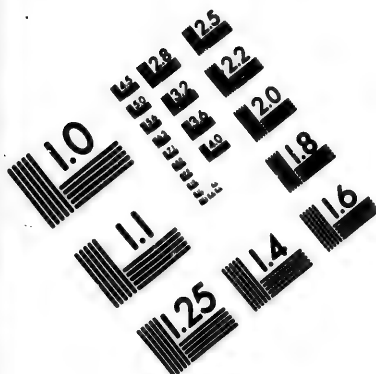
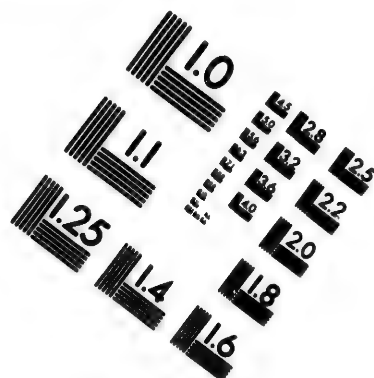
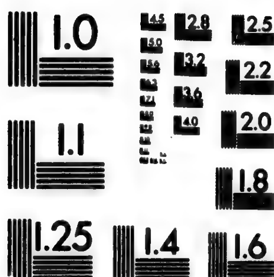
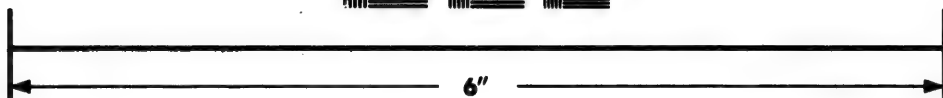
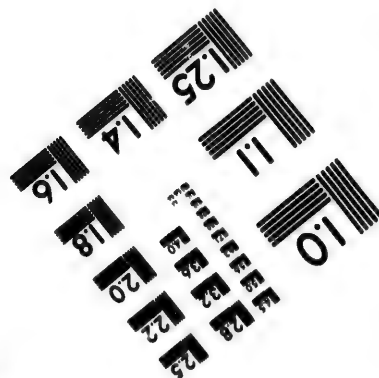



IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)

du philosophe anglais; elle se compose de quatre règles, dont la première, malgré son extrême simplicité, a peut-être contribué plus qu'aucune autre cause aux nouveaux progrès de l'esprit humain. Il nous y prescrit seulement d'éviter les jugements précipités, de ne rien affirmer au delà de ce que nous avons conçu et reconnu, de n'admettre enfin d'autres vérités que celles dont l'évidence exclut tout pouvoir de douter. C'était affranchir la raison du joug de l'autorité, soumettre à l'examen tout ce que le platonisme et le péripatétisme et les écoles avaient consacré sous le nom de principes. S'il n'a conseillé que la vérification des jugements, s'il a moins senti que Bacon la nécessité de remonter à l'origine et aux éléments de toutes nos idées, il est juste de dire qu'il a plus étudié la nature de nos facultés intellectuelles. S'il s'est laissé entraîner bien vite dans les théories platoniques, c'était du moins en y portant une rigueur que personne encore n'y avait introduite. Il a donné à l'immatérialisme une précision parfaite; il a établi la distinction la plus sévère entre nos organes et notre intelligence, qu'il a pourvue d'idées innées, apparemment afin de ne rien conserver de la philosophie d'Aristote. D'un autre côté, il a jeté dans l'algèbre, dans la géométrie, dans la mécanique, dans l'optique, de plus vives lumières : c'est à ces sciences qu'il a réellement appliqué sa méthode. Son imagination a fait tout le reste; elle a construit l'entendement humain et l'univers, au lieu de les analyser; et son école n'a pu maintenir ces systèmes, parce qu'ils étaient trop faibles contre les mouvements qu'il avait imprimés lui-même à la raison. Ce n'est là, Messieurs, qu'un premier aperçu de sa philosophie, nous devons plus

d'attention à chacun de ses principaux ouvrages.

Je viens de rapporter la première des quatre règles de sa méthode. La seconde veut qu'on divise chaque question en autant de portions ou parcelles qu'elle en peut contenir; la troisième, qu'on procède par ordre, du plus simple au plus composé; et la quatrième, qu'on fasse des énumérations exactes, où rien ne soit omis. Cet essai de Descartes était un chef-d'œuvre, qui contenait le germe de toutes ses idées, et qui a obtenu les hommages, non-seulement de ses disciples, mais des adversaires les plus prononcés de ses autres doctrines. M. de Tracy ne trouve dans Bacon aucune maxime fertile qui ne soit mieux énoncée dans les quarante premières pages de l'admirable *Discours de la méthode*; il ne voit dans toute la grande rénovation rien d'aussi précis, d'aussi profond, d'aussi juste que les quatre règles; il ajoute que Descartes a sur le philosophe anglais deux avantages: l'un d'avoir su réduire tout ce qui constitue la bonne méthode à quatre maximes qui l'embrassent en effet tout entière; l'autre d'avoir reconnu que la première de nos études doit être celle de nos facultés intellectuelles, par lesquelles nous connaissons tout le reste. Un mérite qu'à mon avis, Messieurs, on n'a point assez remarqué dans ce Discours est d'avoir été, en 1637, un des plus heureux essais de la prose française; c'est un traité fort bien écrit. On y rencontre, il est vrai, quelques expressions qui ne sont plus usitées; mais notre langue y prend déjà les caractères qui la rendent si propre aux matières philosophiques, une précision sévère, une clarté inaltérable, une élégante et noble simplicité. Ces quatre préceptes ont enhardi à douter, à vérifier, à se défier, en matière profane, de toutes

les fortes croyances : c'était là, nous ne pouvons trop le redire, un éminent et immense service, bien que, du reste, ces préceptes soient purement négatifs; qu'ils enseignent plus à éviter l'erreur qu'à rechercher la vérité; qu'ils ne tendent point à la rectification immédiate des idées, ni à la détermination de la valeur des signes. Encore une fois, ils ne sont guère applicables qu'aux jugements, qu'aux propositions; et ils supposent la présence ou l'absence d'une évidence essentielle antérieure à l'observation des faits. Voilà peut-être pourquoi ils n'ont pas préservé Descartes d'un assez grand nombre d'illusions, si même ils ne l'y ont pas entraîné.

En 1641 il publia en latin le livre intitulé *Meditationes de prima philosophia.* Ce second ouvrage, qui a été traduit en français par le duc de Luynes, est quelquefois un développement du premier. Le doute méthodique y est reproduit; on y revoit l'intelligence humaine commencer par reconnaître sa propre existence. D'autres propositions déjà énoncées dans le Discours sur la méthode, sont expliquées plus au long, et, selon Descartes, rigoureusement démontrées dans le second ouvrage, savoir, que l'idée que nous concevons de Dieu suffit pour prouver qu'il existe; que la certitude de toutes nos connaissances, même en géométrie, dépend de la connaissance que nous avons de Dieu; que les notions que nous acquérons des choses physiques ne sont jamais aussi fermes ni aussi évidentes que les raisons qui nous conduisent à la connaissance de Dieu et de notre âme; que, par conséquent, cette double connaissance est la seule base assurée que toutes les autres puissent avoir.

Ces propositions et celles qui s'y rattachent ont essuyé des objections auxquelles Descartes a répondu. Ses contradicteurs étaient Catérus, Hobbes, Arnauld, Gassendi, le jésuite Bourdin, et divers théologiens. Excepté Hobbes, tous professaient, avec une parfaite franchise, les croyances fondamentales de l'existence de Dieu, de l'immatérialité et de l'immortalité de l'âme. Mais Descartes lui-même ayant été accusé d'athéisme et signalé comme un précurseur de Spinosa, il ne faut pas s'étonner que ses adversaires, tant au dix-septième siècle qu'au suivant, aient essuyé, avec aussi peu de fondement, le même reproche. Sans doute c'est une manière fort légitime de combattre une doctrine que de montrer les conséquences dangereuses auxquelles on suppose qu'elle aboutit; mais, lorsque ces prétendues conséquences sont désavouées hautement par celui à qui on les oppose, transformer en accusation ce qui ne doit être qu'une objection n'est plus qu'un moyen de rendre impossible toute discussion véritable. Or ce déplorable genre de combat, si fréquent dans toute l'histoire de la philosophie, ne se répète nulle part plus souvent que dans celle du cartésianisme : on le voit tour à tour attaqué et soutenu avec de pareilles armes. L'expérience de tous les siècles a prouvé qu'il n'y a de controverses utiles au progrès des sciences, au triomphe de la vérité, que celles qui se maintiennent dans les limites de la plus décente modération; et l'on doit dire à l'honneur de Descartes que dans ses réponses à Arnauld et à Catérus il donne l'exemple de cette rare sagesse; malheureusement, on est forcé d'avouer qu'il s'en dispense à l'égard de Bourdin et de Gassendi. Je ne tarderai point, Messieurs, à vous parler des travaux

de Gassendi; et vous reconnaîtrez, je crois, que ce philosophe méritait les plus grands égards.

Pour vous donner dès ce moment une idée des objections qu'il faisait à Descartes et des réponses de celui-ci, je dirai que la célèbre sentence, « Je pense, donc je « suis, » ne paraissait à Gassendi qu'un enthymème, qu'un syllogisme tronqué, ayant nécessairement pour majeure sous-entendue la proposition, « Qui pense existe; » ce qui ramenait une généralité à l'entrée de la philosophie. C'était précisément ce que Descartes voulait éviter: aussi répond-il, en propres termes, que, lorsque nous apercevons que *nous sommes des choses qui pensent*, c'est une première notion qui n'est tirée d'aucun syllogisme. Selon lui, nous ne concluons pas notre existence de notre pensée, et notre pensée de notre doute, par la force d'un raisonnement, mais *par une simple inspection de l'esprit*. Ce sont encore ses termes. De son côté, Gassendi soutient que le mot *donc*, partout où il s'introduit, signale une conséquence, suppose des prémisses et un raisonnement. Descartes réplique que, tout au contraire, c'est la prétendue majeure, « Ce qui pense est, » qui nous est enseignée par cela même qu'il nous est impossible de penser sans exister; et, chose fort remarquable, il se laisse entraîner jusqu'à dire que *le procédé naturel de notre intelligence est de former les propositions générales de la connaissance des particulières*. Comme cette maxime peut sembler peu conciliable avec certains articles du système cartésien, il n'est pas superflu d'observer qu'elle se lit, exprimée de la même manière, en deux endroits fort distincts des écrits de Descartes; et que, la seconde fois, il l'étend à des axiomes tels que « Le tout est plus grand que

« la partie. » Il y aurait bien matière ici à quelque critique; car on peut douter que les cas particuliers soient réellement les preuves des propositions générales de cette nature; ils en offrent tout au plus l'explication. Leur preuve est dans les idées mêmes, dans le sens des mots qui les expriment. Ce n'est point par des expériences faites sur plusieurs cercles qu'on sait que tous les rayons d'un cercle sont égaux, mais par la parfaite intelligence des termes de cercle et de rayons. Parmi les propositions universelles, il en est qui résument effectivement des faits particuliers; il y en a aussi dont la vérité dépend de la comparaison immédiate des idées et de la corrélation des termes qui les représentent. En revenant à la sentence, « Je pense, donc je suis, » on pourrait demander si la connaissance de notre existence a réellement besoin d'être acquise, si elle ne résulte pas du fait même de notre sensibilité, si nous en sommes mieux instruits par on ne sait quelle *inspection de notre esprit*, c'est-à-dire par des réflexions sur notre doute et sur notre pensée.

L'ouvrage où Descartes a le mieux rassemblé et enchaîné toutes ses doctrines est celui qui porte le nom de *Principes de la philosophie*, et qui, composé en latin, a été traduit par Picot en langue française. Une première section, toute métaphysique, est destinée à rechercher l'origine des connaissances humaines. Là se reproduisent plusieurs des notions exposées dans le Discours sur la méthode et dans les *Méditations*, spécialement l'article des idées innées. En combattant l'opinion qui n'admet dans l'entendement que ce qui a passé par les sens, Descartes bannit encore une fois l'observation et l'analyse de toutes les études morales. La seconde par-

tie est une sorte de physique générale qui tend à expliquer les premières lois de la nature, les éléments de la matière, les propriétés de l'espace et du mouvement. Un système du monde est exposé dans la troisième section, et la quatrième concerne la terre. Descartes, au lieu d'étudier l'univers, a mieux aimé le bâtir, et n'a demandé pour cela que de la matière et du mouvement. On s'est longtemps occupé de son roman des trois éléments et des trois ordres de tourbillons : éléments grossiers, globuleux et subtils; tourbillons solaires, planétaires et lunaires. Après avoir reconnu la futilité de ces hypothèses, on a persisté à les exalter comme ingénieuses : nous n'y pouvons plus voir aujourd'hui qu'un exemple des égarements auxquels le génie s'expose dès qu'il abandonne les méthodes exactes.

Descartes a écrit en français son *Traité des passions*, où il rapporte à l'amour et à la haine tous les sentiments du cœur humain : il montre qu'ils ne sont jamais que des variétés, des circonstances, des situations diverses de l'une ou de l'autre de ces deux principales affections; et cette analyse instructive est accompagnée d'observations anatomiques et physiologiques, qui ne sont pas d'une parfaite exactitude, mais qui prouvent que ce philosophe ne négligeait aucune des études qui pouvaient jeter quelque lumière sur ses doctrines. Le *Monde ou le Traité de la lumière* explique le système des trois éléments et des tourbillons : c'est une sorte d'appendice de la troisième et de la quatrième section des *Principes de la philosophie*. Nous voyons dans les deux livres intitulés *L'homme et la formation du fœtus* quels rapports Descartes établissait entre sa métaphysique et les notions de physiologie qu'il s'était formées.

« Les parties du sang, dit-il, qui pénètrent jusqu'au « cerveau n'y servent pas seulement à nourrir sa sub-« stance, mais aussi à y produire une flamme très-vive « et très-pure, qu'on nomme les esprits animaux... Les « figures qui se tracent dans ces esprits sur la superfi-« cie de la glande pinéale, où est le siége de l'imagina-« tion et du sens commun (*sensorium commune*), doi-« vent être prises pour les idées, c'est-à-dire pour les « formes ou images que l'âme raisonnable doit considé-« rer immédiatement, lorsque, étant unie à cette ma-« chine, elle imaginera ou sentira quelque objet. » Descartes avait déjà, dans le Traité des passions, désigné comme le siége de l'âme, cette glande pinéale, la seule partie du cerveau qui ne soit pas double. Voilà de quelle manière il faisait arriver à l'âme la connaissance des objets sensibles ; mais il lui attribuait, comme je l'ai dit, d'autres idées plus intimes et antérieures à toute sensation.

Pour reprendre une haute idée de son génie, il le faut envisager cultivant et enrichissant les sciences exactes. Sa *Géométrie* peut sembler, de tous ses titres à une gloire immortelle, le plus imposant et le plus sûr : jusqu'alors les puissances d'une quantité n'avaient été exprimées que par la répétition de la lettre qui la représentait, ou que par les initiales des mots carré, cube, etc. Descartes inventa les exposants ; et l'on sait combien cette notation a contribué à la simplicité, à la rapidité et à l'étendue des calculs. Les mathématiciens apprirent aussi de lui à reconnaître, par les alternatives des signes, le nombre des racines réelles qu'une équation peut avoir ; et, pour ne point rappeler quelques autres découvertes, il appliqua, beaucoup mieux qu'on ne

l'avait su faire encore, l'algèbre à la géométrie; il créa des méthodes générales, par lesquelles on put énoncer en langage algébrique et résoudre par une analyse immédiate des problèmes géométriques très-compliqués, qui avaient été presque inaccessibles à l'ancienne méthode. Il importe d'observer que ce fut dans sa Métaphysique qu'il puisa les moyens d'agrandir à ce point la science du calcul; les mathématiciens eux-mêmes en ont fait l'aveu, et par là ils ont reconnu que le véritable commencement de tous les progrès de l'esprit humain est dans l'étude profonde qu'il doit faire de ses propres facultés, de ses idées, de ses rapports naturels avec les objets qu'il veut connaître.

Descartes n'a pas su que la réfrangibilité des divers rayons de lumière est inégale; et, manquant de cette connaissance, il a dû laisser beaucoup d'imperfection dans sa Dioptrique; mais il y a établi pour la première fois la loi générale de la réfraction. Ceux qui, après sa mort, ont avancé qu'il s'était frauduleusement attribué cette découverte, qu'elle appartenait à Snell, dont il avait pu lire les manuscrits en Hollande, n'en ont fourni aucune preuve. Le prétendu livre de Snell n'a jamais été publié; et celui de Descartes, imprimé en français dès 1638, en latin en 1644, est le premier où cette théorie soit consignée. Son *Traité des météores* n'est point aussi recommandable; il est en grande partie rempli d'hypothèses et de divinations. Toutefois on y rencontre la vraie théorie de l'arc-en-ciel; et elle fait d'autant plus d'honneur à sa sagacité, qu'il ignorait, comme je viens de le dire, l'inégale réfrangibilité des rayons; mais il procédait à ces recherches par voie d'observation, d'expérience et d'analyse; et c'est encore

ici l'un des plus heureux usages qu'il ait faits de sa méthode philosophique.

En joignant aux lettres qu'il a écrites au P. Mersenne, à Clersellier, à Henri le Roi, à Henri More, à Arnauld, à Fermat, à la princesse Élisabeth, à la reine Christine, à plus de trente autres correspondants, les réponses que quelques-uns d'eux lui ont adressées, le nombre total des épîtres est de trois cent cinquante-sept; et la plupart sont relatives aux doctrines qu'il a professées dans ses livres. Aussi a-t-on distribué par matière les pièces de cette correspondance métaphysique, morale, physique, médecine, géométrie, dioptrique, etc. Cette classification avait été assez mal faite : des notes chronologiques, qui se lisent manuscrites sur les marges d'un exemplaire de ce recueil, à la bibliothèque de l'Institut, ont fourni le moyen de ranger toutes ces lettres par ordre de dates dans la dernière édition qui en a été publiée en français. Cet ordre a rendu à ces lettres tout leur intérêt; elles sont à lire avec les ouvrages de Descartes, comme un supplément curieux, et un commentaire instructif, quelquefois nécessaire. Je ne compte point au nombre de ses lettres missives celle qui, imprimée à part en 1643, est adressée à Voet; c'est un livre avec une préface qui en expose le plan et la division en neuf sections. Cette production purement polémique n'est pas ce que l'auteur a écrit de plus poli et de plus digne d'un philosophe, et ne peut plus servir qu'à l'histoire des démêlés qu'il avait eus à soutenir.

La première conséquence à tirer des détails dans lesquels je viens d'entrer, c'est que Descartes était un très-habile mathématicien. Comme le langage des scien-

ces mathématiques est d'une précision sévère, parce qu'aucun intérêt n'a excité à l'obscurcir et à l'embrouiller; comme les propositions générales ne sont et même ne peuvent être dans ces sciences que des résultats de notions élémentaires bien acquises et non altérées, la méthode cartésienne suffit pour diriger ce genre d'études, si même elle n'y est pas superflue. Peu importe qu'on y prenne les axiomes pour des vérités essentielles, éternelles, immédiatement évidentes, établies *à priori*, puisqu'enfin elles sont certaines. L'erreur où l'on tombe relativement à l'origine et aux caractères des propositions générales ne préjudicie qu'aux sciences qui ne sont pas encore exactes ; elle les empêche de le devenir, en les faisant procéder comme si elles l'étaient, quoiqu'en même temps on soutienne quelquefois qu'elles ne pourront jamais l'être. En littérature, en morale, en politique, en histoire, en physique générale, en tout ce qui n'est pas mathématiques, il y a d'abord des faits à vérifier, puis des mots à bien définir, avant d'arriver à aucun résultat. Or, ces deux conditions de tout progrès en de pareils genres d'études, Descartes ne les a pas remplies, n'a point enseigné à les remplir; et, à cet égard, il n'a fait que régénérer le platonisme, qui s'en est toujours dispensé.

On a conçu, dans le monde, contre la science appelée métaphysique, des préventions que je crois injustes et pernicieuses, mais que vous avez vu justifiées en apparence de siècle en siècle par les égarements de plusieurs métaphysiciens, de ceux-là surtout qui, prenant pour des analyses tous les mouvements et tous les élans de leur imagination, se sont exercés à compliquer, à force d'abstractions, de distinctions et de personni-

fications, tout le système intellectuel, et l'ont transformé en un ténébreux amas de prestiges. Ce travers a flétri tour à tour les deux grandes écoles de philosophie, celle de Platon aux temps des gnostiques et des différentes sectes de prétendus éclectiques; celle d'Aristote, durant le long règne de la scolastique du moyen âge, en Angleterre jusqu'à Bacon, en France jusqu'à Gassendi et Descartes. Pour exprimer ou pour nommer du moins tant de chimères, il a fallu déformer et dénaturer le langage, le surcharger de formules et de locutions barbares, dont l'impénétrable obscurité devenait un titre de recommandation aux yeux de la multitude, en même temps qu'elle inspirait aux bons esprits une juste défiance. En effet, c'est surtout en métaphysique, qu'on a droit d'assurer que ce qui est bien conçu s'exprime toujours clairement, et que les idées qu'une langue telle que la nôtre refuse d'exprimer immédiatement et sans qu'on la tourmente ne sont que des rêveries. La vraie métaphysique est celle qui explique méthodiquement tous les mots du langage commun employés à représenter des choses immatérielles; et, pour que cette explication soit claire, pour qu'elle soit réelle, il faut qu'elle soit toujours fournie par d'autres mots de ce même langage assez précis eux-mêmes, assez compris, pour n'avoir besoin d'aucun éclaircissement. Il n'en est pas de cette science comme de celles où la découverte de quelques substances ou de quelques propriétés qui étaient restées inconnues oblige à créer ou à composer de nouvelles dénominations. Mais enfin, Messieurs, ce néologisme obscur, symptôme infaillible de fausseté, n'est point à reprocher à Descartes, ni en général à ses principaux disciples en France depuis

1650 jusqu'en 1800. Son premier soin a été de maintenir dans l'exposé de ses opinions métaphysiques la clarté la plus parfaite; et, en ce point d'une si haute importance, il est un des meilleurs modèles à offrir à ceux qui écrivent pour soutenir ou développer, pour modifier ou combattre ses doctrines.

Le cartésianisme est donc un très-grand fait dans l'histoire si brillante et si honorable de la littérature française du dix-septième siècle. Les travaux de Descartes de 1636 à 1650 sont contemporains de tous les chefs-d'œuvre de Corneille. Ses premiers disciples, Arnauld, Nicole et d'autres solitaires de Port-Royal, ont recueilli, étendu, expliqué ses leçons dans leurs excellents traités de logique et de grammaire, en même temps que Pascal, Molière, Boileau et Racine élevaient rapidement l'art d'écrire en prose et en vers à un degré où il ne s'est pas toujours soutenu depuis. L'*Art poétique* de Boileau et les premiers livres de la *Recherche de la vérité* du cartésien Malebranche parurent ensemble en 1674 : c'était l'époque où la scolastique achevait de perdre son empire, vaincue par le bon goût comme par la raison. Ce triomphe de la philosophie de Descartes sur celle des écoles est une des causes qui amenèrent les éclatants progrès que Bossuet et ses plus dignes émules firent faire au genre oratoire durant les trente dernières années de ce siècle. Ceux des sciences mathématiques et physiques vers ces mêmes temps étaient dus à Descartes encore, au moins en partie, comme nous venons de le reconnaître. S'il a peu cultivé l'histoire, s'il a trop laissé à Gassendi l'avantage de ce genre d'instruction, il n'en est pas moins vrai que sa méthode a contribué à ren-

dre la critique plus exacte et l'érudition plus solide : le corps académique, spécialement consacré à des recherches historiques et philologiques, a commencé par se composer presque entièrement de cartésiens. Descartes lui-même avait été plus studieux et plus érudit qu'il ne lui convenait de l'avouer : il reste, malgré lui, dans ses ouvrages, beaucoup de traces de ses lectures. Quoi qu'il en dise, il avait senti le besoin de cette instruction très-étendue qu'ont acquise à toute époque les métaphysiciens justement célèbres, Aristote, et, à son exemple, les chefs les plus éclairés de la première école d'Alexandrie, Cicéron chez les Romains, Roger Bacon au moyen âge, et, dans les temps modernes, Bacon de Verulam, Gassendi, Malebranche lui-même, Leibnitz, Locke, d'Alembert, Condillac et quelques autres. Ainsi, Messieurs, quoique je ne vous aie point dissimulé les illusions, les erreurs graves dont je crois que Descartes ne s'est point préservé, je n'en conclurai pas moins qu'il a exercé une influence salutaire sur presque toutes les branches des connaissances humaines, sur la direction de la plupart des talents; et que la France, qu'il a trop peu habitée, doit le compter parmi les hommes de génie auxquels elle est redevable de sa gloire littéraire.

Il n'y a point eu de baconistes; Descartes a fondé une école, et nous aurons à prendre connaissance des travaux de plusieurs de ses disciples. Mais, pour ne pas trop nous écarter de l'ordre des temps, nous porterons d'abord nos regards sur son rival Gassendi, qui, né vers le même temps que lui, ne lui a survécu que cinq ans : on ne peut guère être plus contemporain.

Un village voisin de Digne en Provence est la patrie

de Pierre Gassendi ou Gassend, qui, après avoir fait rapidement d'excellentes études, a rempli honorablement dans le cours de sa vie différentes fonctions publiques, entre lesquelles je ne remarquerai ici que celle de professeur de mathématiques au Collége Royal de France. Ses talents, son savoir, la droiture et la bonté de son caractère, l'aménité de ses mœurs, lui valurent l'estime et l'amitié de plusieurs hommes de mérite, comme Galilée, dont il partageait les opinions et presque les infortunes par le tendre intérêt qu'il y prenait, Képler, Hobbes, Diodati, Boulliaud, Mydorge, Mersenne, Roberval, Naudé, la Mothe le Vayer, Bernier, Chapelle, Bachaumont, Pascal et Molière. Il mourut à Paris, en 1655, avec la réputation du plus lettré des philosophes, du plus philosophe des littérateurs. Mais il s'agit de prendre une idée de ses travaux et de sa doctrine. Tandis que Descartes, tout en ruinant les fondements de la fausse philosophie, ne faisait pourtant que ressusciter et rajeunir celle de Platon, Gassendi, plus savant que Descartes, plus familier avec l'antiquité, peut-être aussi plus riche d'observations particulières et d'expériences immédiates, s'aperçut le premier qu'après avoir cherché et presque trouvé le droit chemin, on allait rentrer dans la voie large des abstractions, des hypothèses et des erreurs. N'osant pas reproduire le péripatétisme, que son alliance avec la scolastique avait décrédité, il fit revivre l'épicuréisme, et entreprit de le réconcilier avec la théologie chrétienne. C'était une condition difficile et indispensable à remplir: Gassendi employa, pour y satisfaire, tant d'art et tant de science, qu'il n'essuya aucune condamnation et ne provoqua même aucune plainte. Il parut emprunter

d'Épicure, une morale et une physique tout à fait compatibles avec la religion tant naturelle que révélée. Cependant, Messieurs, vous savez de quelles accusations d'athéisme, d'impiété, de libertinage, l'école épicurienne avait été poursuivie dès les anciens temps et dans tout le cours des âges par les stoïciens et surtout par les platoniciens, dénonciateurs de profession. De toutes les sectes, la plus calomniée, ou la plus sévèrement jugée, était celle que Gassendi osait préférer : il le fit sans encombre et sans péril, quoiqu'en même temps il attaquât et la philosophie des écoles, et le platonisme, et les nouveaux systèmes de Descartes. Mais, par une profonde étude de tous les monuments relatifs à Leucippe, à Démocrite, à Épicure et à leurs disciples, il s'était mis en état de montrer qu'on avait réprouvé la morale et la physique de cette école sans avoir pris la peine de les bien connaître. Comme il ne portait d'ailleurs dans ces discussions aucune sorte de malveillance, ses adversaires ne pouvaient guère s'empêcher d'y garder aussi quelque mesure; et sa modération, qu'ils n'imitaient qu'à demi, les forçait du moins de s'interdire à son égard les dénonciations, les menaces et les injures les plus grossières. Aucun d'eux ne passait pour plus intègre, plus pieux, plus irréprochable que lui. Toutes ces circonstances arrachaient de leurs mains, quand ils le voulaient combattre, leurs armes les plus redoutables, celles dont l'usage leur était le plus familier. Enfin il s'était réservé l'avantage d'une logique plus rigoureuse que la leur, et déjà fondée sur une très-saine idéologie. Il connaissait et indiquait les sources des connaissances réelles, la puissance de l'analyse, les écueils ou les vices de la synthèse; et, bien

qu'ennemi déclaré du péripatétisme tel qu'on le professait encore, il ne négligeait pas d'employer au besoin les résultats les plus sûrs et les plus pratiques de la dialectique d'Aristote. Nous devons le considérer bien moins comme le restaurateur de la philosophie d'Épicure, quoiqu'il se soit annoncé pour tel, que comme le plus digne intermédiaire entre Bacon et Locke.

Les ouvrages de Gassendi remplissent six volumes in-folio, dans l'édition qui en a été donnée en 1658, trois ans après sa mort, et qui s'est reproduite à Florence en 1727. Les deux premiers contiennent un cours de philosophie, c'est-à-dire des traités de logique, de physique et de morale. Qu'il n'admette que ces trois parties de la philosophie, qu'il ne fasse point un traité particulier de métaphysique, c'est déjà un fait assez remarquable. Sa doctrine positive ne l'est pas moins. Non content de répéter, après tant d'autres, que toutes les idées proviennent des sens, il le prouve; il conçoit le plan d'un tableau généalogique, où toutes les notions se distribueraient selon l'ordre de leurs développements depuis celles qui représentent de purs individus jusqu'aux plus hautes généralités. Il cherche entre le scepticisme et le dogmatisme les origines de la vraie science; et il les trouve dans les sens qui attestent les faits et dans l'entendement qui les compare. Sa logique traite successivement de l'idée, du jugement, du raisonnement et de la méthode; c'est la division ordinaire; mais il s'applique à distribuer les idées en deux classes : celles qui naissent immédiatement des sensations, et celles que la réflexion compose des premières. Nous retrouverons chez Locke la même théorie. Les sections consacrées au jugement et au raisonne-

ment ne contiennent que des notions plus communes; mais Gassendi, en traitant de la méthode, fait consister la différence entre la synthèse et l'analyse en ce que la première commence par examiner l'attribut d'une proposition, au lieu que l'analyse étudie d'abord le sujet. Ainsi, Messieurs, veut-on savoir si le luxe est utile, la synthèse cherchera dans la catégorie des choses utiles quelque espèce où le luxe soit compris; et, si elle croit le rencontrer parmi les choses qui provoquent le travail, qui exercent et développent l'industrie, elle en conclura qu'on ne doit pas méconnaître son utilité. L'analyse, au contraire, sans s'informer du bon ou mauvais recensement qu'on a pu faire des choses utiles, voudra premièrement savoir ce que c'est que le luxe lui-même, quelle est sa nature, quels sont ses divers effets; et, s'il ne lui paraît être en soi que l'ostentation, et souvent que l'affectation mensongère de la richesse, que l'appareil des dépenses qu'on ne fait que pour avoir l'honneur de les faire, si elle observe qu'il amène et peut multiplier sans mesure les consommations inutiles et improductives qui appauvrissent les riches et le plus grand nombre des pauvres, tous même excepté quelques serviteurs et quelques ouvriers qui pourraient être beaucoup mieux employés, elle finira par révoquer en doute le bien qu'il se vante de faire à la société, et ne regardera comme avérés que les maux qu'il lui cause.

La physique de Gassendi, plus étendue que les deux autres parties de sa philosophie, est divisée en trois sections, la nature en général, les corps célestes et les corps terrestres : elle ne diffère essentiellement de celle des épicuriens qu'en ce qu'il nie l'éternité des atomes, et qu'il reconnaît un Dieu créateur. Il soutient

contre Descartes que le vide est possible. Il fait, pour définir l'espace et le temps, des efforts plus pénibles qu'heureux, et s'engage en de très-obscures méditations sur l'essence de la matière. Quant à la morale naturelle, soit individuelle, soit sociale, il la conçoit comme la science du bonheur ou l'art de vivre heureux. Il ne dit point expressément que nos intérêts bien entendus soient les sources de nos devoirs; mais c'est la conséquence qu'il serait permis de tirer de son enseignement à l'égard des devoirs qui ne sont pas religieux. Du reste, il ne débite sur les quatre vertus cardinales que des choses fort communes; et, quand il disserte sur la liberté, ce n'est pas d'une manière très lumineuse. Je viens d'indiquer ce qui remplit les deux premiers volumes de ses œuvres. Le troisième contient un abrégé de la philosophie épicurienne, avec des écrits contre Aristote, contre le théosophe Robert Fludd et contre Descartes. Vous avez entendu ses observations sur le célèbre énoncé, « Je pense, donc je « suis : » il en propose de semblables sur les idées innées et sur la preuve de l'existence de Dieu tirée de la seule idée d'un être infini, nécessaire et souverainement parfait. Il est étonné, presque effrayé d'une preuve si concise, si rapide, si soudaine du premier des dogmes philosophiques; il veut qu'une vérité dont l'importance est si haute s'établisse sur des fondements dont la solidité soit plus sensible et la consistance mieux garantie. Le tome IV ne concerne que l'astronomie. Le cinquième est biographique et historique : on y trouve le livre de Diogène de Laërte, relatif à Épicure, une vie de ce même Épicure par Gassendi, qui a écrit aussi celles de Peiresc, de Peurbach, de Régio-

montanus, de Copernic et de Tycho-Brahé : elles sont suivies, dans le tome V, d'opuscules sur quelques détails d'histoire et d'une introduction à la musique. Des lettres écrites depuis 1621 jusqu'en 1655 composent le dernier volume. Bernier, l'un des disciples de Gassendi, a réduit ces six in-folio latins à sept in-douze français, qui ont été trouvés un peu longs. Il vaut mieux lire ceux des ouvrages originaux de Gassendi qui ont conservé de l'intérêt; sa logique, ses livres de biographie et d'histoire, plusieurs de ses lettres et quelques-uns de ses écrits polémiques. Il n'a plus aujourd'hui rien à nous apprendre en physique ni en astronomie. Il est, en traitant de cette dernière science, au niveau des plus hautes connaissances de son temps : seulement les combats qu'il livre aux chimères astrologiques sont si sérieux et si laborieux, qu'il semble déceler un reste de crédulité ; c'est une maladie qu'il a eue et dont il s'est guéri sans doute, mais il est encore convalescent. Ce n'est pas la seule matière dans laquelle il laisse voir, malgré sa pénétrante sagacité, l'influence des préjugés dont il a été imbu dans son enfance. Quoi qu'il en soit, en parlant du flux et du reflux de la mer, entre autres causes de ce phénomène, il expose celle qui consisterait dans une force attractive de la lune. Cette planète attirerait les eaux au-dessus desquelles elle passe, et celles sur lesquelles elle a passé se refouleraient pour prendre leur niveau. Gassendi a su aussi que l'homme pouvait être doué de plus de cinq sens, et que nous avons commencé par ne connaître que des individus. On peut s'étonner qu'il se soit avisé d'examiner si l'homme est destiné à marcher sur ses deux pieds ou à quatre pattes : il discute sur cette ques-

tion le pour et le contre, comme a fait depuis Jean-Jacques Rousseau. Vous conclurez, Messieurs, de tous ces détails, que Gassendi n'avait point autant de talent et de génie que Descartes; mais il possédait, en divers genres, plus de connaissances positives; et peut-être la philosophie générale qu'on apprendrait de lui serait-elle beaucoup plus réelle. Il a bien moins de célébrité, et il est aisé d'en concevoir les causes. Jamais il ne s'élève à la hauteur où se tient Descartes dans son Discours de la méthode, et surtout dans sa Géométrie Telle est d'ailleurs, à ce qu'il semble, la nature de l'esprit humain, ou telles sont ses habitudes, que les observations studieuses et timides n'ont point, à ses yeux, l'éclat des spéculations hardies et générales; bien qu'il soit vrai néanmoins et trop prouvé par l'expérience que les méditations solitaires, quand elles ne s'exercent point sur des faits bien reconnus et sur des notions représentées par des signes très-précis, n'enfantent ordinairement que des chimères. Les cartésiens sont donc parvenus, dans la seconde moitié du dix-septième siècle, à diminuer et presque à éteindre la renommée de Gassendi; en quoi je pense qu'il y a eu encore plus de dommage que d'injustice. Elle n'est pas devenue plus brillante par l'éloge qu'un dominicain appelé Menc a fait de lui et que l'académie de Marseille a couronné en 1767. Dans ces derniers temps, l'académie d'Aix a ouvert, sur le même sujet, un concours qui n'a point eu de résultat. Ainsi rien n'annonce que les ouvrages de Gassendi puissent recouvrer de sitôt plus de gloire et plus d'influence. Ce n'est pas la moins remarquable des expériences qui montrent que les travaux littéraires et philosophiques ont des destinées indépendantes

de leur mérite et de leur utilité : *Habent sua fata*.

Dans notre séance prochaine, nous suivrons l'histoire de l'école cartésienne depuis 1650 jusqu'au temps où la philosophie de Locke et celle de Leibnitz commencèrent à se propager.

DIXIÈME LEÇON.

PHILOSOPHIE DU DIX-SEPTIÈME ET DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE : — DE 1650 A 1730.

Messieurs, si nous ne tenons pas compte des notions recueillies par Vossius ni des doctrines encore plus oubliées de Campanella et de Bérigard, l'histoire de la philosophie ne nous offrira, de l'an 1600 à 1650, que les noms de Bacon, de Hobbes, de Descartes et de Gassendi. J'ai exposé les résultats des travaux mémorables de ces quatre écrivains. Nous avons à considérer aujourd'hui comment leurs doctrines ont été soutenues, développées, modifiées ou contredites durant les cinquante dernières années du dix-septième siècle. Les trois personnages sur lesquels s'arrêteront le plus longtemps nos regards sont Malebranche, Locke et Leibnitz; mais nous commencerons par distinguer entre leurs contemporains ceux dont les travaux philosophiques, sans avoir autant d'éclat ou d'étendue que les leurs, sont pourtant dignes de quelque souvenir.

Les idées du calviniste de Rodon sur le libre arbitre et sur les atomes se rapprochent beaucoup de celles de Gassendi; mais elles se rattachent aussi à des controverses théologiques dont je n'ai point à vous entretenir. Pascal, que son traité de l'*Équilibre des liqueurs* et son problème de la *roulette* placent au rang des plus habiles physiciens et géomètres de son siècle, n'a guère non plus envisagé la métaphysique et la

morale que sous l'aspect religieux. Ses *Provinciales* et ses *Pensées* n'en resteront pas moins au nombre de nos meilleurs livres : écrivain du premier ordre, il eût agrandi la philosophie cartésienne, s'il se fût engagé plus avant dans cette carrière, comme ont fait ses amis de Port-Royal, Nicole, Arnauld, Lancelot, auxquels on doit, entre beaucoup de bons écrits, une *Logique* instructive et une meilleure *Grammaire générale*. Jamais encore on n'avait exposé avec autant de clarté la théorie aristotélicienne des propositions et des syllogismes. Leur *Art de penser* est le livre où l'on peut le mieux étudier ce qu'il y a de plus positif dans l'Organon d'Aristote et de plus pratique dans les Spéculations de Descartes. Cependant, quelle que soit la justesse de plusieurs détails, la science et l'art de la pensée y reposent sur la doctrine des idées innées, sans aucune recherche rigoureuse ni des sources de nos connaissances ni des méthodes qui les peuvent étendre. Toujours est-il certain que cette société de Port-Royal, dont les erreurs sont éteintes, dont les lumières brillent encore, avait mérité, par des talents laborieux et modestes, par un sincère amour de la vertu et de la vérité, l'estime et les hommages de Pascal, de Racine et de Boileau. Tous ces grands hommes étaient cartésiens. Molière eût été plutôt gassendiste; mais il n'en était que mieux disposé à saisir tous les ridicules de l'enseignement des écoles; il n'a négligé aucune occasion de les mettre en scène. On le nommait quelquefois le philosophe, comme par excellence; et c'est un titre qu'en effet on ne pouvait refuser à l'auteur des Femmes savantes, du Misanthrope et du Tartufe. Racine, à qui l'on n'a pas coutume d'attribuer ce même titre,

possédait pourtant au plus haut degré deux sciences éminemment philosophiques, celle du langage et celle du cœur humain. Boileau, son maître, et, ce qui est plus, son émule dans l'art d'écrire en vers, a été qualifié le poëte de la raison; il est du moins celui qui a le mieux discerné les plus raisonnables doctrines de l'école cartésienne. Au moment où elles allaient être solennellement condamnées par les chambres du parlement, comme par les quatre facultés de l'université, il fit l'*Arrêt burlesque;* ce n'est point là sans doute une de ses productions les plus précieuses, mais l'heureuse influence qu'elle obtint est un fait remarquable dans l'histoire des opinions et des controverses de cet âge.

Cependant, Messieurs, entre la vieille et la nouvelle métaphysique, le scepticisme ne laissait pas d'acquérir d'assez nombreux partisans. C'est l'effet ordinaire de ces démêlés. Dès le commencement du siècle, le médecin français Sanchez avait osé déclarer, dans l'intitulé même d'un de ses livres, que nous ne savons rien du tout, *quod nihil scitur :* il empruntait de Sextus Empiricus les développements de cette sentence. La Mothe le Vayer exprima les mêmes doutes, les représenta comme souverainement raisonnables, prétendit qu'ils étaient fort utiles, et les resserra néanmoins en de certaines limites. La logique, la morale et les autres petits traités de la Mothe le Vayer, peu consultés aujourd'hui, avaient alors du crédit. Pour arrêter le torrent de cette incrédulité, un conseiller d'État, membre de l'Académie française, Jean de Silhon, publia en 1661 un énorme traité *De la certitude des connaissances humaines*, qui depuis longtemps n'a plus du tout de lecteurs, et n'en a jamais eu beaucoup. Le scepticisme fit de

nouveaux progrès : le livre de Browne sur les erreurs populaires eut un succès rapide, qui ne s'est affaibli qu'à mesure que ces erreurs ont elles-mêmes perdu de leur empire. L'Italien Flosi hasarda des observations sérieuses sur la tyrannie de l'opinion. Bayle parut enfin : né dans le comté de Foix en 1647, il étudia, lut, écrivit jusqu'en 1706, date de sa mort à Amsterdam ; la révocation de l'édit de Nantes l'avait chassé de France. Il a rédigé en latin et en français, à l'usage de la jeunesse, un cours de logique, de morale, de physique et de métaphysique : c'est l'enseignement ordinaire modifié par quelques idées cartésiennes et par des nuances de scepticisme. Il y a plus de philosophie originale dans les *Pensées sur la comète*, dans le commentaire sur les paroles, « Contrains-les d'entrer, » en divers autres écrits de Bayle et surtout dans son *Dictionnaire historique*, l'édifice le plus neuf et le plus vaste, quoique non complet, que l'érudition d'un seul homme ait jamais bâti en un tel genre. C'est qu'à cette érudition si étendue, Bayle joignait une raison forte, capable de discerner tous les points faibles des doctrines anciennes et modernes. On doit le plaindre de ses erreurs théologiques, et regretter les moments que ce genre de controverses lui a dérobés ; mais le profit à tirer de ses travaux réels est immense. Ses doutes, entretenus presque chaque jour par la lecture de quelques pages de Montaigne, n'étaient le plus souvent que ceux que conseille ou prescrit la méthode de Descartes. Nous avons, Messieurs, à compter encore parmi les sceptiques, le savant Huet, évêque d'Avranches, qui, après beaucoup d'études et de compositions, a fini par concevoir une idée fort exagérée *De la faiblesse de l'esprit humain*. Le volume auquel

il a imposé ce titre est divisé en trois parties. La première contient une très-bonne histoire du scepticisme et une prétendue démonstration de l'impossibilité de toute certitude. Le but de la seconde est d'inviter les philosophes à s'en tenir au calcul des probabilités : ici Huet se déclare contre les idées innées de Descartes, et soutient, avec Aristote, que toute connaissance dérive des sensations; mais il se garde bien de faire un seul pas de plus : il veut qu'on ne s'attache à aucune secte, et n'approuve pas plus l'éclectisme que la profession exclusive d'une seule et même doctrine. La troisième section se compose de réponses bien faibles à des objections très-graves.

Jusqu'en 1688, le cartésianisme avait peu pénétré en Angleterre, où les intérêts et les débats politiques occupaient la plupart des esprits actifs et studieux. C'est à un système d'organisation sociale que tendent les *Aphorismes* d'Harrington et son ouvrage intitulé *Oceana* : ils lui ont valu un emprisonnement, de longues poursuites, et l'ont exposé à la peine capitale. Algernon Sidney, qui n'a point échappé à cette destinée, a laissé des discours philosophiques sur le gouvernement qui ont passé, comme les livres d'Harrington, dans notre langue; les Anglais eurent néanmoins en ces temps-là un métaphysicien assez renommé dans Ralph Cudworth, auteur d'un in-folio qui parut en leur langue, en 1678, sous le titre de *Véritable système intellectuel* et que Mosheim a traduit en latin. Cudworth entreprend de réfuter Épicure, et accuse d'athéisme ceux qui soutiennent que l'intellect doit aux sens le premier fonds des lumières. A son tour, il eut à se défendre d'inculpations non moins calomnieuses. Des théologiens

prétendirent qu'il avait, méchamment et à dessein, reproduit dans toute leur force les objections des mécréants et affaibli les réponses. Ils lui reprochèrent des opinions hasardées, des rêveries platoniques, et particulièrement certaine nature plastique qui, selon lui, subordonnée à l'Être suprême, organisait immédiatement les corps des animaux. Il s'était pourtant proposé un but très-louable : il voulait prouver que presque tous les anciens philosophes avaient reconnu un Dieu tout-puissant et juste, dont l'intelligence est infinie. Pour établir ce fait, il a rassemblé un très-grand nombre de textes, de témoignages, de documents, et composé ainsi un ouvrage fort érudit, qui, s'il n'enrichit guère le fonds même des sciences philosophiques, contribue au moins à en éclaircir l'histoire.

Un de ses contemporains, le Hollandais Spinosa, est l'homme qu'on a le plus reproché à l'école cartésienne, dont il était sans doute un disciple, mais à laquelle on ne peut sans injustice imputer les dogmes extravagants et impies qu'il a professés. Je ne m'arrêterai point à vous faire un long exposé de son système, qui n'a de métaphysique qu'une obscure ontologie. Tout y repose sur l'idée de la substance ; et le développement de cette idée fournit le premier et le plus vaste des principes, celui qui déclare que tout est dans tout. Spinosa ne voit ainsi dans la nature entière qu'une substance universelle, unique, nécessaire et divine : il reproduit l'antique panthéisme de certaines écoles, particulièrement de celle d'Élée ; mais il le présente sous des formes spéciales, empruntées de Platon et plus souvent de Descartes. L'un et l'autre lui fournissent de prétendues notions typiques ou essentielles de la substance,

des modalités, de l'infini, de l'absolu, de l'unité. Les définitions qu'il donne de ces termes aboutissent à des propositions générales qu'il érige en axiomes; et il procède ensuite par divisions, théorèmes, lemmes, corollaires, à la manière des géomètres et selon la méthode cartésienne. Cet appareil de démonstrations séduisit plusieurs métaphysiciens : il y en eut qui osèrent parler assez crûment le langage de Spinosa; quelques autres furent soupçonnés de n'avoir feint de réfuter sa doctrine que pour la mieux propager. On pourrait faire ainsi une assez longue liste de vrais ou de prétendus spinosistes, qui commencerait par les noms de Cuffeler, auteur d'une Logique, de Wirmars, de Guillaume Hosse, se continuerait par celui de Boulainvilliers, et, pour abréger, se terminerait par Sabatier de Castres, qui, après s'être tant récrié, dans ces trois siècles de la littérature française, contre les philosophes du dix-huitième, a composé une apologie sérieuse de Spinosa et du spinosisme, imprimée à Altona en 1806. Cette étrange philosophie, que Fénelon, Bayle, Voltaire et tant d'autres, semblaient avoir anéantie et presque ensevelie dans un oubli profond, est redevenue depuis quarante ans le sujet de beaucoup de discussions en Allemagne, où l'on a publié, en ces derniers temps, des éditions complètes de Spinosa. Il n'en existait que de partielles, qui avaient suffi jusqu'alors. Mais rentrons dans le dix-septième siècle.

Les réflexions du P. Rapin sur la logique et les autres morceaux de philosophie qui se rencontrent dans ses œuvres, dans celles de Saint-Réal et de quelques autres littérateurs de ce siècle, n'ont rien d'original ni de très-important. La Bruyère lui-même, qui tiendra toujours

un rang si distingué parmi les moralistes, ne saurait être cité comme ayant professé un système général de philosophie. Fénelon a porté dans sa métaphysique la droiture de sa raison, la grâce de son esprit et peu d'idées neuves. Sa doctrine même de l'amour désintéressé n'était que rajeunie. Plusieurs articles de son Traité de l'existence de Dieu sont d'un cartésien; et c'est aussi à cette école qu'appartiendrait plutôt qu'à toute autre, Bernard Lami, auteur de sept excellents entretiens et de quatre lettres sur les sciences. Le second de ces entretiens est suivi d'une logique recommandable par sa précision, et qui mérite, à tous égards, de n'être pas confondue avec celle de François Lami bénédictin. Mais le plus illustre des disciples ou sectateurs de René Descartes est Nicolas Malebranche, né en 1638 et mort en 1715 : sa vie coïncide tout à fait avec celle de Louis XIV.

Pendant qu'on lui faisait étudier, avec assez peu de fruit, des livres d'histoire ecclésiastique, le Traité de l'homme par Descartes lui tomba sous la main; et la lecture de cet ouvrage le voua soudainement aux méditations métaphysiques. Il devint éloquent et philosophe, sans s'être jamais exercé à paraître ni l'un ni l'autre. Son talent, son art, son savoir, son génie, n'étaient que son enthousiasme : personne peut-être n'a jamais cherché la vérité avec un désintéressement plus digne de la rencontrer. Aucun métaphysicien moderne n'a une éloquence plus naturelle et plus vive : c'est Platon instruit par Descartes, et devenu aussi religieux que savant, aussi méthodique qu'inspiré. L'école de Port-Royal s'était bornée à recueillir les leçons les plus immédiates de Descartes; elle les appliquait à la gram-

maire, à la logique, à la morale, et ne les employait qu'à donner aux études une meilleure direction. Malebranche, que son imagination entraînait à des recherches, je ne dirai pas plus utiles, mais plus profondes, creusa le cartésianisme jusqu'à ce qu'il y eût retrouvé la philosophie platonicienne, et même encore, à ce qu'il croyait, celle de l'Évangile. Son génie concentra les doctrines de Platon, du christianisme, et de Descartes, n'en fit qu'un seul système, qui se recommandait à la fois par l'étroite cohérence de toutes ses parties et par le riche éclat de ses couleurs. La publication de sa *Recherche de la vérité* commença en 1674 : l'auteur y dévoile successivement les erreurs des sens, de l'imagination, de l'entendement, des inclinations et des passions, et finit par indiquer la méthode à suivre pour découvrir et discerner le vrai. Il y a dans une sensation action d'un objet externe sur nos organes extérieurs, ébranlement des nerfs jusqu'au cerveau, sentiment, et en quatrième lieu jugement. C'est dans ce jugement que l'erreur se glisse. On juge plus qu'on n'a senti; on attribue aux corps externes des qualités autres que l'étendue, la configuration et le mouvement; on oublie que les sens ne nous font connaître que les rapports de ces corps externes avec nous et non pas leur nature. Pour expliquer l'imagination, Malebranche met en jeu les nerfs et les esprits animaux : ceux-ci ébranlent les extrémités des nerfs plongées dans le cerveau même; de là l'imagination ou la reproduction de certaines circonstances des sensations; de là aussi la mémoire et l'habitude, dont l'une consisterait dans l'union des fibres, et la seconde dans la plus grande facilité des mouvements. Ce sont là, Messieurs, des dé-

veloppements de quelques idées de Descartes; mais on doit avouer que Malebranche ne sait point assez de physiologie pour traiter ces matières difficiles. Il conçoit bien mieux comment les abstractions de l'entendement pur deviennent des sources d'erreurs, et n'en est pas moins persuadé que la pensée est seule essentielle à l'esprit; que sentir et imaginer ne sont que des accidents; que nous voyons tout immédiatement en Dieu seul; que nous connaissons Dieu en lui-même, les corps dans l'étendue intelligible, notre âme par conscience et les autres esprits par conjecture. A ses yeux, les inclinations sont dans le monde spirituel ce qu'est le mouvement dans le monde matériel. Notre tendance au bien en général lui paraît un principe d'inquiétude, d'inapplication, de curiosité vague. Par inclinations, il entend des mouvements que de purs esprits pourraient éprouver comme nous; par passions, les émotions qui résultent du cours des esprits animaux et du sang. Ces passions altèrent le corps et l'âme; l'admiration et l'amour nous égarent; les passions qui ont le mal pour objet sont encore plus malfaisantes, et souvent aussi plus injustes : il s'ensuit que la perfection de l'esprit est de s'unir à Dieu. La méthode a pour but de rendre l'esprit attentif et étendu : attentif par l'aide des sens, de l'imagination et des passions elles-mêmes; étendu par la généralisation des connaissances, par l'usage des signes abrégés, tels qu'en emploie l'algèbre. L'ouvrage finit par une sorte de développement des quatre règles de Descartes.

Les entretiens de Malebranche sur la métaphysique et la religion exposent encore plus complétement les opinions de ce philosophe. On y voit qu'il ne regarde

point les idées comme des modifications de l'âme, mais comme la substance de Dieu même. Il enseigne expressément que le monde où nos corps habitent n'est pas celui que nous voyons; que les corps ne sont point visibles; que leurs propriétés se réduisent à divers rapports de distance. Il répète que rien de semblable à nos sensations n'existe ni dans les corps qui nous sont étrangers, ni dans le nôtre. Il conclut qu'il faut juger des choses par leurs idées et non par les sentiments qui nous affectent en leur présence : l'idée éclaire l'esprit; le sentiment ne peut jamais être employé utilement qu'à rendre ce même esprit plus appliqué, plus attentif. Malebranche se laisse conduire bien plus loin par le cours de ses méditations. Suivant lui, l'existence des corps ne serait point croyable, si la révélation ne l'attestait pas. Il n'y a hors de Dieu et autour de nous que des causes occasionnelles. Dieu n'a pas voulu faire l'ouvrage le plus parfait possible, mais seulement le plus parfait *par rapport aux voies les plus dignes de lui*. Je cite littéralement ces dernières paroles, qui pourtant me sembleraient énoncer un optimisme plutôt absolu que relatif. Quoi qu'il en soit, Malebranche poursuit en déclarant que ces voies, *les plus dignes de Dieu*, sont simples; que la Providence est générale; qu'elle consiste dans les combinaisons infiniment infinies du moral avec le physique, du naturel avec le surnaturel. A toutes ces propositions, il s'en mêle de purement théologiques, dont nous n'avons point à nous occuper. Seulement il importe d'observer que le philosophe et le chrétien ne font jamais qu'un dans cet écrivain : ses Entretiens avec un Chinois sur l'existence et la nature de Dieu, ses autres Conversations offrent tou-

jours ce double caractère. Dieu est la seule cause proprement dite : excepté lui, rien n'agit qu'occasionnellement. Le Verbe de Dieu, le λόγος ou le maître intérieur, est la raison universelle; nous sommes nés pour invoquer ses lumières dans la plus profonde solitude, pour écouter ses oracles au fond le plus secret de notre intelligence. La retraite est donc la destinée commune et naturelle de tous les hommes; il faut une vocation spéciale, extraordinaire, pour vivre en dehors de son âme et se mêler des affaires de la vie domestique et civile. Voilà, Messieurs, d'assez étranges maximes; mais Malebranche ne recule devant aucune conséquence. Mêmes idées dans son *Traité de morale* : toutes les vertus y sont ramenées à l'amour de l'ordre. Les premiers devoirs sont ceux que nous avons à remplir envers Dieu, et qui se divisent en trois genres, selon qu'ils se rapportent ou à sa puissance, ou à sa sagesse, ou à l'amour qu'il a pour lui-même. Les devoirs sociaux remontent à la société éternelle, dont la source est encore en Dieu même; et la morale individuelle se résume en un seul précepte, chercher la perfection dans les leçons du Verbe. La théologie revendique une très-grande part des développements dont se composent et ce traité et celui de l'*Amour de Dieu*, et celui *De la nature et de la grâce*, et les écrits polémiques du même auteur contre Arnauld, relativement à ces matières. Arnauld, dans son livre *Des vraies et des fausses idées* et dans plusieurs lettres, avait entrepris de réfuter certains dogmes de Malebranche, surtout celui qui déclare que nous voyons tout en Dieu. Malebranche répondait en se plaignant de n'avoir point été compris par le docteur Arnauld, et s'efforçait de se mieux expliquer. On assure

qu'à ce propos Boileau lui dit un jour : « Qui donc voulez-« vous qui vous comprenne, si Arnauld ne vous entend « pas ? » Je crois cependant, Messieurs, que le grand Arnauld, comme on disait alors, n'avait point en effet, quelque studieux qu'il fût, apporté assez d'attention à l'examen des livres de Malebranche ; et l'on s'en étonnera peu, si l'on considère à quel point différaient les habitudes intellectuelles de ces deux éminents personnages, tous deux cartésiens il est vrai et les plus illustres successeurs qu'ait eus Descartes, mais voués par inclination et, pour ainsi dire, par nature, l'un aux méditations les plus solitaires et les plus profondes, l'autre à des études positives, à la science pratique, à l'érudition doctorale : le premier ne cherchant la vérité que dans les replis les plus secrets de sa propre intelligence ; le second plus accoutumé à s'éclairer des lumières acquises avant lui, et par là aussi plus exposé quelquefois à la contagion des erreurs étrangères ; celui-ci en un mot plus savant, celui-là beaucoup plus métaphysicien et même plus philosophe. L'indissoluble enchaînement des pensées et toute la clarté d'expression que peuvent exiger des lecteurs attentifs caractérisent, dans la littérature métaphysique, les écrits de Malebranche. Je ne veux pas dire assurément que sa doctrine soit préférable à toute autre ; elle doit être au contraire plus constamment fausse, si les dogmes fondamentaux qui sont communs à Malebranche avec Descartes et avec Platon ne sont que de vains prestiges ; car il en saisit et en accepte toutes les conséquences : personne ne les a déduites avec plus de rigueur, ni exposées avec plus de franchise. Si vous voulez prendre une très-haute et très-juste idée de ses livres, vous n'avez qu'à les com-

parer avec ceux de Proclus, de Plotin, j'oserais presque dire de Platon lui-même. Vous retrouvere. :t souvent chez Malebranche l'éloquence de Platon, mais toujours avec une meilleure méthode, et sans le plus léger symptôme de l'extase vaporeuse des Alexandrins. Il a beau être profond, il ne devient nulle part obscur ni subtil; et, à quelque degré que son théisme s'élève, que s'exalte sa piété, jamais sa philosophie ne dégénère en ce ténébreux mysticisme où nous avons vu se perdre tant de systèmes métaphysiques beaucoup moins religieux que le sien. Ses contemplations le conduisent jusqu'aux confins de la théosophie; mais il ne franchit pas la limite : sa raison et ses croyances le retiennent et le préservent de toute tendance aux doctrines occultes. Des livres sortis de l'école de Platon ou de Descartes, les siens me sembleraient à la fois les plus originaux, les plus purs, j'ajouterai même les plus instructifs : car, bien qu'il n'affecte pas l'érudition et qu'il paraisse au contraire ne la point estimer assez, il ne manque pourtant d'aucune des connaissances littéraires qui se rattachent à la science qu'il cultive; il met d'ailleurs à profit les progrès qu'ont faits, jusqu'à son temps, la physique et les mathématiques; et il est enfin, parmi les métaphysiciens de tous les âges, un des plus habiles écrivains.

Nous avons vu qu'il eût nié, comme jadis Parménide et Zénon d'Élée, le mouvement des corps et, comme depuis a fait Berkeley, leur existence, s'il n'eût pensé qu'elle était certifiée par les livres saints. C'eût été proprement l'idéalisme, espèce de pyrrhonisme éléatique, qu'il ne faut pas confondre, quoiqu'on l'ait fait quelquefois, avec le platonisme ou le cartésianisme, qui

peuvent bien y aboutir par leurs derniers développements, mais qui en sont distincts. La philosophie de Descartes, contre-balancée dans le cours du dix-septième siècle par le péripatétisme des écoles, par les doctrines de Bacon, de Hobbes, de Gassendi et enfin de Locke, n'aurait pas osé avouer une conséquence aussi étrange que la non-existence de l'univers matériel.

Locke, né en 1632, six ans avant Malebranche, ne commença qu'en 1686 à se faire connaître dans le monde littéraire, et ne publia qu'en 1690 l'ouvrage qui l'immortalise. Il avait pourtant quitté de bonne heure le comté de Bristol, son pays natal, et s'était livré à des études laborieuses, moins pour acquérir les moyens d'existence que lui refusait la fortune que pour satisfaire son goût le plus vif, son penchant le plus impérieux. Des seigneurs, des ambassadeurs, des ministres, discernèrent ses talents et les mirent à profit. Il fit avec eux des voyages en diverses parties de l'Europe : l'un d'eux, lord Ashley, lui confia l'éducation de son fils puis de son petit-fils, et l'introduisit en des sociétés brillantes et même éclairées. En 1672, Ashley, devenu grand chancelier, lui donna un emploi de secrétaire, que Locke perdit l'année suivante, quand Ashley rendit les sceaux; mais, en 1679, ce seigneur, qui était depuis quelques années comte de Shaftesbury, rentra dans les affaires en qualité de président du conseil des ministres, et ne manqua point de rappeler Locke auprès de lui. Disgracié de nouveau quelque temps après, Ashley se retira en Hollande; Locke l'y suivit, et y resta jusqu'en 1683, époque de la mort du comte. Locke avait obtenu à Oxford une chaire dont on le déposséda en 1684, en le déclarant factieux; il était, en

effet, l'un des plus fidèles et des plus sages amis de la liberté. On ne tarda point à reconnaître que la conduite qu'on venait de tenir à son égard n'était ni équitable ni prudente : il n'eût tenu qu'à lui de reprendre sa chaire au commencement du règne de Jacques II; on lui offrait ce qu'on appelait sa grâce. Il répondit qu'on n'avait eu aucune raison de le juger coupable, et qu'on n'en avait pas davantage de lui pardonner. On se fâcha si fort de cette noble réponse, qu'on le comprit dans la conspiration de Montmouth, et qu'on demanda son extradition aux magistrats hollandais, qui lui ménagèrent une retraite. La révolution de 1689 le ramena dans sa patrie : il y publia ses principaux ouvrages, refusa des missions diplomatiques, accepta d'autres emplois, se démit du dernier, quand il vit que sa santé ne lui permettait plus d'en remplir les devoirs, et, malgré les ordres du roi Guillaume, n'en voulut pas conserver les appointements, qui étaient de mille livres sterling. Il mourut en 1704, à Oates, chez le chevalier Marsham, époux de la fille de Cudworth. Ce n'est là, Messieurs, qu'un simple sommaire de l'histoire d'un des meilleurs citoyens et des plus grands philosophes qu'ait produits le dix-septième siècle. Peut-être y aura-t-il lieu d'en modifier ou d'en étendre quelques articles d'après une vie de Locke qu'on a publiée il y a peu de mois à Londres, et que nous n'avons point encore en France. Mais c'est des livres de Locke et de sa philosophie que je dois vous entretenir. Il nous suffit de savoir que son caractère aussi paisible qu'énergique, que ses mœurs honorables autant que modestes, étaient dignes de ses lumières.

Il a composé lui-même un précis de son *Essai sur*

l'entendement humain, précis dont une traduction française fut insérée en 1688 dans un journal de Leclerc, la *Bibliothèque universelle*. L'ouvrage entier parut, comme je l'ai dit, en 1690; et les réimpressions, les traductions en latin et en langues vulgaires, ne tardèrent point à le répandre dans l'Europe entière. C'est là que se développe pour la première fois la science appelée cent ans plus tard Idéologie. La doctrine des idées innées avait acquis tant de crédit, que Locke s'arrête fort longtemps à la combattre; et cette première partie de son traité paraît un peu prolixe à ceux qui ne voient qu'une pure chimère dans l'opinion qu'il examine sous tous les aspects possibles, avec tant de soin, de méthode et de scrupule. Il en a désabusé le monde, on le croyait du moins; et il semblait l'avoir détruite de manière à n'y plus jamais revenir. Sensation et réflexion, voilà, selon lui, les deux sources de nos idées tant simples que complexes. Les simples naissent ou d'un seul sens, ou de plusieurs, ou de la réflexion seule, ou de la réflexion et de la sensation à la fois : elles ont pour objets les modes, les substances et les relations. A leur tour les modes sont simples ou mixtes. Les qualités sensibles des corps se divisent en trois ordres, selon qu'elles résident dans les corps mêmes, ou qu'elles consistent dans les affections que la présence ou le contact de ces corps excitent en nous, ou qu'elles supposent dans ces mêmes corps une énergie réelle, la faculté d'agir en effet sur d'autres corps. C'est à ces trois espèces de qualités que correspondraient, par exemple, les mots dur, amer et dissolvant. Locke développe particulièrement les idées de solidité, de durée et d'expansion. Si nous admettons plus aisément une durée

infinie qu'une expansion illimitée, c'est que nous confondons celle-ci avec l'étendue ou la pluralité des parties. L'expansion est conçue comme un solide; la durée comme une ligne : le temps est à la durée ce que le lieu est à l'expansion ou espace. Ce sont des portions déterminées de l'une et de l'autre; et ces deux idées de lieu et de temps sont nécessaires pour compléter celle de l'existence. L'unité et les nombres, le fini et l'infini, les modes du mouvement, puis le son, les couleurs, saveurs et odeurs, la puissance et la volonté, les modes mixtes ou les combinaisons de modes simples, subissent successivement une analyse rigoureuse. Considérant ensuite les substances, Locke nous montre comment les idées collectives s'acquièrent par la réunion des idées singulières et par la fiction d'un sujet ou *substratum*. Nous cesserions bientôt d'attribuer aux corps les qualités sensibles du second ordre, qui n'ont de réalité qu'en nous-mêmes, si nous pouvions découvrir les qualités premières des plus petites parties de chacun de ces corps; mais nos facultés sont proportionnées aux conditions et aux besoins de notre état actuel : des organes plus délicats, plus précis, nous seraient fort souvent nuisibles. Suit l'examen des rapports : la cause et l'effet, l'identité et la diversité. Après avoir expliqué en quoi l'individualité consiste, Locke essaye de décomposer aussi le système des relations morales. Mais il s'applique surtout à prouver qu'en tout genre d'idée, l'obscurité et la confusion proviennent de la grossièreté de nos organes, de la faiblesse des impressions ou des souvenirs, de ce que les notions complexes embrassent trop d'idées simples et les rendent indistinctes. Ces idées simples sont toutes réelles,

au lieu que les idées complexes offrent des combinaisons souvent arbitraires et fantastiques. Du reste, vérité et fausseté sont des caractères qu'on ne doit appliquer qu'aux jugements : quand on parle de la fausseté ou de la vérité des idées, on suppose toujours quelque proposition tacite. C'est dans ce vaste tableau de la génération de nos idées que Locke a jeté, trop accessoirement peut-être, celui de nos facultés intellectuelles : sensation, perception, attention, réflexion, contemplation, réminiscence, mémoire et raison. Ses successeurs ont revu, abrégé et achevé cette nomenclature, qui leur a paru à la fois incomplète et redondante. Ayant ainsi recherché comment les idées naissent et se forment, Locke s'occupe de leurs signes : il fait voir que le langage enregistre et fixe les notions; que les signes sont nécessaires pour penser avant de l'être pour communiquer; que les expressions générales étaient indispensables; que l'abstraction les a faites; que la division en espèces est l'ouvrage de notre entendement plus que de la nature; que les essences ne nous étant pas connues, les définitions par le genre et l'espèce sont moins instructives, moins exactes que les descriptions; que certains éléments du discours ne représentent que les modes de la pensée et non ceux des choses; que l'imperfection du langage est une source féconde d'erreurs; que les mots, appris en l'absence des idées, s'appliquent d'une manière variable, et quelquefois se prennent mal à propos pour les choses mêmes; qu'il suffirait de n'employer jamais que des termes propres pour rendre les sciences morales susceptibles de démonstration. La dernière partie de l'ouvrage concerne la connaissance, les moyens que nous avons de connaître avec

certitude, ou seulement avec probabilité, soit l'identité ou la diversité des objets, soit leurs relations entre eux, soit leur coexistence, soit leur existence réelle. Ces moyens sont la sensation, la perception, le jugement, la démonstration. Si ce quatrième livre de l'Essai sur l'entendement humain n'est ni le mieux rempli, ni même le mieux conçu, du moins il renferme encore de très-précieux développements; c'est là que le philosophe anglais fait sentir l'infécondité des axiomes, l'inutilité du syllogisme, la frivolité des propositions identiques. Mais c'est là aussi qu'il s'est avisé de dire que Dieu pouvait donner à la matière la faculté de penser; opinion contre laquelle se sont vivement récriés Stillingfleet et plusieurs autres docteurs. Ils ont accablé Locke d'injures et d'anathèmes, qui n'ont pourtant pas empêché le succès de son ouvrage. L'écrivain qu'ils osaient accuser de mécréance avait constamment professé des sentiments religieux; on a de lui une paraphrase de trois épîtres de saint Paul et un traité destiné à prouver que le christianisme, tel que les livres saints l'établissent, est éminemment raisonnable.

Entre ses autres productions, on distingue ses traités du gouvernement civil, et de l'éducation des enfants : Jean-Jacques Rousseau a tiré un grand parti de l'un et de l'autre. On retrouve dans le Contrat social et dans l'Émile beaucoup d'observations et de pensées de Locke. Mais, il en faut convenir, exposés avec bien plus d'éclat et même de précision. Les premiers écrits mis au jour par l'auteur anglais avaient été, en 1666, une méthode pour faire des recueils; en 1689, des lettres sur la tolérance : il voulait que le choix des croyances religieuses demeurât pleinement libre; condition néces-

saire en effet pour qu'elles soient sincères et utiles. On a aussi de lui des considérations sur les monnaies; des observations météorologiques; des éléments de physique; un examen de l'opinion de Malebranche, que nous voyons tout en Dieu; une histoire de la navigation; des mémoires sur la vie du comte de Shaftesbury, et des lettres familières. Mais la grande mission qu'il a remplie a été d'analyser l'entendement de l'homme; de montrer comment les idées se forment, s'expriment, se traduisent et s'enchaînent. Il laissait bien dans ce travail quelques vides à combler, quelques points obscurs à éclaircir, certaines classifications à perfectionner; mais, dans une carrière à peine ouverte encore, il faisait du premier coup des pas immenses. Locke et Newton, son compatriote, ont créé, à la fin du dix-septième siècle, la philosophie du dix-huitième. En même temps que le métaphysicien débarrassait la philosophie générale et les sciences morales et politiques de tous les prestiges dont les platoniciens, les syncrétistes, les scolastiques et les cartésiens les avaient offusquées, Newton démolissait le monde fantastique de Descartes et construisait l'astronomie physique. Depuis ce temps, les sciences exactes et les sciences naturelles ont fait, à leur aise, des progrès aussi étendus que rapides; et les autres branches de la philosophie, quoique bien plus délicates et plus entravées, ont pris par degrés presque tous les développements que Bacon leur avait promis ou indiqués.

Nous pourrions, Messieurs, considérer comme un des premiers disciples de Locke, Antoine Shaftesbury, l'auteur des *Characteristics*, et petit-fils du ministre Ashley; car il avait, ainsi que son père, reçu dans son

enfance des leçons du philosophe dont je viens de vous entretenir. Ce Shaftesbury mourut à Naples en 1713, à l'âge de cinquante-deux ans, laissant des écrits philosophiques auxquels s'est appliqué, sans trop de raison, le titre général de Charactéristiques ou Caractères : celui d'œuvres diverses serait plus convenable. C'est, en effet, un recueil qui comprend une épître sur l'enthousiasme, des lettres, un essai sur la liberté de l'esprit et sur l'usage de la raillerie, un *Soliloque ou avis à un auteur*, des *Recherches sur la vertu et le mérite*, une rhapsodie intitulée les *Moralistes*, des réflexions diverses, l'idée du tableau historique du jugement d'Hercule. Il règne dans toutes ces productions une philosophie que Voltaire trouvait trop libre. Elle est originale plutôt que profonde, et rappelle assez peu celle de Locke. Les pensées de Shaftesbury se portent sur la morale beaucoup plus que sur la métaphysique; c'est principalement au scepticisme qu'il incline. Les méthodes expérimentales auxquelles aboutit la doctrine de Locke se reconnaissaient mieux dans un livre de Tschirnhausen, médecin allemand, qui, en sa qualité d'associé de l'Académie des sciences de Paris, a été, après sa mort, loué par Fontenelle, en 1709. Ce livre, écrit en latin, est intitulé *Médecine de l'esprit* ou *Essai de logique pratique*, avec la méthode à suivre pour découvrir les vérités inconnues. L'auteur commence par poser en fait que nous avons le sentiment intérieur de ce qui se passe en nous; que, de nos affections, les unes nous sont agréables, les autres pénibles; que certaines connaissances sont à notre portée, et que plusieurs autres passent les bornes de notre intelligence; que nous ne percevons les choses qui sont hors de nous que par le moyen

de nos sens et de nos organes. Ces quatre faits sont exposés et développés dans la première partie du traité. La seconde les applique à des vérités fondamentales et à des problèmes de géométrie; la troisième, à la science morale. Ce livre est remarquable tant par les réclamations qu'il a excitées, surtout de la part de Thomasius, dont je parlerai bientôt, que par quelques traits de ressemblance avec la *Logique* composée depuis par Condillac. Mais on y découvrirait aussi des germes de kantisme, déjà semés de loin; car les facultés intellectuelles y sont distribuées en imagination ou sensibilité, entendement et raison; les perceptions divisées en intérieures et extérieures, la philosophie en théorique et pratique. Au surplus, nous ne pourrions jamais considérer la logique de Tschirnhausen comme un produit de l'école de Locke; car elle a paru deux ou trois ans avant l'Essai sur l'entendement humain. C'est en descendant le cours du dix-huitième siècle que nous rencontrerons des disciples de Locke; encore les verrons-nous, pour la plupart, et surtout en Angleterre, modifier diversement sa doctrine. Mais, afin de ne pas trop nous écarter de l'ordre chronologique, nous devons auparavant examiner comment s'est ouverte, vers la fin du dix-septième siècle, l'école de Leibnitz, premier germe ou première forme de la philosophie allemande.

Godefroi Guillaume Leibnitz, né à Leipzig en 1646, et mort à Hanovre en 1716, est l'homme qui a le plus honoré la littérature germanique : aucun de ses contemporains dans l'Europe entière ne possédait et n'enchaînait autant de connaissances. Il faisait même des vers latins, sans user, dit Fontenelle, du droit de ne point penser, si bien acquis à ceux qui travaillaient

en ce genre. Sa place entre les théologiens est d'autant plus honorable, qu'il portait dans les controverses beaucoup de science, de tolérance et d'urbanité. Nous le rencontrons parmi les historiens, et jusque dans les rangs obscurs des compilateurs de chroniques et d'antiquités. Il croyait découvrir que les Francs ou Français étaient venus des bords de la mer Baltique; et ceux mêmes qui n'adoptent pas tous les résultats de ses recherches en reconnaissent la profondeur et la prodigieuse étendue. On le retrouve au milieu des jurisconsultes et des publicistes; et il s'y fait distinguer encore par son savoir, par l'importance de ses travaux, par la sagacité d'un esprit supérieur. A cette érudition véritablement immense, il se sentit capable de joindre une étude approfondie des sciences exactes. A vingt-cinq ans, il publia deux traités concernant la théorie du mouvement abstrait et concret; bientôt il entreprit une nouvelle dynamique. « Son nom, dit encore Fon« tenelle, est à la tête des plus sublimes problèmes « qui aient été résolus de nos jours; et il s'est mêlé « dans tout ce que la géométrie moderne a fait de « grand et de difficile. » Un point litigieux dans l'histoire spéciale des mathématiques est de savoir si le calcul différentiel a été inventé par Leibnitz ou par Newton, ou, ce qui est fort probable, à la fois par l'un et par l'autre. Mais tant de recherches n'ont point suffi à Leibnitz. Il voulut sonder aussi les plus abstruses questions de physique générale, de métaphysique, d'ontologie, de théologie naturelle et surnaturelle. En 1670, âgé de vingt-six ans, il donna une nouvelle édition d'un livre latin que Mario Nizzoli avait publié, en 1533, contre les scolastiques, et où il s'agissait des vrais prin-

cipes et de la vraie méthode : *De veris principiis et de vera ratione philosophandi contra pseudo-philosophos*. Ce traité, à vrai dire, n'était remarquable que par l'opposition courageuse de Nizzoli aux routines de l'école qui conservaient encore quelque empire, quoique déjà fort décriées en Italie et ailleurs. Leibnitz y joignit une préface, des notes, et une lettre qui a pour but de réconcilier Aristote avec les modernes, en montrant que le véritable Aristote n'est point du tout celui des scolastiques, et en osant même déclarer qu'on a trouvé moins de résultats satisfaisants dans Descartes que dans le philosophe de Stagire. Cette lettre, ces notes, cette préface, supposent une vaste lecture et un studieux examen des doctrines de toutes les sectes. C'est, je crois, ce premier travail philosophique de Leibnitz qu'il conviendrait de citer, quand on veut combattre l'opinion que M. de Gerando énonce en ces termes : « La « science de l'entendement humain a été une des derniè« res que Leibnitz vint à explorer ou à approfondir. » Maine-Biran n'a employé, pour réfuter cette assertion, que des arguments beaucoup plus faibles ; mais, au fond, ce que dit M. de Gerando est fort vrai, ou n'est du moins susceptible que d'une restriction très-légère ; car, si l'on excepte un petit nombre de pages publiées par Leibnitz sur ces matières avant 1694, et insérées en des préfaces, en des épîtres et des journaux, on reconnaîtra qu'il ne s'en est occupé avec quelque suite que dans les vingt-deux dernières années de sa vie et après l'apparition de l'ouvrage de Locke. Son écrit *De primæ philosophiæ emendatione et de notione substantiæ* n'est que de 1694, et n'occupe encore que deux pages dans les *Acta eruditorum*. Ses lettres à

Arnauld, à Sturm, à Foucher, à plusieurs autres; sa correspondance avec Clarke, ses opuscules contre Malebranche et contre Locke ont des dates postérieures; ses essais de *Théodicée* n'ont vu le jour qu'en 1710. Maintenant, Messieurs, si vous demandez quel est son système philosophique, Brucker l'a réduit en articles avec beaucoup d'exactitude, de méthode et de précision. Mais ces articles sont au nombre de deux cent cinquante-neuf, et je ne puis entreprendre de vous les rapporter. Maine-Biran en a fait un exposé presque aussi long et moins positif, plus embarrassé de discussions et d'hypothèses. Je me bornerai à quelques résultats principaux, en les prenant immédiatement dans les écrits de Leibnitz, et sans chercher à les éclaircir et à les concilier plus qu'il ne l'a fait lui-même. Vous ne serez pas surpris de quelques obscurités ou de quelques incohérences, puisqu'il s'agit, non d'un corps de doctrines exposé en un seul grand ouvrage, mais d'opinions éparses en divers opuscules ou traités, dont un seul, la Théodicée, a une certaine consistance.

Dans ses discussions avec Clarke, Leibnitz se déclare ouvertement l'adversaire de la philosophie anglaise. Selon lui, la métaphysique de Locke tend au matérialisme, et l'attraction newtonienne dégrade la Providence. Il veut que l'espace ne soit que l'ordre des coexistences, comme le temps est l'ordre des successions. D'abord il avait admis le vide, et conçu la matière comme une simple étendue indifférente au mouvement ou au repos. Il a changé d'avis sur ces deux articles, et attribué à la matière je ne sais trop quelle essence distincte de l'étendue et quelle force distincte de la grandeur. N'était-ce pas revenir à l'entéléchie péripatéti-

cienne, aux formes substantielles des scolastiques? En professant le dogme des causes finales, il l'étendit jusqu'à l'optimisme, et en déduisit ce qu'il appelait la loi de la moindre action. Il enseigna que la puissance et la sagesse de Dieu font toujours, par les moyens les plus simples, ce qu'il y a de plus grand et de meilleur à faire; que rien n'existe et que rien ne s'accomplit sans une raison suffisante et pas plus que suffisante; que les changements s'opèrent par degrés insensibles, non brusquement et par secousses. Les rapports du corps et de l'âme lui restaient à établir : il découvrit que l'âme n'agit jamais sur le corps ni le corps sur l'âme, et que Dieu, au lieu d'intervenir à chaque instant comme médiateur de ces deux substances, a préétabli entre elles une harmonie si parfaite, que leurs mouvements ne manquent jamais de coïncider, de se correspondre : ce sont deux horloges montées pour aller toujours d'accord. Ce n'était point assez : il fallait concevoir le principe universel des choses, discerner les substances simples, saisir les unités dans lesquelles seules l'individualité réside. Leibnitz les appelle des monades, et les rattache toutes à une monade suprême. Les âmes sont des monades, et en même temps des miroirs sur lesquels rayonnent les diverses parties de l'univers. Dieu même se réfléchit dans les âmes humaines, qui par là deviennent membres de la cité divine; et tout est ainsi ramené à l'unité, dernière fin de la science. Voilà, Messieurs, comment le leibnitzianisme aboutit à l'étendue intelligible de Malebranche, aux idées essentielles de Descartes, aux idées archétypes de Platon, mais en employant d'autres formules, une nomenclature nouvelle. Il ne reproduit pas les idées innées;

au contraire il dira, s'il le faut, qu'il n'y a rien dans l'intellect qui n'ait été dans les sens, excepté, ajoutera-t-il, l'intellect lui-même, qui, par cela seul qu'il existe, reçoit et réfléchit des lumières originelles. Dans cette philosophie, l'abstrait précède le concret; la notion universelle devance les représentations singulières; et il n'y a rien de plus réel que les concepts généraux. Elle distingue de la perception, qui est l'état intérieur de la monade, représentant les choses externes, l'aperception, qui est la conscience ou la connaissance réflexive de cet état intérieur : je vous cite, Messieurs, les propres paroles de Leibnitz. « C'est, dit-il « ailleurs en latin, c'est à la connaissance des vérités né« cessaires, et à leurs abstractions, que nous devons le « bonheur d'être élevés aux actes réfléchis, par la force « desquels nous pensons à ce qui s'appelle *moi;* et voilà « comme, en pensant à nous-mêmes, nous pensons « en même temps à l'être, à la substance, et à Dieu. « Ce sont ces actes réflexifs qui nous fournissent les « principaux objets de nos raisonnements. » *Cognitioni veritatum necessariarum et earum abstractionibus... referri debet, quod ad actus reflexos elevati simus, quorum vi istud cogitamus quod ego appellatur. Et inde etiam est quod nosmetipsos cogitantes, de ente, de substantia,... et ipso Deo cogitemus. Atque hi actus reflexi præcipua largiuntur objecta ratiociniorum nostrorum.*

Je m'abstiens, Messieurs, de toute observation sur des théories déjà si transcendantes, et je me bornerai à rapporter historiquement deux faits qui les concernent. L'un est que des théologiens les ont jugées dangereuses : ils y ont perçu ou aperçu des tendances au

panthéisme, à l'idéalisme, c'est-à-dire, à révoquer en doute l'existence des corps, au fatalisme, et à la méconnaissance de l'obligation morale. Ce qui est certain, c'est que Leibnitz, très-sincèrement religieux, désavouait ces prétendues conséquences. L'autre fait est que les métaphysiciens allemands qui lui ont succédé dans le cours du dix-huitième siècle ont puisé dans ses écrits le premier fonds de leurs doctrines, en modifiant toutefois plusieurs articles de la sienne, et en s'efforçant même d'en réfuter quelques-uns. Kant a souvent pris cette liberté : il lui a particulièrement reproché d'intellectualiser les sensations, comme Leibnitz lui-même avait accusé Locke de sensualiser les concepts. Je me sers là, Messieurs, de mots qui ne sont pas français; mais vous voyez bien qu'il s'agit de hautes connaissances, que ne possédaient et ne prévoyaient point ceux qui ont fait notre langue. Il faut dire aussi que Leibnitz, quand il expose ses opinions métaphysiques, est un fort mauvais écrivain; ses panégyristes en conviennent. En toute autre matière, s'il orne peu ses pensées, du moins il les exprime avec précision; et alors ses traités, ses opuscules, ses épîtres se lisent avec intérêt comme avec fruit, soit en latin, soit en français. On y rencontre de très-grandes idées, par exemple celle d'une langue universelle. Il réclame hautement la liberté des consciences, et, dans sa Théodicée, il n'entreprend de réfuter Bayle qu'après avoir fait le panégyrique et presque l'apothéose de cet illustre sceptique. Cette Théodicée, où l'optimisme s'étale et se développe, est quelquefois très-riche d'érudition et de littérature. Mais Leibnitz, purement métaphysicien, se montre si différent de ce qu'il est ailleurs, qu'il se pourrait qu'une

secrète rivalité nationale ait souvent dirigé à son insu ses méditations : il a voulu construire une philosophie qui ne fût ni celle de Descartes ni celle de Locke, point française et point anglaise; il a créé la philosophie allemande. On pourrait le considérer aussi comme le fondateur des académies de Berlin et de Pétersbourg, établies l'une par l'électeur de Bavière, qui devint roi de Prusse en 1701, l'autre par le czar Pierre, dont Leibnitz s'était concilié l'estime et la confiance. Les mœurs de ce laborieux et savant écrivain honoraient sa philosophie; seulement ses ennemis l'accusaient d'avarice. Il mourut extrêmement riche, surtout en argent comptant.

Ses disciples ou successeurs les plus immédiats ont été Chrétien Thomasius et Jean-Chrétien Wolf, qui ont eu jadis de la renommée, et dont je ne ferai pourtant qu'une mention fort succincte, parce que leurs travaux philosophiques ne sont presque plus d'aucun usage. Le premier mourut à Halle en 1728; il était né en 1655, à Leipzig, d'un philologue estimable qui a donné des leçons de grammaire et de littérature à Leibnitz. Chrétien Thomasius aspirait à l'originalité; il ne lui convenait pas de n'être qu'un leibnitzien docile. Si on lisait encore sa *Philosophie aulique* ou de cour, son *Introduction à la logique*, sa *Vie d'Aristote*, son *Essai sur la nature de l'esprit*, et ses autres écrits qui sont nombreux, on y remarquerait des idées qui lui appartiennent en propre, mais qu'on ne lui envierait guère. Chrétien Volf est un auteur encore plus fécond : il a mis au jour, de 1728 à 1740, trente in-4° latins, qui ont pour sujets la philosophie première ou l'ontologie, la logique, la psychologie rationnelle, la psychologie empirique, la théolo-

gie naturelle, la physique expérimentale et doctrinale, la cosmologie générale, les mathématiques, la philosophie pratique universelle, la morale, le droit de la nature et des gens; le tout distribué par définitions, théorèmes, corollaires, à la façon des géomètres, et rédigé dans le style syllogistique des écoles. C'est une somme de philosophie comparable aux sommes théologiques du moyen âge : on croirait lire les livres d'un docteur du treizième siècle, retrouvés au fond de quelque monastère. Les pensées mêmes et les doctrines sont souvent dignes de cette origine et de cette époque. Cependant il s'y mêle beaucoup d'articles de philosophie moderne, surtout de la leibnitzienne. Wolf rassemble tous les dogmes épars dans les opuscules de Leibnitz, et en compose un énorme corps de philosophie germanique. Il enseigne, comme son maître, que la sensation est la représentation de la variété dans l'unité, et que, par la pensée, l'âme a la conscience d'elle-même. De là deux ordres d'opérations et d'idées : l'ordre inférieur qui ne dérive que des impressions sensibles, l'ordre supérieur qui tient à l'entendement; ou bien, en d'autres termes, la raison empirique et la raison pure; la première appuyée sur l'expérience et procédant par des méthodes *a posteriori*, la seconde dirigée par l'enchaînement des vérités nécessaires. Comme Leibnitz, il fait de l'activité intérieure et originelle de l'esprit la source de toutes les connaissances, et en discerne qui ne viennent pas des sens, puisqu'elles sont inhérentes à l'intellect même. Il distingue les vérités de fait des vérités de raison, fondant les premières sur l'expérience et la diversité, les secondes sur l'intuition et l'identité, ressuscitant ainsi les méthodes *a priori*, et appliquant la syn-

thèse à toutes les études philosophiques. Wolf a composé en allemand quelques volumes, et l'on prétend qu'il écrit mieux en cette langue. Malgré l'innocence de ses livres latins et leur gravité si respectable, Wolf n'a point échappé aux persécutions des théologiens de son pays et de sa secte. L'une des accusations dont ils le poursuivaient était d'avoir trop vanté la morale de Confucius; ils le firent chasser de Halle, où il occupait une chaire publique, qui depuis lui fut rendue. Il est resté, en dépit de l'envie, le maître le plus accrédité en Germanie avant Emmanuel Kant. Wolf n'est mort qu'en 1764, mais à l'âge de quatre-vingt-onze ans. Je l'ai rapproché de Leibnitz, parce qu'à deux ou trois articles près, il a professé les doctrines de ce philosophe, et s'est imposé la tâche de les introduire dans toutes les branches de l'enseignement scolastique.

Nous suivrons, la prochaine fois, l'histoire de la philosophie jusque vers la fin du dix-huitième siècle.

ONZIÈME LEÇON.

PHILOSOPHIE DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Messieurs, les trois philosophes que nous avons distingués les premiers dans le dix-septième siècle sont Bacon, Descartes et Gassendi. Hobbes, considéré quelquefois comme un élève de Bacon, s'est fait remarquer plus qu'estimer par des doctrines qui lui sont propres. Descartes a eu de plus véritables disciples et même de très-illustres, tels que les écrivains de Port-Royal, Pascal, Boileau, Racine, et le métaphysicien Malebranche. Pourquoi faut-il que l'école cartésienne ait produit aussi le panthéiste Spinosa ? Ce système impie a été réfuté par Fénelon et même par Bayle, savant sceptique, par la Mothe le Vayer et l'évêque Huet. Jusqu'en 1688 les Anglais s'étaient bien moins occupés des méditations métaphysiques de Bacon, que des intérêts et des théories politiques : c'est l'objet d'une grande partie des écrits de Hobbes, et l'unique sujet des livres d'Harrington et d'Algernon Sidney. Cependant Cudworth publia, en 1678, son système intellectuel, qui, s'il n'étendait pas les connaissances philosophiques, en pouvait au moins éclaircir l'histoire. L'Essai de Locke sur l'entendement humain parut en 1690, et créa la science aujourd'hui nommée idéologie, en même temps que Newton renouvelait et agrandissait les sciences exactes. Je n'ai pu vous indiquer avant la fin du dix-septième siècle aucun disciple de Locke; car Tschirnhausen avait écrit avant 1690 sa

Logique expérimentale ; et Schaftesbury n'appartient point assez pleinement à cette école. Nous avons vu Leibnitz en ouvrir une autre avant 1700, et j'ai tâché de vous donner une idée de ce premier état de la philosophie allemande, presque également rivale de celle de Descartes et de celle de Locke, quoique, à vrai dire, elle ne soit, ainsi que la cartésienne, qu'une forme du platonisme. Notre dernière séance s'est terminée par des observations succinctes sur les deux premiers disciples de Leibnitz, Thomasius et Chrétien Wolf. Je vais, Messieurs, vous entretenir aujourd'hui de la philosophie du dix-huitième siècle. Pour en resserrer le tableau, j'écarterai les détails qui n'auraient qu'une faible importance. Nos regards se porteront successivement sur la philosophie des écoles, sur le cartésianisme, sur les disciples de Locke tant en Angleterre qu'en France, et sur la philosophie allemande; mais les deux premiers articles ne nous arrêteront que peu d'instants.

Les écoles, sans tenir presque aucun compte des travaux de Descartes, de Locke et de Leibnitz, conservaient, comme si de rien n'était, leurs anciennes routines : elles continuaient de donner, à des canevas de syllogisme en mauvais latin, les noms de logique ou dialectique, de métaphysique, morale et physique. Sous ces quatre titres, des compilations manuscrites ou imprimées semblaient toujours suffire à l'enseignement; et cette incorrigible pratique perpétuait les plus vicieuses habitudes intellectuelles. C'était encore la scolastique du moyen âge, légèrement amendée. On a rédigé ainsi, dans le cours des quatre-vingts premières années du dernier siècle, ou même un peu au delà, plusieurs prétendus cours de philosophie, que les véritables philosophes du

seizième auraient pu trouver fort arriérée. Il serait inutile de vous indiquer aucun de ces traités : ils sont tous ensevelis dans un oubli profond, et nous en pouvons dire autant de plusieurs livres élémentaires composés en français, sur les mêmes sujets et presque dans le même goût, de 1700 à 1789. Cependant la latinité des premiers était devenue par degrés un peu moins barbare; et l'on en remarquerait un petit nombre dans l'une et l'autre langue, où s'introduisaient, comme à la dérobée, quelques idées nouvelles et des méthodes moins déraisonnables. Tant que le cartésianisme avait pu être considéré comme un progrès, les écoles s'étaient obstinées à le réprouver : quand il eut vieilli à son tour, il prit faveur dans leur sein; et le zèle qu'elles avaient déployé contre lui, elles s'en armèrent pour résister à la propagation de la philosophie expérimentale. C'était là, sauf bien peu d'exceptions, le dernier état de l'enseignement. Les écoles, n'ayant pu demeurer tout à fait telles qu'au moyen âge, se tenaient du moins à un siècle de distance des lumières qui autour d'elles éclairaient le monde.

En adoptant le cartésianisme, elles ont contribué à ralentir le discrédit dont il était menacé ou atteint. Les défenseurs qui lui restaient ailleurs n'étaient ni nombreux, ni tous fort capables de le soutenir bien longtemps. Crousaz y employa ses veilles laborieuses; mais son meilleur ouvrage, l'*Examen du pyrrhonisme*, n'a été recherché qu'à raison des notions historiques qu'il contient. Sa *Logique* a paru ne rien renfermer d'utile, même dans la dernière édition en six volumes; et son *Traité du beau* est fort inférieur à celui d'un autre cartésien, le jésuite André. On a de celui-ci des Discours

sur l'homme et une Métaphysique où il reproduit, non sans habileté, quelques idées de Platon et de Descartes. Dans son Essai sur le beau, il distingue le beau essentiel, le naturel et l'arbitraire ou de convention, et il distribue en ces trois ordres toutes les beautés physiques, spirituelles et morales. La vue et l'ouïe sont, selon lui, les seuls de nos cinq sens qui reçoivent les impressions du beau physique : ils sont frappés ou de l'unité et de la régularité parfaite, c'est le beau par essence; ou des variétés et de l'éclat, c'est le beau par nature; ou de l'exacte observation des lois que le génie, le goût, le caprice ont établies, c'est le beau conventionnel. Dans les ouvrages d'esprit, toute beauté résulte ou de la vérité immuable, ou des images et des sentiments, ou de la correction et des artifices du style. Dans les mœurs, la soumission à Dieu est l'ordre essentiel, antérieur à l'ordre naturel ou domestique, et à l'ordre institué ou civil. Les applications et les développements de cette doctrine remplissent huit discours, qu'on ne lit point sans intérêt, malgré quelques phrases de collége; et je ne pourrais guère choisir mieux que cet estimable essai pour indiquer le plus haut degré que la philosophie atteignait dans les académies vers 1750. Le coryphée de l'école cartésienne était alors l'Irlandais Berkeley, qui niait l'existence des corps, et soutenait que, loin d'être certifiée par les livres saints, dont il révérait l'autorité, elle était de tout point impossible. Tel est l'objet de ses *Dialogues d'Hylas et de Philonoüs*, livre extrêmement remarquable par l'enchaînement étroit des objections et des réponses, par le cours naturel de l'entretien, par une dialectique vigoureuse. Les Recherches de Berkeley sur l'eau de gou-

dron aboutissent au même résultat; car, après avoir, dans les soixante premières pages, exposé les propriétés de cette eau, il s'élève à des considérations générales sur les sels, sur les végétaux, sur l'éther, sur le feu, sur la lumière et sur l'âme : il affirme que les dogmes de Platon sont conformes à ceux du christianisme, et prétend que ce philosophe a su aussi que les corps n'étaient que des images ou apparences. Ce système, auquel le nom d'idéalisme doit rester exclusivement réservé, est en effet bien plus ancien que Berkeley. Tout étrange qu'il est, il n'a manqué de partisans en aucun lieu ni en aucun âge : on le retrouve dans l'Inde; il remonte, chez les Grecs, au moins à l'école d'Élée, qui a précédé d'un siècle celle de Socrate; il s'est mêlé aux autres visions des syncrétistes : je vous l'ai fait remarquer dans une secte scolastique. C'est une des erreurs qui s'est reproduite depuis le renouvellement des lettres; Malebranche n'en a été préservé que par ses croyances religieuses. Les doctrines platoniques y tendent, et d'autres écoles s'y égarent, comme nous aurons encore occasion de nous en convaincre. Outre les deux livres dont je viens de faire mention, Berkeley en a composé qui concernent l'arithmétique, la vision, le mouvement, les principes de la science humaine; on a de lui une *Apologie du christianisme*, à laquelle il a donné le titre d'*Alciphron*. Il est mort, âgé de soixante-sept ans, en 1753. Le centenaire Fontenelle, qui lui a survécu quatre ans appartenait à une autre classe de cartésiens; et son patriarcat littéraire est à compter parmi les causes qui ont prolongé en France l'existence de cette école. Fontenelle avait cultivé tous les genres de connaissances : son esprit, aussi étendu que fin, possédait les premiers

germes de tous les talents. Imbu dès son enfance de la physique de Descartes, il l'a ornée des grâces légères de son style, et n'a pas pris la peine de la soumettre à l'examen de sa raison. Mais, quelque réserve qu'il ait mise à se détromper lui-même et à éclairer ses contemporains, son *Histoire des oracles*, ses *Éloges académiques*, la dextérité avec laquelle il touchait, malgré sa prudence, à des points délicats, lui assurent une place dans les annales de la philosophie. Après lui, le cartésianisme déclina de jour en jour parmi nous, et disparut même tout à fait, si ce n'est, comme je l'ai dit, au sein des écoles. L'un de ses derniers défenseurs fut Kéranflech, auteur, en 1765, d'un volume intitulé *Essai sur la raison;* il y faisait de vains efforts pour remettre en valeur la métaphysique de Descartes et de Malebranche : depuis, on a fort peu entendu parler d'elle en France, au moins jusqu'en 1800.

La philosophie de Locke et de Newton a été, en général, celle du dix-huitième siècle; mais, pour connaître les modifications qu'elle y a subies et les développements qu'elle y a reçus, il est à propos de la considérer d'une part en Angleterre, de l'autre en France.

Locke ouvrait et distinguait deux sources de nos connaissances : la sensation et la réflexion. Son disciple Shaftesbury parut les confondre : il transformait la faculté de réfléchir en sensibilité morale et intellectuelle. Hutcheson s'empara de cette idée, et s'appliqua surtout à établir des rapports entre les sentiments du cœur et les connaissances de l'esprit. Il trouva la première origine de toute moralité dans une faculté humaine distincte de la raison, et fort semblable à celle qu'on appelle ordinairement sympathie. Il crut recon-

naître dans le cœur humain un désir habituel du bonheur de tous les êtres raisonnables, une disposition à souffrir de leurs douleurs, à partager et par conséquent à soulager leurs peines. L'activité de cette bienveillance générale et ses relations avec le système intellectuel sont des bases de la philosophie écossaise; on les voit posées dans les *Recherches sur l'origine des idées de beauté et de vertu*, dans le Traité des passions et les autres écrits de Hutcheson, qui mourut en 1747.

Hobbes avait énoncé des opinions diamétralement opposées à celle-là; et de plus il avait fort resserré la philosophie expérimentale, en lui contestant le droit de s'étendre au delà du simple aperçu des faits immédiats. Bolingbroke embrassa un système à peu près pareil : d'accord avec Locke pour écarter les abstractions métaphysiques et les raisonnements *a priori*, il restreignait l'observation au pur recensement des faits, et refusait le caractère de vérités absolues aux résultats obtenus en observant. Cette doctrine un peu vague aurait eu de la peine à se propager, si Hartley n'avait travaillé à lui donner de la précision et de la consistance. Ne voulant voir dans l'association de nos idées qu'une loi mécanique de notre organisation, Hartley soutint que l'enchaînement de nos connaissances, c'est-à-dire les rapports entre des prémisses et des conséquences, n'avait pas non plus d'autre origine : il se mit à étudier l'histoire naturelle de nos sensations, et les fit consister tout entières, y compris les perceptions qui en dérivent, dans l'ébranlement et les vibrations des parties infinitésimales de la substance médullaire du cerveau. Hume adopta une partie de cette doctrine: il déclara qu'en effet les notions isolées, singulières,

que de simples faits nous fournissent, ne pouvaient se résumer dans aucune connaissance générale. L'habitude seule, disait-il, nous entraîne à supposer des effets et des causes ; c'est elle qui, en matière de faits, opère la liaison de nos idées. Il n'accordait de certitude qu'aux vérités mathématiques ; mais il reconnaissait en ce genre des démonstrations réelles, parce qu'il s'agissait là des relations établies entre nos idées elles-mêmes, et non plus de jugements à porter sur des faits extérieurs. Hume a d'ailleurs dirigé ses regards pénétrants sur divers points des sciences métaphysiques, morales et politiques : il a laissé, outre son *Histoire de la Grande-Bretagne*, des *Essais sur l'entendement humain*, des *Essais de morale*, *de science sociale*, *d'économie publique*, et autres morceaux de philosophie. Dans celui qui est intitulé *Les quatre philosophes*, et où il expose les systèmes des épicuriens, des stoïciens, des platoniciens et des sceptiques, il ne dissimule pas la préférence qu'il donne à la quatrième secte. Il n'est, au fond, qu'un disciple de Locke ; mais il veut souvent amender son maître : il admet, non des idées innées, mais des impressions contemporaines des premiers instants de notre existence. Il distingue trois principes de la liaison des idées : la ressemblance, la causalité, la contiguïté de temps et de lieu. Or, il croit que nous n'avons pas une idée complète et précise de ce que nous appelons pouvoir ; que nous ne connaissons bien aucune causalité ; qu'à l'égard de l'existence réelle des choses elles-mêmes, il n'y a jamais de démonstration ; que nous ne jugeons bien que des rapports entre les idées que nous avons conçues de ces choses ; que la morale tient plus au sentiment qu'à l'entendement ; que la superstition provient

de la faiblesse, de la terreur, de la mélancolie, de l'ignorance; le fanatisme, de l'imagination, de l'orgueil, de la présomption et de l'ignorance encore; que le régime monarchique tend à se perfectionner, le populaire à se détériorer; que partout la liberté de la presse est la sauvegarde la plus sûre de la liberté commune. En économie, David Hume a des opinions qui peuvent sembler aujourd'hui des préjugés; en morale, il n'approfondit presque aucune question; en idéologie, il recule à l'aspect des difficultés, et se retranche dans le scepticisme. Ses écrits n'en sont pas moins précieux par un grand nombre d'aperçus neufs et utiles. Locke n'avait encore eu en Angleterre aucun disciple plus recommandable. Plusieurs des idées de Hume ont essuyé des contradictions, spécialement de la part de Priestley, qui pensait qu'en ce qui concerne les faits, nos connaissances s'associent, se généralisent et s'élèvent jusqu'à l'évidence. Sur d'autres points Priestley se rapprochait de Hartley, admettait la même théorie des sensations, et combattait surtout avec zèle ceux qui plaçaient dans l'esprit humain un instinct des principes. C'est un des dogmes de la philosophie écossaise. Vous voyez, Messieurs, qu'il y a lieu de distinguer deux classes dans l'école de Locke, au sein de la Grande-Bretagne : l'anglaise, où nous venons de rencontrer Bolingbroke, Hartley, Hume qu'on en détache quelquefois, et Priestley; l'écossaise, ouverte par Hutcheson avant 1747, et dont nous avons à considérer les progrès ou les vicissitudes jusqu'à la fin du siècle.

Dans la classe anglaise, Bolingbroke a terminé sa carrière en 1751, Hartley en 1755, Hume en 1776; Priestley a prolongé la sienne jusqu'en 1804. La chro-

nologie de la classe écossaise après Hutcheson peut se fixer par les noms de Henri Home mort en 1782, Adam Smith en 1790, Reid en 1796, Adam Ferguson après 1800, Beattie en 1803, puis Oswald, Search et Dugald Stewart.

Henri Home, autrement dit lord Kames, a écrit des *Essais sur les principes de la morale et de la religion naturelle*, une *Introduction à l'art de penser*, des *Éléments de critique*, des *Esquisses de l'histoire de l'homme*, un *Essai sur l'éducation*; je ne parle point de ses livres de jurisprudence. Comme métaphysicien, il marche, mais de loin et d'un pas qui n'est pas très-ferme, sur les traces de Hutcheson; les théologiens de son pays lui ont reproché de la tendance au fatalisme. Il fonde sur la sensibilité intellectuelle la théorie des mœurs et des beaux-arts; et celle des sentiments moraux est puisée à la même source par Adam Smith, qui a recherché aussi l'origine du langage et les éléments de la richesse des nations. Adam Smith est, je crois, le philosophe qui a le plus honoré l'école écossaise : il lui appartient par le travail rigoureux qu'il s'est prescrit pour ériger la sympathie en principe universel, et la présenter comme le phénomène éminent sans lequel la nature humaine n'existerait pas. A l'importance qu'il attache aux faits intellectuels, moraux et politiques, on reconnaît en lui un des meilleurs disciples de Locke. Le docteur Thomas Reid a suivi et imprimé de tout autres directions : ne voulant point d'intermédiaires entre les choses et les idées, il a doué l'homme de cet instinct de principes contre lequel s'est récrié Priestley; instinct naturel, qui prend au besoin les noms de sens commun, de sens intime, de conscience, et que frappe

immédiatement l'éclat des premières vérités. Reid croyait résoudre par là un problème souvent agité, celui de savoir comment nous est garantie la conformité des objets extérieurs aux idées que nous en concevons. Il n'y a rien de si merveilleux qu'un instinct pour trancher les difficultés et pour simplifier les méthodes. Après s'être annoncé par un essai sur l'application des mathématiques à la morale en 1748, et par une analyse de la Logique d'Aristote en 1752, Reid a publié en 1764 un volume intitulé *Inquiry into the human mind*, qui a été traduit dans notre langue en 1768, « Recherches sur « l'esprit humain, » 2 vol. in-12; et, en 1785, il a mis au jour l'*Essay on the intellectual powers of man*, « l'Essai « sur les facultés intellectuelles de l'homme ; » ce sont là ses principaux ouvrages. Ils comprennent une très-solide réfutation de l'idéalisme de Berkeley et du scepticisme de Hume, systèmes vers lesquels Reid avait d'abord incliné; car ses opinions ne sont devenues invariables que lorsqu'il eut découvert l'instinct des principes comme le premier fait à observer dans notre intelligence, et duquel dérivent tous ces faits particuliers de conscience qui ont joué depuis un si grand rôle dans les spéculations métaphysiques. La psychologie, la morale, les vérités religieuses, soit naturelles, soit même révélées, ont été prouvées directement par l'instinct ou le sens commun; et peu s'en faut qu'on ne soit arrivé à réduire toutes les questions philosophiques à de simples questions de fait, consistant à savoir ce que pense ou croit sur chaque article la plus grande partie du genre humain. Ce sera toujours là, dit-on, une philosophie expérimentale : on commencera partout, ainsi que le veulent Aristote, Bacon et Locke,

par l'observation des faits; seulement on saura distinguer les matières : quand il s'agira de physique, d'histoire naturelle et de la nature sensible, ce seront les faits extérieurs qu'il conviendra de recueillir, de vérifier et de comparer; mais en idéologie, métaphysique, ordre intellectuel, philosophie générale, il n'y aura d'admissible et de décisif que les faits psychologiques ou de conscience, c'est-à-dire, les opinions et les préjugés vulgaires qu'il plaira de qualifier ainsi. Voilà, Messieurs, ce qu'est devenue, depuis cinquante ans, la doctrine écossaise. Hutcheson n'avait fait qu'étendre et modifier celle de Locke; encore à la fin du dernier siècle, Ferguson continuait de l'appliquer sans la trop altérer : mais James Beattie n'hésitait plus à la contredire expressément; son *Essai de la nature et de l'immutabilité de la vérité* assigne à une partie considérable de nos connaissances des origines indépendantes de toute sensation. En effet, il y a, selon lui, deux ordres de vérités : notre esprit connaît les premières intuitivement, par le sens commun qui en est frappé; les secondes supposent des preuves, des raisonnements, mais ces raisonnements remontent à de premiers principes que l'intuition seule nous révèle. Je ne suivrai point les progrès de cette science dans les écrits d'Oswald, d'Édouard Search, de Dugald Stewart : cet enseignement touche de trop près à notre âge; il a pénétré en France, et au surplus il n'ajoute rien de considérable à celui de Reid et de Beattie; il n'en diffère que par des formes et des nomenclatures.

Si défigurée ou si mal appréciée dans son pays natal, la philosophie de Locke s'était en quelque sorte réfugiée en France, où elle acquit, parmi nos écrivains les

plus distinguées, un tel nombre de partisans, que je n'entreprendrai pas, Messieurs, de vous les nommer tous.

Le *Cours des sciences* du P. Buffier renferme une grammaire française, une rhétorique, une poétique et même une tragédie; mais la philosophie y occupe aussi un grand espace. Dans un *Traité sur les premières vérités*, Buffier accorde ce caractère à l'existence des corps et non à celle de Dieu, qui, à ses yeux, est démontrée, et par conséquent conclue. Il rejette les idées innées, et recherche les sources et les éléments de plusieurs de nos idées abstraites; les rédacteurs de l'Encyclopédie ont emprunté de lui l'article Action. Un autre traité, où il s'occupe des vérités de conséquence, comprend une logique; mais Buffier commence par reconnaître que nos erreurs dérivent plus souvent de notions fausses que de conclusions mal déduites. A cette première logique, rédigée en forme de lettres, il en fait succéder une où, s'attachant à examiner les jugements plutôt que les raisonnements, il montre à quel point les imperfections et les vices du langage influent sur nos opinions. Viennent ensuite des *Éléments de métaphysique*, où quelques observations originales se mêlent à des notions communes et à des paradoxes; puis un Essai de morale sociale, qui n'est pas non plus sans mérite. « Il y a, « dit Voltaire, dans les traités de Buffier, des morceaux « que Locke n'aurait pas désavoués; et c'est le seul « jésuite qui ait mis une philosophie raisonnable dans « ses ouvrages. » J'ajouterai, Messieurs, que les deux logiques de ce jésuite mériteraient d'être plus connues qu'elles ne le sont : on y trouve le germe d'une meilleure théorie du jugement et du raisonnement. Le

sujet et l'attribut d'une proposition y sont représentés sous leur véritable point de vue, le sujet comme renfermant l'attribut dans sa compréhension, l'attribut comme l'une des qualités ou circonstances qui appartiennent au sujet : c'est une idée voisine de celle de Gassendi sur l'analyse et la synthèse. Buffier n'est donc pas de l'école de Descartes; et, quoiqu'il ne s'inscrive pas formellement dans celle de Locke, j'ai cru pouvoir l'y rattacher, au moins comme auxiliaire. Il a fini sa carrière laborieuse en 1737, à l'âge de soixante-seize ans. Vauvenargues n'en avait que trente-cinq lorsqu'il mourut en 1747, ayant acquis aussi l'estime et mérité les regrets de Voltaire. Les observations et les maximes dont se composent ses essais annonçaient un esprit fort éclairé; il s'était appliqué à se rendre compte des actes les plus délicats de l'intelligence humaine; et, sans méconnaître le pouvoir de la réflexion, il avait compris qu'elle devait être précédée de l'expérience. Presque tous les écrivains français qui, depuis 1730, ont agrandi les connaissances morales et politiques ou même historiques, la théorie des arts, le système général de la littérature ou des sciences, étaient des disciples de Locke. L'influence de sa philosophie se manifestait dans tous les genres un peu élevés de compositions littéraires. Elle est sensible jusque dans les recherches archéologiques et philologiques de Fréret, dont la vaste et judicieuse érudition a tant contribué aux progrès de la critique savante. Montesquieu, plus célèbre encore dans une autre carrière, a décomposé les systèmes politiques; il en a recherché les éléments, décrit les ressorts, exposé les effets. Cette analyse, pour n'être pas toujours rigoureuse, n'en est pas moins une des plus hautes en-

treprises de cette époque. Locke, qui avait fait, comme nous l'avons vu, de très-grands pas dans la science sociale, n'avait point, dans sa marche rapide, aperçu autant de détails. Mais, quelque hommage qu'on doive à l'*Esprit des lois*, peut-être Montesquieu s'était-il montré plus philosophe encore dans le tableau de la *Grandeur et de la décadence des Romains*, surtout dans ses *Lettres persanes*, où, dès 1721, il jetait des regards si pénétrants sur les opinions et les mœurs des peuples. Si, de ces rangs éminents, nous descendons aux grammairiens de cet âge, nous y rencontrons Dumarsais, auteur du livre *des Tropes*, et de beaucoup d'autres excellentes observations sur le langage. Les sujets qu'il a traités l'ont attiré sur les pas de Locke : il a particulièrement éclairci les caractères et les effets de l'abstraction. Je ne crois pas qu'on doive autant d'éloges à la *Logique* publiée sous son nom : cependant elle explique assez nettement l'origine de nos idées, et la nature de quelques-uns de nos actes intellectuels; elle expose ensuite les règles du syllogisme, et fait connaître les diverses espèces d'arguments et de sophismes. Les noms de Fréret, de Montesquieu, de Dumarsais, peuvent signaler le milieu du dix-huitième siècle : ils moururent, le premier en 1749, le second en 1755, le troisième en 1756.

Entre les autres faits dignes d'attention que présentent chez nous, depuis 1740 jusqu'en 1778, les annales de la philosophie expérimentale, nous distinguerons d'abord l'éclat et l'influence des ouvrages de Voltaire, les travaux de quelques Français attirés en Prusse par Frédéric II, et l'entreprise de l'*Encyclopédie* par d'Alembert et Diderot.

Nous n'envisageons ici dans Voltaire ni le poëte, ni le littérateur, ni même l'historien, ni surtout le théologien : qu'il y ait çà et là des erreurs graves dans quatre-vingt-douze volumes, ceux qui s'en étonneraient n'ont qu'à lire le traité du savant Huet sur la faiblesse de l'esprit humain, dont j'ai fait mention dans notre dernière séance. Voltaire ne s'offre aujourd'hui à nos regards que sous un seul aspect : il n'est pas l'homme qui a le plus profondément étudié ni le plus enrichi la philosophie de Locke et de Newton, mais celui qui a le plus contribué à l'introduire et à la propager en France. On peut dire même qu'en ses meilleures productions, quand chez lui le goût, le savoir, l'esprit et le génie ne sont que la raison parfaite, il expose les plus sûrs résultats non-seulement de la métaphysique de Locke, mais des recherches philosophiques de tous les âges, avec tant de grâce, d'énergie et de clarté, qu'il les rend accessibles à toutes les intelligences. Observer les facultés physiques et morales de l'homme; restituer à l'expérience et aux méthodes rigoureuses l'empire que les hypothèses, les rêveries, les mensonges avaient usurpé; appliquer la science aux besoins et aux intérêts de la société; féconder, éclairer l'une par l'autre la métaphysique et la grammaire, la morale et la littérature; enchaîner entre elles toutes les connaissances humaines, et rechercher la vérité dans les arts comme dans les sciences : telle est la philosophie de Voltaire et de son siècle.

Pour contrebalancer en Allemagne le crédit de quelques disciples de Leibnitz, Frédéric II s'avisa d'attirer à Berlin des philosophes ou littérateurs français, au nombre desquels on pouvait presque le compter lui-

même. Il a composé l'éloge funèbre de la Mettrie, qui n'était pourtant pas le personnage le plus recommandable de cette espèce de colonie. La Mettrie mourut en 1751, laissant des livres aujourd'hui presque ignorés, et qui montrent seulement qu'on abusait dès lors de la théorie de Locke; qu'au lieu de suivre les méthodes sévères qu'elle prescrit, on l'altérait par des exagérations qu'elle désavoue. Maupertuis, qui vécut jusqu'en 1759, avait été, en 1736, le chef de l'expédition savante entreprise pour déterminer la figure de la terre : c'est ce qu'il a fait de plus utile. Lorsqu'en Prusse il écrivit sur les lois du mouvement et du repos, et qu'il les déduisit de la loi de la moindre action, Koenig prétendit que cette idée appartenait à Leibnitz; et Voltaire fit retentir dans toute l'Europe cette accusation de plagiat. Condorcet ne voit dans Maupertuis qu'un « homme « d'esprit, savant médiocre, philosophe plus médiocre, « cherchant de petits moyens de célébrité parce que « les grands lui manquaient, et disant des choses bizar« res, faute de trouver des vérités piquantes. » Ce jugement peut sembler bien rigoureux; mais, à vrai dire, les œuvres de Maupertuis ne renferment que de simples essais ou ébauches : éléments de cosmologie, de géographie, d'astronomie nautique, de philosophie morale; discours ou éloges académiques; réflexions, lettres ou mémoires sur l'origine des langues, sur des sujets de métaphysique et de physique, sur les lois et le système de la nature, sur les divers moyens d'analyse, sur le progrès des sciences. Toujours faut-il avouer que de tels essais ne se rencontrent que dans un siècle fort éclairé. A ne considérer que certaines idées de cet auteur, on serait tenté de le placer dans l'école leib-

nitzienne; mais on ne saurait méconnaître dans plusieurs de ses écrits l'influence de Locke et de Newton. Sa *Vénus physique* est un opuscule qui traite de l'origine des animaux et des variétés de l'espèce humaine; les divers systèmes relatifs à la génération y sont exposés. Pour que cette colonie philosophique de Berlin acquît de la renommée et de l'ascendant, il eût fallu que Voltaire s'y fixât; ce qui n'était guère possible. Le plus constant de ces colons fut d'Argens, dont on a une philosophie dite du bon sens, et quelquefois peu digne de ce titre. Ses *Lettres juives* ont eu un succès un peu plus durable; et pourtant les observations critiques qui les remplissent n'étaient déjà plus très-neuves. Les *Lettres chinoises*, moins volumineuses, avaient un bien plus haut caractère. Adaptant à la doctrine de Locke le plus de scepticisme qu'il peut, d'Argens s'exerce à douter de tout ce qui avant lui a été révoqué en doute : il croyait cependant aux vampires. On a coutume d'exiger des sceptiques plus d'originalité, d'esprit et d'érudition qu'il n'en avait, quoiqu'il ne fût dépourvu d'aucun de ces avantages. Il prend son érudition dans Bayle; et, moyennant ce secours, il réfute assez heureusement les remarques de l'abbé d'Olivet sur la théologie des Grecs. D'Argens est une sorte de répétiteur des leçons de Locke et de Bayle, et de quelques autres philosophes plus hardis et moins éclairés. Frédéric retint quelque temps près de lui Algarotti, littérateur italien, dont les idées s'étaient étendues au sein de l'école française. Je nommerai ici occasionnellement un Espagnol qui semble avoir puisé à la même source, quoiqu'il ne le déclare pas, ce qu'il a répandu d'instruction générale dans sa patrie : c'est le bénédictin Feyjoo,

auteur de recueils justement estimés, et portant les titres de *Théâtre critique* et de *Lettres curieuses* : il se prononce contre le cartésianisme, et c'est par l'observation attentive des faits qu'il s'efforce d'arriver à de véritables connaissances. Il mourut en 1764, comme Algarotti, qui ne le valait pas.

Alors se poursuivait en France la collection encyclopédique commencée en 1751, et qui restera longtemps célèbre, malgré les erreurs, les omissions, les négligences que le nombre prodigieux des articles, la multitude des rédacteurs, la variété des matières, l'inégalité des styles et, plus que tout cela peut-être, la distribution alphabétique rendaient absolument inévitables. On y peut critiquer mille détails, pourvu qu'on reconnaisse la grandeur et l'utilité de l'ensemble, sur lequel il serait trop injuste d'étendre les reproches que certaines pages ont pu mériter. La construction de cet immense édifice est un des faits mémorables de l'histoire des lettres et de la philosophie au dernier siècle. D'Alembert et Diderot y ont fait coopérer la plupart des écrivains distingués de ce temps; Dumarsais, Montesquieu, Voltaire y ont fourni des articles. La préface est un des meilleurs livres de d'Alembert. S'il y distingue de l'ordre généalogique des idées l'ordre encyclopédique des connaissances, c'est que, ayant à présenter le tableau de toutes les sciences qui allaient être disséminées et morcelées dans le recueil, il devait les considérer comme acquises, et puiser leur classification dans leur état présent, plutôt que dans l'histoire naturelle de leurs origines et de leurs progrès. Je serais néanmoins tenté de regretter que d'Alembert, l'un des grands géomètres et des métaphysiciens les plus éclai-

rés de son siècle, se soit borné à résumer et à compléter le tableau tracé par Bacon. Du reste, et ce discours préliminaire, et ses *Éléments de philosophie*, et en général tous ses ouvrages, reproduisent, étendent et appliquent la philosophie de Locke. Il n'admet pour vérités premières que les faits simples observés et reconnus, pour vérités moyennes que celles qui en dérivent, et qui entrent à leur tour dans des propositions plus générales. Il pense que l'enchaînement des vérités s'opère ou par l'étude des phénomènes et par l'art de les réduire à un seul fait, ou par les traductions successives de quelques propositions avérées. Son collaborateur Diderot, qui se donne quelquefois pour éclectique, rentre à chaque pas dans l'école expérimentale. Revenir des sens à la réflexion et de la réflexion aux sens, recueillir les faits par l'observation, les concilier par le raisonnement, vérifier les résultats de ces combinaisons par l'expérience, voilà, selon Diderot, la manière d'étudier et d'interpréter la nature. Il n'expose pas toujours avec une extrême clarté ses méditations et ses théories, on a peine à y démêler un système parfaitement lié; mais il creuse tous les sentiers qu'il trouve ouverts, il essaye d'en ouvrir d'autres, il regarde au delà de ce qu'ont vu ses prédécesseurs; et partout il rattache aux sensations la science de la pensée et les principes des beaux-arts. C'est le terme où aboutissent, malgré des exagérations et des erreurs graves, tous ses écrits, particulièrement ses *Recherches sur le beau*, ses notices des sectes anciennes et modernes, ses *Lettres sur les aveugles, sur les sourds-muets*. Cette dernière expression nous retrace, Messieurs, une institution bienfaisante, qui doit être considérée elle-même comme

un des fruits de la doctrine de Locke relative aux idées et à leurs signes, et comme un monument des lumières du dix-huitième siècle, en même temps que de l'habileté, de la philanthropie et des vertus modestes de l'abbé de l'Épée.

Parmi les coopérateurs de l'Encyclopédie on remarque l'ingénieur Boulanger, qui, en rapprochant la géologie de l'histoire et de l'étude des langues, crut se mettre sur la voie de plusieurs découvertes importantes; mais il mourut en 1759, à l'âge de trente-sept ans, n'ayant pu achever les recherches qu'eût exigé le plan qu'il avait conçu. Les ouvrages publiés sous son nom après sa mort ne sont pas tous authentiques; et ce n'est point à ceux dont il est réellement l'auteur qu'on pourrait adresser de très-graves reproches, quoiqu'ils ne soient pas sans doute exempts d'erreurs. On y voit l'intention de fonder sur des faits toutes les connaissances physiques, historiques et morales. L'école de Locke revendique aussi Le Cat, qui, dans son *Traité des sens*, rapprocha, l'un des premiers, de la physiologie l'étude des pensées et des affections humaines. Helvétius, en appliquant à la morale l'analyse de la sensibilité et de l'intelligence, voulut moins instruire ses lecteurs que les étonner par la nouveauté et la généralité des résultats qu'il se pressait de leur offrir. Il restreignit le plus qu'il put l'activité de nos facultés, et prétendit que l'existence des corps n'était que probable. Remarquons encore une fois, Messieurs, combien de formes l'idéalisme a su prendre, et en combien de sectes modernes il s'est glissé. Il avait apparu dans celles de Hobbes, de Descartes, de Spinosa, de Malebranche, de Berkeley, de Hume; le voilà dans celle d'Helvétius, et

nous le retrouverons chez plusieurs disciples de Kant. Presque toutes les métaphysiques, fausses ou exagérées, y aboutissent plus ou moins nettement par différentes routes; c'est un phénomène qui leur est presque commun, et en quelque sorte un écueil placé sur un point où leurs directions se croisent. Cependant il me paraît fort peu vraisemblable qu'on ait jamais douté sérieusement de l'existence des corps; mais on a élevé contre ce fait des objections épineuses dans tous les faux systèmes, peut-être insolubles en quelques-uns, savoir en ceux qui admettent des perceptions ou apperceptions indépendantes de toute sensation. L'idéalisme d'Helvétius, qui ne professait point ces systèmes, n'en est que plus étrange, pour ne pas dire plus absurde. *De l'Esprit* et *de l'Homme,* tels sont les deux titres, un peu vagues, des deux principaux ouvrages de cet écrivain. Le premier a fait trop de bruit pour qu'il soit possible de l'omettre dans un tableau historique de la philosophie du dernier siècle. On y voyait pour la première fois une exposition brillante de certains paradoxes ou inconnus ou non divulgués: par exemple, que toutes les intelligences sont naturellement égales; qu'entre elles l'inégalité résulte du plus ou moins d'attention; que l'intensité de l'attention se mesure sur celle de l'intérêt ou de la passion; que le plaisir sensuel est la fin dernière de tous nos penchants, quelques noms et quelques directions qu'ils prennent; que les facultés intellectuelles et morales de chaque homme sont les produits de son éducation, c'est-à-dire de toutes les circonstances qui l'ont entouré depuis sa naissance, et par conséquent des institutions sociales, bonnes ou mauvaises, dont il subit l'empire. Mêmes idées dans le traité

de l'Homme, qui est plus méthodique, mais beaucoup moins piquant, moins parsemé de traits originaux et d'anecdotes. Toutes nos pensées, affections, habitudes sociales, y sont ramenées à la sensibilité physique; tous les talents gradués selon les forces de l'attention; toutes les erreurs et tous les malheurs présentés comme les effets d'une éducation vicieuse, comme les fruits des passions factices qu'amènent les mauvais régimes; le luxe, enfin, non comme la cause mais comme le résultat des calamités publiques, et particulièrement de l'excessive inégalité des fortunes. Ce livre enseigne aussi que toutes les vérités sont bonnes à dire; que du moins elles ne nuisent qu'à ceux qui osent les proclamer; qu'elles servent ceux qui les persécutent, et que le bonheur public deviendra possible dès l'instant où l'ignorance cessera de jeter de la défaveur ou du ridicule sur les progrès de la science sociale. Helvétius a quelques idées communes avec la Rochefoucauld; toujours est-il aisé de s'apercevoir qu'il y a entre l'un et l'autre l'intervalle de près d'un siècle. Du reste, quand on part d'une donnée aussi fausse que l'égalité naturelle des intelligences, il n'est point de doctrine erronée ni de mauvaise méthode à laquelle on ne puisse être conduit par un mécompte aussi grave; et lorsqu'on méconnaît assez la dignité de la nature humaine pour supposer que tous ses penchants ne tendent qu'à des plaisirs sensuels, il est difficile de retrouver les véritables règles de la morale individuelle et civile. Des deux ouvrages d'Helvétius, le second ne serait pas le moins dangereux, si les formes en étaient séduisantes. Le premier est plein d'esprit, et ce n'est guère que de cette manière qu'il justifie le titre qu'il porte. C'était déjà, chez les Français

de 1758, un très-grand moyen de succès : l'éclat des censures, des condamnations, des anathèmes, fut une autre recommandation non moins puissante; car, malgré les sages ménagements que l'autorité garda pour la personne de l'auteur, le public ne manqua point de prodiguer au livre proscrit toute la faveur que méritait le caractère moral et civique de l'homme qui l'avait composé. Tous les témoignages s'accordent à représenter Helvétius tel que M. Andrieux l'a montré sur la scène française en 1802. Ce qui importait en 1758, c'était de réfuter le livre de l'Esprit; J. J. Rousseau entreprit ce travail, et l'abandonna lorsqu'il eut connaissance des poursuites judiciaires. Seulement il saisit deux ou trois occasions d'en improuver les doctrines, sans désigner l'auteur : on croit, par exemple, que c'est à Helvétius que s'adressaient ces lignes de l'Émile : « Tu « veux en vain t'avilir; ton génie dépose contre tes « principes, ton cœur bienfaisant dément ta doctrine; « et l'abus même de tes facultés prouve leur excellence « en dépit de toi. »

Ce Jean-Jacques Rousseau, citoyen de Genève, je le prends pour un Français; et il le faut bien, puisque aucun écrivain n'a porté si loin le charme et la perfection de la prose française. Sa philosophie se compose de celle de Locke et de quelques paradoxes très-habilement rajeunis. Nous avons déjà rapproché l'*Émile* et le *Contrat social* des deux traités de Locke sur l'éducation des enfants et sur le gouvernement civil; mais le système entier de l'Émile repose essentiellement sur la théorie de l'entendement humain exposée par le philosophe anglais. Souvent néanmoins la profonde sensibilité de Jean-Jacques jette dans ses écrits des teintes platoniques,

et quelquefois son ardente imagination semble dominer assez sa raison pour donner un caractère demi-sophistique à son éloquence. Heureusement il avait appris de Locke qu'il fallait lire dans les faits avant d'écrire des maximes. Sans la philosophie expérimentale, il pouvait n'être qu'un sophiste et un enthousiaste; elle fit de lui un logicien ordinairement sévère, un moraliste toujours éloquent, un très-grand écrivain. Il a mis en action, en spectacle, la science et l'art de la pensée. Je n'ai point à rappeler ici ses erreurs; elles ont été bien assez expiées par ses infortunes. L'année 1778, la dernière de sa carrière, ferme aussi celle de Voltaire et de quelques autres hommes célèbres, par exemple de Linné et de Haller, auxquels la philosophie des sciences naturelles devait de mémorables progrès.

Condillac, né en 1715, trois ans après Rousseau, vécut jusqu'en 1780. Il est le premier auteur français qui ait tenté d'achever l'analyse de l'entendement. Le nom de Locke fixe la première époque de l'idéologie, et celui de Condillac la deuxième. Dans son *Essai sur l'origine des connaissances humaines*, il s'attache à établir la succession de nos diverses opérations intellectuelles, depuis les impressions que nos sens reçoivent, jusqu'à la reconnaissance des rapports qui existent entre les idées les plus abstraites. Il explique surtout beaucoup mieux qu'on ne l'avait fait jusqu'alors en quoi l'attention consiste; quels effets elle produit, et comment les signes sont à la fois des notes et des instruments de la pensée. Ne s'étant point assez arrêté, dans ce livre, à l'examen des sensations, il en fit l'objet d'un second ouvrage, qui est à lire avant celui que je viens d'indiquer. C'est dans ce *Traité des sensations* qu'il

anime une statue en lui donnant successivement l'odorat, l'ouïe, ces deux sens à la fois, les trois autres d'abord un à un, puis avec chacun des précédents, jusqu'à ce qu'elle soit enfin pourvue de tous les cinq ensemble. Douée de l'odorat seul, la statue se juge odeur : elle n'acquiert point l'idée de la matière; mais elle devient capable d'attention, de jouissance, de souffrance et de mémoire. Elle se forme les idées de contentement, de mécontentement, d'une durée passée, d'une durée à venir, d'une durée indéfinie, et même des nombres, quoiqu'elle ne conçoive rien d'assez distinct au delà du nombre trois. Son *moi* est la conscience de ce qu'elle est, et le souvenir de ce qu'elle a été. Elle a le germe de toutes les facultés dont le plaisir et la douleur sont les mobiles. Les hypothèses suivantes donnent lieu d'observer de semblables phénomènes, et de suivre pas à pas tous les développements de l'intelligence : comment, par exemple, la statue apprend à voir les figures, à juger les distances, à reconnaître les corps distincts du sien, à trouver les organes de ses propres sens, à discerner le sommeil de l'état de veille, à généraliser les idées; comment son imagination devient moins active, à mesure que ses sens se multiplient, et comment le progrès de ses connaissances peut l'exposer à un plus grand nombre d'erreurs. Ce livre, qui contient l'histoire et pour ainsi dire le journal des premiers développements de notre sensibilité et de notre intelligence, a pour appendice un *Traité des animaux*, où Condillac applique à tous les êtres animés des observations du même genre. Dans un *Traité des systèmes*, il en distingue trois espèces, selon qu'ils se fondent ou sur des principes généraux, ou sur des hypothèses, ou sur l'ex-

périence. Les premiers renversent l'ordre de la génération de nos idées; l'imagination seule bâtit les seconds; pour garantir les troisièmes, il faut des observations attentives, et une méthode rigoureusement exacte qui n'admette aucun procédé synthétique. Les quatre premiers volumes du *Cours d'études* du même écrivain traitent des arts intellectuels: arts de parler, d'écrire, de raisonner et de penser. Parler, c'est communiquer sa pensée; et cette pensée, quoiqu'elle soit une, quoiqu'elle affecte l'âme en un seul instant, est néanmoins composée d'idées simultanées. Pour la communiquer il la faut décomposer : le langage est donc une analyse. Des signes artificiels sont nécessaires pour détailler les affections ou opérations de l'entendement, pour en donner des idées distinctes. Ainsi le discours est un tissu de propositions principales, subordonnées, incidentes, dans lesquelles entrent des noms, des adjectifs, des verbes, des prépositions : voilà, selon Condillac, les quatre éléments nécessaires du discours. Les autres espèces de mots, pronoms, adverbes, conjonctions, exclamations, ne sont que des ellipses. L'organe d'une sensation est susceptible de deux états; il reçoit des impressions d'une manière purement passive, ou bien il se meut et agit pour les mieux recevoir: l'œil voit, et il regarde; l'oreille entend, et elle écoute. Le mot *être*, ou le verbe, est essentiellement destiné à exprimer le premier de ces états; mais il l'exprime génériquement, et abstraction faite de tout organe particulier. Être signifie éprouver des sensations, sentir, ou, ce qui revient au même, vivre, et plus abstractivement exister. Telles sont, Messieurs, les principales vues de Condillac dans son *Art de parler*; telles sont les bases de son système grammatical. L'art

d'écrire n'est, à ses yeux, que l'art de parler porté à sa perfection; idée que je crois d'une parfaite justesse : écrire, c'est trouver l'expression la plus complète, la plus précise et la plus vive de ce qu'on a pensé; c'est achever de dire et même de concevoir. Condillac réduit les qualités du style à deux principales, la netteté et le caractère. Je doute que cette division embrasse tous les détails de la théorie qu'il devait exposer. Peut-être n'en avait-il point assez médité le plan; peut-être aussi, dans ce volume comme en ses autres écrits, ne sait-il guère lui-même donner à son propre style d'autre caractère que la netteté. Dans l'*Art de raisonner*, il divise la science de la nature en vérités sensibles et vérités abstraites : il y a, suivant lui, une évidence de raison dont le signe est l'identité, une évidence de sentiment pour ce qui se passe en nous-mêmes, et une évidence de faits qui s'applique à l'existence des corps. Quand l'évidence manque, l'analogie et les conjectures la remplacent, et la peuvent quelquefois ramener. L'*Art de penser* a deux parties : l'une traite de nos pensées et de leurs causes; l'autre, des moyens de connaître. La première reproduit l'histoire de la génération des idées et de l'institution des signes. Condillac affirme que c'est l'usage de ces signes et l'adresse à s'en servir qui fait toute la différence entre les esprits. Il signale de nouveau l'abus des propositions générales, et soutient toujours que les propositions identiques sont les seules vraies. Lorsque ensuite il expose les moyens d'acquérir des connaissances, il trouve l'unique source de nos erreurs dans l'habitude d'employer les mots sans en avoir déterminé le sens, et en conclut qu'il faut refaire toutes les idées complexes. Il montre comment

les sens et l'imagination concourent à soutenir l'attention, et comment l'analyse seule conduit aux découvertes. Ces dernières maximes sont de nouveau développées dans le traité que Condillac a intitulé *Logique*. Il y fait voir que la nature même nous enseigne l'analyse; et il explique, d'après cette méthode, l'origine et la formation soit des idées, soit aussi des facultés de l'intelligence, qui toutes dérivent de celle de sentir. Une seconde partie de cette logique expose les moyens et les effets de l'analyse, et réduit l'art de raisonner à une langue bien faite. Pour rendre ce dernier résultat immédiatement sensible, Condillac a composé l'ouvrage qui a pour titre *Langue des calculs;* expérience mémorable de la précision rigoureuse à laquelle peut parvenir la langue vulgaire, et de l'extrême clarté dont les notions abstraites sont susceptibles, quand elles sont réelles. On a du même philosophe un traité du *Gouvernement* et du *Commerce*, un *Cours d'histoire* générale, ancienne et moderne, où il a donné une attention particulière aux égarements et aux progrès de l'esprit humain. Peut-être a-t-il laissé partout quelque imperfection dans l'énumération et la nomenclature des facultés intellectuelles, et parlé d'une manière un peu vague de la liaison ou de l'association des idées : je crois surtout qu'il serait fort permis de contester l'importance et la valeur qu'il attribue aux propositions identiques. Mais il a posé toutes les questions qu'embrasse l'analyse de l'entendement; il en a résolu plusieurs, et il a justifié les principaux résultats de sa théorie par d'heureuses applications aux sciences historiques, morales et politiques, que cultivait plus spécialement son frère Mably.

La Harpe, en 1797, dans la dernière partie de son

Cours de littérature, dans celle où il traite avec le plus d'aigreur et souvent d'injustice plusieurs écrivains du dix-huitième siècle, dont il avait été auparavant le panégyriste et presque l'adulateur; la Harpe, devenu le plus intraitable ennemi de toute témérité et même de toute indépendance philosophique, rend un éclatant hommage aux doctrines de Condillac. Il s'en faut, je l'avoue, qu'il donne une notice exacte et complète des ouvrages de cet illustre métaphysicien; mais il révère en lui le premier disciple habile que Locke ait eu en France, et il ajoute que c'était la seule gloire à laquelle on pût aspirer depuis que le philosophe anglais avait si bien analysé l'entendement humain. La Harpe, en 1797, adopte pleinement la métaphysique de Locke et de Condillac; il la déclare expressément la plus saine, la seule qui ait avancé la science; et il ne la trouve aucunement contraire aux croyances théologiques dont il fait en même temps profession. En effet, Messieurs, on peut assurer qu'il n'y a pas, dans les vingt-trois volumes de Condillac, une seule ligne qui offense les dogmes religieux, soit naturels, soit révélés. Cependant, depuis 1802, la mode s'est introduite en France, non de réfuter cette philosophie, ni même de la discuter, mais de la nommer sensualisme, mais de la taxer de matérialisme et peu s'en faut d'athéisme, mais enfin de la remplacer par les doctrines transcendantes ou transcendentales de l'Allemagne et de l'Écosse. La Harpe avait aussi parlé de ces doctrines, toujours en 1796 et 1797, et voici en quels termes : « L'irrévocable histoire, disait-il, ne « montrera chez les Allemands du dix-huitième siècle « que la *démence* de vingt sectes d'illuminés, que les rê-« veries de Swedenborg, de Kant et de leurs disciples,

« *opprobre de l'esprit humain.* » Je suis, Messieurs, d'autant plus éloigné d'approuver ou d'excuser ces expressions injurieuses, que la métaphysique à laquelle la Harpe les applique me paraît, comme à lui, très-fausse. Mais la qualifier *démence, opprobre de l'esprit humain*, ce n'est plus là le langage du bon goût ni de l'histoire.

Il sera question de ces doctrines dans notre prochaine séance, où je terminerai l'exposé historique des systèmes de philosophie.

DOUZIÈME LEÇON.

FIN DU PRÉCIS DE L'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE.

Messieurs, pour recueillir les faits dont se compose au dix-huitième siècle l'histoire de la philosophie, il nous a paru à propos d'y considérer successivement l'état de la scolastique, celui du cartésianisme, les travaux des disciples de Locke, tant en Angleterre qu'en France, et les développements de la métaphysique leibnitzienne en Allemagne. Les écoles, dont la vieille routine était frappée d'un discrédit mortel, sentaient trop tard le besoin de tempérer la barbarie de leurs formes et de rajeunir leurs doctrines. Elles avaient réprouvé le système cartésien quand il séduisait les meilleurs esprits : elles ne s'avisèrent de l'adopter que lorsqu'il eût commencé de vieillir. Leur alliance a fort peu ralenti sa décadence : il avait de meilleurs et pourtant trop faibles soutiens dans Crousaz, dans le jésuite André, auteur d'un *Traité sur le beau;* dans Berkeley, qui professait même, et non sans habileté, l'idéalisme proprement dit, le pur immatérialisme, le dogme de la non-existence des corps; enfin dans l'ingénieux Fontenelle, le patriarche des lettres jusqu'en 1757. Mais la philosophie expérimentale se propageait dans la Grande-Bretagne et en France. Déjà même, dans la première de ces contrées, les disciples de Locke se partageaient en deux classes, l'anglaise et l'écossaise. A l'anglaise appartiennent Bolingbroke, Hartley, Hume, qu'on en détache

quelquefois, et Priestley. Ce qui caractérise cette école, c'est de réduire l'expérience au simple aperçu des faits immédiats, et de contester la solidité des notions générales, surtout de celles qui concernent les rapports de causes et d'effets. L'écossaise a commencé par mettre la sympathie au nombre des plus actives facultés de l'homme, et elle a fini par le douer d'un instinct des principes. Elle a établi des faits de conscience, des vérités qui se perçoivent intuitivement, et qui dominent celles que les faits extérieurs manifestent. Entre les partisans de ces doctrines nous avons distingué, après Shaftesbury et Hutcheson, Henri Hume, Adam Smith, Reid, Adam Ferguson, Beattie, Oswald, Search, Dugald Stewart. En France, la philosophie de l'expérience a présidé aux travaux d'un grand nombre d'écrivains plus ou moins célèbres, tels que Buffier, Vauvenargues, Fréret, Montesquieu, Dumarsais, Voltaire. C'était, en général, celle des littérateurs français que Frédéric II attira en Prusse, et de ceux qui, depuis 1751 jusqu'en 1767, coopérèrent à l'Encyclopédie avec d'Alembert et Diderot. Elle est fort reconnaissable dans les divers écrits de ces deux auteurs, quoique le second se soit donné quelquefois pour éclectique. Altérée par Helvétius, elle a été appliquée à de grands sujets de morale et de politique par Jean-Jacques Rousseau, qui sans elle aurait pu n'être qu'un enthousiaste ou qu'un sophiste. Mais l'homme du dix-huitième siècle qui s'est le plus voué à répéter les analyses de Locke, à les rectifier et à les étendre, est Condillac, dont les livres nous ont offert le tableau de l'état de cette science chez les Français, en 1780. Elle avait présidé à tous les travaux par lesquels ils venaient de perfectionner d'une

part les théories grammaticales, littéraires, morales, politiques; de l'autre, les sciences mathématiques et physiques, et particulièrement la chimie.

S'il fallait donc compléter et poursuivre l'histoire de ces études philosophiques, en retracer tous les progrès ou toutes les vicissitudes, les applications diverses et quelquefois les abus, nos regards devraient se porter sur beaucoup d'autres ouvrages qui par leurs sujets et par leurs formes appartiennent à différents genres de connaissances, et dont la variété s'annoncerait assez par les noms de leurs auteurs, Duclos, Buffon, Turgot, Thomas, Bonnet, Raynal, Lavoisier, Condorcet, Marmontel, Saint-Lambert, Bernardin de Saint-Pierre. Mais quelques-uns de ces écrivains ont employé plutôt qu'enseigné la philosophie de Locke; d'autres l'ont modifiée par des idées empruntées à celles de Platon, de Descartes ou de Leibnitz. Charles Bonnet, par exemple, est un éclectique ou syncrétiste qu'on ne saurait fixer dans aucune école. Naturaliste et métaphysicien, il a observé une multitude de détails, vérifié un grand nombre d'expériences, et rajeuni moins heureusement plusieurs hypothèses. Le but de ses laborieuses recherches était de porter l'analyse jusque dans l'étude des substances immatérielles, d'associer et de confondre la science des purs esprits et celle des idées, de puiser la théologie dans l'histoire naturelle, et de retrouver les secrets de la nature dans les mystères révélés. Plus doué d'activité que d'imagination, il n'a guère fait que raccorder des doctrines exposées avant lui; mais, à force de les mettre en œuvre, il finissait quelquefois par s'en croire l'inventeur; et parce qu'il contredisait l'un après l'autre chacun de ses maîtres, il pensait

n'être plus disciple. Il a mis dans un très-grand jour l'enchaînement de tous les êtres ; les nuances qui rapprochent les espèces, et qui ne laissent dans la série intellectuelle des substances aucune place vide. Selon lui, le germe préexiste à la fécondation ; ses parties se développent les unes plus tôt, les autres plus tard ; mais, en ce qu'elles ont d'essentiel, toutes sont également anciennes. Ainsi Bonnet préfère le système de l'évolution à celui de l'épigénèse ; et il conclut que, à proprement parler, il n'y a point de génération dans la nature. Il établit et gradue sur l'échelle générale des êtres les sphères célestes et les mondes, ainsi que, dans chaque être organisé, les facultés vitales, animales, sensitives, intellectuelles et sociales. Ce qu'il conserve de la théorie de Locke consiste à reconnaître dans les sens la première source de nos idées ; dans la réflexion, la seconde. Quoiqu'il tienne la spiritualité de l'âme pour indubitable, il déclare que ce qu'on appelle matérialisme ne lui paraît point une opinion dangereuse ; il donne l'exemple d'expliquer mécaniquement nos pensées et nos volontés. A son avis, les motifs ont leur siége dans certaines fibres du cerveau, et la morale pourrait se réduire à l'art d'unir ou de séparer des faisceaux de fibres. L'âme réside en un petit corps organique et indestructible, qui conserve la personnalité de l'animal et qui ressemble fort à une monade leibnitzienne. Ce petit corps, et par conséquent l'animal, est destiné à une plus grande perfection dans l'état futur de l'univers ; car l'univers aussi se développe et se transforme ; le parallélisme est parfait entre le système astronomique et le système organique, entre les divers états de la terre considérée comme

planète ou comme monde, et les divers états des êtres faits pour la peupler. Ce que nous nommons création n'est qu'une grande révolution; toutes les parties de l'univers sont contemporaines : au chaos a succédé le règne organique; et c'est en ce sens que doivent être entendus, selon Bonnet, les récits des livres saints. Tels sont, Messieurs, les principaux résultats des ouvrages de ce métaphysicien genevois, de son *Insectologie*, de ses mémoires sur l'histoire naturelle, de ses *Considérations sur les corps organisés*, de ses lettres à Spallanzani, de sa *Contemplation de la nature*, de son *Essai de psychologie*, d'un autre essai où il anime une statue, comme avait fait Condillac; enfin de sa *Palingnésie philosophique, ou Idées sur l'état passé et sur l'état futur des êtres vivants*. Je doute qu'il ait extrêmement contribué aux véritables progrès de la philosophie générale; mais il est un de ceux qui l'ont, au siècle dernier, le plus étudiée dans son ensemble, dans ses détails, et sous tous ses aspects.

Je ne m'arrêterai plus qu'à un seul philosophe français, Condorcet, qui n'a pas eu le temps de rassembler les résultats de ses études idéologiques, mais qui en avait fait de profondes : ses écrits en offrent la preuve. Les éloges qu'il a prononcés comme secrétaire de l'Académie des sciences; ses travaux relatifs à l'instruction publique et au régime social; l'application qu'il a faite de l'analyse à la probabilité des décisions rendues à la pluralité des voix; sa lettre à d'Alembert sur le système du monde, son *Traité du calcul intégral*, ses autres livres de mathématiques, y compris ceux qui ne portent que le nom d'essais; enfin cette *Esquisse des progrès de l'esprit humain* composée dans les derniers

jours de sa vie, lorsque, proscrit par une tyrannie sauvage, il allait bientôt ne plus trouver d'asile; tout porte l'empreinte de la véritable philosophie, de celle qui observe, éprouve, décompose, et fait servir les résultats de ses recherches aux besoins de la société. Ami passionné et propagateur zélé des lumières, il avait conçu l'espoir d'éclairer et de raffermir les premiers pas des sciences exactes, et d'introduire dans les études morales, politiques, historiques, littéraires, l'exactitude mathématique. Le tableau des progrès accomplis l'induisait à penser qu'il pouvait s'en opérer d'indéfinis, c'est-à-dire dont le terme ne saurait être assigné. Les réclamations qui se sont élevées contre cette idée n'auraient de sens qu'autant que le mot indéfini serait synonyme d'infini. Assurément notre espèce ne sera jamais souverainement parfaite; mais on a tant de moyens de l'empêcher de se perfectionner encore, qu'on devrait bien lui laisser au moins la consolation de croire à la possibilité des vastes progrès de ses facultés naturelles, quand elle en a le libre usage. Condorcet périt en 1794, à cinquante et un ans, ayant à peine achevé la moitié des travaux qu'il s'était prescrits. Ses derniers écrits de 1788 à 1794 représentent l'état le plus élevé de la philosophie de Locke, en France, vers la fin du dix-huitième siècle.

Elle a néanmoins commencé, un peu avant 1801, de prendre quelques autres développements d'une très-haute importance, et dont je ne parlerai pas, pour ne point toucher de trop près aux choses et aux personnes du temps actuel. L'histoire littéraire veut être écrite à quelque distance des faits, de telle sorte qu'on les aperçoive encore immédiatement, et qu'on se soit donné

le temps de les apprécier avec maturité. Je n'entreprends donc pas de vous offrir, Messieurs, un tableau historique de la philosophie d'un siècle qui n'est point encore parvenu au tiers de son cours; je ferai seulement une mention succincte de deux ou trois faits publics, qui, je crois, seront un jour fort remarqués dans cette histoire. Le premier, c'est qu'en 1802 l'homme qui usurpait la puissance souveraine se déclara l'ennemi personnel de la philosophie de Locke, appela ceux qui la cultivaient, non pas encore sensualistes, mais idéologues, et ne négligea aucun moyen de leur ravir toute influence et presque toute liberté d'opinions. Le second fait, c'est qu'en 1803 le même potentat détruisit un établissement académique consacré aux sciences morales et politiques, et à la philosophie générale; établissement qui, en sept années, avait produit plusieurs ouvrages composés soit par ses propres membres, soit en vertu des concours qu'ils avaient ouverts. Une philosophie si hautement proscrite par un despote victorieux qui déjà dominait l'Europe, ne pouvait certes manquer d'adversaires : ce qui doit surprendre, c'est qu'on ait osé quelquefois encore l'avouer et la professer. Le troisième fait est d'une autre nature, et d'une date plus rapprochée. Aux jours où chancelait et s'écroulait le brillant et fragile édifice de ce pouvoir usurpé, parut l'ouvrage de madame de Staël intitulé *de l'Allemagne*. Déjà bien assez recommandé par le nom, le talent et le caractère honorable de l'auteur, ce livre l'était encore par les mesures tyranniques et insensées qu'on avait employées en 1810 pour en empêcher la publication; il a rapidement obtenu du crédit et de l'influence. On ne s'est point enquis s'il

régnait assez de méthode dans la distribution des détails, d'exactitude dans les exposés, d'enchaînement entre les idées : il eût été difficile d'examiner les raisonnements, car il n'y en a réellement pas un seul, et même il ne doit point y en avoir; la pensée générale de l'ouvrage étant que le raisonnement abuse, que la science égare, que l'enthousiasme est la vraie source des lumières et du bonheur. La plupart des lecteurs français apprenaient, dans ces gracieux et ingénieux récits, les noms de beaucoup de littérateurs et philosophes allemands, dont jusqu'alors ils avaient fort peu entendu parler : nulle autre cause n'a plus contribué à mettre à la mode parmi nous cette philosophie germanique, dont je vous ai montré les premiers germes et la première forme dans la métaphysique de Leibnitz, de Thomasius, de Chrétien Wolf, et dont je dois vous retracer sommairement l'histoire à partir de 1750 jusqu'en 1800.

'S Gravesande, l'un des premiers propagateurs de la physique newtonienne, avait bien aussi quelque penchant pour la métaphysique de Locke. Mais ses idées sur ce second genre d'études étaient beaucoup moins arrêtées; et d'ailleurs il s'agissait là d'une théorie que sa nature même et diverses circonstances rendaient plus difficile à introduire dans l'enseignement. En rédigeant une introduction à la philosophie, c'est-à-dire une logique et une métaphysique, 'S Gravesande crut à propos d'y adopter de préférence la doctrine leibnitzienne, à laquelle il n'ajouta d'ailleurs aucun développement qui la pût rendre plus recommandable. Ne pouvant établir la logique sur ses véritables bases, il eut du moins le bon esprit de la restreindre à des ré-

sultats pratiques. Les opuscules d'un autre Hollandais, François Hemsterhuys, fils d'un philologue laborieux, sont des dialogues intitulés *Sophyle ou la philosophie, Aristée ou la divinité, Alexis ou l'âge d'or, Simon ou les facultés de l'âme*, et une lettre sur l'athéisme. Hemsterhuys mêle aussi quelques traits de l'idéologie de Locke à la psycho le Leibnitz; mais il ramène toutes nos connaiss principe de la conscience, et distribue nos fa eux genres principaux, imagination et raiso e dans l'âme une force attractive qui la porte hors d'elle vers l'idéal, et une force d'inertie qui la retient en elle-même. L'univers, à ce qu'il dit, n'est pas tourné pour nous du côté qu'il faudrait pour que nous pussions bien concevoir les rapports de l'intelligence avec la matière; un organe moral, indépendant de nos sens, atteint une autre face de ce monde. Cet organe est à peu près, comme dans l'école écossaise, le sens commun, auquel Hemsterhuys soumet tous les systèmes métaphysiques. Le sien est encore plus platonique et poétique que leibnitzien; et, quoique très-vague, il n'était pas assez compliqué et assez obscur pour faire une très-grande fortune en Allemagne. Le Suédois Svedenborg, après avoir cultivé avec succès les sciences exactes et les sciences naturelles, eut des visions, des révélations, des entretiens avec les esprits célestes, avec Dieu même, écrivit des livres mystiques, et devint le chef d'une nouvelle secte de théosophes. Les rêveries de ces illuminés, leur délire ou leurs impostures n'ont réellement rien de commun avec la philosophie allemande ou leibnitzienne. Mais Lessing, quoique plus littérateur, plus poëte que métaphysicien, se joignit en effet aux adversaires de l'école.



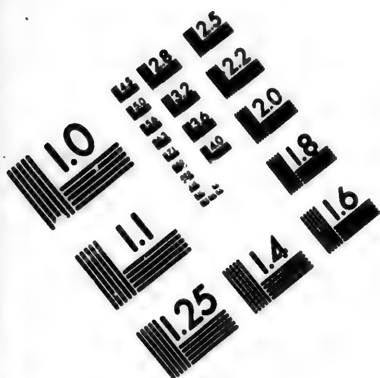
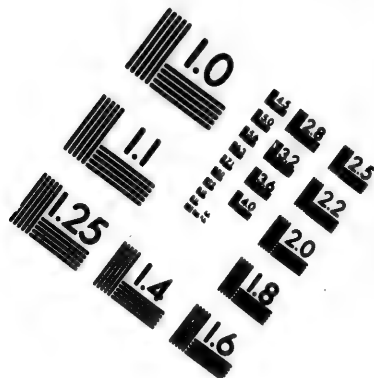
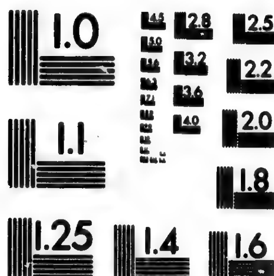
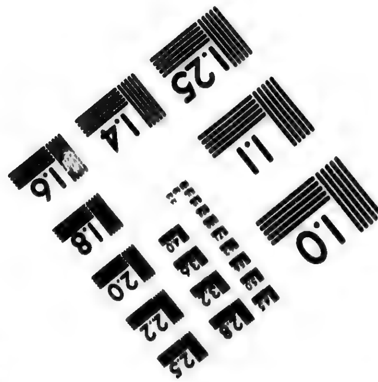



IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)







entra dans celle de Leibnitz, et n'y pénétra pas fort avant. Il lui restait, comme à 'S Gravesande, quelque indécision sur ces matières. C'est par ses travaux purement littéraires qu'il s'est acquis, chez les Allemands ses compatriotes, une renommée qui a retenti dans l'Europe. Les productions philosophiques de Formey sont si nombreuses, qu'il n'y a pas moyen de les passer sous silence. N'a-t-il pas fait un *Philosophe païen*, un *Philosophe chrétien*, des *Mélanges de philosophie*, une *Belle wolfienne*, c'est-à-dire un exposé de la doctrine de Wolf; de plus, un abrégé de ce qu'avait écrit le même Wolf sur le droit de la nature et des gens; en outre, des *Principes de morale*, un *Système du vrai bonheur*, un *Examen de la liaison qui existe entre les sciences et les mœurs?* Il a fourni des articles à l'Encyclopédie de d'Alembert et Diderot, et des mémoires au Recueil de l'Académie de Berlin, dont il a été secrétaire jusqu'à sa mort en 1797, à l'âge de quatre-vingt-six ans. La plupart de ses écrits sont en notre langue; il était né au sein d'une famille française, réfugiée en Prusse depuis la révocation de l'édit de Nantes. Mais l'école de philosophie allemande le revendique : Leibnitz et Wolf lui fournissent le fonds de ses idées en métaphysique; il s'est étudié à les revêtir de quelques formes tolérables; et quand il n'y réussit pas, c'est surtout la matière qui s'y refuse. On retrouve quelquefois chez lui la méthode et la politesse d'un Français.

Il ne sera pas inutile d'observer qu'un membre plus illustre de l'Académie de Berlin, et qui a vingt-cinq ans habité cette ville, Léonard Euler, le plus laborieux et l'un des plus savants mathématiciens du dernier siècle, celui qui a le plus perfectionné et propagé l'enseigne-

ment de ces sciences, ne s'est senti aucun penchant pour la métaphysique allemande. Il en a contredit expressément plusieurs dogmes, spécialement l'harmonie préétablie de Leibnitz; et, sans faire ni une étude profonde, ni une profession trop ouverte de la philosophie de Locke, il a reconnu que c'est par les sens que l'âme acquiert ses premières connaissances. On a lieu de croire qu'il n'aurait pas changé d'avis s'il avait pu lire les premiers écrits de Kant, peu répandus encore en 1783, époque de la mort d'Euler à Pétersbourg.

Avant Kant, Jacobi avait commencé d'entrer en lice contre les philosophes d'Angleterre et de France, et voulait, comme Leibnitz, une métaphysique purement allemande. Il a fait une analyse de l'âme humaine, et fondé notre nature intellectuelle sur le sentiment religieux: sur ce point et sur quelques autres, il ne s'est pas trouvé d'accord avec Kant, qui est, après Leibnitz, celui dont les doctrines ont eu le plus d'étendue et d'originalité. Emmanuel Kant était né à Kœnisberg en 1724; il y est mort en 1804. Sa vie ne présente guère, en quatre-vingts ans, d'autres faits bien mémorables que ses études et ses ouvrages : mais son système a mérité une place dans l'histoire de la philosophie.

Il existe trois facultés intellectuelles, qui sont la sensibilité, l'entendement et la raison : il ne peut pas y en avoir plus; il ne saurait y en avoir moins. La sensibilité comprend le sens et l'imagination reproductive, qui est purement mécanique. Des sensations, comme de l'imagination, proviennent des *intuitions* ou simples vues d'objets individuels. L'entendement est actif; il réunit les impressions sensibles, et les ramène à l'unité; il juge, et, de ses jugements synthétiques ou ana-

lytiques, résultent des *notions*. Les jugements synthétiques exigent des additions, les jugements analytiques reposent sur l'identité. C'est pourquoi, en disant que deux et deux font quatre, nous faisons un jugement synthétique *a priori*. La sensibilité est en nous ce que les sujets sont dans un empire ; les fonctions de l'entendement ressemblent à celles des ministres d'État, et la raison ou être à celles du souverain : elle réunira les jugements en raisonnements ; et, par ce moyen, elle fera succéder aux intuitions et aux notions les idées, c'est-à-dire des conceptions nécessaires qui seront encore de trois sortes, psychologiques, cosmologiques et théologiques. La raison est théorique lorsqu'elle s'applique aux objets de nos connaissances, et pratique lorsqu'elle régit nos propres facultés, morales et appétitives.

Maintenant, Messieurs, il nous faut apprendre à distinguer toujours, dans nos intuitions, notions et idées, ce que nous empruntons des objets extérieurs, et ce que nous tirons de nous-mêmes. Les impressions sensibles, où nous ne sommes que passifs, sont *empiriques ;* celles qui viennent de notre propre fonds sont *pures*. La matière n'est ni quoi ? ni qu'est-ce ? Elle consiste dans les données d'emprunt que les objets extérieurs fournissent à la sensibilité, à l'entendement et à la raison. La forme est le caractère que ces trois facultés intellectuelles qui sont en nous impriment à la matière. Il n'est point dans l'intention de Kant que ces formes soient des idées innées : ce sont des moules que la nature a mis en nous pour recevoir ce qui adviendra. C'est ainsi que le temps et l'espace sont les formes de notre sensibilité, c'est-à-dire celles que la sensibilité imprime aux objets de nos intuitions ; la

quantité, la qualité, la relation, la modalité, les formes que les objets des notions reçoivent de l'entendement; le moi ou l'âme, l'univers et Dieu, les formes que la raison fait prendre aux objets des idées.

Tant que nous n'avons reçu aucune impression sensible, nous ne savons encore ce que c'est qu'espace et temps; mais puisqu'un objet sensible ne peut exister qu'en un lieu et à une époque, il faut de nécessité que l'intuition empirique de cet objet se place et se moule dans les *intuitions pures* de l'où et du quand. Un jugement, acte de l'entendement, doit avoir quatre formes, ni plus ni moins : 1° quantité, ce jugement est singulier, pluriel ou général; 2° qualité, il affirme, ou nie, ou limite; 3° relation, il est catégorique, hypothétique, ou injonctif; 4° modalité, il est ou problématique, présentant l'union du sujet et de l'attribut comme simplement possible; ou assertorique, énonçant cette union comme réelle; ou apodictique, la donnant pour nécessaire. Ainsi, Messieurs, les *notions pures* qui correspondent aux quatre formes de notre entendement sont : 1° unité, pluralité, totalité; 2° affirmation, négation, limitation; 3° inhérence, causalité, disjonction; 4° possibilité, nécessité, ou contingence, c'est-à-dire, en expressions générales, quantité, qualité, relation, modalité. Enfin les raisonnements supposent, en premier lieu, des sujets auxquels on attribue les modes; secondement, des rapports entre les parties et le tout; en troisième lieu, des causes qui servent de fondements aux hypothèses. Or, quel est le sujet absolu? c'est l'âme. Quel est le tout absolu? c'est l'univers. La cause absolue? l'Être suprême. Voilà les trois *idées pures* : la première psychologique, la seconde cosmo-

logique, la troisième théologique. Tels sont, Messieurs, les principes de la *théorie transcendantale élémentaire*, laquelle amène la *théorie transcendantale des méthodes ;* et ces deux théories jointes composent le criticisme ou la critique (l'examen) de la *raison pure.*

La théorie transcendantale des méthodes explique l'association qui s'opère entre les éléments de nos intuitions, notions et idées, empiriques et pures; comment les pures absorbent les empiriques; comment, par des absorptions diverses, se produisent différents genres de types; comment surtout se distinguent l'*objectif* qui se rapporte à l'être pensé, et le *subjectif* qui appartient à l'être pensant. La certitude est une conviction fondée sur des motifs qui suffisent tant objectivement que subjectivement; et c'est ce qui n'arrive point en ce qui concerne les choses extérieures à nos facultés : la réalité de ces choses n'est pour nous que phénoménale ou apparente. Mais des motifs péremptoires subjectivement autorisent et commandent même la croyance : nous devons croire tout ce qui est une condition nécessaire pour atteindre un but nécessaire; la raison pratique exige de nous cette docilité. Ainsi, Messieurs, tout cet appareil de distinctions et de nomenclatures aboutit, d'une part, au scepticisme des idéalistes, de l'autre, à la crédulité pratique du vulgaire. Nous ne connaissons parfaitement, selon Kant, que nos facultés intellectuelles; à l'égard des objets externes sur lesquels elles s'exercent, nous ne sommes certains de rien; mais là commence l'empire de notre raison usuelle, qui nous prescrit de faire comme si nous avions les convictions qui nous man-

quent. Le docteur Kant va jusqu'à refuser aux vérités morales le caractère de connaissances objectives; il ne laisse aucune certitude aux maximes qui énoncent des droits et des devoirs; il ne voit entre les hommes que des obligations hypothétiques, que des conventions qu'il faut respecter, parce qu'ainsi va le monde. Nous avons vu d'autres sophistes arriver à des conclusions à peu près pareilles, par des chemins plus courts et moins ténébreux.

Une distinction qui joue un grand rôle dans la doctrine de Kant est celle qu'il établit entre la *réceptivité* et la *spontanéité* : ce sont deux termes opposés dans son vocabulaire. La sensation est d'abord purement passive, et la réceptivité n'est que l'aptitude que nous avons à l'éprouver. Nous recevons de cette manière les matériaux divers d'une représentation, matériaux dont la pluralité a besoin d'être ramenée à l'unité. C'est ce qu'opère la spontanéité, qui n'est plus une simple aptitude, mais une faculté intellectuelle proprement dite. Le rappel du *varium* à l'unité forme l'intuition pure, produit de la spontanéité considérée à son premier degré. L'entendement, second degré de cette même spontanéité, réunit ces intuitions diverses, les réduit à leur tour à l'unité, et en forme des notions pures. Vient ensuite la raison, qui n'est encore que la spontanéité, mais élevée à sa troisième et plus haute puissance. Cette raison s'empare des conceptions ou notions pures; et, en ramenant leur pluralité, leur *varium* à l'unité, à l'absolu, au moyen de la notion de l'infini qu'elle tire de sa propre activité, elle en fait des idées pures, semblables aux idées archétypes de Platon. Voilà, Messieurs, les différents ressorts de ce que le

philosophe de Kœnisberg appelle l'organe cognitif.

On a de lui plusieurs autres ouvrages : la *Critique de la raison pratique*, les *Principes métaphysiques de la science du droit*, des *Pensées sur les forces vitales*, une *Histoire naturelle de l'univers*, une *Théorie du ciel*, une *Métaphysique des mœurs*, une *Démonstration de l'existence de Dieu*, un *Essai sur la philosophie de l'histoire*. Je pourrai trouver l'occasion de vous parler de ce dernier écrit : il doit me suffire, en ce moment, de vous avoir exposé le système métaphysique par lequel ce philosophe est principalement connu. Avant 1810 les Allemands reprochaient amèrement aux Français de s'obstiner à négliger une si profonde et si sublime doctrine, malgré tous les soins qu'avaient pris pour la propager MM. Schultz, Reinhold, Schmid, Kiesewetter, Mellin, Heidenreich; pour l'appliquer à la morale, aux sciences, à la littérature, aux arts, MM. Buhle, Fulleborn et Schlegel; pour la rectifier ou la perfectionner, MM. Jacobi, Fichte, Schelling, Bouterwek et autres kantiens, semi-kantiens, ou kantiens et demi; car cette école est devenue si populeuse, qu'elle s'est divisée en plusieurs sectes, dont je n'entreprendrai pas le recensement. Je ne citerai qu'un seul exemple des admirables progrès du kantisme : M. Bardilli, l'un de ces métaphysiciens, est arrivé à des résultats qui s'expriment en ces termes : « Le caractère de la pensée, comme pensée, est la ré« pétition infinie de l'un et du même, comme tel est « sous tous les rapports. L'application de la pensée « comme pensée, dans l'application, est l'essence vivante « organique. Il faut l'élever à un nouveau degré, l'é« lever à une essence qui se répète dans la réalité

« comme essence dans l'essence, (en un mot) l'élever « à une essence représentante. Après quoi, il lui faudra une nouvelle propriété qui applique la pensée « comme pensée à l'essence représentante; troisième « puissance ou essence qui se répète dans la réalité, « comme essence, par l'essence dans l'essence. » Je soupçonne, Messieurs, et je n'oserais pourtant l'assurer, que ce n'est là qu'une traduction, mais la plus savante possible, de la doctrine de Kant, sur la première, la deuxième et la troisième puissance de la spontanéité, lesquelles sont la sensibilité, l'entendement et la raison. Ce qui me paraît certain, c'est qu'il n'y a rien d'aussi merveilleux dans Plotin et dans Proclus. Voilà le néo-platonisme alexandrin vaincu en élocution transcendantale.

On a compté quelquefois au nombre des adversaires de Kant, outre Eberhard, Herder et le théologien Storr, MM. Jacobi, Schelling et Fichte. Jacobi lui reprochait principalement de ne point accorder aux sentiments religieux assez de place dans le système intellectuel; Schelling, d'avoir introduit dans ce système une sorte de dualisme, la sensation passive et la pensée active, la réceptivité et la spontanéité, les objets extérieurs et les facultés intellectuelles, la nature et l'âme, l'objectif et le subjectif. Schelling redemande à grands cris l'unité, le pur absolu, et semble tout rapporter à la nature; en quoi l'on a cru démêler quelque tendance au spinosisme. Toutefois, il reconnaît, dans l'individu humain qui périt, des facultés qui demeurent immortelles; et l'on a trouvé encore que, par les développements de cette idée, il se rapprochait de l'idéalisme pur. Fichte est mort en 1814, âgé de cinquante-trois

ans. Sa vie avait été agitée par d'assez vives controverses. Quoique auteur d'un volume consacré à l'exposition des preuves de la révélation, il s'est vu accusé de mécréance et d'athéisme pour des propositions qui n'étaient qu'inintelligibles. Il pourrait bien être le plus obscur des kantiens, ce qui ne serait pas peu dire. On assure qu'il est celui qui déduit des principes de cette école les conséquences les plus rigoureuses : s'il en est ainsi, on doit reconnaître que la philosophie de Kant aboutit à un indéfinissable mélange de l'ancien éléatisme, du néo-platonisme alexandrin, de la scolastique du moyen âge, et de la théorie de Spinosa. Madame de Staël, sans entrer dans ses distinctions, et en admirant la force incroyable des pensées de Fichte, convient pourtant que ce grand et subtil métaphysicien, à force d'exalter l'âme, la sépare de la nature, et ne laisse point au sentiment, qui est la véritable beauté de l'existence, le rang qu'il mérite. Nous retrouverions, Messieurs, quelques idées de l'école allemande, mais présentées avec infiniment plus de méthode et de clarté dans les écrits de M. Ancillon de Berlin, particulièrement dans son tableau analytique des développements du moi humain. Il se propose aussi de tracer la ligne de démarcation où doit s'arrêter la science expérimentale, et commencer l'empire du sentiment. Il établit comme un fait primitif de l'âme le sentiment de l'infini; il veut que l'inspiration domine l'analyse, et place l'évidence naturelle au-dessus des démonstrations. A bien des égards, il serait de l'école écossaise plutôt que de la kantienne. Toutes ces nouvelles théories ont fort affaibli en Allemagne l'autorité d'Emmanuel Kant : il n'est plus révéré comme un oracle; le nombre de ses

disciples fidèles diminue de jour en jour. Son école s'est remplie, encombrée de novateurs, entre lesquels le public allemand s'est partagé, sans pourtant que leurs disputes aient troublé la paix commune. Mais, en général, ceux dont le langage se comprend le moins obtiennent le plus de vogue, et tous s'accordent à réprouver ce qu'ils appellent empirisme, c'est-à-dire la philosophie, par trop vulgaire, de Bacon, de Locke et de Condillac.

Les syncrétistes ou illuminés des troisième, quatrième et cinquième siècles de l'ère vulgaire, n'ont que trop réussi à détruire les derniers germes de la littérature antique, et à interrompre pour bien longtemps les progrès de l'esprit humain. Cependant, quelle que fût l'obscurité de leurs doctrines et de leur langage, elle n'approchait point, vous venez de le voir, de celle qui caractérise l'école de Kant et les sectes nées dans son sein. L'enseignement scolastique qui s'est établi au moyen âge, et qui s'est perpétué jusqu'à nos jours, n'était qu'un déplorable fatras d'équivoques et de sophismes, qu'on prenait pour un cours de logique, de métaphysique, de morale et de physique, et pour un système émané du génie profond d'Aristote. On employait l'autorité de ce philosophe à réprimer toutes les tentatives de l'intelligence humaine, à condamner tous les progrès dont il avait lui-même jadis ouvert la carrière. Les résultats des observations attentives et des analyses rigoureuses étaient repoussés par des anathèmes, seul genre de réponses qu'en effet l'erreur et la sottise aient à faire quand la vérité menace leur empire. Lorsque Descartes et ses disciples allaient être ainsi réfutés, cette manière de les réduire au silence fut exposée au grand jour

en 1671, dans la requête et l'arrêt burlesque que rédigea Despréaux, et dont j'ai parlé dans l'une de nos dernières séances. On y voit que le plus sûr moyen d'en finir avec l'expérience et avec la raison est de les traiter en inconnues, en personnes sans état, et d'exiger, avant de les écouter, qu'elles exhibent leurs passe-ports et leurs diplomes. Une autre sauvegarde des doctrines scolastiques consistait dans les nuages ténébreux dont elles s'enveloppaient : elles avaient un droit bien acquis à ce respect que nous portons, par nature ou par habitude, à ce que nous ne comprenons point. Cependant, Messieurs, qu'étaient-ce, après tout, que les *entités*, les *eccéités*, les *virtualités*, et les formules diverses qu'il s'agissait alors de maintenir *en leur bonne fame et renommée*, en comparaison de l'*absolu*, du *sujet absolu*, du *tout absolu*, de l'*intuition empirique*, de l'*intuition pure*, du *subjectif* et de l'*objectif*, de la *répétition de l'un et du même*, de la *réceptivité* et de la *réflexivité*, et de tant d'autres choses *transcendantes* ou *transcendantales* que vient d'étaler à vos yeux l'école allemande. La scolastique se croyait bien assez obscure, on la pouvait trouver suffisamment déraisonnable; mais la perfectibilité de toutes les inventions humaines est si réellement indéfinie, qu'on est parvenu, à la fin du dix-huitième siècle, à s'enfoncer dans une nuit bien plus noire. N'en doutons pas, Messieurs, Pascal et Boileau et Molière auraient versé à pleines mains un ridicule ineffaçable sur ces théories occultes, si elles avaient pu éclore au milieu du siècle qu'ils éclairaient; ils les auraient jugées bien plus nuisibles que celles dont ils se sont tant moqués, plus incompatibles avec la saine

littérature, dont ils étaient appelés à offrir de si beaux modèles.

En toute matière, l'obscurité du langage est le symptôme de la confusion et de la fausseté même des idées. Ce qui ne peut s'énoncer clairement n'a pas été bien conçu; et ce n'est jamais que pour exprimer des chimères qu'on a besoin de mots incompréhensibles. Il est vrai que les sciences ont des termes qui leur sont propres; mais ces expressions abrégées sont immédiatement traduisibles par une suite de mots pris dans le vocabulaire commun : toutes les fois que cette traduction est impossible ou litigieuse, il n'y a, sous le langage inusité qui se dit savant, qu'erreur et prestige, si ce n'est imposture. Voilà comment les bons esprits du dix-septième siècle, ceux mêmes qui ne s'étaient pas consacrés spécialement aux études philosophiques, avaient su reconnaître la dangereuse futilité de la philosophie scolastique, et comment aussi il ne tiendrait qu'à nous d'apprécier le transcendantalisme plus barbare qu'on prétend nous imposer. Quand son langage est vulgaire, il demeure extrêmement vague; aussitôt qu'il veut sembler expressif, il devient inintelligible, et c'est là son caractère ordinaire. L'influence qu'une telle philosophie doit exercer sur les études et les travaux littéraires est trop facile à concevoir, et déjà même trop visible. Se peut-il en effet que l'art d'écrire en vers et en prose prenne ou conserve une heureuse direction, si, dans la recherche des vérités morales, on préfère les traditions aux méthodes, l'autorité à la raison, les arguties à l'analyse, et les visions aux expériences? Montaigne, Bacon, Descartes et Locke avaient rendu possibles, dans tous les genres de littérature, des progrès

depuis longtemps interrompus par le mysticisme des métaphysiciens alexandrins, et par l'ontologie ténébreuse des scolastiques. On recommençait à comprendre que, pour imiter la nature et pour la peindre sous ses véritables aspects, il faut l'avoir observée, interrogée, étudiée comme elle veut l'être. Le bon goût tient au vrai savoir, le mauvais goût à la fausse science; et déjà l'histoire des lettres nous fournissait bien assez de preuves de cet enchaînement nécessaire, sans celle qui s'offrirait encore, si la métaphysique de l'Allemagne et de l'Écosse achevait de ramener parmi nous l'ignorance et le romantisme du moyen âge.

Je termine ici, Messieurs, l'exposé historique que j'avais à vous offrir des systèmes généraux de philosophie jusqu'à la fin du dix-huitième siècle : je n'ai dépassé tant soit peu la limite de l'année 1800 que pour terminer le récit de quelques faits. Les véritables sources de l'histoire de ces systèmes sont les ouvrages mêmes des philosophes, ouvrages que j'ai successivement indiqués à mesure qu'ils ont été amenés par l'ordre des temps. Mais si l'on veut recueillir certains documents plus particuliers sur cette matière, plusieurs livres classiques, grecs et latins, en présentent. C'est un service que nous rendent les écrits philosophiques de Cicéron, le traité de Plutarque sur les opinions des philosophes, un livre de Galien sur le même sujet, les Φιλοσοφούμενα d'Origène, divers articles des œuvres d'Aulu-Gelle, d'Athénée, d'Apulée, de Macrobe, de Martianus Capella, une longue relation des *Gestes, dits et miracles d'Apollonius de Tyane* par Philostrate l'Ancien, et deux livres du même auteur sur cinquante-neuf sophistes, dont quelques-uns mérite-

raient un nom plus honorable; les *Vies des anciens philosophes* par Diogène de Laerte, celles des néo-platoniciens alexandrins par Eunape. Le moyen âge fournit peu d'exposés de ce genre : les plus utiles se rencontreraient dans Isidore de Séville, Jean de Salisbury, Vincent de Beauvais, et surtout Roger Bacon. Au quatorzième siècle, Walter Burleigh écrivit sur les mœurs et les travaux des philosophes un aride volume, qui a été pendant deux cents ans aussi étudié et aussi fameux qu'il est ignoré aujourd'hui. On dut à Marsile Ficin, à la fin du quinzième siècle, quelques semblables notices. Mais, depuis le renouvellement des lettres, les histoires partielles ou générales de la philosophie seraient innombrables. J'y comprendrais l'*Instauratio magna* de Bacon de Verulam, si ce grand ouvrage n'était pas déjà l'une des sources immédiates que j'ai d'abord désignées. Gérard-Jean Vossius a composé deux livres sur les systèmes et les sectes philosophiques; mais je vous ai avertis des inexactitudes que Bayle y a relevées. Jonsius est le rédacteur d'un volume intitulé *De scriptoribus historiæ philosophicæ libri quatuor;* ce n'est pas une histoire de la philosophie, ce n'est qu'un tableau des historiens qu'elle avait eus avant le milieu du dix-septième siècle. Je vous l'indique, parce que Jonsius vous ferait connaître beaucoup d'écrits dont je n'ai pas fait mention, de peur de trop multiplier les détails. Mais je dois rappeler la partie historique que nous avons remarquée dans les œuvres de Gassendi. Les essais de Hornius, *Historiæ philosophiæ libri septem*, et de Stanley, *Historia philosophiæ*, ont été lus avec fruit, et seraient encore recommandables, s'ils n'avaient été remplacés par des

ouvrages plus étendus. En vous parlant du système intellectuel de Cudworth, je vous l'ai représenté comme pouvant servir à l'histoire de l'ancienne philosophie, plutôt qu'à l'enseignement de la moderne. Un livre qui a conservé tout son prix est celui de Lannoi sur les Vicissitudes de l'autorité d'Aristote, *De varia Aristotelis fortuna*. Morhof a étendu à la philosophie les recherches historiques qu'il a publiées sous le titre de *Polyhistor* : depuis Bacon jusqu'à Morhof, tous les auteurs que je viens de nommer sont morts entre les années 1600 et 1700. Parmi ceux dont la carrière s'est prolongée au delà de ce terme, nous avons à distinguer Bayle, à cause des articles de son savant Dictionnaire, qui sont relatifs à des philosophes de divers siècles; Fénelon, qui a laissé un abrégé des vies de ceux de l'antiquité; Huet, qui, dans la première partie de son *Traité de la faiblesse de l'esprit humain*, a tracé l'histoire spéciale du scepticisme, et dont on a aussi des mémoires sur l'école de Descartes, contre laquelle il s'était déclaré. Ces mémoires ont paru en 1693, à Anvers, où l'on avait imprimé, en 1689, un recueil de pièces concernant la philosophie cartésienne. L'excellente *Histoire du manichéisme*, par Beausobre, a jeté du jour sur différents points de l'histoire entière des doctrines métaphysiques. Nous ne saurions tenir autant de compte ni des notices bibliographiques de Struve, ni d'une esquisse historique tracée par Heineccius. Après les ingénieux et instructifs éloges de Malebranche, de Leibnitz, de Newton et de plusieurs autres, par Fontenelle, nous arriverons aux histoires de la philosophie par Deslandes et par Brucker. Deslandes a puisé dans Stanley le fond d'un ouvrage quelquefois piquant, plus souvent monotone

et superficiel. Il est en quatre volumes in-12, dont le dernier est le plus recherché. Quoique écrit en français et le premier en cette langue sur une telle matière, il a eu peu de succès : il a été jugé fort sévèrement, un peu trop peut-être. Quant à Brucker, je crois, Messieurs, qu'il est encore aujourd'hui le plus savant et le plus sage historien des doctrines et des sectes philosophiques. Il les suit dans tout leur cours, depuis les temps les plus reculés jusqu'au milieu du dix-huitième siècle, jusqu'à Chrétien Wolf inclusivement. Brucker est le seul qui ait rassemblé, comparé, disposé méthodiquement, tous les matériaux de ces longues et vastes annales. Son ouvrage, qui consiste en six volumes in-4°, soigneusement rédigé en langue latine, pourrait tenir lieu de presque tous ceux que je viens de nommer ; car tout ce qu'ils contiennent de positif y est recueilli. L'auteur indique toutes les sources de son propre travail, tous les livres auxquels on peut recourir, si l'on désire de plus amples renseignements. A l'exception d'un petit nombre d'articles accessoires qu'il a un peu négligés, comme le gnosticisme et le manichéisme, il n'omet d'autres résultats ni d'autres détails, dignes de quelque souvenir, que ceux qui n'ont été connus que par des monuments ou documents découverts depuis 1760 : il est mort à soixante-quatorze ans, en 1770. Je crois bien qu'une si riche matière était susceptible de formes plus brillantes ; qu'une disposition un peu plus chronologique de tant de notices aurait contribué à les mieux enchaîner, et à les abréger peut-être ; qu'enfin les opinions personnelles de l'historien sur le fond des controverses dont il rend compte ne sont pas toujours les plus plausibles ; mais elles n'influent point sur le

tissu de ses récits, et n'ébranlent pas son impartialité : si l'on cherche une instruction réelle et franche, véritablement historique, c'est à lui qu'il la faut demander. Les parties modernes qui manquent à son ouvrage sont celles qui concernent les philosophes français après Malebranche, Huet, et les premiers écrits de Voltaire; les philosophes de la Grande-Bretagne, depuis leur division en classe anglaise et classe écossaise; l'école allemande, après Wolf et S'Gravesande. A côté du nom de Brucker, ceux de Burigny, de Formey, de Savorien, ne sauraient se soutenir. Le premier a fait une *Histoire de la philosophie païenne*, le second une Histoire abrégée de toutes les philosophies, le troisième dix-sept vol. in-8° qui embrassent tous les siècles anciens et modernes, leurs progrès dans les sciences intellectuelles, naturelles, exactes, etc. On connaîtrait un peu mieux ces progrès par les exposés, d'ailleurs incomplets et quelquefois inexacts, de Diderot. Mais quatre autres écrivains français dont j'ai eu occasion de vous citer les ouvrages, d'Alembert, Condillac, Condorcet et M. de Gérando, ont jeté de vives lumières sur les annales des sciences philosophiques. M. de Gérando s'est spécialement appliqué à démêler, à travers les âges, la succession et les reproductions des systèmes relatifs à l'origine des connaissances humaines. La philosophie n'a pas manqué non plus d'historiens en Allemagne. Meiners, Tiedemann, Tenneman, Gurlitt, Fulleborn, Bardilli, Buhle, ont diversement traduit, abrégé, commenté, complété Brucker, mais en donnant bien plus que lui, à leurs récits, les teintes de leurs propres doctrines. Gardons-nous de leur en faire un reproche : il est fort permis à celui qui raconte les opinions d'au-

trui, d'exprimer ce qu'il en pense, de les approuver, de les contredire, en un mot d'exposer ou de laisser voir celles qu'il a conçues ou adoptées lui-même. Lui contester cette liberté serait trop mal comprendre l'impartialité prescrite à tout historien : elle consiste à retracer les faits avec la véracité la plus scrupuleuse, à ne jamais les altérer, soit qu'il les approuve, soit qu'il les censure, mais non pas à rester neutre, indifférent, impassible, entre des systèmes opposés, dont quelques-uns doivent être des erreurs. La franchise avec laquelle il en parlera selon sa conscience et ses lumières ne sera qu'une garantie de plus de sa fidélité. Les historiens allemands des philosophies de tous les âges n'ont fait, en professant la leur, qu'user d'un droit pareil à celui qu'on a d'en préférer une autre. La seule question serait de savoir s'ils ont exposé fidèlement les doctrines anglaises et françaises qu'ils avaient résolu de réprouver; si, par exemple, ils ne donnent pas une très-fausse idée de la philosophie de Condillac et de ses successeurs, lorsqu'ils lui appliquent la dénomination injurieuse, non pas encore de sensualisme, mais d'empirisme. Ce qui caractérise l'empirisme, c'est de tirer d'un seul fait, ou d'un petit nombre de faits, des conséquences générales; au contraire, la véritable école de Locke recommande de tout observer, de tout rapprocher avant de conclure.

Il s'en faut, Messieurs, que je vous aie présenté un recensement complet de tous les livres où l'histoire des sciences philosophiques est ou recueillie ou disséminée. Car, outre ceux que j'ai écartés comme n'ayant qu'une mince importance, je n'ai pu entrer dans le détail des histoires littéraires soit générales, soit nationales, soit

spéciales, où les annales de la philosophie occupent quelque place. J'ai omis la plupart des histoires particulières des sectes, des écoles, des controverses, ainsi qu'un grand nombre de mémoires consacrés à l'éclaircissement de certains faits, de certains articles d'une doctrine. Je n'ai point énuméré non plus tous les exposés historiques qui ne concernent qu'une seule partie de la philosophie, comme la politique ou la morale, ou qu'une branche des sciences physiques ou mathématiques. Il est enfin des historiens de la philosophie qui n'ont envisagé qu'une seule nation ou qu'une seule contrée. Hornius et Kortholt ont recherché les premiers quelle était la philosophie des peuples barbares. Les systèmes métaphysiques et moraux de la Perse et de l'Inde ont occupé des académiciens du dix-huitième et du dix-neuvième siècles, Anquetil du Perron, Mignot, Foucher, Langlès. Les doctrines des Chinois fournissent la matière de plusieurs travaux estimables des jésuites Couplet, Noël, Gaubil, Prémare, Mailla et autres; elles ont aussi attiré l'attention de Leibnitz, de Reimann, de Guignes; mais les notions les plus positives et les plus détaillées qu'il soit aujourd'hui possible d'acquérir sur la philosophie des peuples de l'Asie sont dues aux sociétés asiatiques de Calcutta, de Paris, de Londres, aux profondes recherches de plusieurs orientalistes français, MM. de Sacy, Étienne Quatremère, Chézy, Abel Rémusat.

Nous devons pourtant avouer qu'un tableau général des systèmes et des sectes qui seraient à discerner chez les peuples, à diverses époques de l'histoire, est encore attendu. Je n'ai pu, sur cette matière, vous offrir, Messieurs, qu'un petit nombre de résultats. Nous en avons

recueilli davantage en ce qui concerne les écoles grecques depuis Thalès jusqu'au second siècle de l'ère vulgaire. Les neuf principales sont celles de Thalès même, de Pythagore, de Xénophane, de Parménide et de Zénon d'Élée, de Leucippe, et plus tard d'Épicure, de Socrate, de Platon, d'Aristote, des stoïciens ou de Zénon de Citium, de Pyrrhon ou des sceptiques les plus absolus. Les sectes appelées cyrénaïque, mégarique, cynique, ont pris moins de consistance; et le partage de toutes ces philosophies en deux grandes écoles, l'Ionique ou de Thalès, l'Italique ou de Pythagore, nous a paru avoir peu de fondement et peu d'utilité. Depuis la fin du second siècle de notre ère jusqu'à l'ouverture du septième, ce sont surtout les progrès de l'éclectisme ou syncrétisme, c'est-à-dire du néo-platonisme ou mysticisme alexandrin, qui ont attiré notre attention : nous avons cru reconnaître dans les rêveries fantastiques de cette école une des causes qui ont étendu sur le monde la nuit désastreuse du moyen âge, de l'an 600 à 1000. Ce qui s'est offert le plus distinctement à nos regards, c'est d'une part l'enseignement traditionnel des sept arts compris sous les noms de *trivium* et *quadrivium*, de l'autre les études plus réelles et plus actives des Arabes. Leurs travaux philosophiques se sont continués dans le cours du onzième siècle, à la fin duquel a éclaté, en Occident, la querelle des réalistes et des nominaux. C'est le commencement de la scolastique, dont l'histoire s'est divisée en trois âges, qui correspondent à peu près au douzième siècle, au treizième et au quatorzième. Les événements du quinzième ont amené le renouvellement des lettres et de quelques-unes des sectes antiques, particulièrement du platonisme et du péripatétisme.

Celui-ci, à la vérité, avait presque toujours prévalu durant le moyen âge, mais dénaturé par des formes barbares et par l'alliage des plus ignobles subtilités. La gloire immortelle du seizième siècle est d'avoir, par de pénibles et constants efforts, par de vastes et mémorables travaux en tous les genres, rallumé, au sein des dissensions, des persécutions et des calamités publiques, les flambeaux de la littérature et des sciences. Cependant la philosophie moderne n'a été proclamée qu'au commencement du dix-septième siècle dans l'*Instauratio magna* de Bacon. Depuis ce temps se sont ouvertes les écoles de Descartes, Malebranche, Spinosa et Berkeley; de Hobbes, Gassendi et Locke; de Leibnitz et de ses successeurs. Celle de Locke, divisée dans la Grande-Bretagne en classe anglaise et classe écossaise, a fini par devenir presque méconnaissable en l'une et en l'autre. La philosophie de Locke s'est réfugiée en France, où elle a reçu pendant le dix-huitième siècle les plus riches développements, les applications les plus fécondes. Son état en 1780 nous est représenté par les ouvrages de Condillac. Quant à la philosophie allemande, nous venons de considérer aujourd'hui même les formes qu'elle a prises depuis Leibnitz, Thomasius et Chrétien Wolf jusqu'après l'ouverture du dix-neuvième siècle.

Dans cette longue succession de systèmes, dans toutes ces doctrines si divergentes et si capricieuses dont je vous entretiens depuis six semaines, vous avez pu être principalement frappés de l'obscurité des unes, de la fertilité des autres, de la bizarrerie ou de la fausseté de la plupart. Vous aurez plus d'une fois reconnu la vérité d'une observation déjà fort ancienne, qu'il

n'y a rien de si absurde qui n'ait été dit par quelque philosophe. Seulement ceux qui ont les premiers énoncé cette sentence en de pareils termes se pressaient peut-être un peu trop de croire que le champ des absurdités était épuisé; on a continué non pas d'y glaner, mais d'y moissonner largement jusqu'à nos jours; et si, à l'aspect de ces innombrables chimères accumulées durant trente siècles, on s'avisait de craindre qu'il n'en restât plus à trouver par nos successeurs, il faudrait se souvenir de cette pensée de Montaigne, que la vérité est une, mais que son revers a cent mille figures et un champ indéfini.

Maintenant que nous avons pris connaissance de tant de systèmes philosophiques ou sophistiques, nous avons à examiner quels sont ceux qui peuvent fournir à nos études historiques les méthodes les plus sûres : c'est ce qui nous occupera dans notre prochaine séance, mais après quelques considérations générales sur les caractères et la classification de ces systèmes.

TREIZIÈME LEÇON.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR LES CARACTÈRES ET LA CLASSIFICATION DES SYSTÈMES PHILOSOPHIQUES, SUR LEURS APPLICATIONS AUX DIVERS GENRES D'ÉTUDES, ET PARTICULIÈREMENT A L'HISTOIRE.

Messieurs, en vous offrant, dans nos douze séances précédentes, un précis de l'histoire universelle de la philosophie, je n'ai établi entre les sectes ou écoles aucune classification systématique, c'est-à-dire puisée dans la nature et les caractères des dogmes qu'elles ont professés. J'ai pris les doctrines pour des faits, que j'ai laissés le plus constamment qu'il m'a été possible dans leur ordre chronologique, persuadé que c'est celui qui convient le mieux à toute histoire, ou même le seul qui n'expose ce genre d'études à aucune sorte de déviation et d'erreur. Il a l'avantage inappréciable de ne rien préjuger, et de permettre le plus libre examen de toutes les questions. Toutefois, en suivant le fil historique de tant d'opinions, anciennes et modernes, originales ou rajeunies, il nous a été impossible de ne pas apercevoir des oppositions ou des affinités, des nuances ou des ressemblances; et le résultat des observations positives que nous avons recueillies doit être en effet de reconnaître les rapports qui peuvent exister entre ces systèmes, et qui tendent à les diviser en classes, en genres, en espèces.

La division à la fois la plus ordinaire et la plus tranchante partage toutes les doctrines philosophiques

en deux grandes écoles : celle qui applique immédiatement la pensée de l'homme à un monde intellectuel, archétype du monde visible, et celle qui enseigne que la sensation et la réflexion nous fournissent les éléments de toutes nos idées, même des plus abstraites. La première admet des communications plus ou moins directes entre l'esprit humain et la source divine de toute science; tantôt des révélations intimes et personnelles, distinctes de celles qui ont un caractère authentique; tantôt seulement des connaissances essentielles et primitives, soit innées, soit formées dans les régions supérieures de notre intelligence, acquises dans le pays des intuitions, ainsi que s'exprime aujourd'hui cette école elle-même. La seconde, au contraire, ramène toutes les recherches, toutes les méthodes, à l'observation, à l'expérience, à la décomposition ou analyse. Quand on a voulu distinguer ces deux écoles par des noms propres, on a employé quelquefois ceux de Pythagore et de Thalès, plus souvent de Platon et d'Aristote, ou bien de Descartes et de Locke, ou enfin de Kant et de Condillac. Mais les doctrines antiques de Thalès et de Pythagore nous sont peu connues; Platon n'expose pas toujours très-clairement les siennes; et celles d'Aristote ont été horriblement défigurées par ses copistes et par ses interprètes. Les unes et les autres ont subi des modifications graves lorsqu'elles se sont renouvelées : le platonisme des Alexandrins, le péripatétisme des Arabes et des scolastiques n'ont représenté que d'une manière confuse ou grossière les deux philosophies grecques dont ils empruntaient les noms et quelques dogmes fondamentaux. Dans l'antiquité même, toutes deux avaient pris déjà des formes ou des nuances diverses; les traits

distinctifs soit de la métaphysique de l'école d'Élée, soit de la physique des épicuriens, en sont des exemples. Les réalistes et les nominaux du moyen âge se croyaient tous péripatéticiens, et ne savaient pas remonter à la question plus élevée qui les divisait. Les philosophes modernes l'ont beaucoup mieux comprise : ils ont su qu'ils se séparaient en deux grandes routes; et cependant il leur est arrivé plus d'une fois de retomber de l'une dans l'autre. Le dernier état demi-platonique de la métaphysique écossaise, originaire de celle d'Aristote ou de Locke, en offre un exemple sensible. Ainsi, Messieurs, l'histoire des deux écoles primitives ou génériques amène ou exige un trop grand nombre de distinctions et de sous-divisions, dans la première comme dans la seconde, pour qu'il soit possible de les bien caractériser par des noms personnels. En appelant la première contemplative, la seconde expérimentale, on en donnerait peut-être l'idée, je ne dis pas la plus précise, mais la plus générale, celle qui embrasserait le plus de faits. Je crois surtout que ces dénominations auraient beaucoup plus de justesse et de convenance que celle d'idéalisme et de sensualisme, que l'on a depuis quelque temps employées.

C'est une femme qui joignait à des sentiments élevés, bienveillants et libéraux, beaucoup d'esprit, un rare talent et une instruction littéraire très-étendue; mais qui, s'il est permis de le dire, n'avait pas étudié bien profondément le fond ni l'histoire des systèmes philosophiques; c'est madame de Staël qui a donné l'un des premiers exemples d'étendre expressément le nom d'idéalisme à toutes les doctrines qui supposent dans l'esprit humain des idées essentielles, antérieures aux sen-

sations. Auparavant, la destination de ce mot dans notre langue, où il n'est pas très-ancien, était de désigner particulièrement, exclusivement, l'opinion qui déclare que l'existence des corps n'est que phénoménale ou apparente, qu'elle n'est point réelle, ou même qu'elle est impossible; opinion qui remonte à l'école d'Élée, et que nous avons retrouvée dans plusieurs sectes, mais qui, loin d'être commune à tous les platoniciens, cartésiens, leibnitziens ou kantiens, a été contredite par le plus grand nombre d'entre eux. Le sens de ce terme était si bien établi dans la langue philosophique, au dernier siècle, c'est-à-dire quand on la parlait et l'écrivait avec exactitude, qu'Euler, qui s'était d'ailleurs peu occupé de métaphysique, mais que d'autres études plus sévères avaient accoutumé à discerner la signification précise des mots, s'exprimait en ces termes dans une lettre adressée à une princesse allemande en 1761. «Vot re Altesse ne sera pas surprise qu'il y ait eu des « philosophes qui ont nié hautement l'existence des « corps... Ils tirent une preuve bien forte des songes, où « nous nous imaginons voir tant de corps qui n'existent « point. On dit bien que ce n'est alors qu'une illusion; « mais (répondent-ils) qui nous garantit que nous ne « soyons pas assujettis à la même illusion en veillant? « Selon ces philosophes, ce n'est pas tout à fait une il- « lusion; car l'âme la perçoit, reçoit bien une certaine « impression, une idée; mais ils nient hautement qu'il « s'ensuive qu'il existe réellement des corps qui répon- « dent à ces idées. On nomme les sectateurs de ce sys- « tème *idéalistes*, parce qu'ils n'admettent que les idées « des choses matérielles, en niant absolument leur exis- « tence. » Voilà, Messieurs, le vrai sens des mots idéa-

listes, idéalisme; c'est introduire une extrême confusion dans le langage et dans l'histoire que de les appliquer indifféremment à toutes les sectes issues de l'école de Platon. Ces mots n'expriment que le délire plus exalté de quelques-uns, délire où sont tombés quelquefois des disciples de l'école opposée; ce qui achève de montrer à quel point le nouvel emploi de ces termes est faux et irréfléchi.

Quant au mot *sensualisme*, s'il pouvait être français, c'est-à-dire, signifier quelque chose, il serait, comme *sensualité*, formé immédiatement de sensuel et non de sens ou sensation : il désignerait quelque système ou quelque art voluptuaire. Jamais il ne représenterait une philosophie qui, en recherchant l'origine de nos idées, croit la trouver dans les sensations et les réflexions. A voir Locke et Condillac signalés comme des auteurs sensualistes, on croirait, ainsi que l'a remarqué M. Thurot, qu'ils ont fait des traités de gastronomie; et l'on ne devinerait pas qu'ils ne sont que des métaphysiciens austères, occupés à étudier comment se développent nos facultés intellectuelles, comment se forment et s'enchaînent nos connaissances. Le choix d'une si odieuse dénomination ne peut s'expliquer que par l'habitude, si familière, comme nous l'avons vu, aux platoniciens, de répondre aux raisonnements par des dénonciations. Plus d'une fois pourtant ils ont eu à se défendre eux-mêmes de ces accusations d'athéisme ou de mécréance; et l'expérience, s'ils n'avaient pas résolu d'en dédaigner toutes les leçons, aurait pu affaiblir leur penchant aux argumentations de cette espèce. Sans remonter à Socrate, qu'ils invoquent et revendiquent on ne sait trop de quel droit, com-

bien, dans ces temps modernes, la calomnie n'a-t-elle pas frappé de victimes dans leurs rangs? Ce Giordano Bruno, dont elle alluma le bûcher en 1600, sortait de leur école : on a dit et imprimé l'an dernier qu'il était Marsile Ficin élevé à sa plus haute puissance. Je ne suis pas trop sûr de bien comprendre ce langage; mais il signifie certainement que Bruno était encore moins sensualiste que ne l'avait été Ficin. Après 1680, Spinosa n'a pas été le seul panthéiste qu'on ait reproché aux cartésiens; et jusque dans les disciples de Leibnitz, de Wolf et de Kant, on a persécuté ou menacé de prétendus athées. Je sais trop que la philosophie expérimentale a été exposée aux mêmes anathèmes : elle avait les mêmes ennemis et les platoniciens de plus. Du moins il est un point de vue sous lequel on peut dire que les vexations et les outrages qu'elle essuyait étaient plus injustes : c'est qu'en général elle n'avait point à s'en reprocher de pareils à l'égard de ses adversaires; car on ne saurait compter comme appartenant à cette philosophie les scolastiques du moyen âge qui se disaient péripatéticiens : leur histoire ne nous a montré en eux que des docteurs, que des dogmatistes de profession, qui s'armaient de l'autorité d'Aristote sans s'éclairer de ses lumières. Mais cette histoire nous apprend qu'en ces temps-là même ce n'étaient point les nominaux qui faisaient condamner les réalistes, et que Roger Bacon, succombant sous les plus iniques violences, n'en commettait ni n'en sollicitait aucune. Les annales des lettres depuis 1600 rendent aussi à Bacon de Verulam, à Gassendi, à Locke, à Condillac, à leurs plus illustres disciples ce témoignage, qu'ils savaient éclairer ou réfuter, sans préparer les proscrip-

tions par des outrages, sans dénoncer comme impies ou séditieuses les doctrines philosophiques qu'ils n'adoptaient pas. Maintenant, de savoir si les leurs propres avaient ou non de si odieux caractères, vous avez pu en juger, Messieurs, par l'exposé que je vous en ai présenté. Ils ont pensé qu'il n'existe dans l'entendement des humains, tels qu'ils vivent ici-bas, aucune connaissance qui n'y arrive par les sens. C'est précisément ce qu'ont déclaré dans l'antiquité beaucoup de philosophes reconnus alors pour très-religieux, et attachés soit à l'aristotélisme, soit à d'autres sectes, même à la stoïcienne, la plus morale et la plus austère de toutes. Nous avons retrouvé ce même dogme idéologique chez des théologiens d'une orthodoxie non suspecte, dans tout le cours des seize premiers siècles de notre ère. Gassendi, qui le professait au dix-septième, ne trouvait aucune difficulté à le concilier avec les plus pieuses et les plus sincères croyances. Ses successeurs, Locke, Huet, Buffier, Condillac, ont échappé à tout reproche tant soit peu fondé de fatalisme, de dualisme, de panthéisme et d'athéisme : on rencontrerait bien plutôt dans l'autre école des personnages qui en ont été atteints fort mal à propos sans doute, et surtout sans qu'il y ait lieu d'en tirer contre cette école aucune conséquence générale. Non, Messieurs, la philosophie platonicienne ou cartésienne n'a d'elle-même nulle tendance l'irréligion; le théisme est au contraire un de ses principes. Nous lui devons une autre justice; c'est que de son propre fonds, et telle que nous l'expose Platon en trois ou quatre de ses livres, Descartes dans son Discours de la méthode, Malebranche dans presque toute sa Recherche de la vérité, elle se recommande par de très-

honorables caractères, s'allie aux sentiments les plus nobles, à la plus pure morale, à la plus saine littérature. Je conçois à merveille comment, sous ce premier aspect, elle a pu et peut encore être préférée par de très-bons esprits. Mais quand nous lui rendons ces hommages, malgré les témérités si graves reprochées à quelques-uns de ses sectateurs, malgré les égarements si sensibles à nos yeux de plusieurs des sectes nées dans son sein, malgré les applications abusives et à notre avis si pernicieuses qu'on a faites de ses principes, enfin malgré tant de réfutations victorieuses des hypothèses qui les composent, à commencer par la fiction des idées innées, quelle équité y a-t-il à étendre sur la philosophie expérimentale, sur les doctrines et les méthodes qui lui sont propres, les condamnations qu'auraient méritées certaines opinions particulières fortuitement associées à sa théorie fondamentale?

Ce n'est pas elle qui enseigne à confondre l'âme, la substance pensante, l'intelligence avec les organes corporels. Tout au contraire, l'antique proposition *nihil est in intellectu quod non prius fuerit in sensu* distingue expressément du sens par lequel passent les images et les impressions l'intellect à qui elles arrivent; et les mots que Leibnitz ajoute, *præter intellectum,* ne disent réellement que ce qu'elle suppose, que ce qu'elle énonce. Ce qu'ils signifieraient de plus serait que l'entendement est dans l'entendement; chose qui n'a nul besoin d'être dite, soit parce que personne n'est tenté de la contester, soit peut-être aussi parce que ce langage n'est pas d'une précision très-sévère. Comme Leibnitz, comme la plupart des philosophes écossais, Kant reconnaît que les impressions sensibles sont les premiers

éléments de nos connaissances : des trois facultés dont il compose l'organe cognitif, c'est la sensibilité qu'il met en jeu avant l'entendement et la raison ; et lorsque ensuite il bâtit de tant de pièces l'édifice de nos pensées, il commence par les intuitions empiriques, c'est-à-dire par les sensations : c'est le premier terme de sa longue nomenclature. Qu'il existe en chaque personne humaine des rapports intimes entre le système organique et le système intellectuel, l'histoire de toutes les périodes, de toutes les phases de notre vie, l'atteste ; l'analyse de tous les langages le confirme ; les théories, d'ailleurs si diverses, de toutes les sectes philosophiques le supposent. Leibnitz lui-même est obligé d'imaginer l'harmonie préétablie, pour trouver dans ces deux systèmes deux horloges montées en même temps afin d'aller toujours d'accord. Ce sont des cartésiens qui, dans les deux derniers siècles, ont tenté, avant les disciples de Locke, d'expliquer organiquement et mécaniquement la pensée. Descartes a logé l'âme dans la glande pinéale, dont la superficie se couvre, selon lui, d'images tracées par les esprits animaux, flammes vives et pures que produisent les parties du sang qui pénètrent jusqu'au cerveau. Malebranche met en œuvre ces mêmes esprits animaux pour ébranler les extrémités intérieures des nerfs, plongées dans la substance cérébrale : la mémoire, l'habitude, d'autres actes ou états de l'intelligence et de la volonté, lui paraissent résulter des mouvements et de l'union des fibres. Depuis soixante-dix ans, Le Cat, Charles Bonnet, divers métaphysiciens de l'une et de l'autre école ont proposé des explications pareilles, qui, je l'avouerai, sont loin d'être satisfaisantes. Il y a là une liaison encore inconnue entre

deux ordres de faits positifs; et de ces faits le mieux avéré, c'est que l'âme unie à un corps, et telle qu'elle existe dans le moi humain durant la vie terrestre et mortelle, reçoit des sens les premiers matériaux de toutes ses conceptions, et qu'elle emploie ses facultés actives à nommer, comparer, classer, combiner les notions acquises au moyen des organes de sa sensibilité. Ce fait, Messieurs, est d'une très-grande importance : car, selon que nous l'aurons ou reconnu ou renié, notre philosophie et toutes nos études physiques et morales, littéraires et même historiques, deviendront ou expérimentales ou contemplatives, c'est-à-dire ou raisonnables ou imaginaires. Si, antérieurement à toute impression sensible, il existe au fond de notre entendement, dans ses régions les plus élevées ou les plus profondes, des idées essentielles, des idées archétypes, des idées innées, des formes pures, un instinct des principes, la méthode à suivre pour acquérir à fort peu de frais la plus haute instruction sera de fermer les yeux, de croiser les bras, de replier son intelligence sur elle-même, d'exalter son âme, d'élever l'organe cognitif à la troisième puissance; puis d'attendre en silence, et même dans l'inaction de toutes les facultés, l'inspiration, premier moment de la pensée, l'intuition pure de l'univers intelligible, la révélation de l'unité absolue; enfin de se confier à l'instinct rationnel, de s'abandonner à l'enthousiasme, source des lumières et du bonheur. Voilà en effet comment Parménide, Plotin, Proclus, les gnostiques et les théosophes de tous les siècles ont acquis leur savoir transcendantal. Mais assez de faits vous ont montré, Messieurs, quels sont les étranges fruits de cette méthode, quelle influence elle exerce sur

les études et sur l'état social. Que si au contraire nous ne pouvons rien apprendre qu'à mesure que le monde visible et réel frappe nos sens et provoque l'exercice de nos facultés intellectuelles, nous aurons besoin d'une méthode plus timide et plus laborieuse, de celle qui consiste à observer et recueillir les faits, à interroger la nature, à décomposer les choses, les idées et le langage; en un mot, à nous élever par degrés du connu à l'inconnu, des notions particulières à des résultats généraux. Voilà comment ont procédé, après Aristote, les philosophes de l'école expérimentale; et c'est de cette philosophie qu'on a dit que, pendant que la platonique entraînait les esprits aux illusions du mysticisme, elle nous conduisait, à l'aide des sens et d'une raison calme, à tout ce que nous savons de réel touchant la nature physique et morale. J'ai déjà cité ces paroles de M. Cuvier.

Telle est donc, Messieurs, cette philosophie d'Aristote, de Bacon, de Gassendi, de Locke, de Condillac, à laquelle sont prodigués, depuis quelques années, tous les genres d'anathèmes et d'outrages, sans le moindre mélange de véritable discussion, sans aucun examen, et, s'il faut le dire, presque sans aucune étude ni de sa théorie ni de son histoire. A ce sobriquet de sensualisme, forgé pour la dénigrer, on ajoute l'épithète de grossier, pour que rien n'y manque. Sensualisme grossier, extravagances du sensualisme, philosophie subalterne, sœur de la littérature subalterne et menue de ce dix-huitième siècle qui fut l'âge d'or de la médiocrité, ce sont là des formules tellement convenues et usitées, qu'elles se reproduisent à chaque instant, non-seulement à travers les livres, mais dans

les préfaces, les avis d'éditeurs, les prospectus, les annonces et catalogues de librairie, et jusque sur les couvertures des productions nouvelles. Je ne vois là, Messieurs, pour ceux à qui cette philosophie paraît vraie, utile et sage, qu'une raison de plus de la professer hautement, de raconter ses honorables travaux, les éminents services qu'elle a rendus aux lettres, aux sciences et aux arts, à la liberté publique, à tout ce qui mérite le nom de civilisation.

Quoi qu'il en soit, après avoir réduit toutes les écoles philosophiques aux deux que l'on appelait, vous venez de voir avec quelle justesse et quelle convenance, idéalisme et sensualisme, on s'est avisé d'y joindre, par forme de supplément, le scepticisme. Ce troisième terme est-il plus précis que les deux premiers? Je ne le pense pas : il s'applique à des systèmes très-différents, très-opposés même, que nous avons déjà distingués. S'il s'agit du scepticisme absolu, de celui qui nie toute certitude, qui nous refuse tout moyen de discerner en quoi que ce soit la vérité, qui étend le doute sur toutes les notions possibles, il n'a jamais été fort commun; je ne connais aujourd'hui aucune secte qui le professe, peut-être n'a-t-il jamais été sincère. Hors de ce pyrrhonisme universel, qui en effet ne se rattacherait ni à l'une ni à l'autre des deux grandes écoles, il y a deux scepticismes spéciaux, dont le plus ancien est un des produits de la métaphysique contemplative, et le second une des formes que la philosophie expérimentale a pu prendre quelquefois. Le premier, qui est né au sein de l'école d'Élée et qu'on a jadis nommé nihilisme, n'est que cet idéalisme proprement dit dont je vous entretenais il y a peu d'instants, et qui

consiste à nier l'existence réelle des corps ou même leur possibilité. L'autre n'est qu'un examen très-rigoureux, ou, si l'on veut, trop exigeant de plusieurs opinions établies en philosophie générale, en morale, en politique, surtout en histoire. C'est une disposition de l'esprit plutôt qu'un corps de doctrine; c'est la critique appliquée, soit avec sagesse, soit avec témérité, à la discussion particulière de certains faits, de certaines traditions ou maximes.

Cependant, au lieu de deux écoles, au lieu de trois, on en a aussi compté cinq, et l'on a présenté cette autre énumération comme fondée à la fois sur les faits et sur la nature même des choses. C'est ici la classification dont je vous ai parlé à propos des éclectiques ou néo-platoniciens, qui, nous a-t-on dit, rapprochaient et conciliaient si habilement, si heureusement, les cinq sectes dont il s'agit. On a donc supposé que de l'école de Socrate étaient sorties celles de Platon, d'Aristote, des stoïciens, des épicuriens et des pyrrhoniens. On a déclaré qu'il ne pouvait y en avoir ni plus ni moins de cinq, attendu qu'il fallait ou s'élever jusqu'à l'unité suprême, ou réunir en un seul corps de science le système intellectuel et le système de la nature externe, ou se renfermer dans sa conscience personnelle en méprisant toute autre existence, ou n'accorder soit de réalité soit d'importance qu'aux objets physiques, ou enfin n'apercevoir nulle part que des illusions et des apparences. Vous savez quelles objections l'histoire et l'analyse nous ont fournies contre ce recensement. En effet, comment définir, comment concevoir la doctrine centrale et primitive de cette école socratique, de laquelle seraient provenus également le dogmatisme et le scep-

ticisme, la métaphysique de Platon et le matérialisme d'Épicure? Pourquoi n'y aurait-il que ces cinq manières de répondre à la question « Qu'est-ce qui existe? » et quelle raison a-t-on de la considérer comme la seule par laquelle pût s'ouvrir le cours des recherches et des controverses?

C'est apparemment parce qu'on a reconnu le caractère vague et hypothétique de cette classification, qu'après avoir successivement fixé le nombre des grandes écoles à deux, à trois, à cinq, ni plus ni moins, on a fini par en établir quatre, l'idéalisme, le sensualisme, le scepticisme, et le mysticisme, en affirmant encore que ce nombre était nécessaire, qu'il ne pouvait être ni augmenté ni diminué. Je viens de vous soumettre des observations sur les trois premiers termes, idéalisme, sensualisme, scepticisme; nous n'avons plus qu'à rechercher en quoi le mysticisme peut consister. A s'en tenir à l'origine et à la valeur du mot, ce ne serait qu'une doctrine cachée, tacite, secrète, intérieure; dans l'histoire positive des philosophies, c'est le platonisme transcendant, ou arrivé aux degrés les plus aériens de la contemplation. Ce qu'enseigne Platon des idées essentielles ou archétypes, Descartes des idées innées, Malebranche de l'étendue intelligible, Leibnitz de l'harmonie préétablie et des monades, les Écossais de l'instinct des principes et des faits de conscience, Kant lui-même des formes pures de la sensibilité, de l'entendement et de la raison, peut bien n'être pas mysticisme encore; mais un seul pas de plus entraîne sur les traces de Plotin, de Proclus, de Jamblique, dans le pays enchanté des intuitions, des inspirations soudaines, et des visions extatiques, dans la carrière aventureuse

qu'ont parcourue, en tant de sens divers, les syncrétistes, les gnostiques et les théosophes. Aux confins de ce pays habitent la théurgie, la magie, l'astrologie, l'alchimie, toutes les sciences occultes; et les pas sont si glissants sur ces frontières, qu'elles ont été franchies par le plus grand nombre de ceux qui s'en sont approchés. Le mysticisme est, de l'aveu de Proclus, un état de l'esprit du genre que les Grecs appelaient μανία : c'est, persuasion immédiate, enthousiasme spontané, qui n'est point excité par l'éclat des lumières, puisque, au contraire, c'est de lui qu'elles doivent jaillir. Tranchons le mot, Messieurs, c'est pur délire, quand ce n'est pas imposture. Le nom de philosophie est-il donc assez dégradé pour être devenu applicable à de si futiles rêveries? Et n'est-ce pas manquer d'égards pour le platonisme lui-même que d'ériger ses petites maisons en école spéciale de la science à côté de lui?

Je crois donc que, s'il fallait un classement général des systèmes philosophiques, la division en deux écoles, l'une contemplative, l'autre expérimentale, serait encore préférable, sauf à distinguer plus ou moins de sectes en chacune d'elles. Mais le meilleur parti peut-être est de les énumérer, comme le fait l'histoire, en les laissant dans l'ordre que la chronologie leur assigne. En effet, nous en avons remarqué plusieurs : par exemple, la stoïcienne chez les anciens; l'écossaise, l'anglaise même, et quelquefois la kantienne, chez les modernes; qui, plus ou moins affectées d'éclectisme, semblent à la fois appartenir, échapper, à l'une et à l'autre des deux écoles principales. Quant à cet éclectisme lui-même, peut-il jamais être une secte particulière, si, comme son nom le promet, il se réserve un choix li-

bre entre toutes les doctrines, la faculté de les combiner en autant de manières diverses qu'il jugera convenable? En de pareils sujets, les classifications doivent ressembler à celles des naturalistes, ne faire que résumer les faits. Prétendre qu'elles sont données, établies *a priori* par la nature des choses, est une illusion platonique, qui a jeté beaucoup de préjugés et d'erreurs dans les sciences. Il n'y a d'énumérations définitives, sans possibilité de plus ni de moins, que celles qui résultent de la signification des mots qui les énoncent. C'est ainsi que tout triangle est équilatéral, ou isocèle, ou scalène; car il faut bien ou que ces trois côtés soient égaux, ou que, deux étant égaux, le troisième soit inégal, ou enfin qu'ils soient inégaux tous trois : l'idée de triangle renferme essentiellement ces trois cas, et n'en admet point un quatrième. Mais, quand on affirme qu'il y a précisément cinq éléments de l'humanité, savoir : l'industrie, les lois, les arts, la religion et la philosophie; trois éléments de la conscience, qui sont : le sentiment intérieur de l'infini d'abord, puis du fini, et du rapport entre l'un et l'autre; quand on prononce qu'il est impossible d'ajouter, de retrancher, de transposer un seul terme dans ces énumérations, je pense qu'on va fort au delà des faits et des notions que peuvent retracer les termes qui les composent ou les remplissent. Quel sens attache-t-on aux expressions d'*éléments de l'humanité*, et d'*éléments de la conscience*? Pourquoi les arts ne sont-ils pas compris dans l'industrie? Auquel de ces deux éléments, puisque éléments y a, appartiennent les langues, dont l'humanité a besoin pour recevoir des lois, une religion, une philosophie? Ces langues ne pourraient-elles pas, si on le

voulait bien, compter pour un élément à part, distinct des cinq autres qu'elles ont dû souvent précéder? D'un autre côté, si nous avons eu le sentiment intérieur de l'infini avant celui du fini, comment se fait-il que le langage suppose tout le contraire, en affectant d'un caractère négatif ou privatif, d'un signe de dérivation, la première et non la seconde de ces idées? Qu'entend-on par le rapport qui existe entre elles? Si la conscience n'a que ces trois éléments, pourquoi le troisième est-il si vague? Que veut-on dire en déclarant qu'ils sont les trois lois de la raison? A ces questions et à bien d'autres, on répondrait que ce sont là des faits contre lesquels il n'y a pas lieu d'argumenter, pas plus que contre ceux que les naturalistes et les historiens établissent. J'y vois pourtant cette différence que les historiens prouvent leurs assertions par des témoignages, et que les physiciens fondent les leurs sur des expériences, tandis qu'apparemment les faits de conscience, les faits psychologiques n'ont besoin que d'être allégués. Quelle étrange science que celle qui repose sur de telles bases, et qui se développe par de pareils procédés! S'il ne s'agit que de combiner ainsi quelques termes plus ou moins abstraits, de proclamer les résultats de ces combinaisons arbitraires comme des faits révélés par le sentiment intérieur, et de prétendre que ce sont là des vues générales, des théories absolues, des classifications essentielles, il n'est personne qui ne puisse tirer du vocabulaire de la métaphysique autant de systèmes qu'il voudra, à peu près comme les ternes, les quaternes et les quines sortent de la roue des loteries. Voilà, Messieurs, tout le secret des nomenclatures et des énumérations de Kant, à commencer par sa distinc

tion des trois facultés intellectuelles, sensibilité, entendement et raison. Avant lui et à différentes époques, nous avons vu d'autres métaphysiciens séparer à peu près de même de l'âme sensitive l'âme rationnelle, dans laquelle ils discernaient aussi l'entendement inférieur et supérieur. Seulement ils semblaient quelquefois en faire trois substances distinctes, au lieu que chez Kant ce ne sont que trois facultés d'un même organe cognitif. Telles qu'il les conçoit ou les représente, elles correspondent, ou peu s'en faut, aux trois genres de conceptions ou opérations que les dialecticiens désignent par les noms d'idées, de jugements et de raisonnements, quoique, pour son compte, il se serve d'une terminologie beaucoup plus compliquée. Les intuitions empiriques que la sensibilité acquiert par sa réceptivité et qu'elle transforme en intuitions pures par sa spontanéité, sont les idées dont il est question dans la première partie des logiques vulgaires. Ce qu'on y appelle jugement, Kant en fait des notions que l'entendement a élaborées ou purifiées; et il emploie la raison à recueillir ces notions, pour en composer des raisonnements dont les résultats reçoivent de lui le nom d'idées pures. Plusieurs dialectiques ont une quatrième partie sous le titre de méthodes. Kant a de son côté une théorie transcendantale des méthodes, destinées, sinon à enchaîner, du moins à caractériser bien ou mal nos diverses connaissances. La partie platonique de son système consiste dans ce qu'il nomme les formes de chacune de ses trois facultés; formes qui sont des espèces de moules, ou de types essentiels, primitifs, indépendants des sensations. Tels sont les matériaux ou, comme on dit, les éléments de son travail : il les a ras-

semblés, combinés, symétrisés et déguisés sous une nomenclature nouvelle, dont l'obscurité même n'a pas peu contribué à recommander sa théorie comme tout a fait originale : elle l'est réellement, envisagée dans son ensemble, et elle ne laisse entrevoir que le moins possible ce qu'elle a d'emprunté. S'il y a là peu de créations proprement dites, on y doit reconnaître un très-laborieux et très-savant artifice; mais on y peut remarquer aussi les effets immanquables de toutes les classifications métaphysiques *a priori ;* c'est de retarder les progrès de la science, de la replonger dans les hypothèses et dans les ténèbres, au lieu d'y remplir des lacunes, ou d'y rectifier des inexactitudes et des erreurs.

Descartes avait beaucoup plus avancé l'analyse des facultés intellectuelles, et Locke celle des idées. Kant, au lieu de continuer et d'achever ce travail difficile, au lieu de s'appliquer à reconnaître le sens précis des anciens mots, étale un vain appareil de nouvelles formules. Il a résolu de n'admettre que trois facultés, ni plus ni moins : seulement il veut bien attacher à la première, à la sensibilité, l'imagination reproductive, dans laquelle apparemment il comprend la mémoire. Il dédaigne de rechercher les causes, les effets, les caractères de l'attention et de la réflexion; il sent fort peu l'importance de l'institution des signes. Les dix-sept catégories qu'il répartit entre ses trois facultés n'offriraient qu'un tableau confus et incomplet des notions qui doivent se coordonner dans notre intelligence. En adoptant à l'égard du jugement et du raisonnement les traditions scolastiques, déjà si défectueuses, il les présente sous des aspects un peu plus faux

et dans un langage beaucoup plus obscur. Il emprunte aussi à l'école du moyen âge la distinction du subjectif et de l'objectif, et l'usage qu'il en fait ajoute, à ce qu'il me semble, une très-grave erreur à la théorie vulgaire de la certitude. Il suppose que ce qui n'est pas bien connu objectivement peut quelquefois l'être assez subjectivement; comme si la connaissance était autre chose qu'un rapport entre l'être pensant et l'être pensé; et comme s'il ne fallait pas, pour concevoir ce rapport, en tenir les deux termes rapprochés l'un de l'autre. Du moment où l'on n'en considère plus qu'un seul, il n'y a lieu de reconnaître entre eux aucune sorte de relation, ni réelle, ni même chimérique. Des objections du même genre, ou plus sérieuses, s'élèveraient contre tous les articles du criticisme ou de la critique de la raison pure, à commencer par ce titre même.

Toutes les doctrines vagues se sont propagées depuis Kant, tant celles qu'il a inventées ou reproduites que plusieurs autres qu'il n'avait point expressément professées. De l'Allemagne et de l'Écosse, elles ont été importées même en France. Depuis ce temps, on nous enseigne que l'abstrait précède, éclaire et domine le concret; que l'abstraction est le retour de la variété à l'unité, comme l'expansion est le mouvement de l'unité à la variété. Je ne sais pas bien quel est l'acte intellectuel qui peut se nommer expansion; mais l'abstraction semble supposer que nos idées sont originairement particulières, ou même individuelles, embrassant dans leur compréhension tous les modes ou attributs de leur objet; car la fonction de l'abstraction est de détacher et d'écarter ces modes jusqu'à ce que les idées soient réduites à ce qu'elles peuvent avoir de plus gé-

néral. Autrefois, Messieurs, ces mêmes idées passaient pour être les images des choses; c'était le sens de ce mot idée, c'était sa valeur primitive : aujourd'hui ce sont les choses qu'on déclare être le reflet des idées; le vrai est distinct du réel et s'élève fort au-dessus; en sorte que, pour connaître ce qui est ou ce qui a été, le meilleur moyen, ou, comme on dit, le seul légitime, est de commencer par savoir ce qui a dû être. On nous assure que la raison débute ainsi par une synthèse forte. De soi, la synthèse n'est que l'ordre dans lequel il est quelquefois utile ou commode de disposer nos connaissances, quand elles sont acquises. Les philosophes du siècle dernier recommandaient de ne l'employer que de cette manière : maintenant on veut qu'elle soit la première méthode à suivre pour découvrir ce qu'on ne sait pas encore.

J'ignore si la synthèse forte est la même chose que l'inspiration; mais on assure aussi que la raison débute par l'intuition ou l'inspiration, fille de l'âme et du ciel; qu'il y a deux moments de la pensée, celui de la spontanéité et celui de la réflexion, qui est, ajoute-t-on, un élément d'erreur et de différence, c'est-à-dire de diversité d'opinion; d'où il suit que notre intelligence passe par deux états, l'enveloppement et le développement. Je ne ferai sur ces propositions qu'une seule remarque : c'est que les mots d'intuition et de spontanéité y sont employés en des sens très-différents de ceux qu'y attachait le docteur Kant. Il en faut convenir, la métaphysique transcendantale est trop nouvelle encore pour avoir un vocabulaire bien établi : un jour, sans doute, sa langue sera mieux fixée. Kant nous fait, il est vrai, débuter par l'intuition, mais par l'intuition

empirique, qui n'est qu'une sensation, et qui ne devient pure que par la force de notre spontanéité. Chez lui, la spontanéité est un terme opposé à la réceptivité, et non pas à la réflexion. Bien au contraire, tandis que la réceptivité n'est qu'une aptitude à recevoir des impressions ou représentations, la spontanéité est une faculté active, une véritable puissance, qu'il serait permis de prendre pour la réflexion elle-même. Dans cette confusion des langues, nous sommes, je crois, excusables de ne rien comprendre de ce qu'on veut nous dire; et, lorsqu'on déclare de plus que l'inspiration commence la foi, que la foi précède la science et possède une autorité à laquelle il faut se soumettre avant d'employer les méthodes, nous avons peine encore à concevoir comment ces maximes peuvent s'appliquer à des études purement philosophiques et profanes. Nous prescrire de les commencer par une synthèse forte et par de fortes croyances, ce n'est pas seulement les dénaturer; c'est réellement nous les interdire.

La foi est une vertu religieuse, dont l'exercice et l'empire embrassent tous les dogmes révélés, toutes les matières théologiques. Les deux hommages qui lui sont dus consistent, l'un à reconnaître le caractère divin qui l'élève au-dessus de la critique humaine et des méthodes scientifiques; l'autre, à ne la jamais transporter hors du domaine sacré qui lui appartient en propre, à ne permettre à aucune prétendue inspiration personnelle, à aucun enthousiasme de secte, à aucune autorité doctorale d'usurper ses droits et de compromettre son nom. Quand il ne s'agit que de philosophie, Descartes, quoique bien aussi religieux que les métaphysiciens plus modernes, ne prescrit point la foi,

mais tout au contraire le doute, l'examen, la division des questions; l'analyse ou décomposition des idées; les énumérations exactes et complètes; les procédés qui conduisent du connu à l'inconnu, du simple au composé, du particulier au général; c'est, vous le savez, le résumé des quatre règles de la méthode. Et à quelle étude applique-t-il d'abord ces préceptes? Précisément à celle dont je viens de vous entretenir, à l'étude de nos facultés intellectuelles.

Il est vrai que plusieurs philosophes ont mêlé à cette étude des recherches qui devaient lui demeurer étrangères. Dans l'exposé que vous avez entendu, Messieurs, de leurs travaux et de leurs controverses, il a été trop souvent question de l'origine et des principes de toutes choses, du commencement et de la fin du monde, des différentes classes de substances matérielles et spirituelles. Trois vérités seulement sont sorties de ces longues et violentes discussions, l'unité de Dieu, la vie future et l'immatérialité de l'âme. Vous avez vu des sages de tous les siècles s'élever à la connaissance des deux premières par les seules lumières de la raison; et Descartes, éclairé par ce même flambeau, a proclamé la troisième avec plus de précision et d'éclat qu'on ne l'avait fait avant lui. A l'exception de ces trois vérités, qui encore, selon Pascal, deviennent plus claires au moyen des livres saints et des preuves de la religion, toutes les autres questions de cet ordre sont restées inaccessibles à notre faible intelligence. Vous avez pu vous en convaincre par l'impuissance de tant d'efforts tentés pour les résoudre. Il n'appartenait qu'à une révélation positive et authentique de nous offrir les solutions que nous avions besoin de connaître et de sup-

pléer, par les croyances qu'elle commande, à la science que nous sommes incapables d'acquérir. Mais, à l'égard de l'origine de nos idées, du développement et de la plus heureuse direction de nos facultés intellectuelles, il n'y a rien à croire, tout est à étudier; et les inspirations qui prétendraient devancer l'examen ne seraient que des prestiges.

La conclusion de tous les faits que nous avons recueillis et de toutes les observations que nous y avons jointes est que, des deux philosophies entre lesquelles nous avons vu se distribuer presque tous les systèmes, l'une est le tableau d'un monde idéal ou imaginaire, et l'autre l'image ou du moins l'esquisse des réalités. Les contemplations de la première ont produit les illusions et amené les ténèbres où s'est égaré le genre humain; nous devons aux tentatives expérimentales de la seconde tous les progrès des sciences physiques et morales. Nous n'avons donc plus à rechercher laquelle des deux convient aux études historiques et doit leur fournir des véritables méthodes. S'il était vrai que la métaphysique contemplative pût s'appliquer utilement à certains travaux de l'esprit, ce que je ne crois pas, toujours serait-elle inconciliable avec tout ce qui est histoire, soit de la nature soit de la société. Car il n'y a d'historique que ce qui est positif et reconnu pour réel; il s'agit là de faits purement extérieurs à recueillir et à vérifier.

C'est ce qu'ont avoué quelquefois les platoniciens eux-mêmes. L'histoire, disaient-ils, est essentiellement spéciale ou particulière : elle a pour matière des événements singuliers; ses couleurs doivent être individuelles, locales et propres à ses divers objets. En vou-

lant prendre un caractère général, elle ne devient que vague : peindre ce qui a été vu, décrire l'extérieur de la vie, voilà son unique fonction. Il n'est guère possible de déclarer plus expressément que l'histoire est destinée à retracer des faits externes, dont la connaissance s'acquiert par les sens et se transmet par des témoignages; que par conséquent sa méthode est expérimentale. D'après de pareils aveux, nous aurions tout lieu de croire que la science des faits passés n'a plus rien à démêler avec le platonisme : il l'a lui-même émancipée ou aliénée; et, content de régir l'étude des choses générales, essentielles, nécessaires, qui composent le monde invisible et intérieur, il semblait dédaigner d'étendre son empire sur des recherches particulières et pour ainsi dire matérielles. Cependant, Messieurs, vous allez le voir revendiquer l'histoire, aussitôt qu'elle voudra prendre le titre et le caractère d'une science.

En effet, il nous enseigne qu'il n'y a point de science de ce qui passe, de ce qui est sujet au changement; c'est Platon lui-même qui l'a dit, *ipse dixit*; l'arbitraire, le fortuit, l'accidentel, de quelque manière qu'on le combine, ne donnent rien d'absolu, et partant ne sont pas la matière d'une science. En vain vous direz qu'ils sont réels. Ne savez-vous pas qu'il ne faut point confondre le réel avec le vrai? Le réel n'est susceptible d'être connu qu'autant qu'il réfléchit la vérité. Le monde qui passe ne se comprend que lorsqu'on parvient à y voir le monde qui ne passe point; et, pour bien savoir un fait qui arrive, il faut s'élever à sa raison d'être, à la cause par laquelle il devait nécessairement arriver. Si l'on décrit la partie sensible des choses humaines sans remonter à sa source, ce n'est

point du tout là l'histoire intérieure et rationnelle de l'humanité. On a conclu de ces maximes que l'histoire, pour devenir science, devait prendre un caractère idéal; et on lui a prescrit surtout de retracer les événements sous de tels aspects, qu'ils parussent n'avoir jamais été que ce qu'il fallait qu'ils fussent. Elle s'est donc mise à révéler des *nécessités*, au lieu de raconter des faits; et nous l'avons vue, dans quelques nouveaux livres, transformée en une sorte de théorie universelle des causes prédéterminantes.

J'avoue qu'il existe, entre les événements qui se succèdent, une liaison quelconque, sensible ou secrète, et qu'il y a un très-grand profit à démêler les effets et les causes, toutes les fois qu'il est possible de les observer véritablement et de s'assurer de leur réalité. Je ne veux pas contester non plus l'enchaînement général de tous les phénomènes : les stoïciens l'ont cru immuable, nécessaire; c'est en ce sens que Sénèque a dit, « Rien ne « survient, tout procède. » Je sais enfin qu'à force de raisonnements, soit ingénieux, soit frivoles, on parvient à expliquer et en quelque sorte à prédire tous les faits qui se sont accomplis, à trouver qu'ils étaient tous immanquables, succès, revers, embarras, intrigues, révolutions, catastrophes; mais je ne vois point du tout ce qu'on a gagné à remplir ainsi nos annales de *nécessités* et d'*exigences*, ni à quelle instruction solide ce fatalisme universel pourrait jamais aboutir. Il dénature et falsifie l'histoire, qui, après tout, n'a pour matière que des choses mobiles, qui ne conçoit rien de vrai au delà du réel, qui enfin ne connaît de causes que celles qui se présentent positivement et qui sont elles-mêmes des faits. Elle pourra bien par hasard en

conjecturer d'autres, mais elle se gardera de confondre de telles hypothèses avec ses récits : elle ne devine pas, et même elle n'enseigne pas, elle raconte.

Au milieu de plusieurs systèmes d'histoire idéale, imaginés à différentes époques et reproduits en ces derniers temps, y compris celui de Vico, qui était resté durant un siècle plongé dans un trop juste oubli, je ne m'arrêterai aujourd'hui qu'à un petit traité de Kant que j'ai indiqué dans notre dernière séance, et sur lequel j'ai annoncé que je pourrais bien revenir. En 1798 on a publié une traduction française d'un opuscule intitulé *Idée d'une histoire universelle*, et dans lequel le philosophe de Kœnigsberg établit d'abord que les actions humaines, quelque libre que soit la volonté qui les produit, sont, comme tous les autres faits de la nature, déterminés par des lois générales; que ces lois ou ces causes ne sont pas toujours aussi profondément cachées qu'on le pense; que l'histoire n'est une science vraie et profitable qu'autant qu'elle nous les dévoile, qu'autant qu'elle découvre, dans le cours discordant des choses humaines, le plan universel de la nature. Or ce plan consiste, selon Kant, à faire que toutes les dispositions et les facultés de l'homme se développent entièrement, non dans les individus, mais bien dans l'espèce. Le moyen dont se sert la nature pour opérer ce développement est l'*antagonisme* des hommes réunis en société, c'est-à-dire le double besoin qu'ils éprouvent de se mettre en opposition les uns aux autres pour la défense de leurs intérêts personnels, et de rester néanmoins associés pour la garantie de leurs intérêts communs. Cet antagonisme social devient la source d'un ordre légitime : il force à résoudre le plus

important et le plus difficile des problèmes, constituer une société civile qui maintienne le droit. De tous les problèmes, c'est celui dont les hommes s'occupent le plus souvent et qu'ils parviennent le plus tard à résoudre : il dépend d'un autre qui n'a pas été non plus résolu encore, celui du rapport extérieur des États entre eux ; car les relations hostiles ou politiques des nations l'une avec l'autre apportent beaucoup d'obstacles ou de dérangements à leurs constitutions intérieures. Ces rapports universels ne se régulariseront que lorsque les hommes seront moralisés, c'est-à-dire pleinement civilisés. Ils sont encore loin de ce terme où la nature les appelle, et qui est le but de ses lois : ils ont été longtemps incultes, ils ne sont maintenant que cultivés; et cette culture, loin d'éteindre les vices, en nourrit plusieurs. En attendant que la nature ait achevé son ouvrage, les historiens doivent montrer comment elle l'a commencé et poursuivi ; comment, sans égards, sans soin, et même sans pitié pour les individus, elle a constamment travaillé à perfectionner l'espèce. Vous voyez, Messieurs, que ce système suppose, dans la société, des progrès continuels, nécessaires, qui ne peuvent jamais s'interrompre; par malheur, cette hypothèse ne semble pas très-facile à concilier avec l'histoire positive. Car, pour ne citer qu'un seul grand exemple, du quatrième siècle de l'ère vulgaire au onzième, les améliorations ne sont guère visibles dans les États européens : c'est la rétrogradation qui s'y manifeste. Je sais qu'on affirme aujourd'hui que le moyen âge était en progrès, qu'on le représente comme une période nécessaire, et qui a été extrêmement utile. Mais, malgré toutes les peines qu'on se donne pour faire aboutir l'histoire à ce

résultat, il est, je crois, trop démenti par les faits pour qu'on puisse raisonnablement espérer de l'établir. Il resterait d'ailleurs à savoir pourquoi il a fallu de si longues séries de malheurs et de méfaits individuels pour améliorer l'espèce humaine, ou plutôt pour tendre à ce but, et si ce n'est pas elle-même qui a été vicieuse ou souffrante pendant les trois ou quatre mille ans dont il subsiste des souvenirs. On répondra que quarante siècles ne sont rien dans l'immensité des temps; c'est du moins une très-grande partie de l'espace que nos faibles regards mesurent, et il nous est permis, ce semble, d'être effrayés, affligés des maux qui s'y sont accumulés sur nos devanciers pour s'étendre jusqu'à nous-mêmes. N'accusons pas la nature; mais n'aspirons point à découvrir les desseins qu'elle tient secrets. Cependant, Messieurs, ce petit écrit de Kant se recommande par des intentions honorables, par des observations ingénieuses, par une précision et une clarté qui ne se rencontrent guère dans ses traités de pure métaphysique. Je vous l'ai cité parce qu'il me paraît l'un des meilleurs et peut-être le plus estimable de ceux où l'on s'est efforcé de réduire l'histoire en système.

J'aurai peut-être occasion de vous exposer dans la suite et de discuter plusieurs autres théories générales du même genre. Mais il est temps de rentrer dans l'histoire elle-même. Vous verrez que nous n'en excluons pas l'enchaînement, ni la reconnaissance, ou même la recherche des causes. Seulement nous n'admettrons aucune sorte d'histoire idéale ou *a priori*. Pour être sûrs de bien recueillir les faits, tels qu'ils sont arrivés, et que les plus fidèles témoignages les représentent, nous nous garderons de tout système préétabli. Quand nous

pourrons assigner ou entrevoir des causes, nous commencerons par les plus prochaines, celles qui touchent de plus près aux faits qu'elles ont amenés. De celles-là nous remonterons, s'il y a lieu, aux plus éloignées, mais timidement et par degrés, en nous arrêtant aussitôt qu'elles ne nous seront plus assez visibles. C'est, en un mot, une instruction purement expérimentale que nous nous proposons d'acquérir.

FIN DU VINGTIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE ANALYTIQUE

DU TOME VINGTIÈME

DES ÉTUDES HISTORIQUES.

FIN DE LA TABLE ANALYTIQUE.

AVERTISSEMENT.

Quoique le plan du *Cours d'études historiques* ait été suivi par M. Daunou tel qu'il l'avait tracé dans son Discours d'ouverture (13 avril 1819), il ne l'a pas professé de suite dans l'ordre où il a été imprimé. Les besoins d'un enseignement public le forcèrent quelquefois d'en interrompre le fil, et de revenir sur des parties qu'il avait déjà traitées. Il est inutile de dire que, tout en conservant à l'ouvrage son cadre primordial, nous avons toujours préféré les plus récentes rédactions du professeur. On a ainsi la dernière pensée de M. Daunou sur les nombreux sujets qui l'ont occupé.

Nous avons cru utile de faire précéder la Table alphabétique et analytique des matières d'un *Tableau chronologique* du Cours dans l'ordre des années où il a été professé. On verra, par la date de chaque partie de l'ouvrage, le point où la science était parvenue lorsque M. Daunou l'a traitée; et on ne pourra lui demander compte du silence qu'il a gardé sur des travaux plus récents, qu'il a par conséquent ignorés.

Pour l'intelligence de ce tableau, il faut rappeler que les cours du Collége de France sont partagés en deux semestres : le premier, qui s'ouvre au com-

mencement de décembre, et qui se termine aux vacances de Pâques de l'année suivante, et le second, qui commence après ces vacances, et qui dure jusqu'à la fin de juillet.

M. Daunou, pendant les onze ans qu'il a été professeur à ce célèbre collége, n'a jamais manqué de faire deux leçons par semaine; et c'est ainsi qu'il a composé le vaste ouvrage dont nous terminons l'impression.

Qu'il nous soit permis d'exprimer ici notre reconnaissance aux savants qui ont bien voulu nous seconder dans cette publication, et qui y ont pris une part directe et souvent considérable.

Ainsi M. Guérard a revu la géographie; M. Natalis de Wailly toute la chronologie, qui ne renferme pas moins de quatre volumes; M. Boissonade a dirigé l'impression de l'Hérodote; M. Letronne celle du Thucydide; enfin M. Dehèque a corrigé les épreuves de Xénophon, de Diodore de Sicile et de tous les volumes relatifs à l'histoire romaine et de celui qui traite des systèmes philosophiques applicables à l'histoire. Il eût été impossible de porter plus loin le zèle et l'amour de la science.

Mais si quelqu'un mérite surtout l'expression de notre gratitude, c'est M. Gorré, employé aux Archives Nationales : après avoir aidé M. N. de Wailly dans la publication des quatre volumes de Chronologie, il a consenti à préparer la copie livrée à l'impression; il a corrigé les épreuves de tous les volumes, a vérifié les textes cités; en un mot, il s'est livré à un immense travail, dont nous ne saurions lui témoigner dignement notre reconnaissance. Il a co

ronné de si pénibles efforts par la rédaction de la *Table alphabétique et analytique des matières* qui complète ce grand ouvrage.

Citer de pareils faits, c'est faire l'éloge de ceux qui en ont fourni l'exemple et honorer la mémoire de l'auteur qui a su inspirer de pareils dévouements.

Nous ne terminerons pas sans rappeler quelles sont les circonstances qui ont signalé les dernières nnées du cours de M. Daunou.

De nouvelles idées se faisaient jour dans la littéra-ure, l'histoire et la philosophie. MM. Guizot et Cousin, dans leurs chaires de la Faculté des Lettres, xprimaient des opinions qui sapaient les doctrines ont le triomphe paraissait assuré par les efforts uccessifs des deux siècles précédents. M. Daunou, ortement attaché à ces doctrines, combattait le ouvel enseignement avec les armes de la raison et e l'expérience. L'éclectisme et le romantisme vaient trouvé en lui un rude adversaire. Ces luttes ttéraires étaient alors les principales préoccupations e l'opinion publique. Depuis, une trêve est inter-enue, des concessions réciproques paraissent avoir é faites, et l'on ne songe plus à la guerre des clas-ques et des romantiques, de la philosophie alle-ande et du condillacisme. Cette explication était onc nécessaire pour donner la clef de certaines lusions, qui sans elle ne seraient peut-être pas ffisamment comprises de tous les lecteurs.

Mais, si M. Daunou fut un adversaire déclaré de nouvelle école, les hommes les plus éminents de tte école respectèrent constamment le grand sa-ir et le beau caractère de celui qui combattait

leurs doctrines avec tant de vigueur. Nous n'en donnerons pour preuve qu'un seul témoignage, celui de M. Augustin Thierry. « Nous avons admiré « M. Daunou, » dit ce célèbre historien dans une appréciation des premières leçons du *Cours d'etudes historiques;* « apprenons quelle force a créé son ca« ractère, élevé son âme, agrandi sa pensée; il nous « le dira lui-même : Quarante ans de retraite et d'é« tudes (1). »

A. TAILLANDIER.

Paris, le 15 juillet 1848.

(1) *Censeur* du 5 juillet 1819. Cet article a été reproduit dans les *Dix années d'études historiques*, p. 187 de l'édition de 1846.

TABLEAU CHRONOLOGIQUE

DU

COURS D'ÉTUDES HISTORIQUES.

Ier Volume.

Critique historique : avril et mai 1819, décembre 1821 et janvier 1822, de décembre 1824 à février 1825.

2e Volume.

Usages de l'histoire : mai et juin 1819, janvier et février 1822.

Géographie : juin et juillet 1819, décembre 1827 et janvier 1828.

3e, 4e, 5e et 6e Volumes.

Chronologie : de décembre 1819 à juillet 1820, de décembre 1823 à juillet 1824, de mai à juillet 1829.

7e Volume.

Art d'écrire l'histoire : de décembre 1820 à février 1821, de décembre 1826 à février 1827.

8e et 9e Volumes.

Hérodote : mars 1821 (abrégé), de mars à juillet 1825, de février à juillet 1827 (en y joignant la Cyropédie).

10e Volume.

Thucydide : avril 1821, janvier et février 1830.

11e Volume.

Xénophon : mars, avril et mai 1821, de février à juin 1830.

12e Volume.

Polybe : juin et juillet 1821, juin et juillet 1830.

Intervalle entre Polybe et Diodore, et *Diodore :* mars et avril 1822.

13e, 14e, 15e, 16e, 17e, 18e et 19e Volumes.

Histoire Romaine.

Denys d'Halicarnasse : avril et mai 1822.

Tite-Live : de juin 1822 à juillet 1823.

Histoire Romaine (les deux auteurs réunis) : de décembre 1825 à juillet 1826, de mars à juillet 1827, de décembre 1828 à avril 1829.

20e Volume.

Systèmes philosophiques applicables à l'histoire : décembre 1829 et janvier 1830.

TABLE ALPHABÉTIQUE

ET ANALYTIQUE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LES VINGT VOLUMES

DU

COURS D'ÉTUDES HISTORIQUES.

(Les chiffres romains indiquent le volume et les chiffres arabes la page.)

A



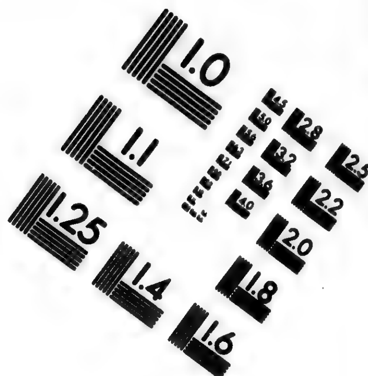
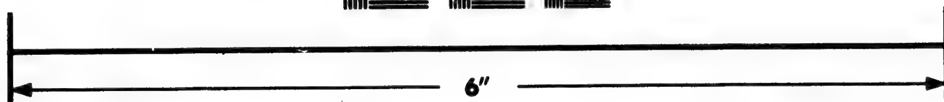


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







B

C

D

E

F

G

H

I



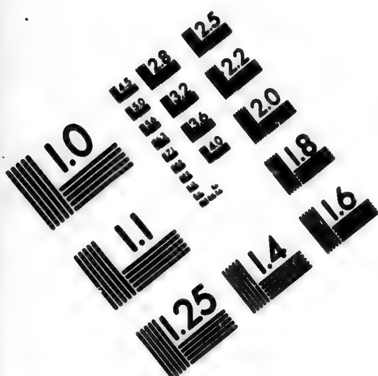
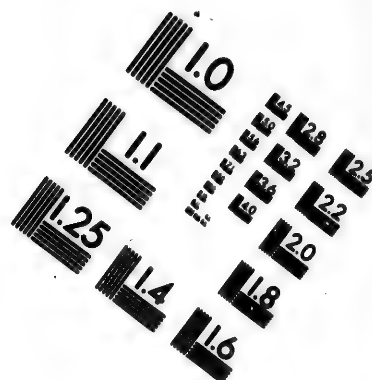
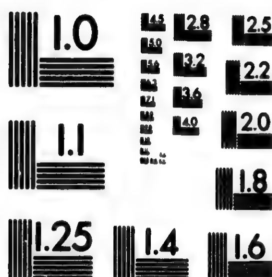



IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







J

K

L

M

N

O

P

Q

R

S

T



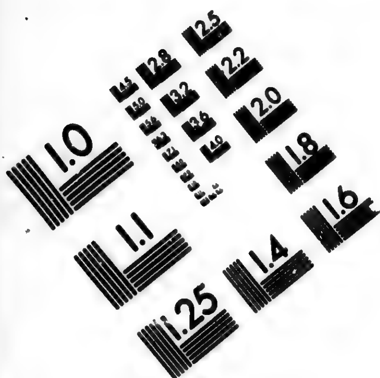
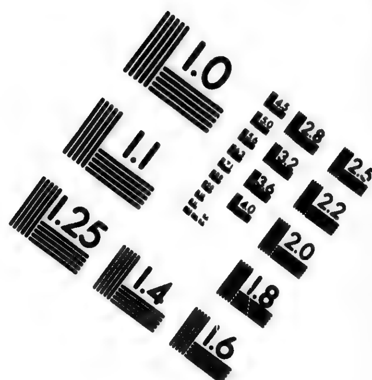
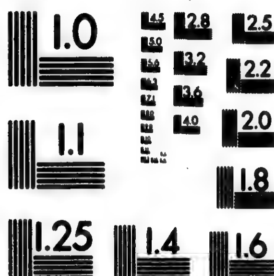
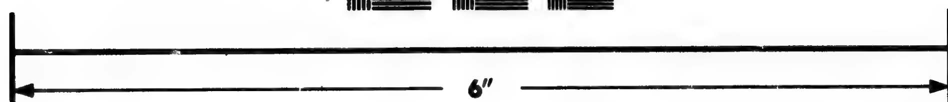
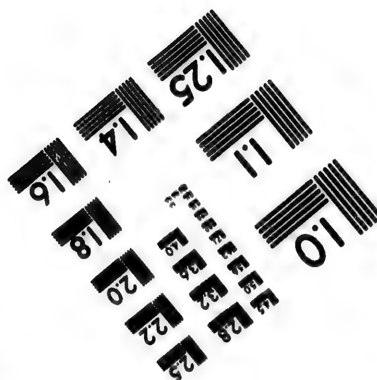



IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)

U

V

W

X

Y

Z

ERRATA

POUR TOUT L'OUVRAGE.

N. B. **On a réuni dans cet errata les fautes qui avaient été déjà signalées dans quelques-uns des volumes et celles qu'on a pu découvrir depuis.**

Tome II, *pag.* 16, *lig.* 10, ***effacez le chiffre de renvoi***: et, *lig.* 24, ***au lieu de*** (2), ***lisez*** (1).
— 30, — 29, ***au lieu de*** Wéguelin, ***lisez*** Wegelin.
— 46, à la note, ***au lieu de*** Œtas, ***lisez*** Ætas.
— 304, *lig.* 6, ***au lieu de*** Gosselin, ***lisez partout*** Gossellin.
— 314, — 12, ***au lieu de*** Peyresc, ***lisez*** Peiresc.
— 366, — 22, ***au lieu de*** Indopleustès ('Ινδωπλεύστης), ***lisez*** Indicopleustès ('Ινδικοπλεύστης).
— 371, — 19, ***au lieu de*** Windland, ***lisez partout*** Winland.
— 384, — 9, et *pag.* 531, *lig.* 27, ***au lieu de*** Ernon, abbé de Wercum, ***lisez*** Émon, abbé de Werum.
— 413, — 5, ***au lieu de*** Béhain, ***lisez*** Behaim.
— 462, — 22, ***au lieu de*** Nicolle Lacroix, ***lisez*** Nicolle de Lacroix.
Tome III, — 39, — 13 et 17, ***au lieu de*** Le mouvement de rotation du globe terrestre sur lui-même ne demeure point, ***lisez*** Le mouvement de translation du globe terrestre ne demeure point. (Indiqué par M. Arago.)
Tome IV, — 113, — 31, ***au lieu de*** 14, ***lisez*** 16.
Tome V, — 329, — 13, ***au lieu de*** 393, ***lisez*** 893.
— 462, — 13, ***au lieu de*** Tinichus, ***lisez*** Tynnichus.
Tome VI, — 143, — 25, ***au lieu de*** Salvius, ***lisez*** Salvien.
— 254, — 25 et 32, ***au lieu de*** Calliste, ***lisez*** Calixte.
— 294, — dernière, ***au lieu de*** de Vorages, ***lisez*** de Voragine.
— 366, — 18, ***au lieu de*** César Borgia, neveu du pape Alexandre, ***lisez*** César Borgia, fils du pape Alexandre.
— 421, — 12, ***au lieu de*** Hotoman, ***lisez*** Hotman.

Tome VIII, *pag.* 324, *lig.* 20, *au lieu de* Syrie, *lisez* Syrte.
— 407, — dernière, *au lieu de* 1184 ou 1184, *lisez* 1184 ou 1183.
— 416, — 4, *au lieu de* Astre, *lisez* Astu ou Asty.
— 426, — 19, *au lieu de* Hérodote, *lisez* Diodore.
— 551, — 20, *au lieu de* Schweigæhuser, *lisez* Schweighæuser.
Tome XI, — 34, — 5, *au lieu de* l'an 310, *lisez* l'an 410.
— 67, — 19, *au lieu de* l'an 311, *lisez* l'an 411.
— 259, — 14, *au lieu de* l'u à la suite, *lisez* qu'à la suite.
— 267, — 32, *au lieu de* except, *lisez* excepté le.
Tome XII, — 51, — 29, *au lieu de* Il:me semble, *lisez* Il me semble.
— 69, — 25, *au lieu de* nn, *lisez* un.
— 132, — 4, *au lieu de* Ils le sont, *lisez* ils les ont.
— 311, — 32, *au lieu de* Paul Émilie, *lisez* Paul Émile.
— 438, — 9, *au lieu de* avaient, *lisez* avalent.
— 440, — 20, *au lieu de* vénéneuse, *lisez* venimeuse.
— 641, — 30, *au lieu de* venimeux, *lisez* vénéneux.
— 773, — 27, *au lieu de* Contantin, *lisez* Constantin.
Tome XIII, — 167, — 1, *au lieu de* Macci, *lisez* Maccio.
— 221, — 13, *au lieu de* oisivité, *lisez* oisiveté.
— 358, — 28, *au lieu de* vvlgaire, *lisez* vulgaire.
Tom. XVII, — 306, — 11, *au lieu de* Marius, *lisez* Marcus.
Tom. XVIII, — 370, — 6, *au lieu de* génréal, *lisez* général.
— 447, — 27, *au lieu de* Annibal, *lisez* Annibali.
Tome XIX, — 463, — dernière, *après le mot* villes *ajoutez* levé des.
Tome XX, — 29, — 10, *au lieu de* ses ouvrages, *lisez* les ouvrages.
— 222, — 3 et 4, *au lieu de* Muller de Montréal, *lisez* Müller de Kœnigsberg.
— 396, — 26 et 27, *au lieu de* nulle tendance l'irreligion, *lisez* nulle tendance à l'irréligion.



rie, *lisez* Syrte.
de 1184 ou 1184, *lisez* 1184

re, *lisez* Astu ou Asty.
rodote, *lisez* Diodore.
chweigæhuser, *lisez* Schwei-

n 310, *lisez* l'an 410.
n 311, *lisez* l'an 411.
à la suite, *lisez* qu'à la suite.
cept, *lisez* excepté le.
ne semble, *lisez* Il me semble.
, *lisez* un.
le sont, *lisez* ils les ont.
ul Émilie, *lisez* Paul Émile.
aient, *lisez* avalent.
néneuse, *lisez* venimeuse.
nimeux, *lisez* vénéneux.
ntantin, *lisez* Constantin.
acci, *lisez* Maccio.
ivité, *lisez* oisiveté.
lgaire, *lisez* vulgaire.
rius, *lisez* Marcus.
nréal, *lisez* général.
nnibal, *lisez* Annibali.
le mot villes *ajoutez* levé des.
s ouvrages, *lisez* les ouvrages.
de Muller de Montréal, *lisez*
Kœnigsberg.
u de nulle tendance l'irreligion,
endance à l'irréligion.